



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

coll. spec.

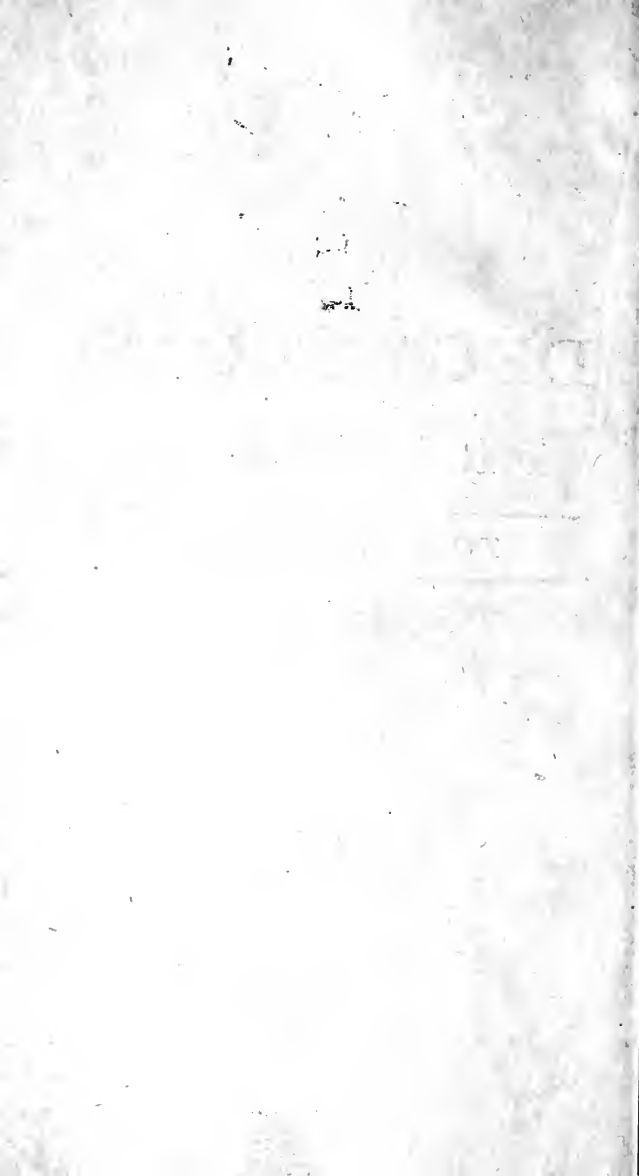


L E

DÉCAMÉRON

FRANÇOIS.

TOME PREMIER.

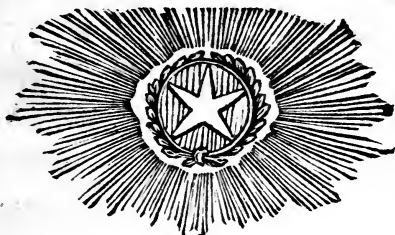


LE
DÉCAMÉRON

FRANÇOIS,

PAR M. D'USSIEUX.

TOME PREMIER.



A MAESTRICHT;

Chez JEAN-EDME DUFOUR, & PHILIPPE
ROUX, Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXV.



DEPARTMENT

OF THE

INTERIOR

WASHINGTON



PQ

2067

.U7D4

1775

coll. spec.



P R É F A C E.



ES Arabes ont eu dans tous les temps un goût particulier pour la fiction. Pendant leur séjour en Espagne, ils communiquèrent aux Ecrivains romanciers de cette nation, les ressources que présentait à leur plume une imagination exaltée, mais peu féconde. Delà est venu, sans doute, l'usage d'introduire dans les contes & les nouvelles, des Génies, des Enchanteurs, des Magiciens, &c. Les guerres fréquentes qu'eurent les Espagnols avec les Maures, tinrent en haleine cette nation naturellement brave & guerrière : la Chevalerie devint à la mode.

Un prodige de valeur fait par un Preux, fut le sujet d'une nouvelle. Mais combattre contre des hommes, c'eût été trop peu ; on ne manquoit pas de donner un enchanteur pour adverfaire au brave Chevalier. Son courage lui attiroit les bonnes graces de quelqu'autre sage magicien ; & celui-ci le protégeoit contre son ennemi. Cette rivalité d'enchanteurs, l'intérêt qu'on prenoit au sort d'un homme , combattant fans cesse contre sa mauvaise fortune , & l'estime que lui acquéroit sa constance en amour , fixoit l'attention des Lecteurs. On a vu de très-beaux esprits, entr'autres l'Arioste , donner dans ce genre extravagant & bizarre : le héros de son Poëme, est un Chevalier errant.

A cette Chevalerie fabuleuse & grotesque , succéderent de longues

Pastorales, où les Bergers faisoient l'aveu de leurs fades amours, avec autant d'art & de politesse qu'un petit-maître de la Cour : de ce genre est l'*Astrée*, Roman de d'Urfé.

Une femme de beaucoup d'esprit, dont le cœur étoit sensible, le style riche & brillant, fonda le goût du Public sur les Romans héroïques. Elle choisit ses personnages dans l'histoire ; mais elle manqua leurs caracteres. D'après elle, Cyrus n'est plus qu'un amoureux transi, toujours occupé à soupirer pour Mandane. On trouve le même défaut dans Clélie : ce qui a fait dire au célèbre Despréaux :

- » Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
- » L'air ni l'esprit François à l'antique Italie ;
- » Et sous des noms Romains faisant notre portrait,
- » Peindre Caton galant, & Brutus dameret.

Les Romans de la Calprenede & de Lancelot du Lac, sont devenus insupportables par le ton de langueur qui y regne, par le nombre prodigieux d'épisodes inutiles dont ils sont furchargés. On ne lit plus Sylvandre, Cassandre, Cléopâtre, Pharamond, Perce-Forêt, Amadis des Gaules, Palmérin d'Olive, Olivier de Castille, le Chevalier du Soleil, les Subtilités de Damoiselle plaisir de ma vie, Maître Elisabeth, Kirie eleison de Montauban, &c. que pour se représenter l'état où étoit notre langue, au temps où ces ouvrages ont été composés.

Il appartenait à Michel Cervantes de combattre le mauvais goût des Romanciers qui l'ont précédé : il l'a fait d'une manière victorieuse dans son *Don Quichotte*. Cet Ouvrage immortel n'est pas le seul tribut que

Cervantes ait payé aux Lettres ; il est auteur de douze Nouvelles , écrites avec autant de pureté que d'élégance. Ses Ouvrages , en général , sont un modele de style pour les Espagnols. Les écrits de Bocace sont également admirés des Italiens. Son *Décameron* (amusements de dix jours) jouit d'une réputation que les sujets obscènes qui y sont traités n'ont pu détruire. *Non si può negare*, dit le bon Vannozzi (1), *che l'opera del Decameron non sià stata di notabil giovamento alla lingua Tosca , della quale egli è veramente Maestro*. Mais que de courtisannes il a produit , ajoute le même Ecrivain , dans un instant de ferveur ! *Chi potesse contare quante puttane ha fatto , rimarrebbe stupido , & senza senzo ?*

(1) Delle Lettere Miscellance , vol. 1 , p. 580.

C'est d'après Bocace , que l'ingénieux & naïf La Fontaine nous a donné ses Nouvelles du Muletier, de la Gageure des trois Commeres, du Calendrier des Vieillards, & du Cuvier. L'Auteur Italien avoit lui-même pris ce dernier sujet dans Apulée.

La Reine Marguerite de Navarre, sœur de François I, s'appliqua aux Lettres dès sa jeunesse. Nous possédons ses poésies sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, & un recueil de Nouvelles, intitulé l'*Heptaméron* (Amusements de sept jours). Toutes les productions de cette Princesse étoient écrites d'un style agréable pour son temps. On vit l'Académie Française, dès sa naissance, leur donner une place dans la liste des Ouvrages qu'elle propoisoit pour modele aux littérateurs.

Il est des Ecrivains qui ont voulu ravir à la Reine de Navarre l'avantage d'avoir composé l'Heptaméron. Sur quoi pouvoient-ils être fondés? Ecoutons La Croix du Maine, dans son vieux langage. *Je ne sais*, dit cet Auteur (1), *si laditte Princesse (Marguerite de Navarre) a composé lediçt Livre (l'Heptaméron) d'autant qu'il est plein de propos assez hardis, & de mots chatouilleux.* Sorel (2) ne conçoit pas que cette Princesse ait pu faire tant de Contes exécrables de Prêtres & de Cordeliers, toutes lesquelles choses ne furent jamais, & ont été inventées par un Huguenot qui a composé le Livre. L'opinion de M. de Thou est absolument opposée à celle

(1) Bibliothèque Française, p. 309.

(2) Remarques sur le treizieme Livre du Berger extravagant, p. 720.

des Auteurs que l'on vient de citer. Cet Historien ne doute en aucune maniere que la sœur de François I. n'ait composé l'Heptaméron (1); si cet Ouvrage ne paroît pas digne de la gravité & de la conduite de cette Princeſſe, le temps & l'âge où elle le compoſa, ſerviront à l'excuser. L'affertion de Brantome, dont la famille avoit été attachée à cette Princeſſe, doit réſoudre toutes les difficultés qu'on a pu faire naître à ce ſujet. Voici comment ſ'exprime l'Historien des Dames illuſtres (2) : „ Elle „ fit en ſes gayetez un livre qui ſ'in- „ titule les Nouvelles de la Reyne „ de Navarre, où l'on y voit un ſtyle „ ſi doux & ſi fluant & plein de ſi „ beaux diſcours & belles ſentences,

(1) Thuan, Lib. VI, p. 117.

(2) Brant. Dames illuſtres, p. 320, 321.

„ que j'ai oui dire que la Reine mere
„ & Madame de Savoye estans jeu-
„ nes se voulurent mesler d'en escrire
„ des Nouvelles à part à l'imitation
„ de ladite Reyne de Navarre, sça-
„ chant bien qu'elle en faisoit; mais
„ quand elles eurent veu les siennes,
„ elles eurent si grand dépit des
„ leurs, qui n'approchoient nulle-
„ ment des autres, qu'elles les jette-
„ rent dans le feu, & ne les voulu-
„ rent mettre en lumiere.... Elle
„ composa toutes ces Nouvelles, la
„ plupart dans la litiere, en allant par
„ pays; car elle avoit de plus gran-
„ des occupations estant retirée. Je
„ l'ai oui ainsi conter à ma grand'mere
„ qui alloit toujours avec elle dans la
„ litiere comme sa Dame d'honneur,
„ & lui tenoit l'escritoire, & les met-
„ toit par escrit aussi-tost & habile-
„ ment ou plus que si on lui eut dicté,,

Malgré le succès qu'ont eu les Nouvelles de Bocace, de Marguerite de Navarre, de Cervantes, de Scarron (1), & même de Ségrais, ce genre de littérature étoit susceptible d'un degré de perfection qu'il a acquis de nos jours : nous en sommes redevables à M. d'Arnaud. Cet Auteur estimable, que l'on appelle l'Ecrivain du cœur, le Peintre du sentiment, fait mouvoir les ressorts des passions avec adresse, peint les caractères avec force, & répand dans

(1) Les Nouvelles de Scarron sont tirées des Auteurs Espagnols. Il a pris le sujet de ses *Hypocrites* dans un Roman intitulé : *La Fouine de Séville*.

LE GILBLAS, LE DIABLE BOITEUX, sont également empruntés de l'Espagnol ; mais le Traducteur s'est approprié ses sujets de manière que les Auteurs reconnoîtroient à peine leurs Ouvrages dans la version Française qu'en a fait M. le Sage.

ses écrits une morale d'autant plus agréable , qu'elle naît , pour ainsi dire , des sujets qu'il traite.

Quelle que soit la définition qu'ont donné les anciens Auteurs au mot de *Nouvelles*, il est bon de prévenir le Lecteur qu'on annonce ici, sous le titre du *DÉCAMÉRON FRANÇOIS*, un Recueil d'anecdotes mises en action , & presque toutes tirées de l'Histoire. Quand l'on s'est permis de varier ou de multiplier les situations des personnages dont les noms sont consacrés dans les fastes historiques, on a observé de ne point altérer leur caractère , non plus que celui de la Nation qui leur a servi de théâtre. Si l'on demande quel but s'est proposé l'Auteur dans cet Ouvrage , il répond : J'ai voulu imprimer à l'esprit les traits les plus fail-lants de l'Histoire, intéresser les ames

fenfibles en faveur de la vertu malheureufe , & prémunir contre les égarements ou peuvent entraîner des paffions violentes & fans frein.

Tous les genres de littérature veulent être traités avec dignité. Dans celui-ci, on ne pardonne point un ftyle froid, une action languiffante , une fituation commune, un épisode chevillé ; auffi l'immortel Ségrais n'acquie pas moins de célébrité par fes *Nouvelles Françoises* , que par la Préface qui fe trouve à la tête de fa traduction de l'Enéïde. Le premier de ces Ouvrages annonce une imagination vive & brillante ; le fecond paffe pour un chef-d'œuvre d'éloquence & d'érudition.

On publiera ces Nouvelles l'une après l'autre ; mais elles fe fuccéderont avec rapidité. La partie typographique en fera exécutée de maniere que les Pièces pourront être réunies pour former un corps d'ouvrage.

LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,
N^o. I.

HENRIETTE ET LUCI.



HENRIETTE

ET

LUCI,

OU

LES AMIES RIVALES,

NOUVELLE ÉCOSSOISE.



ACQUES I, Roi d'Ecosse, fut long-temps assis sur un trône chancelant. Les Grands de son Royaume, divisés entre eux, formoient plusieurs partis : les uns, entraînés dans la conspiration du Comte d'Athol, soutenoient les intérêts de ce Prince, avec un zèle qui lui devint funeste ; les autres, conduits par des vues différentes, ne parloient que des droits du Roi, & de leurs dispositions à lui conserver la Cou-

ronne. On fait comment le Comte d'Athol termina sa carrière, & combien la rigueur de son supplice indigna ses amis. Ils s'éloignerent de la Cour; chacun d'eux signala les premiers mouvements de sa colere, par le projet de venger la mort du malheureux Prince, qui venoit d'être la victime de son ambition.

Au nombre des mécontents, étoit le Lord Comte de Millfont. A l'âge de vingt-cinq ans, il se voyoit possesseur d'une fortune immense; son courage avoit été plus d'une fois éprouvé; ses amis lui étoient vraiment attachés, & le rendoient redoutable au parti du Roi. A ces avantages, il réunissoit un caractère doux & honnête, une imagination vive, une figure intéressante, titres puissants auprès d'un sexe, l'arbitre & le maître du nôtre. Après la mort du Comte d'Athol, le Comte de Millfont se retira dans sa terre, située à quelques lieues d'Edimbourg.

Parmi les grands Officiers de sa Cour, le Roi distinguoit sur-tout le Général Murcé. Ce brave Capitaine avoit eu assez de crédit sur l'esprit de son Maître, pour obtenir la grace de son ancien ami, le Baron de Sainclair, faussement accusé d'avoir trempé dans la conspiration du Comte d'Athol. La Maison de Sainclair possédoit une terre aux environs du Comté de Millfont; &

ce voisinage étoit une source de procès entre deux familles : depuis nombre d'années, elles se portoient une haine implacable.

Le Baron de Sainclair jouissoit en paix des charmes de sa retraite, lorsque le Général Murcé, veuf depuis cinq ou six ans, le vint trouver, accompagné de Luci, sa fille unique. — Mylord, dit-il à son ami, le Roi m'a chargé d'une importante commission auprès du Roi d'Angleterre. Permettez que je dépose en vos mains le trésor qui m'est le plus précieux. La santé de Luci ne lui permet pas d'entreprendre ce voyage : je l'abandonne à vos soins, à l'amitié de Myladi. L'air de la campagne, la société de l'aimable Henriette, rassurent ma tendresse paternelle sur les jours de Luci. A mon retour, je ferai ce qui dépendra de moi pour reconnoître.... Dispensez-nous, Sir, interrompit vivement la Baronne de Sainclair, de répondre à des expressions dont notre délicatesse est blessée : c'est à nous à parler de reconnoissance.

Le Général Murcé partit le même jour, & laissa sa fille chez son ami. Depuis quelques semaines, la santé de Luci s'affoiblissoit, ses charmes étoient moins piquants, & la langueur répandue sur ses traits excitoit la sensibilité de Henriette; celle-ci étoit un peu plus jeune que Luci, & connoissoit beaucoup moins le monde. Les

chagrins , suite d'une passion malheureuse , n'avoient point encore altéré sa beauté. Henriette étoit vive , enjouée ; dans chacun de ses propos , on remarquoit une faillie. Elevée loin de la Cour & du monde , on lui avoit toujours accordé une honnête liberté. Il n'en étoit pas de même de Luci : elle avoit pour Gouvernante une vieille *Bonne* , dévote , inquiète , de mauvaise humeur , qui n'avoit jamais vu sourire son élève sans lever les mains au ciel. Dès que la Demoiselle Miller (c'est le nom de la Gouvernante) sortoit de l'appartement commun des deux jeunes amies , Henriette couroit à Luci , l'embrassoit , pleuroit avec elle , l'invitoit par ses caresses à lui confier les secrets de son cœur : malgré son peu d'expérience , Henriette soupçonnoit que l'amour avoit part aux chagrins de son amie. Luci s'obstinoit à garder le silence ; elle craignoit que l'aveu de sa passion n'altérât la tendresse de Henriette. Un jour que les yeux de Luci étoient plus abattus qu'à l'ordinaire , Henriette vint à elle avec vivacité , & lui dit , en la serrant dans ses bras : Ma chere Luci , au nom de l'amitié que j'ai pour vous , au nom du tendre sentiment qui nous unit , ayez la générosité de me confier le sujet de vos chagrins. Suspecteriez-vous ma discrétion ? seriez-vous assez injuste ? ... cruelle amie ! — Henriette , ma confiance en vous

n'a point de bornes; mais hélas!... tu ne peux que me plaindre. De nouvelles larmes tombèrent des beaux yeux de Luci. Henriette devint plus pressante, & Luci lui dit, en cachant son visage sur le sein de son amie : Apprends que ma tendresse pour le Comte de Millfont est la source de tous mes maux. — Millfont! — Lui-même, dont le nom est odieux à votre famille, à la mienne. Je le fais, je suis criminelle à vos yeux, Henriette; je le ferois à ceux de mon père, s'il pénétrait dans les replis de mon âme. Moi-même, je rougis peut-être... où m'égare... ah ! Millfont, Millfont, pardonne un instant d'erreur ! Ciel, que je pris à témoin de mes serments, réunis sur ma tête tous les maux que tu réserves aux parjures, s'il m'arrive de les rompre ! Un morne silence succéda à ces mots, prononcés avec toute l'énergie qu'inspire une passion violente. Luci voulut ensuite excuser la douce erreur de sa flamme, par le mérite de celui qui en étoit l'objet. — Ma jeune amie, n'allez pas apprécier les qualités du Comte de Millfont d'après les préjugés de votre famille & de la mienne. Les favoris ne l'ont vu que par les yeux de l'envie. Si vous le connoissiez ! il est le plus généreux, le plus sensible & le plus beau cavalier du Royaume. Jamais Luci n'avoit parlé avec plus de chaleur. Qu'elle prêtoit de char-

6 LE DÉCAMÉRON FRANÇOIS.

mes à l'avantage d'avoir Millfont pour amant ! Elle raconta de quelle maniere ils s'étoient vus à la Cour ; ce qu'il avoit fait pour lui plaire ; son penchant naturel à l'aimer ; l'espece de fatisfaction qu'elle avoit éprouvée à se rapprocher de la terre du Comte. — Quel bien en peut-il résulter pour vos amours, lui dit froidement Henriette, en baissant les yeux ? — Celui de mourir près de lui, repliqua Luci, avec une fermeté dont Henriette fut déconcertée.

L'arrivée de la Demoiselle Miller interrompît ce tête-à-tête. L'émotion de Luci passa pour un effet de sa maladie ; l'air attentif de Henriette fut attribué à l'intérêt que lui inspiroit l'état de sa compagne. Malgré sa vivacité, son naturel gai, son inexpérience, Henriette ne put s'empêcher de donner quelques larmes à la situation de Luci ; mais sa pétulance ordinaire la ramena bientôt à ses premières folies. Elle voulut même faire un jeu à Luci, de sa passion ; la lui reprocher comme une extravagance, à laquelle sa raison, son devoir, les vues de sa famille étoient absolument contraires. Luci n'entendoit ces leçons qu'avec peine. — Je vois bien, Henriette, que vous ne connoissez pas l'amour : & plaise au Ciel que vous ne le connoissiez jamais ! Apprenez que loin de m'abuser sur ce qui fait le tourment de ma vie, je fais que nos amours

ne peuvent qu'être malheureux, que mon sort ne sera point uni à celui de l'amant que j'adore : mille obstacles insurmontables s'y opposent J'éprouve cependant quelque satisfaction , ajoutoit-elle , avec plus de sérénité ; cette passion rompra bientôt les liens qui m'attachent à la vie ; je vois le tombeau s'entrouvrir sous mes pas je plaindrai le Comte de Millfont , je le plaindrai ; & toi , ma chere Henriette je te plaindrai aussi.

Plus Luci trouvoit de difficultés à pouvoir donner de ses nouvelles au Comte , plus elle réfléchissoit aux moyens de les surmonter. Presque tous les soirs la Baronne de Sainclair , Henriette & son amie alloient respirer le frais dans une longue avenue du Château , bornée par un chemin qui conduisoit sur les bords de la mer. Elles y virent passer un jour , quelques Cavaliers à cheval , suivis de plusieurs personnes à pied , qui portoient des filets , des lignes , & tous les instrumens propres à la pêche. Luci sentit palpiter son cœur. La Baronne de Sainclair questionna ses gens : ils lui répondirent que le Comte de Millfont prenoit souvent cette route pour aller goûter le plaisir de la pêche. Au nom de Millfont , Henriette ne put s'empêcher de jeter sur son amie un léger coup d'œil , en souriant : & Luci rougit. Dès-lors , Luci devint

plus distraite ; elle passa le reste de la soirée & la nuit suivante dans la plus cruelle agitation. Ne sçachant à quoi se déterminer, ni quel seroit le résultat de son projet, elle profita d'un quart-d'heure, où sa Gouvernante la laissa vis-à-vis d'elle-même, pour écrire à son amant.

„ Depuis que je suis privée de vous voir, je
 „ ne cesse de verser des larmes. Le désespoir
 „ auroit déjà mis un terme à ma douleur, si la
 „ tendresse que j'ai pour vous ne s'y fût oppo-
 „ sée : elle m'a inspiré la démarche que je fais
 „ aujourd'hui. Milord, si vous m'aimez encore ;
 „ si vous voulez adoucir les maux d'une amante
 „ qui vous adore, vous repasserez demain, vers
 „ six heures, devant l'avenue où vous dûtes
 „ appercevoir hier plusieurs Dames. Si je vous
 „ y vois, & revêtu de mes couleurs, ce sera
 „ une preuve que cétte lettre vous est parvenue,
 „ & que vous ne m'avez pas oubliée. “

Luci eut assez de prévoyance pour indiquer à Millfont un endroit de l'allée, où il trouveroit une seconde lettre, en cas que celle-ci lui parvînt. Elle ploye le paquet, le cache, écrit d'une main tremblante le nom de son amant, & se résout à l'abandonner aux caprices de la fortune, ne pouvant le confier à personne dont la fidélité lui fût connue. Le lendemain, à sa promenade ordinaire, elle laissa tomber secrètement

la lettre, au bout de l'allée. Ce stratagème lui réussit beaucoup mieux qu'elle n'avoit osé s'en flatter. Un des gens ou des vassaux du Comte trouva cette lettre, & la remit fidèlement à son adresse.

Millfont ne s'étoit accoutumé qu'avec peine à ne plus voir son aimable Luci ; mais il en étoit séparé depuis plus de six mois ; il avoit eu le temps d'examiner de sang froid combien l'espérance de l'épouser étoit peu fondée. D'ailleurs, il ne doutoit point qu'elle n'eût accompagné son pere en Angleterre, & qu'elle ne s'y mariât avec quelque Seigneur de la Cour de Londres. Le souvenir de ses amours n'agissoit plus que foiblement sur son cœur : ses projets de vengeance absorboient tous les instants de sa vie. Telle étoit la situation du Comte de Millfont lorsqu'il reçut la lettre de Luci. — Elle m'aime donc encore, s'écria-t-il ! Vertueuse amante, je sens de quel prix est ton cœur ! La constance de Luci rétablit dans l'ame de Millfont les premiers transports de sa tendresse. Il ordonna les préparatifs de la pêche, endossa la livrée de sa Dame, selon la coutume des Chevaliers de ce temps, & disposa la partie de manière qu'à l'heure précise, il passa à l'endroit que lui avoit indiqué Luci.

Les Dames s'étoient rendues dans l'allée.

Henriette, instruite par son amie de ce qui se passoit, engagea adroitement la Baronne de Sainclair à prolonger la promenade jusqu'au bout de l'avenue. Elles y arrivoient lorsque le jeune Comte y passoit. Il jeta sur son amante le coup d'œil le plus vif ; & elle l'envisagea de l'air le plus passionné. Sa langueur, le rose tendre dont ses joues se colorerent dans ce beau moment, auroient inspiré le plus vif intérêt au cœur le moins sensible à l'amour. — Que je suis heureuse, se dit-elle à elle-même, dans cet instant où triomphoient ses charmes & sa constance ! que je suis heureuse ! ô Millfont, tu connois la vertu des amants ! Elle voulut parler à Henriette ; mais Henriette porta sa main tremblante sur celle de son amie, la serra avec force : & ce fut-là toute sa réponse. Elle faisoit mille efforts pour cacher son trouble. Luci s'en aperçut, en fut affligée ; elle attribuoit l'inquiétude de Henriette, aux tendres sollicitudes qu'inspire une amitié sincère. Combien il tardoit à Luci de pouvoir s'expliquer dans un tête-à-tête ! Le même soir, elles se promenerent seules dans le parc. — Henriette, tu l'as vu ? — Oui, ma chère, répondit celle-ci, en baissant les yeux. — Eh bien tu ne me dis rien ? .. ma Henriette désapprouve ma tendresse ... Millfont ... j'ai cru qu'il suffisoit de le voir pour l'aimer ... Henriette, votre

silence me fait mourir... hélas ! ton suffrage eût fait le bonheur de ma vie. — J'éprouve la joie la plus pure à penser que le Comte de Millfont est digne de vous ; mais l'espérance d'un bonheur à venir n'est peut-être qu'une cruelle illusion. — Si je l'envisageois du même oeil, y survivrois-je un instant ? Mais la fortune du Comte peut changer ; s'il rentroit en grace, qui fait ? d'ailleurs, je peux.... je peux devenir l'arbitre de mon sort... Henriette, je ne le desirer pas... oh, non... que je suis malheureuse !

Elles se séparèrent ainsi, toutes deux également affectées, toutes deux jalouses de posséder le cœur de Millfont. A peine Henriette eut-elle le loisir de jeter un coup d'œil sur la situation de son ame, qu'elle se vit infiniment plus malheureuse que Luci. — Si Luci l'aime, au moins elle est assurée d'en être aimée à son tour ; mais moi... il ne me connoît pas, il ne m'a jamais vue.... plutôt au Ciel !... Luci, mon pere, vous ferez tous vengés.... Elle parle de mourir ; oh, je la précéderai dans le tombeau.... Luci ! que venez-vous faire dans la maison de mon pere ? troubler le repos de sa fille ! lui donner l'exemple de la désobéissance ! lui peindre Millfont sous des couleurs qui ne me paroissent, hélas ! que trop vraies ! Luci se plaint :

éh ! ne suis-je pas cent fois plus malheureuse qu'elle ? Le cruel sentiment de la jalousie vint encore ajouter aux maux de Henriette. Tandis qu'elle se plaignoit en silence , qu'elle reprochoit à son cœur d'être trop sensible , Luci jouissoit d'un calme délicieux. Si elle entrevoyoit des obstacles à continuer sa correspondance , elle se flattoit que Henriette l'aideroit par ses conseils , n'épargneroit rien pour servir l'amitié. Cependant Henriette affectoit d'éviter tout entretien particulier avec son amie : & celle-ci s'en apperçut. Dès qu'elles purent se revoir sans témoins. — Que je te fais gré , chere Henriette , lui dit Luci , du trouble qui paroît t'agiter ! Tu remplis à mon égard les devoirs sacrés de l'amitié ; ta sensibilité compatissante fera mon bonheur. Vertueuse amie , tu jouiras un jour de tous les effets de ma reconnaissance.... Voici un billet à l'adresse du Comte de Millfont.... aimable Henriette , je te le confie.... tu le lui remettras.... toi-même. La surprise de Henriette ne lui permet pas d'interrompre son amie. — Oui , tu le lui remettras : que je t'envie cet instant ! ... le Comte de Millfont.... le voir , l'aimer ; recevoir de nouveau ses serments : & puis je mourrois contente.

Henriette ne prit d'abord ces paroles que pour les expressions d'une amante que la vio-

lence de sa passion jettoit dans le délire. Elle voulut rappeler son amie à elle-même : mais Luci continua sur le même ton. Alors le plaisir d'avoir un entretien particulier avec Millfont, se peignit dans les beaux yeux de Henriette. Elle voulut être tirée de l'embarras où la jettoit cette étrange proposition ; elle voulut savoir sur quoi les projets de Luci pouvoient être fondés ; & Luci lui confia qu'elle avoit adressé une seconde lettre au jeune Comte , pour le prier de se rendre le lendemain à une rampe du parc, qui donnoit dans la campagne. Elle avoit espéré de pouvoir lui parler elle-même ; mais l'importune Miller y mettoit obstacle.

Henriette éprouvoit sans doute une joie secrète à pouvoir exécuter la commission de son amie ; mais s'exposer à revoir le Comte de Millfont , qu'elle n'avoit encore vu qu'une fois, & dont elle portoit déjà les chaînes : c'étoit voler au-devant du précipice. — Y pensez-vous , Luci ? quoi ! j'irois compromettre votre réputation & la mienne dans un tête-à-tête avec un homme , que vous ne voyez peut-être que par les yeux d'une funeste prévention ; j'irois prêter des armes contre vous & contre moi au Comte de Millfont , qui n'est peut-être qu'un vil séducteur ! — Arrête , cruelle ! que ne puis-je arracher à ta mémoire , les secrets que tu m'as

forcée de te confier ! ... Hélas ! je m'étois flattée de trouver dans ton amitié un remède à mes maux ; & tu viens irriter une amante désolée , jeter dans son cœur des soupçons , dont les effets seroient plus rapides que ceux du poison le plus subtil. ... Est-ce ainsi , Henriette , ajouta Luci en versant des pleurs , est-ce ainsi que je t'aurois traitée ? Ce reproche attendrit Henriette ; ses yeux se remplissent de larmes. — Pardonne , ma chère , pardonne-moi cet instant d'un zèle trop amer peut-être , mais que l'amitié seule m'a suggéré. Tu le veux ? eh bien , je verrai le Comte de Millfont. (Elle prend le billet.) Je lui remettrai moi-même ce nouveau gage de ta constance ; il m'est un garant assuré de son mérite. Que j'éprouve de satisfaction à me le persuader ! — Ah ! dis-lui , dis-lui que je ne respire que pour l'aimer ; que , ravie de sa tendresse , je ne vois rien au monde , après le bonheur de lui plaire. Elle ajoute avec un nouveau transport : Ma Henriette le verra ; elle ne pourra s'empêcher d'approuver ma tendresse ; elle aimera Millfont , & je n'en ferai point jalouse. Elle prend un ton plus grave : Souvenez-vous , Henriette , que vous êtes l'arbitre de mon sort , & de celui du Lord Comte de Millfont.

Dès que Henriette se fut retirée dans son appartement , elle vit d'un coup d'œil tous les

maux que lui préparoit la confiance de Luci. — Hélas ! si je m'expose à le voir encore, puis-je me promettre de ne trahir ni la confiance, ni l'amitié ; d'avoir assez de forces pour m'immoler seule ? Si Luci eût pu lire dans mon cœur, elle se feroit bien gardée de me donner une pareille tâche à remplir.... oh, non, je ne le verrai point ; je mettrai mon amie dans le secret de mon cœur. Puisque l'amour agit avec tant d'empire sur son ame, elle sentira tout ce que je sens ; nous gémirons ensemble ; elle me saura gré de ma confiance ; elle regardera l'aveu de ma foiblesse comme un effort suprême de vertu... Ainsi, je ne verrai point Millfont... je ne le verrai point. Ma rivale aura seule le droit d'en être aimée : & peut-être parce qu'il ne me connoît pas. S'il étoit à même de sonder nos cœurs, & que le sien pût être le prix de celle qui l'aime le plus, combien je redouterois peu la concurrence !... Je serai seule malheureuse. Je servirai à cimenter les nœuds de leur amour ; je m'enfvelirai vivante ; mes larmes creuseront mon tombeau.... Luci, soyez heureuse. Si je revois le Comte de Millfont, ce ne sera que pour assurer votre bonheur.... Cruelle, qu'exigez-vous ! quel sacrifice ! ah ! je ne puis.... Henriette se lève, se promène à grands pas, se rassied. & commence une lettre. A mesure

qu'elle épanche son cœur , que son papier se couvre de larmes , elle se sent soulagée.

Depuis bien du temps , Luci n'avoit passé une nuit si paisible. — O ! ma chere Henriette , s'écrioit-elle , je te devrai le bonheur de mes jours. Après Millfont , tu occupes la premiere place dans mon ame.

Millfont avoit lu la seconde lettre de Luci. Le plaisir de revoir son amante , calma pendant quelques heures son esprit allarmé par les nouvelles qu'il venoit de recevoir d'Edimbourg. Le peu d'amis qu'il y conservoit lui marquoient que le Roi , toujours prévenu contre lui , sembloit être sur le point de se rendre aux représentations de ces lâches courtisans , auxquels le Comte avoit donné tant d'ombrage & de jalousie. On lui conseilloit de se retirer dans un pays étranger , s'il vouloit échapper à la vengeance de ses ennemis.

L'idée de s'expatrier faisoit peu d'impression sur l'esprit du Comte ; mais il ne pouvoit se résoudre à s'éloigner de Luci , à ne la plus voir. — Je lui confierai jusqu'où ces vils flatteurs portent l'injustice & la cruauté. Peut-être sera-t-elle assez généreuse pour ne pas m'abandonner. Il prit le chemin du rendez-vous.

Il y avoit plus de deux heures que Henriette tremblante & toujours combattue par ses senti-

ments pour Millfont, & par son amitié pour Luci, parcouroit les allées du parc. Il lui tarδοit toujours de se trouver vis-à-vis de la rampe, afin de voir arriver Millfont, & d'en être apperçue plutôt; mais chaque fois qu'elle y revenoit, son trouble augmentoit, elle se trouvoit plus ir-résolue que jamais. Elle apperçoit enfin Millfont dans le lointain. Il est seul; il s'avance; quelques arbrisseaux dérobent encore Henriette à la vue du jeune Comte. Il fait quelques pas de plus, la voit & la prend pour Luci. — O! c'est elle. Moment délicieux! j'expirerai à ses pieds d'amour & de reconnoissance. Henriette pâlit, choisit un sentier détourné, & s'avance, en côtoyant la muraille, jusqu'au commencement de la rampe. Le Comte y étoit déjà. Elle détourne la tête, avance sa main tremblante à travers le grillage, & remet un paquet à Millfont. Il veut saisir la main qui le lui présente; mais Henriette la retire aussi-tôt, & s'enfuit. Miss, Madame, qui que vous soyez, daignez.... au nom de l'adorable Luci.... ne puis-je savoir à qui je dois.... Il n'apperçoit plus Henriette; mais elle avoit entendu prononcer le nom de Luci. Ses genoux chancelerent; elle tomba évanouie au pied d'un arbre.

Le Comte rompt le cachet de l'enveloppe. Il trouve une lettre écrite d'une autre main que

de celle de Luci, avec une petite boîte d'or émaillée. Le premier mouvement de sa curiosité le porte à l'ouvrir. Il y trouve le portrait de la plus belle personne qu'il eût jamais vue : c'étoit Henriette à dix-sept ans. — O, Luci, que n'ai-je tes vertus ! de sang-froid je contemplerois peut-être des charmes si puissants ! Il parcourt le billet.

„ Mylord, le Ciel a seul été témoin de ce
 „ que j'ai souffert, avant que j'aye pu me résoudre à vous confier cette lettre. Je l'abandonne
 „ à la discrétion du plus grand ennemi de ma
 „ famille. Elle vous apprendra que le cœur de
 „ Henriette de Sainclair est une nouvelle victime que le sort vous immole. Mylord, si vous
 „ m'abandonnez, où trouverai-je un asyle ? qui
 „ me protégera ? mes larmes mon imprudence Luci elle m'a parlé de vous ;
 „ elle a voulu que je vous visse. Ma cruelle
 „ rivale compte sur les droits que lui donne sa
 „ beauté : & je n'ai d'autre garant de mon sort
 „ que votre générosité Mylord, ne vous
 „ reverrai-je plus ? “

Un autre que Millfont se seroit applaudi d'une pareille conquête ; mais le premier mouvement du jeune Comte fut de plaindre Henriette. Luci a mérité mon cœur, se dit-il à lui-même ; elle le possède ; & je ne pourrois le lui ravir sans être

un monstre à mes propres yeux , aux yeux de la nature entière. Il parcourut la lettre une seconde fois, fixa le portrait, & le ferma avec précipitation , comme s'il eût craint sa propre sensibilité.

Millfont reprit le chemin de sa terre. Son esprit étoit absorbé dans de profondes réflexions. Il venoit de voir par lui-même qu'un cœur sensible à l'excès peut être la source des plus grands maux. Cependant , il ne pouvoit se refuser de consoler Henriette. — Je la reverrai une fois, une seule fois, puisque c'est nécessaire à son repos. Je lui représenterai avec le respect que je lui dois, tout ce que la bonne foi, la vertu, la confiance de ma chère Luci & l'intérêt qu'elle inspire, me suggéreront. Le secret qu'elle m'a confié il est sacré ; je le garderai, dût-il m'en coûter la vie.

De nouvelles lettres , venues d'Edimbourg , ajoutèrent à son trouble. Ses amis le pressoient encore de sortir au plutôt d'Ecosse. — Et j'abandonnerois Luci à elle-même , à son désespoir ? je serois son bourreau , celui de Henriette ? elles m'intéressent trop l'une & l'autre. Henriette a besoin de mes conseils. Quand j'aurai pu détruire les impressions qu'a fait sur son cœur un funeste amour ; quand je me serai assuré de Luci, que je la posséderai, je craindrai peu de renoncer au séjour de mon ingrate patrie.

Henriette étoit revenue de son évanouissement. Combien elle redoutoit l'aspect de Luci ! une question , un geste , un coup-d'œil de son ancienne amie devoit être pour elle un reproche amer de trahison , de perfidie. A peine Luci l'apperçoit-elle , qu'elle se précipite dans ses bras. — Tu l'as vu. Que t'a-t-il dit ? suis-je heureuse ? — Il vous aime , Luci.... il est à présumer qu'il vous aimera toujours. — Et tu ne partages point l'excès de ma joie ? L'importune Miller parut. Luci ne put s'empêcher de faire un geste d'impatience ; & ses démarches n'en furent par la suite que plus observées.

Le lendemain , Henriette se rendit dans le parc. Que les moments s'écoulent avec lenteur , s'écrioit-elle ! Peut-être viendra-t-il ; & s'il vient , oserai-je lui parler ? que lui dirai-je ! Millfont paroît. — Ah ! Mylord ! — Miss ! — Je voudrois me dérober à vos yeux.... & je ne le puis. Vous savez qu'il n'a pas dépendu de moi de dompter les mouvements de mon cœur.... m'accordez-vous au moins quelque pitié ? Millfont, que je suis malheureuse !... Daignez.... par vos conseils.... ayez la générosité.... non.... gardez-vous.... Quoi ! pour vous aimer je serois criminelle ? eh ! n'ai-je pas réuni toutes mes forces pour combattre ce funeste sentiment ? & parce qu'il n'a pas été en mon

pouvoir de me vaincre moi-même, hommes injustes, vous êtes assez barbares pour m'accuser..... Mylord, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, comment dois-je interpréter votre silence?... que dirai-je à Luci?... que vous ne respirez que pour elle.... je la hais autant que je voudrois vous haïr vous-même. Millfont saisit la main de Henriette, l'arrose de ses larmes. — Que ne puis-je ? cruel honneur ! — Barbare ! de quel honneur oses-tu parler ? — Henriette, je partage votre crime ; vous triomphez. — Arrête, cher Millfont, je lis dans tes yeux ; ô Amour, quelle victoire !

Après cet aveu réciproque, l'esprit de Henriette devint plus calme. Elle entra avec son air de sécurité ordinaire dans l'appartement de la Baronne. Luci & le Baron y étoient. Chacun la combla de caresses, lui dit des choses agréables sur son teint, sur la vivacité de ses yeux. Luci lui fit mille agaceries en fouriant, & sortit. La Baronne étoit assise sur une terrasse, occupée à monter une rosette de brillants. — Henriette, dit-elle à sa fille, c'est pour vous que je travaille. Henriette courut embrasser sa mère : elle vit tomber quelques larmes de ses yeux ; & elle-même se sentit attendrie, sans en soupçonner la cause. Un instant après, le vieux Baron vint à elle, la prit par la main, l'embrassa, &

la fit asseoir à ses côtés. Après un instant de silence , il lui adressa la parole. — Vous touchez, ma fille, à l'époque la plus intéressante de votre vie. Voici le moment où votre mere & moi allons épancher notre cœur dans le vôtre. Ecoutez-moi , & regardez ce que je vais vous dire , plutôt comme les conseils d'un ami jaloux de votre bonheur, que comme les leçons d'un pere.... Henriette, nous allons être séparés. Le Baron avoit retenu ses larmes jusqu'à cet instant , où il leur donna un libre cours. Henriette ne pleuroit point ; elle n'étoit que surprise , inquiète , ne soupçonnant rien , avide de toucher au dénouement de cette scene. Le Baron reprit avec un ton plus assuré : La nature & l'usage ont désigné un temps où les enfants passent dans un état , qui les rend , pour ainsi dire , indépendants de ceux qui leur ont donné le jour. Le mariage semble briser ces premiers liens , pour leur créer de nouvelles chaînes. Celles-ci durent autant que la vie ; & souvent il ne faut pas moins de véritable vertu que de douceur & de prudence pour les supporter avec courage. Rendez graces au Ciel, ma fille ; dans la nouvelle carrière où vous allez entrer, vous n'aurez point à combattre les penchans d'un époux, que son âge & ses principes mettent au-dessus des foiblesses ordinaires des hommes : &

ne vous en coûtera rien pour être vertueuse. Le Général Murcé vous aime ; il vous aimera toujours. — Ciel ! — Oui, le pere de votre amie, mon bienfaiteur. Quelle marque plus sensible de ma reconnoissance pouvois-je lui donner ? Ami généreux, tu sentiras tout le prix de mon sacrifice. . . . Henriette, ce n'est point un sacrifice. Je n'ai d'autre ambition que d'établir solidement votre bonheur. Nous partirons incessamment pour Londres, où les affaires du Roi le retiennent. Je te conduirai au pied des autels ; je verrai cimenter dans le transport de ma joie notre union avec le Général Murcé. Henriette, abymée dans sa douleur, se leve avec précipitation, court vers sa mere, tombe à ses genoux. — Myladi, vous me sacrifiez ! elle seule fera donc heureuse ? s'il est vrai que vous m'aimiez, j'invoque votre tendresse. . . . La Baronne de Sainclair laisse tomber sa tête sur le sein de sa fille. Le Lord s'approche : Eh ! vous me faites mourir. Il leve les mains au Ciel, se tourne vers Henriette : Fille dénaturée, est-ce là le fruit des leçons que votre mere & moi vous avons données ? hélas ! j'espérois trouver en toi la consolation de mes vieux jours. . . . souvenez-vous que je dois tout au Général ; que, sans lui, votre malheureux pere ne seroit plus ; le dirai-je ? qu'il eût peut-être expiré sur l'échafaud.

Murcé, lui seul, a eu le courage de détromper un maître ingrat que sa passion aveugloit sur mon compte. Sans lui, je devenois le compagnon d'une foule de scélérats; j'étois enveloppé dans cette honteuse proscription, où le Comte de Millfont s'est signalé par un zèle criminel. Je ne puis prononcer ce nom, sans frémir de rage & d'horreur. Le monstre ! il existe des loix, & il vit encore ! Sang des Millfont, race odieuse à mes peres, à moi-même détestable.... Mais ce n'est pas ici le moment d'exhaler ma haine contre lui.... Le Ciel ne m'a point abandonné au milieu de mes malheurs; j'ai été heureux jusques dans ma disgrâce; j'ai trouvé un ami généreux, une épouse vertueuse que j'adore. Henriette, si vous le voulez, nous serons tous heureux. Acquitez-moi envers le Général Murcé. C'est la première fois que vous entendez parler un pere; si ce nom ne suffit pas, regardez-moi comme un ami (il l'embrasse). Rendez-vous à nos vœux; je vous en conjure, ma fille, si ce n'est pas assez de vous l'ordonner. Henriette ne put répondre à son pere.

A peine l'eût-on laissée vis-à-vis d'elle-même, qu'elle se leva avec vivacité de dessus son siege, parcourut l'appartement à grands pas. — Millfont, je t'en conjure, viens me soustraire à l'esclavage, à la tyrannie... s'il est vrai que tu

m'aimes, permettras-tu qu'on te ravisse une amante qui t'adore?... Viens me venger, te venger toi-même. Tous ceux qui m'entourent sont injustes à mon égard ; ils le sont envers toi. Luci exige que tu l'aimes : & de quel droit?... mon pere veut... je dois l'acquitter... moi?... ô qu'il est cruel d'avoir reçu le jour d'un tel pere ! Après un instant de réflexion : Je le ferai donc mourir ce vieillard vénérable, qui peut-être est attaché à la vie, uniquement parce que je lui suis chere.

Elle descendit dans le parc, où elle s'abandonna au désespoir ; elle envisagea l'horreur d'être toute sa vie à un homme qu'elle ne pourroit aimer, & de se priver pour toujours de ce qu'elle trouvoit de plus aimable. Sa vertu chancela ; elle vit que si ses sentiments étoient au-dessus de ses forces, elle étoit maîtresse de ses actions. — Je puis mourir, si je ne puis être heureuse ; & j'aurai la satisfaction d'immoler mes jours à mon amant.

Le Comte de Millfont savoit avec quel succès ses envieux s'étoient efforcés d'aigrir, contre lui, l'esprit du Roi. Pressé d'éviter une captivité plus redoutable que la mort, il s'étoit déterminé à passer en France. Il ordonne les préparatifs de son voyage ; ses équipages partent pour Irvin, où il compte s'embarquer ; & le seul ob-

jet qui suspend son départ, c'est l'aimable Henriette, dont les charmes avoient fait oublier ceux de Luci. Cependant, le jour de son départ est fixé : il se met en route. — Je ne la reverrai donc plus ? ennemis cruels ! vous me séparez de tout ce que j'aime. Sa voiture s'approchoit toujours du château de Sainclair. Il ne se trouve plus qu'à très-peu de distance de ces lieux charmants, où, avec l'ingénuité des beaux jours du monde, elle lui a fait confidence de sa tendresse. Si je pouvois la voir encore ! c'est le souhait de Millfont. Il fait arrêter sa voiture, descend, ordonne à ses gens de l'attendre, & pénètre à travers les broussailles dans une prairie qui touchoit au parc de Sainclair.

Henriette y gémissoit alors. Elle apperçoit Millfont ; ses espérances renaissent ; son courage n'apperçoit aucun danger ; elle s'élance hors de la barrière, franchit un large fossé, & court se jeter dans les bras de son amant. — Si vous êtes généreux, sauvez-moi. Exténuée de fatigue, elle n'en put dire davantage. — Il est vrai, belle Henriette, que vous me voyez sur le point de quitter ma patrie... de vous quitter, peut-être pour jamais. J'abandonne cette terre qui m'a vu naître. Je trouverai, sans doute, en France une nouvelle patrie ; mais, Henriette, y trouverai-je des cœurs comme le vôtre ? Non, lui repartit

Henriette, avec force ; & cependant , cruel , tu te résous à m'abandonner , à ne me plus voir ? .. barbare , il n'en fera rien ; ou plutôt , délivre-moi d'un joug qui m'est onéreux , que je ne puis plus porter , éloignée de toi ; arrache-moi la vie... Millfont , je t'en conjure... tu balances encore ?... Pardonne ; mais , dis-moi , l'honneur , cet honneur sur lequel doivent être fondées les vertus d'un Chevalier loyal , t'est-il cher ? — Henriette , qu'osez-vous me demander ? — Hé bien , c'en est fait , je me résous à partager ta destinée ; je t'accompagne ; mais avant , jure-moi , foi de Gentilhomme , que ton premier soin en arrivant sur les terres de France , sera de cimenter nos nœuds éternels , par un acte authentique. — Je t'en donne ma parole. Ils partent. Ni le chagrin mortel qu'occasionnera sa fuite à un pere , à une mere qui l'adorent , ni la mort de l'infortunée Luci , qui probablement suivra de près cette infidélité , ne viennent l'agiter : pour Millfont elle auroit sacrifié plus encore , sans en être alarmée. Ils arriverent le même jour à Irvin , où le vaisseau sur lequel ils avoient projeté de s'embarquer devoit mettre à la voile dès le lendemain.

Tandis que Henriette se livroit aux douceurs d'un sommeil nécessaire à la réparation de ses forces épuisées , le deuil & la douleur régnoient

à Sainclair. Les heures des repas s'étoient écoulées, sans qu'on eût vu reparoître Henriette au Château. Chacun livroit son imagination à de funestes conjectures. Les uns, instruits des propositions du Général Murcé, & de la répugnance qu'avoit témoignée Henriette pour cet engagement, présumoient qu'emportée par le désespoir elle avoit pu se donner la mort; les autres craignoient qu'un accident imprévu ne l'eût soustraite à la tendresse paternelle. On parcourut le Parc, les campagnes voisines; on interroge les habitants du canton: rien de satisfaisant. Le Baron, la Baronne de Sainclair & Luci, rassemblés, confondent leurs larmes, ne s'énoncent que par les expressions du désespoir. Le vieux Baron, sur-tout, dans l'excès de sa douleur, pouffoit des cris effroyables; il accusoit le Ciel d'être injuste; il invoquoit la mort. — N'ai-je donc échappé à tant de dangers que pour voir mes maux se multiplier ainsi! Thom paroît: c'étoit un ancien valet, qui avoit accompagné son maître à plus de trente batailles, & qui, par son attachement & ses services, avoit mérité la confiance du Baron. Thom veut parler; les sanglots le suffoquent. Enfin il balbutie qu'un bucheron, travaillant aux environs du parc, avoit vu Miss Henriette s'entretenir pendant quelque temps avec un Ca-

valier; qu'ensuite ils étoient montés ensemble dans une voiture, qui avoit pris la route de Douglas & d'Irvin. — Ma fille m'est donc ravie, s'écrie le vieux Baron! fille barbare, combien de fois en un même jour tu me donnes la mort! Thom, mon ami, viens, accompagne ton malheureux maître; ne l'abandonne pas. Pour suivons l'infâme ravisseur de ma fille... si je la retrouve, je la retrouverai criminelle... ah! je ne survivrai point à mon déshonneur; ou bien, quel qu'il soit, j'aurai lavé ma honte dans le sang de mon plus cruel ennemi. (En embrassant sa femme,) si la fortune m'abandonne, Thom, tu viendras essuyer les pleurs de ta maîtresse.

La Baronne de Sainclair & Luci étoient descendues de leur appartement; elles avoient vu partir le Baron. L'une pleuroit la perte de sa fille; l'autre versoit des larmes de rage & d'indignation, que lui arrachoient l'infidélité de son amant & la trahison de son amie. D'après le rapport de Thom, Luci ne pouvoit douter que Henriette n'eût pris la fuite avec le Comte de Millfont; mais elle ne put prendre sur elle de dévoiler ce mystère: c'eût été s'avouer la première coupable. Elle dévore en secret sa douleur. — Amie infidelle, n'as-tu point pitié des maux que tu me fais souffrir? feras-tu bientôt

fatistaite ? Nous perdons l'une & l'autre le Comte de Millfont ; & quand tu lui portes le coup de la mort, tu n'as sur moi que le cruel avantage d'en être aimée & je l'aime mille fois plus que tu ne l'aimes.

Le fidele Thom & son maître s'approchoient d'Irvin : ils avoient fait plusieurs milles sans rompre le silence. Thom levoit de temps en temps les yeux sur le Baron ; & il n'osoit le distraire. Le vénérable Sainclair avoit la tête penchée sur son estomac ; ses yeux étoient ouverts & immobiles : ils annonçoient une ame avide de vengeance , en proie aux divers mouvements de la colere & du désespoir. Il sort tout-à-coup de cette sombre léthargie. — Thom , te représentes-tu la situation de ton maître , comme celle du plus malheureux des hommes ? . . . Il est peu de familles dans le Royaume aussi illustres que la mienne ; il n'en est point qui ait essuyé autant de revers. Il ajoute avec dignité : Mon aïeul , à la tête de la Noblesse Ecoissoise , plaça Robert-Bruce sur le trône. Mon pere conserva la Couronne à Robert II ; & moi , Thom . . . & moi , tu en as été témoin , j'ai vaincu les Anglois trois fois en un jour. Ce bras , que soutenoient alors la vigueur de la jeunesse & l'avidité de la gloire , a raffermi le trône chancelant d'Ecosse . . . A ces beaux jours ont succédé
les

les jours du désespoir. A peine sorti du champ de la victoire, je suis devenu la victime de la basse jalousie; on m'a représenté sous les couleurs les plus noires; on m'a peint aux yeux du Souverain, comme un serviteur rebelle, ambitieux, ingrat : ingrat ! moi ? qui aurois versé jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour lui acheter un instant de gloire. Forcé par la calomnie de chercher un asyle paisible, je me suis retiré dans ma terre. Hélas ! j'y goûtois en paix le témoignage d'une conscience pure, faveur dont le Ciel ne récompense que les ames honnêtes. Mes plaisirs les plus doux étoient de faire le bonheur de mes vassaux; tu m'as vu effuyer les larmes de l'affligé, faire participer le malheureux à ma fortune ; tous voyoient en moi un pere compatissant ; & je suis le plus malheureux des peres ! Henriette faisoit le bonheur de ma vie.... elle m'abandonne; elle ne craint point de changer en opprobre la gloire dont se sont couverts ses peres, de me précipiter au tombeau; elle se jette dans les bras d'un inconnu, d'un homme qui n'a probablement signalé sa carrière que par des crimes. Eh ! Thom, trop heureux encore, si ce vil séducteur, mon ennemi le plus cruel, consent à devenir l'époux de ma fille !

A son réveil, Henriette s'entretint avec elle-

même de son bonheur. — S'il ne vient point, c'est qu'il craint de troubler mon repos : ô Millfont ! l'Amour te peignoit ainsi à mon cœur, attentif & complaisant. Viens, viens ; ne sois point victime de tes soins ; trop de prévoyance outrageroit ma tendresse.

Les heures s'écoulent, le jeune Lord ne paroît point ; un mouvement d'effroi s'empare de Henriette : son appartement donnoit sur le port. Elle entend les cris des matelots ; elle tremble , sort de son lit avec précipitation , s'approche de la fenêtre ; on leve l'ancre , on déploie les voiles , & le vaisseau quitte la rade. — Dieux ! Millfont m'auroit-il abandonnée ? Elle appelle ; on vient. — Où est le Lord ? — Le Lord ? lui répondit avec dérision la maîtresse de l'hôtellerie , il est actuellement chargé de fers dans les prisons d'Edimbourg. Henriette apprend que , pendant la nuit , Millfont a été arrêté par ordre du Roi ; qu'on lui a interdit jusqu'à la cruelle satisfaction de faire un éternel adieu à sa chère Henriette. Malgré la précaution qu'il avoit prise de déguiser son nom , il n'avoit pu échapper à la vigilance de ses ennemis. Depuis long-temps , on avoit donné les ordres les plus précis, dans toutes les Villes frontieres du Royaume , de s'opposer à son évasion.

Ce fut dans cet instant fatal que Henriette

vit toute l'horreur de son sort, sa famille plongée dans la douleur la plus amère, son amant chargé de fers; qu'elle se vit elle-même couverte d'opprobre par sa démarche téméraire. — Le Ciel fut toujours injuste envers moi. Eh! mon pere, le meilleur de tous les peres, dans quel état vous ai-je réduit? Hélas! s'il savoit où je suis; s'il connoissoit l'étendue de mes maux, il viendrait, oui, je connois son cœur, il viendrait consoler sa fille... me consoler?... pere barbare, vous êtes l'auteur de mes peines & des vôtres... vous avez voulu me sacrifier... Peut-être est-ce lui qui a employé ce qui lui restoit de crédit & d'amis à la Cour, pour nuire au plus sensible, au plus honnête de tous les hommes... Jouis donc, pere dénaturé, de toutes les délices d'une vengeance criminelle; jouis de la honte & du désespoir de ta malheureuse fille!...

Le Baron de Sainclair arrive. Thom interroge les gens de la maison. Il apprend qu'il n'est dans l'hôtellerie qu'une jeune personne éplorée, qui gémit sur la perte de son amant. — O! c'est elle, s'écrie le vieux Baron; c'est ma fille: le cœur d'un pere n'est point sourd à la voix de la nature.... je sens mes entrailles se déchirer.... Thom, mon ami, mes genoux ne peuvent me soutenir: (il s'appuie sur son va-

let) aide-moi à parvenir jusqu'à elle... D'avance, je lui pardonne tout ce qu'elle a fait contre moi; puisse-t-elle, puisse le monde oublier ce qu'elle s'est fait à elle-même! Ils montent l'escalier. Le vieillard fait une pause, & soupire après chaque marche. Henriette entend du bruit; elle croit reconnoître la voix de son pere. Elle marche à grands pas vers la porte, revient. — Ciel! où me cacherais-je?... que vient-il faire ici? insulter à mes maux?... je ne suis que trop à plaindre. La porte s'ouvre; Henriette se tourne vers son pere. — Cruel! rendez-moi Millfont, ou craignez... Elle tombe évanouie. — Millfont! qu'entends-je? malheureux vieillard! ô ma fille! Thom, je me meurs! Le valet s'approche & soutient le Lord prêt à tomber. — Mon cher maître!

A un profond silence succéderent des sanglots, des sons inarticulés. Le premier mot que Sainclair put prononcer avec fermeté, ce fut le nom de Millfont. Le vil scélérat! peu satisfait d'attenter à ma fortune, il veut me ravir l'honneur, lui? quel Chevalier! Il fait un geste menaçant, & porte la main à la garde de son épée.

L'évanouissement de Henriette duroit toujours. Le Baron jette les yeux sur elle, & lui prodigue tous ses soins, ses caresses les plus douces. Les services multipliés du fidele Thom

eurent bientôt dissipé ces symboles de la mort ; mais ils furent remplacés par un rouge ardent & tous les symptômes d'une fièvre dévorante. Ce fut dans cet état que Henriette monta en voiture pour se rendre à Sainclair. Le Lord lui adressoit souvent la parole ; mais elle ne disoit mot ; son esprit paroissoit absorbé par l'ardeur de son mal , & par la violence de sa passion. La fièvre augmentoit d'un moment à l'autre : on fut obligé de s'arrêter à Douglas.

Ces détails parvinrent au Château de Sainclair dans le moment où l'on venoit d'y apprendre la mort du Général Murcé , tué à Londres par un Ministre du Roi d'Angleterre , dans un combat particulier. On prétend que le Gentilhomme Ecoissois avoit soutenu les intérêts de son Maître avec un zèle , une fermeté , dont le Ministre Anglois s'étoit trouvé offensé. Luci eut besoin de tout son courage pour supporter tant de coups à la fois. La Baronne de Sainclair lui proposa de l'accompagner à Douglas ; mais Luci prétextait les changements que la mort de son pere apportoit à ses affaires , & l'indispensable nécessité où elle étoit de se rendre à Edimbourg. Elle se met en route , arrive à la Cour , pénètre jusques dans le cabinet du Roi , & , les yeux en larmes , adresse ces paroles au Monarque , entouré de ses Courtisans : Sire , je ne viens point rappeler

à votre Majesté les services que lui a rendus mon pere , & m'autoriser de son zele pour solliciter une fortune que mes principes & mon goût me rendent indifférente. Quand le Général Murcé a exposé ses jours pour les intérêts de son Maître , il n'a fait que ce qu'il devoit faire. Mais, Sire , il est un jeune Chevalier , peut-être plus malheureux que coupable , qui languit , chargé de fers , dans les prisons de votre Capitale : c'est le Lord Comte de Millfont. Le Roi fait un pas en-arriere ; les favoris expriment par les mouvements de leurs yeux & leurs gestes indécents , tout ce qu'ils nourrissent de haine contre Millfont. L'un d'eux voulut parler ; mais le Roi lui imposa silence. Luci profite de cet instant d'émotion , se jette aux pieds du Monarque : Sire , vous voyez une amante éplorée ses jours dépendent de l'arrêt que votre bouche va prononcer Eh ! Seigneur , si Millfont est innocent , permettez-lui de se justifier ; s'il est coupable , il est de votre grandeur de savoir pardonner. On présume que la beauté touchante , le fort intéressant de Luci , firent plus d'impression sur l'esprit du jeune Monarque , qu'aucun autre motif. Il prend Luci par la main , la relève. — Mifs , vous ne pouvez m'en imposer , & je ne puis m'aveugler moi-même sur la conduite du Comte de Millfont ;

mais je veux bien vous accorder son pardon, puisque vous vous y intéressez avec tant d'ardeur. Dites-lui qu'il vous doit la liberté . . . qu'il vous doit la vie Puissé la démarche que vous venez de faire ne vous être jamais funeste ! & je desirerai qu'elle inspire pour vous , au Comte de Millfont , des sentimens qu'il n'eut jamais pour son Roi. Les ennemis du jeune Lord , témoins de cette scène , frémirent de rage , & Luci se retira , emportant avec elle le monument de sa générosité , l'ordre par lequel les chaînes de Millfont alloient être brisées. Elle voulut d'abord le lui faire passer par une main étrangère ; mais c'eût été s'interdire le cruel plaisir de revoir son amant.

Luci se transporte à la prison , à ce séjour d'horreur , asyle honteux à l'humanité , mais dont la malice des hommes leur a fait un besoin. Précédée par un géolier , elle pénètre , à la lueur d'une lampe , dans un cachot ténébreux. Ah ! Luci , c'est vous , lui dit Millfont , d'une voix presque éteinte ! . . . Pouvois-je espérer ? . . . mes ennemis m'ont soustrait à la lumière qui éclaire tous les hommes ; que ne puis-je , en cet instant , me dérober à vos yeux ! — Comte , la situation de Henriette m'a fait un devoir de cette démarche ; le Roi vient de m'accorder votre liberté ; dès ce moment , vous en pouvez profi-

ter. — Ah ! Luci, c'est vous ; je vous reconnois à l'excès de votre générosité. S'il étoit encore temps de vous parler de ma reconnoissance — Ta reconnoissance , cruel ? . . . moi ? . . . de ta part ? . . . je n'en exige aucune Vole à Douglas , où l'honneur t'appelle ; l'honneur ! que dis-je ? sa voix peut-elle se faire entendre au cœur d'un ingrat ! . . Va trouver ta belle Henriette ; le moment presse ; elle est peut-être expirante , victime de ton criminel amour & de sa témérité. Millfont veut parler ; Luci reprend : Je te quitte ; sois heureux ; adieu pour jamais. (Le Comte tombe à ses genoux.) Il m'en coûte , je l'avoue : mais , cruel , dès l'instant que je te connus , j'appris à faire des sacrifices. Ils se séparèrent.

Depuis sa détention , le jeune Comte ignoroit le sort de sa chère Henriette ; il l'avoit laissée dans un port , isolée , abandonnée à elle-même , à son désespoir. Il se rappelle que Luci lui a parlé de Douglas ; sans réfléchir aux suites qui pourroient résulter de cette démarche , il part. Le Baron , la Baronne de Sainclair & Thom , tous en pleurs , entouroient le lit où Henriette étoit prête à expirer , quand Millfont parut. Elle le voit la première : Mylord , où allez-vous ? Le vieux Baron , en fureur , se jette sur son épée , — Malheureux ! viens-tu m'insulter encore ? tu

payeras de ta vie l'outrage fait à mon honneur.

Le premier mouvement du Comte est de se mettre en garde. — Cruels, s'écrie Henriette, vous me privez d'un instant de vie que la nature m'accorde ! A ces mots, Millfont présente la poignée de son épée au Baron de Sainclair. — Ayez la générosité de vous venger. Le Baron laisse tomber ses armes. Henriette leur fit signe de s'approcher : sa voix étoit presque éteinte. — Mon pere, je touche au moment où je n'aurai plus rien à redouter de la part des hommes. Recevez l'aveu que je vais vous faire, comme un témoignage que je dois à l'innocence de Millfont, je puis ajouter à sa vertu. Entraînée par le puissant effet d'une passion malheureuse, & vainement combattue, j'ai trahi votre confiance, j'ai résisté à votre volonté ; je me suis précipitée dans les bras d'un amant que j'adorois. Sans avoir égard à votre tendresse, à celle de ma mere, à l'odieuse trahison que j'exerçois envers Lady Luci Murcé, qui aimoit le Comte, & qui en étoit aimée, je l'ai forcé à devenir ravisseur & parjure.... Hélas ! mon pere, oublierez-vous les égarements d'un cœur dont la raison n'a pu triompher?... (Elle se tourne du côté de Millfont) Mylord, si vous revoyez la pauvre Luci, dites-lui de me plaindre, de vous plaindre

vous-même, & de nous pardonner.... l'un & l'autre puissiez-vous être heureux.... mon pere, Comte, si je vous voyois réunis, je mourrois sans regrets. Le Baron se précipite dans les bras de Millfont : Mylord ! mon fils ! Henriette saisit la main tremblante de son pere, la pressa sur ses levres : & ce fut son dernier mouvement. — Elle n'est plus, s'écrie le vieux Baron ! mes amis, j'ai tout perdu. Il se jette sur le cadavre de sa fille, l'arrose de ses larmes. On veut l'arracher à cet affreux spectacle. — Non, ç'en est fait, je mourrai près d'elle. Henriette, mes cendres & les tiennes seront réunies dans le même tombeau. Les pleurs de son épouse, les prieres de Millfont, & les représentations de Thom, triompherent cependant de cette funeste résolution. Ils partirent ensemble pour Sainclair, où ils vécurent dans la plus étroite liaison ; mais le Baron ne survécut à sa fille que de quelques mois. Millfont fit de vains efforts pour découvrir la demeure de Luci : elle s'étoit retirée dans un petit canton de l'Irlande, où elle passa le reste de ses jours dans les larmes, n'ayant plus d'autre desir que d'oublier le monde, & d'en être oubliée.



LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,
Nº. II.

JEANNE GRAY,

THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS

PHOTODUPLICATION
SERIES

IN
MICROFILM



JEANNE GRAY,

ANECDOTE ANGLOISE.



NE ambition démesurée, une avarice insatiable, la soif de la vengeance portée à l'excès, & le mépris public des loix, formerent le caractère de Dudley, Duc de Northumberland, & chef du Conseil, sous Edouard VI. Impie dans le cœur, fanatique au-dehors, il sut couvrir ses projets criminels du voile de la religion. On le vit, n'étant encore que simple Gentilhomme, tantôt irriter le protecteur Sommerfet contre son frere l'Amiral Seymour, tantôt peindre Sommerfet à Seymour comme un rival également redoutable, & par la puissance qu'il avoit usurpée, & par le nombre de ses adhérents. Cette double intrigue réussit à Dudley : les deux freres périrent l'un par l'autre ; & ce fut sur les débris de leur fortune qu'il jeta les fondemens de son élévation. Devenu possesseur du Duché de Northumberland, élu Chef du Conseil-Privé, que manque-t-il encore à son ambition ? De ré-

gnér feul. Qu'il puiſſe vexer impunément les peuples , pervertir les loix , opprimer la vertu : & bientôt il ſera ſatisfait.

Le concours de mille circonſtances favoriſa ce Miniſtre trop avide. Edouard VI régnoit ſur les Anglois ; il étoit jeune à la vérité , adoré de ſes ſujets ; mais d'une complexion ſi délicate , que chaque jour ſembloit devoir être le dernier de ſa vie : tout annonçoit un changement prochain dans l'Etat. A la mort d'Edouard , la Couronne devoit paſſer ſur la tête de Marie , & après celle-ci , à Elifabeth , ſa ſœur. Telles étoient les diſpoſitions biſarres du teſtament de Henri VIII , leur pere. Ainſi la Marquiſe de Dorſet , fille de la feue Reine Douniriere de France , Marie , femme de Louis XII , ſe trouvoit exclue de la ſucceſſion , quoiqu'après Edouard , elle eût les premiers droits au trône d'Angleterre : car Henri , en appellant ſes deux filles à régner , n'avoit point anéanti le décret par lequel il les avoit précédemment déclarées illégitimes : c'eſt ainſi que toutes les actions de ce Prince étoient marquées du ſceau de ſon capricieux deſpotiſme.

L'adroit Northumberland ne voulut voir dans cet acte que les effets d'une injuſte préférence. Le même pouvoir qui l'avoit formé , pouvoit , ſans doute , le détruire. Il en parle au jeune Roi

avec cette chaleur, ce zele qui caractérisent un Ministre aussi jaloux de la gloire de son maître, que du bonheur de ses concitoyens. Edouard, par respect pour la mémoire de son pere, ne put d'abord se résoudre à changer l'ordre de succession établi dans le testament de Henri VIII. Mais Northumberland lui rappelle l'illégitimité de ses sœurs, l'opiniâtreté de l'aînée à suivre les dogmes de l'ancienne Religion, l'exemple d'indocilité qu'elle donne au peuple. C'en est assez : la premiere délicatesse d'Edouard s'évanouit ; & s'il laisse quelques droits au trône à ses sœurs, ce n'est qu'au défaut de Jeanne Gray de Dorset, qu'il appelle à régner après lui.

C'est ainsi que le favori d'Edouard ourdissoit dans le secret du cabinet la trame de son ambition, & avec d'autant plus d'art, qu'il paroissoit vouloir tout immoler à la vertu. En effet, Jeanne Gray, fille du Marquis de Dorset, & issue par sa mere du sang des Tudor, méritoit d'être distinguée de toutes les personnes de son sexe, par les charmes de sa figure, la douceur de son caractère, & les lumieres de son esprit. Ce ne fut pas sans étonnement qu'on lui vit faire les progrès les plus rapides dans les sciences sublimes & dans les belles-lettres. Mais cette noble occupation, en élevant le cœur de l'homme, ne le rend point insensible aux douces im-

pressions de la tendresse ; & Jeanné ne put voir Guilfort Dudley, le plus jeune des fils de Northumberland, sans ressentir ces premières émotions, présage d'un sentiment plus vif.

Guilfort réunissoit toutes les vertus qui manquoient à son pere : il n'avoit aucun de ses vices. Ainsi que Jeanne, il venoit d'atteindre cet âge heureux, où le feu naissant des passions ajoute encore aux charmes de la jeunesse, où les desirs innocents, les tendres sollicitudes de l'amour se manifestent dans les ames honnêtes par les expressions de la pudeur & de la timidité.

Il ne se passoit point de jours qu'ils ne se vissent, soit au palais du Roi, soit à quelque château des environs de Londres, où les courtisans s'empressoient à donner des fêtes au jeune Monarque. On cherchoit à le tirer de cette sombre mélancolie, produite par une fièvre opiniâtre. Les Princesses, sœurs du Roi, tous les Grands de la Cour ne manquoient gueres de s'y trouver.

C'étoit-là que les regards éloquents de Jeanné & de Guilfort se rencontroient, qu'un soupir échappé à l'un, suspendoit une larme dans les yeux de l'autre. Tous deux éprouvoient ce qu'il leur étoit permis de sentir ; mais ils n'osoient en faire l'aveu. Cependant il arriva que, se promenant seuls dans une galerie de peintures, ils fixerent ensemble leurs regards sur une collection

de tableaux, qui représentoit l'histoire des amours & du divorce de Titon & de l'Aurore. Jeanne ne put s'empêcher de rompre le silence : combien la nature se trouve altérée dans les divers traits que nous a transmis l'imagination trop brillante des Poètes ! — En effet, interrompit Guilfort, je ne vois dans cette histoire qu'une suite de contradictions. Les voilà qui s'aiment avec transport ; ici commence la froideur : plus bas, l'horrible tableau de l'inconstance & de l'infidélité. — Ah ! Guilfort, reprit Jeanne, en fouriant, n'envions jamais la destinée des Dieux.

Ces dernières paroles avoient enhardi la timidité du jeune Guilfort. Il étoit sur le point de hasarder l'aveu de son amour ; mais les Princesses entrèrent, & leur présence interrompit ce tête-à-tête. On remarqua de l'émotion dans les traits de Marie ; elle voulut badiner Jeanne & Guilfort sur leur entretien secret ; elle ne put même s'empêcher de mêler à ses plaisanteries quelques expressions piquantes. Guilfort se tut par respect, & Jeanne se retira dans un bosquet du jardin. Là, portant ses pas au hasard : Eh quoi ! se dit-elle à elle-même, Marie m'envieroit-elle un cœur sur lequel j'établissois toutes mes espérances ? Guilfort lui en auroit-il fait l'hommage ? Me ferois-je abusée ? Je croyois

lire dans ses yeux la tendresse qu'il a su m'inspirer... Hélas ! ajouta-t-elle , après un instant de silence , une funeste prévention m'aveugloit. C'en est fait , mon ame va se fermer à tous les plaisirs. Les beaux arts , qui répandoient des fleurs sur tous les instans de ma vie , ne me présenteront plus que de stériles occupations.... Inquiete , elle se tait & s'arrête. Bientôt quelques sons inarticulés & confus se font entendre. Elle prête l'oreille , & reconnoît la voix de Marie.

Cette Princesse , suivie de Fanny , celle de ses femmes qu'elle honoroit de sa plus intime confiance , s'étoit rendue dans le même jardin , par une allée différente. Elle avoit pénétré dans un bosquet , voisin de celui où Jeanne gémissoit alors : Non , Fanny , disoit-elle , transportée de colere , je ne puis t'écouter ; tes représentations m'importunent , & ne temperent point l'ardeur de ma flamme. Née pour être esclave , accoutumée dès ta plus tendre jeunesse à faire le sacrifice de tes passions & de ta volonté , tu peux , tu dois même commander à tous les mouvemens de ton ame. Pour moi que les droits de ma naissance & les dernières dispositions de mon pere appellent au trône , je ne vois ici qu'un peuple fait pour m'obéir.... Il est un sujet , Fanny , ajoutoit la Princesse , avec plus de modération , il est un sujet que ma tendresse invite

à partager avec moi le pouvoir suprême , & le barbare se refuse à mes vœux : il renonce au bonheur.... Ce sont donc les charmes naissants de cette jeune de Dorset , ce bel esprit dont une sottise vanité forme l'unique aliment , qui viennent empoisonner mes jours , ouvrir à Marie la carrière des malheurs?... Ah ! Dudley !... Fanny , je l'aime avec transport. Vingt fois à ses yeux j'ai laissé éclater mon amour : & l'ingrat feint encore de l'ignorer. — Eh ! Madame , sans doute , la timidité l'arrête. — Je veux bien le croire ; mais son pere qui a lu dans mon ame , & dont cet hymen flatteroit l'orgueil ; son pere.... — Il fait ce qu'il doit à votre sang , Madame ; & la distance que met entre vous & son fils la noblesse de votre origine.... — Que dis-tu ? qui ? lui ? Northumberland ? le sujet le plus vain , l'homme le plus insolent de la Cour ? Je le connois , Fanny. Autant j'aime le fils , autant je nourris de haine contre le pere. Après un moment de réflexion : Cependant , peut-être dis-tu vrai ; & le favori de mon frere , fût-il plus audacieux encore , craint de se livrer à de si douces espérances ; il craint de se flatter en vain de voir Guilfort assis au rang des Rois. Hé bien , la fille de Henri VIII , la sœur d'Edouard , l'héritiere présomptive de la couronne , dût-elle se compromettre par une démarche téméraire , dût-

elle effuyer un refus honteux , précipiter le triomphe de sa rivale , déchirera bientôt le voile qui lui cache sa destinée. Fanny, je ne rougirai de rien : je me sens assez de force pour tout oser.

Jeanne n'avoit rien perdu de ce funeste entretien. Tantôt élevant vers le Ciel ses yeux , où étoient peintes la douleur & la mort , elle le conjuroit d'arracher de son cœur une passion qui la rendroit malheureuse ou criminelle ; tantôt les tournant vers la terre : Asyle des infortunés , s'écrioit-elle , daigne t'entr'ouvrir & cacher dans tes entrailles une victime encore innocente ! Quelques jours , quelques heures de plus ; & peut-être ma conscience me refusera le témoignage qu'elle m'accorde en cet instant. . . . Guilfort ! Guilfort ! il faut donc se résoudre à t'abandonner ? . . . Mais se pourroit-il que le diadème eût pour lui tant d'attraits ; que ses yeux éblouis par le fastueux appareil de la Cour , voulussent y voir la félicité qui en est bannie ; que son ame , déjà séduite par ces dehors trompeurs , renonçât aux charmes de la vie privée , au plaisir inoui de faire en secret des heureux ? . . . Princesse , jouissez du bonheur qui vous attend : puisque mon devoir m'y oblige , je m'imposerai la cruelle loi de ne le point troubler. N'appréhendez rien de cette fragile beauté , qui sembloit vous causer quelque effroi : la douleur , hélas !

en aura bientôt terni le vain éclat. . . . De sang-froid, barbare, tu verras donc couler mes larmes ; & , sans avoir égard à ces soupirs , tant de fois échappés de mon sein à ton approche , tu passeras impitoyablement dans les bras de ma rivale ! . . . Non , mon sort t'intéresse , tu t'attendris : hé bien , prononce : Marie te présente une couronne ; & Jeanne t'offre un cœur pur , un cœur , cher Guilfort , sur lequel tu régnas le premier , & dont nul autre ne partagera l'empire avec toi.

Guilfort cherchoit avec empressement à recouvrer l'occasion qu'il avoit perdue d'entretenir la jeune de Dorset , de lui dire combien ses vertus & sa beauté avoient acquis de droits sur lui. Jeanne commençoit à deviner la tendresse de Guilfort ; mais elle vouloit éviter un aveu d'où pouvoient naître des maux infinis : S'il m'aime en effet , (c'est Jeanne qui parle) s'il m'aime , & qu'il me le confie , pourrai-je lui taire qu'un semblable penchant m'entraîne vers lui ? Dès-lors le sentiment de la reconnoissance venant se réunir aux impressions de l'amour , ses chaînes & les miennes n'en feront que plus apesanties. Les dehors de l'indifférence font donc l'unique ressource d'une amante infortunée ? Alternative cruelle ! Je dois affecter une froideur barbare , ou nourrir une flamme inutile.

Depuis cet instant, Jeanne chercha divers prétextes pour se dispenser de paroître aussi souvent à la Cour; mais Edouard ne se privoit qu'avec peine de la société de cette jeune beauté, compagne des premiers jeux de son enfance. Un jour, que seule & tristement appuyée sur un balcon de l'appartement du Roi, son imagination trop habile à multiplier ses maux, cherchoit à pénétrer dans l'avenir, Guilfort l'apperçut. Il accourt : M'est-il enfin permis, Madame?... Jeanne surprise : — Guilfort! Elle veut se retirer. — Vous me fuyez, cruelle!... Jeanne se retourne; ses yeux se remplissent de larmes. — Moi ? cruelle ?... Sa voix expire sur ses lèvres. Elle s'éloigne.

La tristesse de Jeanne, les chagrins dont elle paroissoit accablée, étoient autant de triomphes pour Marie. Le même soir, cette Princesse se trouvant seule avec sa confidente : Fanny, lui dit-elle, ma rivale enfin me paroît humiliée. Le dépit & les remords ont succédé aux coupables sentimens qu'elle entretenoit dans son ame. Il semble que sa beauté se ternisse pour donner plus d'éclat à mes charmes; il semble qu'elle n'ait aimé Guilfort que pour rendre ma victoire plus complète. Fanny, ne crois pas que je m'abuse. La douce sécurité que j'éprouve, est fondée sur les inquiétudes de Jeanne, & sur les

attentions du jeune Dudley pour moi. Je descendois aujourd'hui le perron du Château : mon Ecuyer étoit absent : Guilfort passe, m'apperçoit, pénètre la foule des gardes, & me présente sa main. Nos yeux se rencontrent : je lis mon bonheur dans les siens. Fanny, ce n'est point encore assez. Le cœur d'une amante est prompt à s'alarmer; mon esprit abusé par de trompeuses apparences, pourroit concevoir de nouvelles craintes : je les veux prévenir, & fixer dès ce jour le moment heureux, où des liens sacrés doivent cimenter mon union avec Guilfort, la rendre inaccessible aux diverses entreprises d'une barbare jalousie. Va donc, va toi-même chez le Duc de Northumberland; demande à lui parler; pénètre jusques dans l'appartement de Guilfort. Crains sur-tout de trahir le secret de ta maîtresse : elle veut jouir de l'effet que produiront sa candeur & sa générosité. Dis seulement, dis-leur, qu'attentive à tout ce qui les intéresse, je dois à l'heure même leur confier une affaire importante. Fanny, ma bienfaisance récompensera ton zele.

La confidente part, & se fait accompagner chez le Duc de Northumberland. Ce Ministre consacroit tous les instans de sa vie aux soins de son élévation. Il formoit ses projets dans le silence de la nuit, & passoit les jours à faire

mouvoir les divers ressorts de sa politique. Tantôt il entretenoit l'esprit de son Maître dans de flatteuses chimères ; tantôt il cherchoit à s'étayer du suffrage des Grands, soit en flattant leur vanité par de faux honneurs, soit en accumulant sur eux les bienfaits du trône, dont il s'étoit rendu seul dépositaire. Quand Fanny parut, Northumberland s'applaudissoit du succès de sa dernière entreprise. Le Duché de Suffolk, qu'il venoit d'obtenir des libéralités du Roi, pour de Dorset, étoit le prix de l'alliance qui devoit unir leurs maisons, par le mariage de Jeanne avec Guilfort.

Loin de soupçonner la passion de Marie, Northumberland tremble à la voix de Fanny. Il prend l'invitation de la Princesse pour un ordre, & cet ordre pour le signal de sa disgrâce. Il croit sa trahison, ses projets, ses crimes, tout découvert ; il hésite même si, par une prompte fuite, il ne cherchera point à se soustraire au châtiment dont il se croit menacé. Cependant l'air ferein, l'agréable sourire de Fanny le rassurent un peu. Il appelle son fils, le prend à l'écart ; & d'une voix tremblante : Guilfort, lui dit-il, la Princesse nous mande. Sers-toi dans ce moment de tout l'empire que ta jeunesse & tes agréments peuvent te donner sur l'esprit d'une femme... Mon fils, quels que soient le motif

& l'issue de l'entretien que nous allons avoir , souviens-toi que savoir dissimuler , c'est posséder le grand art du courtisan.

Guilfort , toujours vertueux & tendre , à l'instant que l'ordre de son pere l'avoit appelé , confioit au papier son amour & ses chagrins. Il écouta son pere sans l'entendre : son imagination ne pouvoit être fixée par aucun objet étranger à celui de sa tendresse.

Cependant ils arrivent chez la Princesse. A la vue de Guilfort , un frémissement universel s'empare de Marie : elle se précipite au-devant du pere : Mylord , je conservai toujours pour vous l'estime la plus sincere. — Madame , si mon respect , ma soumission. . . — Je veux que des sentimens plus doux vous attachent à moi. Puissent les liens de l'amitié nous unir à jamais ! . . . Mylord , à quelque prix que ce soit , je suis jalouse d'acquérir des droits à votre reconnaissance. — Comment ai-je mérité. . . — Par vos vertus. Issu d'une race illustre , revêtu d'un emploi qui vous rend le premier sujet du Royaume , aimé de mon frere , estimé des Grands de l'Etat , comblé d'éloges dans toutes les Cours de l'Europe , il n'est point de rang auquel votre famille ne puisse prétendre. . . Northumberland , consentez à ne voir , après le Roi , que votre fils au-dessus de vous. — Disposez,

Madame, de mes biens, des places que j'occupe : vous le pouvez ; & je ne regarderai point comme un sacrifice ce que vous exigerez de ma part. Guilfort gardoit le silence. La Princesse le regarde d'un air passionné : Et vous, Dudley, vous qui m'intéressâtes dans tous les temps, vous.... (un profond soupir échappe à Marie.) vous n'avez rien à me confier?... Ne craignez point d'épancher votre ame dans la mienne : ce n'est plus la Princesse qui vous parle.... L'amour, l'ignorez-vous?... le dirai-je?... l'amour produit l'égalité.

A ces mots, l'espoir de Northumberland se dissipe. C'est assez pour lui de connoître les sentiments de Marie : il saura l'abuser par un frivole espoir, jusqu'à ce qu'il puisse braver impunément son courroux & sa haine. S'il éprouve encore quelque trouble, c'est à la froideur trop marquée de son fils qu'il faut l'attribuer. Guilfort avoit entendu l'aveu de Marie, avec une indifférence qu'elle auroit prise pour un outrage, si Northumberland n'avoit eu l'adresse de l'interpréter, de maniere que la vanité même de cette Princesse s'en trouva flattée. Au premier mouvement de surprise qu'elle remarqua dans Guilfort : Northumberland,.... votre fils.... que dois-je penser?... (Le vieillard tombe aux genoux de Marie). — Eh ! Madame, l'étendue

de vos bontés n'a-t-elle pas de quoi nous surprendre ? & tant de charmes réunis peuvent-ils vous laisser quelque doute sur l'effet de leur puissance ? Soyez l'arbitre de la destinée de mon fils , & ne craignez point que son cœur démente le serment que ma bouche va prononcer. Il se relève ; & avec tous les dehors de la franchise : Oui, Madame, je jure par l'éclat de votre naissance, par le droit incontestable que vous avez de succéder à votre auguste frère , par les vœux du peuple qui vous appelle à régner ; je jure par vos vertus , que vous disposerez à votre gré de la main de mon fils ; que désormais tous les infants de sa vie seront consacrés à vous plaire... Trop heureux moi-même d'employer le reste de mes jours à servir ma souveraine , ma bienfaitrice. — Ici Guilfort voulut parler ; mais Northumberland l'interrompit encore : Cette heure , ce lieu pourroient devenir suspects à nos ennemis : il est essentiel de tromper leur vigilance. Permettez, Madame , que Guilfort & moi puissions nous entretenir en secret du moment où vous devez mettre le comble à votre générosité , au bonheur de mon fils , & à ma gloire.

Ils sortent. Northumberland paroît absorbé dans ses réflexions ; il s'avance à grands pas vers l'appartement du Roi ; son fils le suit. Celui-ci , avec vivacité : Milord.... mon pere.... Qu'a-

vez-vous fait ! Moi ? l'époux de Marie ? je ne le ferai point. Je démentoïis en secret ce fatal serment. Pardonnez , mais vous me forcez à vous rendre parjure. La Princesse n'a point à mes yeux les charmes que vous lui prêtez : je ne vois en elle qu'une femme éprise d'un fol amour , entraînée par un sentiment aveugle , victime d'une passion que le Ciel condamne ; oui , mon pere , que le Ciel condamne , puisqu'il créa nu objet. . . . Arrêtez un instant ; permettez-moi de vous en faire le tableau : je n'employerai que les couleurs de la vérité. Si vous le connoissiez comme moi : c'est la candeur même : ce sont les graces , les vertus réunies. Que ne m'est-il possible de rassembler ici toutes les perfections de la nature ! Jeanne Gray s'y feroit encore remarquer ; vous ne pourriez que l'aimer ; l'admirer. — Northumberland , sans répondre à son fils , lui fait signe de se retirer ; & sous le prétexte de quelqu'affaire importante , pénètre dans le cabinet du Roi.

Marie ne fonde point ses espérances sur la parole de Northumberland : un scélérat viole aisément sa foi ; elle établit toute sa confiance dans la vanité de ce Ministre. Délicieusement occupée de l'objet qui l'a charmée , & de l'époque qui verra sceller des nœuds long-temps desirés , ses sens s'abandonnent aux douceurs du

repos.... Mais quel affreux réveil ! Fanny se fait entendre ; les gémissements, les sanglots entrecourent sa voix : Madame, s'écrie-t-elle, ce seroit en vain qu'on chercheroit à vous dissimuler vos malheurs ; Jeanne l'emporte sur vous ; son mariage avec Guilfort n'est plus un mystère. Alors même que Northumberland vous combloit des éloges les plus flatteurs, paroïssoit s'applaudir des vues que vous aviez sur son fils, sembloit regarder votre alliance comme le prix glorieux des services qu'il a rendus à l'Etat & au Roi, alors même le perfide méditoit de trahir votre amour & ses serments ; déjà les deux maisons étoient d'accord ; l'acte de leurs conventions réciproques étoit rédigé ; il ne manquoit plus que d'y imprimer le sceau du Monarque ; & le cruel Ministre n'est sorti d'ici que pour aller surprendre le consentement d'Edouard. Chez le Duc de Northumberland, chez le Duc de Suffolk, on ne s'occupe plus que des préparatifs de cet hymen ; on n'y parle que des plaisirs qui l'accompagneront, des fêtes dont il sera suivi. — Et Guilfort ? interrompt Marie, d'une voix presque éteinte. — On dit que dans les transports de sa joie, il n'est plus maître de lui-même. Il se jette aux pieds de son pere, les arrose de ses larmes : Mylord, s'écrie-t-il, que puis-je pour répondre à l'excès de votre ten-

dressé, de vos soins paternels ? O ! mon pere, c'est de vous que je tiens la vie ; je vous dois plus encore, je vous dois l'objet qui en fera le bonheur. — Arrête ! s'écrie la Princesse, en versant un torrent de larmes. Eh ! tu ne crains point, barbare Fanny, de me donner la mort, par ce récit trop fidele de ce qu'ont pu l'audace & la fourberie ?... Northumberland fut toujours un monstre à mes yeux ; mais son fils.... mais Guilfort.... il avoit tous les dehors de la vertu. Je lui croyois de la candeur, de la sensibilité ; je me plaisois à penser qu'il m'aimoit, qu'il étoit digne du rang auquel mon cœur le destinoit. Fanny, ajouta Marie, d'une voix tremblante, ne m'abandonne pas.... mon ame éprouve les plus violentes secousses.... je me sens affoiblir.... il me semble que les ombres de la mort.... Elle ne put achever ; ses yeux se fermerent, une pâleur livide couvrit ses traits ; & Fanny, croyant que sa maîtresse touchoit à sa dernière heure, poussa un cri de désespoir.

Cependant, les soins de cette confidente rappellent la Princesse à la vie. La douleur ranime ses sens, le courroux éclate dans ses regards ; elle se leve & s'habille dans un morne silence ; il n'échappe que ces mots à sa sombre fureur : Puisque l'Angleterre a produit de tels monstres,

sans doute , elle suscitera des bourreaux pour les détruire.

Dans le premier accès de son impétueuse colere , elle auroit voulu rencontrer Northumberland. Sa fierté eût été satisfaite , d'abaisser l'orgueil de ce Ministre par des reproches humiliants , par des dédains affectés ; mais l'amour l'éclairant sur ses véritables intérêts , elle préféra de dissimuler son ressentiment. Elle se flattoit d'avoir encore assez de crédit sur son frere , pour lui faire révoquer le consentement qu'il avoit donné au mariage de Jeanne & de Guilfort. Soutenue par un reste d'espérance , elle tourne ses pas vers l'appartement d'Edouard : sa démarche avoit été prévenue par son ennemi. Soit que Northumberland eût corrompu le zele des gardes , soit qu'en effet il eût surpris un ordre à son Maître , Marie ne put avoir accès auprès du Roi.

Une femme , née au plus haut rang , élevée à l'ombre du trône , accoutumée à satisfaire jusqu'à ses moindres caprices , destinée à régner sur un peuple entier , à se faire obéir avec un empire absolu , ne pardonne point les effets d'une telle impudence. Le dépit & la haine de la Princesse s'exhalèrent alors en propos injurieux ; & contre Northumberland , & contre Edouard lui-même. Le premier n'étoit , à ses

yeux, que le plus vil des hommes; le second, que le plus foible des Rois.

Elle voulut faire parvenir ses plaintes à son frere par deux ou trois courtisans qu'elle espéroit mettre dans ses intérêts à force de présents & sur-tout de magnifiques promesses; mais le ridicule fut le moins sensible des maux qui lui attirerent ces démarches. La crainte & la flatterie en eurent bientôt porté la nouvelle à Northumberland. Ce Ministre, moins étonné des efforts de Marie, que satisfait de trouver encore une occasion de lui nuire, ne manqua pas de prêter à ces intrigues, seul fruit du délire de l'amour, les couleurs de la rébellion: Seigneur, dit-il à son Maître, la Princesse cherche à se former un parti, pour contrebalancer votre puissance légitime. Les propositions qu'elle a faites au Comte de Suffex, au Lord Warton, à votre Secrétaire Cécil, ne permettent pas d'en douter. Ce n'est que par un coup d'autorité que vous pouvez arrêter les odieuses entreprises de cette femme turbulente.

Tout acte de sévérité répugnoit au caractère du sensible Edouard. Il ne peut entendre, sans frémir, le rapport de son Ministre. Celui-ci, jaloux de se faire un mérite de l'acte même d'injustice qu'il sollicitoit, sembla partager la peine du Roi. Il porta la fourberie jusqu'à verser

des larmes, en ajoutant ces mots : Je sens tout ce qu'il en doit coûter au cœur d'un frere, Seigneur ; & je vous supplie de regarder la représentation que vous fait votre Ministre en cet instant , comme le témoignage le moins équivoque du zele qui l'anime pour le service de votre Majesté.

Northumberland fut employer avec tant d'art les ressources de son éloquence naturelle ; il présenta les intrigues de Marie sous un aspect si redoutable , que le sort de cette Princesse fut remis entre les mains de son plus cruel ennemi.

Si le favori d'Edouard eût assez-tôt prévu qu'un penchant invincible pour Guilfort entraîneroit Marie , que de crimes & de tortures il se feroit épargné ! Northumberland cherchoit à commander ; il lui importoit peu que ce fût au nom de Jeanne ou de Marie ; & il ne lui en auroit pas plus coûté d'employer , pour y parvenir, les dehors de la vertu que le vice à découvrir. Lorsque les circonstances l'éclairerent, elles ne lui permirent plus de revenir sur ses pas ; le hasarder même, c'eût été s'exposer à voir détruire jusqu'aux fondements de ses projets. Il ne lui reste donc qu'à suivre le plan qu'il a tracé. La liberté de Marie lui porte ombrage ; il croit devoir prendre des mesures contre les efforts de cette Princesse : aussi-tôt elle est consti-

tuée prisonniere dans la tour de Londres. On lui interdit jusqu'aux moyens de faire parvenir à son frere ses plaintes & sa justification. Elle n'a que Fanny pour confidente de ses maux, & témoin de ses fureurs : Il fustit, cruels, s'écrie-t-elle à la vue du ténébreux asyle qu'on lui a préparé, il fustit ; mais craignez que je survive à ce dernier coup de votre audace !... Fanny, la situation de mon ame n'excite-t-elle pas ta pitié ? Il me semble que tu pourrois.... Non ; je veux vivre pour me venger. Le pere, le fils, l'amante ; qu'ils tremblent !... Je les immolerai tous.

Edouard, que les liens de la plus tendre amitié unissoient à Jeanne Gray, s'étoit réservé le plaisir d'annoncer lui-même à cette jeune amante, la nouvelle de son mariage avec Dudley. Il sembla perdre alors jusqu'au souvenir des maux dont il étoit accablé : Je ne suis point étonné, Madame, lui dit-il, que vous ayiez inspiré l'amour le plus vif à Guilfort. Tant de charmes, de talents & de vertus ont produit sur un cœur honnête l'effet qu'on en devoit attendre. Après m'être assuré de vos sentiments, j'ai souscrit l'acte de votre union : & je rends graces au Ciel, d'avoir suffisamment prolongé mes jours pour me rendre l'arbitre & le témoin de votre félicité. Vous pouvez dès ce moment regarder

Guilfort comme votre époux , & choisir entre les premiers emplois de ma Cour , celui dont vous jugerez à propos de le revêtir. — Si, par les bienfaits sans nombre que vous avez répandus sur ma famille , Seigneur , & par les bontés particulières dont il vous a plu de me combler , vous ne m'aviez fait sentir de quel prix sont la confiance & l'amitié de mon Roi , je vous répondrois que Guilfort suffit à mon bonheur , que , satisfaite de vivre avec lui dans la retraite , mon ambition se borne à lui plaire. Mais la nouvelle faveur que je reçois de vous , en ce jour , impose un nouveau tribut à ma reconnaissance. Ce n'est point à moi , Seigneur , à prescrire le rang que doit tenir mon époux auprès de votre Majesté. Qu'il concoure avec son pere à faire observer les loix du Royaume , qu'il soit parmi les Anglois l'interprète de vos volontés , ou qu'il aille signaler sa bravoure contre vos ennemis , mourir , s'il le faut , pour assurer les droits de votre Couronne , je n'en murmurerai point : c'est à vous à commander , Seigneur.

Jeanne s'étoit énoncée du ton le plus grave. Edouard crut même appercevoir quelque altération dans les traits de sa jeune amie. Il lui en fit des reproches , & le pria d'en découvrir le motif : Je ne dissimulerai point à Votre Majesté , répondit-elle , que ce jour seroit le plus beau de :

ma vie, si, par votre ordre, la Princesse... — Je dois punir les rebelles, interrompit le Monarque avec fermeté.... Au reste, Madame, les circonstances ne vous ont pas encore permis de sentir quels maux peut occasionner dans un état, l'esprit séditionnaire d'une telle femme. N'oubliez jamais qu'en se donnant des maîtres, les peuples ne voulurent que s'assurer du repos. — Pardonnez, Seigneur, reprit la belle de Dorset, couvrant d'une main ses yeux baignés de larmes; pardonnez, mais Jeanne ne peut se livrer au plaisir, quand la voix des infortunés se fait entendre à son cœur. — Ne cherchez point à émouvoir une ame trop sensible en faveur d'une ingratitude : je le fais, il n'a pas dépendu de Marie d'arracher à son frère un sceptre qu'il porte légitimement. — Sa conduite peut n'avoir que l'apparence du crime; & vos Ministres, entraînés par un zèle trop ardent, ont cru voir de la témérité dans ses démarches, quand elles ne sont peut-être que l'effet d'un délire momentané, des prestiges passagers d'un amour malheureux.... Eh! qu'il est dur, ajouta-t-elle, avec un profond soupir, qu'il est cruel, Seigneur, de renoncer à l'objet de sa tendresse!

Jeanne fit alors au Roi, le récit ingénu de ses amours; avec la même candeur, elle lui ra-

conta ce qu'elle avoit appris de la passion de Marie pour Guilfort; elle employa des couleurs si vives, à peindre l'état de la Princesse, qu'Edouard en fut touché. Ses pleurs se mêlerent à ceux de Jeanne; & la liberté de Marie fut le prix des généreuses sollicitations de sa rivale.

Ces détails s'étoient passés à l'insu de Northumberland. Il ne put les apprendre sans frémir de colere : Quoi ! dit-il en lui-même, Jeanne ne sauroit-elle donc abandonner à mon expérience le soin de sa fortune ? Elle est trop jeune encore pour pénétrer dans les replis de ma politique ; un jour elle apprendra ce que firent pour son élévation mon adresse & ma prudence. Quel brillant avenir j'apperçois ! mais à quel prix il aura fallu l'acheter !... Renferme-toi dans mon ame, trop dangereux secret : qu'un voile impénétrable couvre mes projets.

En effet, loin de laisser entrevoir que des raisons particulieres l'eussent engagé à solliciter la captivité de Marie, il s'accusa publiquement de trop de prévoyance ; il applaudit à la sensibilité de Jeanne, à la conduite d'Edouard.

Cependant la Princesse recouvre sa liberté. Elle ne voit dans cet événement qu'un trait de justice de la part de son frere. Aucune apparence ne lui faisoit soupçonner les démarches que Jeanne avoit faites.

On étoit à la veille du mariage de Guilfort. Le Roi vouloit que les fêtes se donnaient dans son Palais. Les Princesses furent priées de s'y trouver; & cette invitation parut un nouvel outrage aux yeux de Marie. Dès-lors, le séjour de Londres lui devint odieux. Elisabeth, sa sœur, partagea son ressentiment; elles abandonnerent la Cour, & se retirèrent ensemble dans le Devonshire; l'aînée emportant avec elle sa haine & ses fureurs, nourrissant encore dans son ame un feu que le temps & les contradictions n'avoient fait qu'irriter.

Tandis qu'errante au fond d'une Province, Marie se repaît du desir de se venger, & de l'espérance de régner bientôt, Northumberland, par des crimes sourds, ne travaille qu'à s'assurer des avenues du trône. Guidé par les mêmes principes, il est toujours l'appui du vice, & l'oppresser de la vertu.

Jeanne & Guilfort, devenus heureux par le lien qui les unit, ont obtenu des bontés du Roi l'agrément de passer quelques mois dans une terre située près de Londres.

C'est-là que, livrés à eux-mêmes, & quoiqu'époux toujours amants, ils voyent les plus beaux jours s'écouler au sein de la paix & de l'innocence. Guilfort signale tous les instants de sa vie par ses soins assidus, par son empressement

à voler au-devant des desirs de Jeanne ; & les douces caresses qu'il en reçoit , sont l'inestimable récompense de son zèle. Quelquefois ils se rappelloient , & toujours avec délices , de combien de soupirs & de larmes ils avoient payé leur félicité : Ah ! Guilfort , s'écrioit Jeanne , qu'il m'en coûtoit de te cacher ma tendresse ! A peine je te vis , que tu me devins cher ; ton cœur me sembloit d'un prix infini . . . Je le possède enfin , ce cœur ; il est à moi , à moi seule ; oui , tu seras à jamais mon époux , mon amant & mon ami. — Heureux par toi , par ton amour , interrompoit Guilfort , tu es la source de mes plaisirs les plus purs. Je ne puis me lasser de rendre hommage à tes charmes , à tes vertus. Plus je te vois , & plus tu acquiers d'empire sur mon ame. Avant que le sort nous eût unis , je ne croyois pas qu'il fut possible de t'aimer davantage , & maintenant je t'aime cent fois plus qu'alors. De précieuses larmes interrompoient ces entretiens : c'étoit un tribut que la nature payoit à la tendresse.

Avec une ame sensible , un penchant naturel à faire le bien , une connoissance parfaite de ses devoirs , Jeanne éprouvoit la plus vive satisfaction , quand elle pouvoit exercer sa générosité. Guilfort secondoit les vues de sa jeune épouse , en suivant son exemple. Loin de se rendre inac-

cessibles à l'infortuné, ils alloient le chercher jusques dans son humble réduit. Il suffisoit d'être homme, & sur-tout malheureux, pour avoir des droits à leur bienfaisance : il n'étoit pas un seul de leurs vassaux qui n'eût à se louer en particulier de témoignages de bonté qu'il en avoit reçus ; aussi, tous cherchoient-ils avec empressement l'occasion de manifester les sentiments de reconnoissance & d'amour dont ils étoient pénétrés. Jeanne & Guilfort ne pouvoient sortir du château, qu'ils ne vissent accourir & s'empresser autour d'eux les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards mêmes. On les combloit de bénédictions ; on invoquoit le Ciel en leur faveur ; on lui demandoit pour eux des années sans nombre, des jours sereins, une postérité qui leur ressemblât. De retour chez soi : Oh ! s'écrioit-on, comment de si bons Seigneurs ne regnent-ils pas sur le Royaume, sur l'univers entier ? Tous les hommes seroient heureux.

L'hymen les enchaînoit depuis quelques mois, lorsque Jeanne s'aperçut que ces premiers nœuds alloient être resserrés par un nouveau lien. Elle ne put assez tôt en faire confidence à Guilfort : Cher époux, lui dit-elle, en le pressant dans ses bras, félicite-moi, applaudis à ton bonheur ; tu me demandois un gage de ma ten-

dressé, hé bien. . . — Comment ! . . . il seroit vrai. . . — Je suis mere, Guilfort. En disant ces mots, elle baissa les yeux, & pencha la tête sur le sein de son époux. Celui-ci ne pouvoit exprimer sa joie par ses paroles ; son silence, ses pleurs, ses caresses, n'étoient-ils pas assez éloquents !

Cette nouvelle se répandit sur le champ dans le château ; elle eut bientôt pénétré jusqu'aux habitants des villages voisins : Quelle charmante perspective, s'écrioient-ils ! nos enfants seront heureux comme nous : Jeanne nous annonce l'héritier de sa fortune & de ses vertus. Si c'est une fille, reprenoient les uns, puisse-t-elle ressembler à sa mere ! La beauté, la candeur, l'humanité, seront son partage. Si c'est un fils, interrompoient les autres, plaise au Ciel, qu'il soit juste, compatissant, généreux comme son pere ?

Ils s'assembloient, & nomment un certain nombre de jeunes gens d'entr'eux, de l'un & de l'autre sexe, pour aller féliciter Jeanne & Guilfort, sur un événement qui les comble tous d'allégresse. Ceux qui ne peuvent être de cette joyeuse députation, ceux que l'âge, les infirmités ou les devoirs domestiques retiennent, chargent leurs amis, leurs voisins, de présents pour Jeanne ; ils leurs confient les prémices de leurs

bergeries , les plus beaux fruits de leurs vergers , ce qu'ils ont de plus digne d'être offert.

Les jeunes époux furent d'autant plus sensibles à cette démarche, qu'elle n'étoit point l'effet d'un droit ou d'une coutume bisarres : c'étoit l'hommage des cœurs. Guilfort se trouvoit embarrassé ; il ne savoit comment reconnoître le zele officieux de ses vassaux , lorsque Jeanne lui proposa d'assigner une dot à vingt-quatre jeunes filles , qui se choisirent un pareil nombre d'époux : c'est ainsi qu'en un seul jour , & dans un très-petit canton , l'hymen couronna les vœux de plusieurs amants. Depuis que Jeanne & Guilfort habitoient cette terre , on eût dit qu'elle étoit devenue le séjour favori de l'innocence & du bonheur ; mais la maladie d'Edouard les rappella bientôt à la Cour.

Plus ce Prince paroissoit toucher de près à sa fin , & plus Northumberland affectoit d'intérêt à sa conservation. Il ne le quittoit plus. Par son ordre , les appartements étoient interdits à tous les Seigneurs de la Cour. Ce Ministre , qui n'ignoroit pas combien de difficultés il auroit à surmonter , avoit soigneusement caché les mesures qu'il avoit prises avec le Roi , en faveur de Jeanne Gray. Il vouloit , avant de les déclarer , que les Princesses Marie & Elisabeth fussent en son pouvoir ; il avoit eu même la précaution

d'engager le Conseil à leur écrire au nom du Prince. On les invitoit de sa part à se rendre auprès de lui , sous prétexte que son état ne lui permettoit plus de régner par lui-même ; que leurs soins , leurs conseils lui étoient nécessaires. Le Roi mourut avant leur arrivée ; mais Northumberland tint cet événement secret , pour attirer les deux Princesses dans le piège qu'il leur avoit tendu. Marie n'étoit plus qu'à trois milles de la Cour , lorsque le Comte d'Arundel la fit avertir du danger dont elle étoit menacée.

Quels révers ! Marie ne soupçonnoit rien. Elle ne croyoit trouver aucun obstacle à monter sur le trône de ses peres : sa naissance , le testament de Henri sont les garants de ses droits. A la nouvelle de ce dernier attentat , elle demeure interdite ; elle pâlit de crainte , frémit de surprise & de rage ; tout ce qu'elle a souffert de l'insolence de Northumberland , se représente à son imagination ; les divers mouvements de son ancienne fureur se renouvellent à la fois. Elle se croit dans les fers de son ennemi ; ses esprits s'égarent : elle veut se donner la mort ; mais la tremblante Fanny retient le bras qui dirigeoit le poignard vers le cœur de sa maîtresse ; Marie tombe , se relève , parcourt l'appartement à grands pas ; elle pousse des cris , des hurlements effroyables ; insulte à la mémoire de son frere par

des reproches sanglants , outrage le Ciel même par des blasphêmes. Elle ne prononce qu'en frémissant le nom de l'usurpateur , du lâche , du traître Northumberland ; elle conjure l'enfer de s'armer pour elle contre le plus vil des scélérats. Ces transports multipliés d'une horrible colere affoiblissent ses sens ; elle veut parler encore , & sa voix se refuse à ses efforts. Fanny profite de cet instant pour représenter à Marie que le voisinage de son ennemi peut lui devenir funeste , qu'il est des moyens de venger l'outrage qu'elle reçoit , & punir le rebelle qui en est l'auteur. La Princesse conçoit aussi-tôt le projet de passer dans le Duché de Suffolk , & d'y lever une armée. Elle part. Le long de sa route , dans les villages qu'elle traverse , par-tout où elle voit des personnes assemblées : Mes enfants , les Dudley ont mis le comble à leurs forfaits ; vous voyez une Princesse malheureuse , fugitive : & c'est la fille de vos Rois , l'héritière d'Edouard , votre Reine légitime. Je voulois régner pour le bonheur des Anglois ; le titre le plus flatteur pour moi eût été celui de mere de la patrie. Mes enfants , armez-vous , & suivez mes traces. Combattant sous de favorables auspices , le destin vous secondera , & bientôt la victoire couronnera vos généreux efforts. Kenning-Hall est le rendez-vous de mes sujets , des bons citoyens , des Anglois.

La chaleur que mettoit Marie dans ses discours, les promesses qu'elle faisoit au peuple, la haine pour Northumberland, & surtout l'intérêt qu'inspire une femme malheureuse, ne tarderent pas à lui former un parti nombreux. A son arrivée dans le Duché de Suffolk, elle se vit à la tête d'une puissante armée, que la Noblesse de cette Province venoit journellement grossir & fortifier. Elle écrivit alors aux Grands d'Angleterre, pour leur ordonner de prendre sa défense & celle de sa couronne. Elle dépêcha un courier au Conseil, & lui manda que la mort d'Edouard n'étoit plus un secret pour elle, qu'il eût donc à donner sur le champ les ordres nécessaires pour qu'elle fût proclamée Reine.

Northumberland jugea qu'une plus longue dissimulation seroit inutile. Il convoque les principaux Magistrats, leur fait la lecture du testament d'Edouard, & les force de le suivre à la tour (*); où, sous quelque spécieux prétexte, il avoit attiré Jeanne Gray. Il la salua le premier, avec tout le respect & le cérémonial que l'on doit à sa Souveraine.

(*) Il étoit alors d'usage pour les Rois d'Angleterre, de passer les premiers jours de leur avènement à la couronne, dans la tour. *Hist. de la Mais. de Tud.* par M. Humr. Tome III.

Jeanne ignoroit ce que le feu Roi avoit fait pour elle. Son ame, remplie de tendresse pour un époux digne d'en être l'objet, ne s'étoit jamais ouverte aux flatteuses chimères de l'ambition. L'offre d'un trône n'eut rien de séduisant à ses yeux : elle eut même le courage de le refuser. Les droits des deux filles de Henri VIII lui paroissoient préférables aux siens ; & elle marqua le desir le plus sincere de ne pas renoncer à l'état où le sort l'avoit fait naître.

Northumberland, qui n'avoit pas prévu la résistance qu'apporteroit Jeanne à l'exécution de ses desseins, qui ne concevoit pas que l'on pût se refuser au plaisir de commander, de voir un peuple entier ramper au pied du trône que l'on occupe, d'appesantir à son gré le joug d'une nation, d'imposer arbitrairement des loix, & de faire respecter son rang plutôt que ses vertus ; Northumberland est troublé par la constance de Jeanne à refuser une couronne qu'on lui présente. C'est inutilement qu'il en relève les trompeurs avantages, qu'il étale d'un air imposant & propre à séduire, tout ce que le diadème a de flatteur : Jeanne n'en est point éblouie ; elle oppose toujours la même fermeté aux captieux discours de l'usurpateur. Il ne lui reste plus qu'à faire mouvoir dans le cœur de son innocente victime, les puissants ressorts de l'amour conjugal, de la

tendresse paternelle : & Guilfort paroît : le Duc, la Duchesse de Suffolk l'accompagnent. Tous trois étoient vertueux ; l'époux de Jeanne, sur-tout, ne s'étoit jamais écarté de la douce habitude de faire le bien ; mais il est des circonstances où les vertus ordinaires ne fussent pas, où il n'appartient qu'à l'héroïsme de triompher.

Ici se livrent de sublimes combats dans l'ame de la belle de Dorset. La nature est aux prises avec l'attachement à la justice. Jeanne allègue sans cesse les droits de Marie, les devoirs qu'impose la Royauté, son insuffisance, la médiocrité de ses talents ; elle ne se consoleroit jamais d'avoir répandu le sang d'un seul citoyen, pour affermir sa puissance. Alors son pere, sa mere, son époux en larmes, tombent à ses pieds, font retentir jusques dans son cœur les noms sacrés de patrie, d'humanité ; ils lui parlent des vœux du peuple qui bénit d'avance les beaux jours de son regne ; ils lui retracent ce qu'ils auroient à redouter de la vengeance de Marie, si l'autorité tomboit entre ses mains. Le vieux Suffolk lui montre ses cheveux blanchis sous les armes, son corps couvert des blessures qu'il a reçues pour la défense de la Couronne : Ma fille, sens-tu ce qu'il en coûteroit à ma fierté, au noble orgueil d'un vieux soldat, pour se plier aux caprices

d'une femme arrogante ? Comme elle , tu es issue d'une famille illustre : les ancêtres de ta mère étoient des Rois ; mes aïeux étoient des Héros. Si le testament d'Edouard ne suffit pas pour établir tes droits , les services que tes peres ont rendus à l'Etat , te les ont acquis ; moi-même je les ai payés de mon sang.... Ma fille , tu me vois à tes genoux : & c'est la premiere fois que , dans cette attitude , Dorset à sollicité quelque grace. — Jeanne , avec émotion , ô ! mon pere. Elle jette les yeux sur son époux , soupire , court essuyer ses larmes : Tu le veux aussi ! — Je t'en conjure par l'objet que tu portes dans ton sein. — Elle le contemple avec tendresse : Ah ! Guilfort ! tu les as donc oubliés ces moments heureux , où , dans les premiers transports de ton amour , tu me disois que le soin de me plaire t'occuperait tous les jours de ta vie ; que j'étois pour toi la source du bonheur le plus pur ; que notre union avoit mis le comble à ta félicité : tu les as oubliés ! & maintenant il ne te suffit plus de régner sur le cœur de ton épouse. Ton ame cherche un nouvel aliment , & c'est aux prestiges de l'ambition que tu l'abandonnes.... Marie t'aimoit : que ne m'immolois-tu dès-lors ! Tu serois l'époux d'une Reine légitime ; & , depuis long-temps , la douleur de t'avoir perdu m'auroit entraînée dans le tombeau.

Vaincue

Vaincue par les prières & par les larmes, plutôt que par les raisons de son père & de son époux : Vous l'exigez donc encore?... Hé bien, ajouta-t-elle, en indiquant à Guilfort le siège sur lequel étoient étalés les ornements de la Royauté, hé bien, j'accepte cette couronne ; mais à condition que tu feras assez généreux pour en partager avec moi les pénibles devoirs, en même-temps que les vains honneurs.

Jeanne Gray, revêtue de la pourpre, ne cherche plus qu'à s'en rendre digne, par l'exercice des vertus, qui, seules, devoient immortaliser les Rois : la bienfaisance & la justice. Elle donne ses premiers soins à réformer les abus du luxe, devenus onéreux au peuple. La pompe qui l'environne l'importune déjà. Le lendemain de son couronnement, elle apperçut une garde nombreuse aux portes de la tour, & s'en plaignit à son époux : Cher Guilfort, tu m'as flattée de la douce espérance que je régnerois sur le cœur des Anglois ; tu me disois que la voix du peuple m'appelloit au trône : & c'est avec surprise que je vois ces braves défenseurs des limites de l'Etat, entourer ce palais, interdire peut-être mon approche au malheureux que je pourrois secourir. Daigne leur assigner un poste plus convenable au noble métier qu'ils professent ; dis-leur qu'un bon père, au sein de sa famille, n'a

point de garde plus sûre que le cœur de ses enfants.

Les membres du Conseil assemblés dans la tour, & devenus, pour ainsi dire, prisonniers de Northumberland, firent expédier l'ordre de proclamer Reine dans tout le Royaume, la fille de Suffolk; mais on ne leur obéit qu'à Londres & dans les environs. Nulle acclamation ne se fit entendre; & tandis que les habitants de la Capitale écoutoient les hérauts dans un triste silence, Marie s'approchoit à la tête de son armée. Une flotte que le pere de Guilfort avoit envoyée à la hauteur des côtes de Suffolk, fut jetée dans Yarmouth par une tempête, & se déclara pour Marie.

Northumberland, jusqu'alors aveuglé par l'ambition, s'apperçoit enfin du danger. Il leve promptement des troupes, & les rassemble dans Londres; il se transporte auprès des Conseillers, cherche à les éblouir par son éloquence & ses promesses. Il voudroit se dissimuler en vain que leur docilité n'ait pas été jusqu'ici l'effet de leur crainte & de ses artifices: il les conjure de ne le pas abandonner. Sur le point d'aller combattre, il les voit encore, & leur fait réitérer les protestations de leur attachement.

Mais à peine a-t-il passé les barrières de la Capitale, qu'ils rentrent d'eux-mêmes au Conseil.

Le Comte d'Arundel ouvre la conférence par un tableau frappant de l'injustice & de la cruauté de Dudley, de son insatiable avarice, de l'entreprise criminelle qu'il a tramée, & dans laquelle il a eu la coupable adresse d'envelopper le Conseil. Arundel les exhorte à rendre promptement à leur Souveraine légitime les témoignages d'obéissance & de fidélité qui lui sont dus. L'émotion que produisit ce discours fut secondée par le Lord Pembroke : il porta la main sur la garde de son épée, & jura qu'il étoit prêt à combattre tous ceux qui seroient d'un avis différent. On mande sur le champ le Maire & les Echevins de Londres ; Marie est proclamée, & le peuple exprime sa joie par ses applaudissements.

Dudley marchoit à la tête de ses troupes ; Guilfort & Suffolk l'accompagnoient. Persuadés que leur salut dépend du succès de cette journée, ils jurent de vaincre ou de périr. Déjà l'armée de la Princesse, trois fois supérieure en nombre à la leur, se montre à travers un nuage de poussière : déjà les deux partis ne sont plus qu'à la portée du trait ; le signal est donné, & le combat commence. On voyoit Marie, l'épée à la main, parcourir les rangs, animer ses soldats, faire des prodiges de valeur. Elle apperçoit Northumberland, lance sur lui un regard terrible, & par un geste de défi, le provoque à un combat

singulier ; elle est prête à s'élancer sur son ennemi ; mais quelques Officiers l'arrêtent , & modèrent son ardeur impétueuse.

Guilfort , que soutenoient la fougue de la jeunesse , l'amour & l'ambition , combat à côté de son beau-pere , & seconde par des traits d'une bravoure inouïe , l'intrépide audace de ce vieux Capitaine. Suffolk , instruit aux combats par une expérience de soixante ans , maintenoit le bon ordre , par ses conseils , dans cette troupe mal disciplinée : elle fut même sur le point de vaincre. Enhardi par cet instant de succès , Guilfort se détache , s'avance seul vers les Comtes de Barth & de Suffex , favoris de Marie , & d'un seul coup les renverse à la fois. Mais à peine il a repris son rang , une fleche siffle à ses côtés , une gerbe de sang arrose son brassard , il entend un profond soupir , se tourne : & le vénérable Suffolk est noyé dans son sang. Guilfort entend de nouveaux cris : c'est la voix de son pere ; il vole pour le secourir , & Northumberland est déjà prisonnier. Cet événement , la mort de Suffolk ont répandu la terreur dans l'ame des soldats ; les uns se rendent lâchement ; les autres prennent la fuite : en vain Guilfort cherche à les rallier ; la bataille est perdue : Marie triomphe.

L'infortunée Jeanne , isolée dans un vaste

palais, abymée dans la douleur, en proie à de mortelles inquiétudes sur le sort de son époux & de son pere, tantôt s'accuse seule de ses maux & de ceux que l'avenir lui prépare; tantôt elle en fait intérieurement de timides reproches à son cher Guilfort. Elle voudroit, au prix de son sang, racheter les beaux jours de leur retraite; elle ne peut se dissimuler plus long-temps les dispositions du peuple : dans ses transports d'allégresse, il a fait retentir le nom de Marie jusqu'aux portes du palais. La belle Suffolk voit sa destinée, la vie de son époux, celle de son pere abandonnées aux caprices de la fortune. Ses beaux yeux se remplissent de larmes : Cher Guilfort, s'écrie-t-elle, en trompant mon aveugle confiance, tu t'abusois toi-même.... Guilfort, si tu vis encore, si ma voix peut se faire entendre jusqu'à ton cœur, conserve tes jours pour une épouse qui t'adore, pour un enfant peut-être malheureux, hélas ! avant même que d'être né... Ciel ! je frissonne ; quelle affreuse image !... il me semble.... Guilfort, ce n'est sans doute qu'une illusion.... elle est horrible ! Il me semble voir un respectable vieillard : & c'est mon pere ! étendu sur le champ de bataille à tes côtés. Ses habits, sa chevelure sont souillés de sang : tu voudrois en vain le rappeler à la vie.... Mon pere, mon époux, vous m'aimez,

84 LE DÉCAMERON FRANÇOIS.

& vous avez pu m'exposer à ces doutes cruels!... Ah ! dès ce moment , je vous en conjure , renoncez pour jamais à vos projets d'élévation ; quittons ces vains ornements dont l'éclat attriste mon ame ; rentrons au sein des tranquilles plaisirs , qu'autrefois nous avons su goûter. Guilfort , mon amour te dédommagera de ce foible sacrifice : & le tien , je le préfère à toutes les couronnes : il m'est plus doux de t'obéir , que de commander à l'univers.

Un bruit se fait entendre , la porte s'ouvre : c'est Guilfort. Il est pâle , tremblant ; il veut parler , sa voix se perd dans sa douleur. Jeanne court à lui , se précipite dans ses bras , le presse contre son sein : Je te revois , cher époux , je te revois ; il m'est encore permis de te prodiguer mes plus tendres caresses. Guilfort , & mon pere ? où est-il ? ... Guilfort , mon pere ? je te demande mon pere tu me fais frémir... Quoi ! tu reviens sans mon pere ! (Guilfort me répond que par un geste de désespoir.) Ciel ! il n'est plus ! Cruels ! rendez-moi donc mon pere ! — Je n'ai pu ni le venger , ni mourir. — Tu voulois mourir , barbare !.. & cet enfant !

Elle tombe évanouie. Guilfort demeure immobile ; ses yeux secs , égarés , restent attachés sur son épouse.

Marie triomphante rentroit dans Londres , &

gouïtoit déjà les premiers fruits de sa vengeance. Northumberland, chargé de fers, la précédoit : & ce spectacle l'enivroit d'un plaisir inhumain. A la porte de la tour, elle ordonne de le conduire au plus sombre cachot, d'appesantir encore ses chaînes, & de hâter son supplice. Lorsqu'on lut au sacrilege Northumberland sa sentence de mort, on le vit se précipiter aux pieds du Comte d'Arundel, son implacable ennemi, lui demander bassivement la vie, offrir, à ce prix, de changer de Religion, & rejeter sur ses enfants mêmes, les crimes dont il avoit souillé sa carrière.

L'inexorable Marie se promet de hâter & d'assouvir sa vengeance sur ses deux victimes. Elle voudroit que, dès cette heure, l'échafaud fût dressé, les voir passer devant elle courbées sous le poids des chaînes, allant à la mort; elle voudroit, dans les transports de sa fureur, elle voudroit elle-même aller chercher dans les flancs de sa rivale une troisième victime. Elle le commettrait, ce forfait atroce; mais la crainte du peuple l'arrête. Bientôt par son ordre, une troupe de soldats, farouches ministres de ses cruautés, se rend auprès des jeunes époux.

Ils se tenoient étroitement embrassés : Ah ! Guilfort, disoit Jeanne, peux-tu croire que je ressente moins vivement que toi, les maux dont

nous sommes accablés. Je te verrois malheureux, toi, mon Guilfort, le plus tendre, la plus chère partie de moi-même, & j'y ferois insensible!... Ce trône, il est vrai, je le quitte avec indifférence; mais je prévois... Non, je n'ajouterai point à tes peines, par de cruelles images... La parole... les larmes, tout se refuse à soulager mon désespoir... Guilfort, place ta main sur mon cœur : qu'annoncent ces rapides mouvements? Il me semble que mon âme s'élance vers le ciel, où, réunie à la tienne, elle doit reposer en paix.

On les interrompt pour les charger de fers : Cruel ! arrêtez ! s'écrie la jeune suffolk. Si c'est un crime d'avoir porté la couronne, je suis seule coupable ; Guilfort est innocent. Barbares, vous ne craignez point de l'accabler du poids énorme de ces chaînes, ajoutez plutôt aux miennes; mais ses plaintes sont inutiles. Elle se débat, voudroit se dégager, secourir son époux; elle se meurtrit le sein. Guilfort s'en apperçoit : Au nom du Ciel ! n'oublies pas que tu es mère. On les sépare ; on les ensevelit dans le fond d'un cachot.

Guilfort, abattu par tant de revers, n'écoute plus que son désespoir. Tantôt il erre en silence au milieu de sa sombre demeure ; tantôt il retombe sur ses chaînes, immobile & mourant.

Son imagination ne lui représente que de finistres objets : il voit sa jeune épouse en proie à toutes les horreurs de l'esclavage ; il la voit dénuée des plus foibles secours , sur le point d'expirer dans les douleurs de l'enfantement ; il voit Marie épuiser à son gré , sur Jeanne & sur lui , tout ce que la cruauté peut inventer d'atroce ; il la voit , assise sur le trône qu'il occupoit , jouir de sa fortune avec arrogance. Le faste dont il étoit environné s'est changé pour lui en la plus affreuse misère : ses mains ne se portent plus que sur des fers ; ses yeux n'apperçoivent plus que la voûte d'un rocher humide : l'air qu'il respire est infect.

Cependant , les voûtes de la prison retentissent du bruit des verroux ; paroît un fatellite , ministre de la haine ingénieuse de Marie. Guilfort apprend qu'il est pere ; son ame se trouble ; un torrent de larmes coule de ses yeux ; il se traîne vers le garde , tombe à ses pieds : Puisque vous êtes homme , & pere peut-être , vous ne me refuserez pas la vue de mon épouse & de mon fils. Le soldat jette sur lui un regard de mépris , & s'éloigne. Guilfort , furieux , s'agite & se roule sur la terre , pousse d'affreux hurlements. Mais bientôt , épuisé de fureur , il tombe ; ses membres se roidissent , son sang circule à peine : il n'existe que pour sentir combien il est malheureux.

Jeanne supportoit avec plus de courage le poids de son infortune. Couchée sur une natte mouillée de ses pleurs , elle réchauffe & tient pressé contre son sein le fils de Guilfort. Un nouveau sentiment affoiblit celui de ses maux ; ses chaînes lui semblent moins pesantes ; l'horreur de sa prison diminue : elle ne voit plus que son fils : c'est l'image de son cher Guilfort. Malgré l'épaisseur des ombres dont elle est enveloppée , elle reconnoît ses traits ; elle le revoit ; c'est lui mon fils ! mon époux ! . . . Toutes ses caresses se réunissent sur ce dépôt si cher. Son cœur s'ouvre encore à la joie. Ses soupirs sont encore ceux de l'amour.

Cet instant étoit celui qu'attendoit la cruelle Marie pour accomplir ses projets. Les ordres sont donnés ; l'échafaud se dresse ; aux rigueurs de la captivité va succéder toute l'horreur du supplice. Déjà les deux époux ont entendu leur arrêt ; déjà par deux côtés différents ils marchent à la mort ; mais l'un & l'autre se flatte d'expirer seul. La sentence que la Reine elle-même avoit dictée , leur avoit permis cette douce , mais trompeuse espérance : par un raffinement de cruauté , l'implacable Marie leur préparoit une surprise d'horreur.

Jeanne , à travers une double haye de satellites , s'avançoit , portant son fils entre ses bras :



BERTHOLD,
PRINCE DE MORAVIE,
ANECDOTE HISTORIQUE.



ET esprit de vertige , ce zele aveugle de Religion , qu'avoit allumé l'éloquence d'un simple solitaire , régnoit encore dans toute l'Europe. Rois , Princes , Soldats , Prêtres , femmes , enfants , vieillards , tous abandonnoient leur patrie , & se répandoient en foule dans l'Idumée. Il sembloit que l'Europe entiere eût résolu de se transplanter en Asie , pour y enterrer ses trésors , y voir périr tous ses habitants. Ni les périls d'un long & pénible voyage , ni la difficulté de subsister dans un climat étranger , ni les chaleurs dévorantes d'un ciel en feu , rien ne pouvoit arrêter ces émigrations nombreuses , que la politique de Rome conseilla d'abord , & qu'elle finit par ordonner à la crédule piété des Rois & des peuples : tant il est facile de maîtriser les

hommes, quand on les tient enchaînés par les liens de la conscience !

Un grand nombre de Prince venoit d'embraser une nouvelle croisade ; c'est-à-dire , la septieme depuis celle qu'avoit prêchée *l'hermite Pierre*, vers la fin du onzieme siecle. Ils avoient juré aux pieds des autels d'affermir sur le trône chancelant de la Palestine , Jean de Brienne, jeune Seigneur, que Philippe-Auguste avoit donné pour époux à Marie de Montferrat , héritiere du Royaume de Jérusalem.

Déjà étoit prête à marcher une armée formidable , composée de François , d'Impériaux , de Hongrois , de Hollandois , de Frisons & de Norwégiens. Elle n'attendoit plus qu'André II, Roi de Hongrie , à qui l'on avoit déferé le suprême commandement. Ce Prince réunissoit tous les talents qui forment le grand Capitaine ; sa valeur , sa prudence , son génie exercés par une longue habitude des sieges & des combats , lui donnoient un rang distingué parmi les plus fameux Héros de son siecle.

Toutes ces qualités , qui rarement ont contribué à la félicité des peuples , le cédoient dans le Roi de Hongrie , à des vertus moins brillantes , à la vérité , mais plus nobles & plus heureuses. Chacune de ses actions portoit l'empreinte de l'affabilité , de la clémence & de la

bonté. Mais sa clémence étoit toujours dirigée par la justice ; & sa bonté n'étoit point , comme celle de tant d'autres Souverains , cette oisive vertu , qui voit d'un œil indifférent le mal qu'elle ne fait point , & ne s'occupe jamais du bien qu'elle pourroit faire. Appliqué au bonheur de ses peuples , André les aimoit comme ses enfants , & en étoit aimé comme leur pere. Son regne étoit celui des arts , de la paix , & des vertus. La justice sur-tout voyoit ses loix religieusement observées. Le puissant n'écrasoit plus le foible , & l'indigent osoit plaider sa cause contre le riche oppresseur.

Le Roi de Hongrie avoit un Ministre , dont la sagesse & l'intégrité reconnues partageoient avec lui , depuis neuf années , les soins pénibles du gouvernement. Bancbanus étoit son nom. Les peuples applaudissoient tous les jours à son administration , & répétoient souvent , dans les transports de leur reconnoissance , que les grands Ministres sont l'ouvrage des grands Monarques.

L'épouse du Roi , l'aimable Eléonore , pleuroit un frere qu'elle aimoit tendrement , & qui , depuis trois ans , languissoit à vingt lieues de la Cour au fond d'une obscure prison. Berthold (c'est le nom de ce Prince) avoit ouvert son ame aux promesses flatteuses que lui avoient données quelques mécontents , de le placer sur

le trône de la Hongrie. Sa jeunesse, séduite par l'appas d'une couronne, avoit levé l'étendard de la révolte ; & peu s'en fallut qu'André ne perdît le sceptre & la vie : mais le Ciel favorisa le parti le plus juste. Les premiers qui avoient ourdi cette trame odieuse, expierent leur crime sur un échafaud ; & le jeune Prince qu'ils avoient entraîné dans le précipice, fut condamné, par grace, à finir ses jours dans le fond d'un cachot.

Là, rendu à lui-même, honteux de son crime, livré aux remords, le frere d'Eléonore se nourrissoit de sanglots, & s'abreuvoit de larmes. Tantôt parcourant à grands pas l'étendue de la prison, il gardoit un farouche silence. Tantôt immobile, joignant ses mains élevées au-dessus de sa tête, & fixant la voûte de son cachot, il pouffoit un long & douloureux soupir. Souvent il se frappoit la poitrine, se déchiroit le sein, se rouloit dans la poussière. Cent fois il avoit appelé cruels & barbares les soldats qui avoient eu la prudence de le désarmer, & d'éloigner tout ce qui auroit pu servir son désespoir : O terre ! s'écrioit-il dans ces instants, ô terre ! ouvre ton sein ! engloutis-moi ! que j'abhorre la vie ! qu'elle me pese ! malheureux & criminel, je n'ai que trop vécu... mais il faut que je sois puni ; & la vie qu'on me laisse est mon plus cruel supplice.

Un seul homme , chargé de lui apporter chaque jour les aliments destinés à le nourrir , avoit le droit d'entrer dans sa prison. Long-temps Berthold avoit contenu aux yeux de cet Officier l'excès de son désespoir. Hélas ! l'infortuné captif affectoit un repos bien éloigné de son cœur. Lassé d'une pénible contrainte , il laisse éclater un jour les remords qui le déchirent. L'Officier ému , attendri , ne peut lui refuser des larmes. Il gémit avec Berthold ; & la pitié , prenant chaque jour de nouvelles forces dans son ame , lui inspire un tendre attachement pour le Prince. Dès que Berthold eut reconnu l'effet qu'avoit produit le spectacle de ses malheurs , il conçut un projet qu'il se promit bien de faire réussir. Il n'osa d'abord le confier à l'Officier : Le temps , disoit-il à lui-même , augmentera l'intérêt qu'il prend à moi : & je le trouverai alors moins rebelle à mes desirs.

Lorsqu'il crut enfin l'avoir amené à ce degré d'attachement & de pitié , il ne balança plus à lui ouvrir son ame : Tu vois , lui dit-il , combien la vie m'est odieuse , je ne me sens point la force d'en traîner plus long-temps le fardeau ; aide-moi de grace à m'en délivrer. J'attends de ta pitié ce triste , mais important service. Tu peux me le rendre sans aucun danger pour toi-même. Apprête & donne - moi un poison

lent qui mine sourdement ces jours que je maudis.

A cette proposition, l'Officier recula d'horreur, & jura que jamais ce crime ne fouilleroit ses mains. Vainement Berthold employa la priere, les gémissements, les larmes; en vain il fit parler son désespoir : il ne put ébranler la constance de l'Officier.

Cependant le mauvais succès qu'avoit eu sa demande, ne rebuta point le captif. Il persiste à solliciter chaque jour la même faveur. Enfin, son importunité emporte la balance, & il reçoit ce présent si long-temps sollicité ; il le reçoit avec des transports de reconnoissance dus au bienfait le plus signalé. Le jour que le Roi de Hongrie avoit fixé pour son départ, venoit de paroître.

Revêtu de l'habit militaire, André monte sur son trône. Bancbanus est à sa droite. Tous les Grands du Royaume, rangés autour de lui, attendent en silence qu'il nomme celui d'entr'eux à qui il a résolu de confier les rênes de la régence : Les intérêts de l'auguste loi que nous professons, dit-il, m'appellent dans les champs de l'Idumée. Je pars, & je me flatte que le Ciel couronnera la valeur des nations que je vais conduire aux combats ; mais je n'ai point oublié les intérêts de mon peuple. Pour le gouverner durant mon

absence, j'ai fait choix de Bancbanus. C'est de lui que j'attends la félicité de ce Royaume : & mon espérance ne sera point trompée. Neuf années d'un sage & glorieux ministère me répondent de ses vertus & de ses talents. (Se tournant vers Bancbanus.) Oui, Prince, ajouta-t-il, je rémets en vos mains mon pouvoir tout entier : je n'y donne aucune borne. Un autre le recevrait limité ; mais il s'agit de Bancbanus : toute précaution est inutile. Il faudra bien s'arrêter à ce point difficile où finit l'autorité d'un Monarque & commence le despotisme ; cependant, si quelqu'un de ceux qui composent cette assemblée avoit à se plaindre du Ministre en qui répose ma confiance, qu'il se leve, & ne craigne point de faire entendre sa voix.

Alors un murmure d'applaudissement remplit le salon du Conseil. Chacun, loin d'improver le Monarque, l'applaudissoit du geste & de la voix. Bancbanus se leve, & fait éclater en ces mots sa noble reconnoissance : Le choix que vous faites de moi, Seigneur, me pénètre de joie, non parce qu'il m'élève au premier rang, mais parce que vous me jugez digne d'y monter ; & comme je ne l'ai point brigué, je ne le refuserai point. Il est trop glorieux pour moi que vous fondiez sur ma sagesse, la félicité de la Hongrie. Je jure de ne rien négliger pour répondre à votre juste confiance.



Mais, Seigneur, en prenant les rênes du gouvernement, j'oserai vous demander la liberté du frere de la Reine. Berthold, il est vrai, fut coupable; il tenta de vous ravir le sceptre légitime que vous portez avec tant de gloire : c'est un crime qu'on ne pouvoit lui pardonner; & vous avez donné une preuve éclatante de votre clémence, en épargnant ses jours. Cependant, si quelque chose pouvoit diminuer la grandeur de son forfait, je vous rappellerois, Seigneur, que ce fut une faute de sa jeunesse, que ce projet n'étoit point né dans son ame, que des factieux le lui avoient inspiré. Ils fascinerent ses yeux, ils égarent sa jeunesse jusqu'alors vertueuse. Les mutins qui avoient tramé ce complot odieux, ne sont plus. La mort a expié leur forfait, & le jeune Berthold, rendu à lui-même, revenu à la vertu, se reconnoît depuis long-temps digne du même supplice. Vous m'avez permis, Seigneur, de le visiter quelquefois dans sa prison. Là, j'ai vu combien il avoit pris son crime en horreur. Nul coupable n'éprouva jamais comme lui la violence des remords. Tout est extrême dans cette ame ardente, impétueuse : elle ne fut & ne sera jamais criminelle ou vertueuse à demi. Ah ! si Votre Majesté voyoit un seul instant ce malheureux Prince, aujourd'hui même elle briserait ses fers, & finirait l'exil d'un cou-

pable, dont le repentir a presque effacé le crime.

Le Ministre parloit encore, lorsqu'on annonça la Reine. Elle entre précédée d'un nombreux cortège. L'épouse de Bancbanus, Mélinda, marchoit à sa suite, portant dans ses mains une riche & brillante écharpe, qu'Eléonore avoit elle-même travaillée. L'une & l'autre touchoit à peine à son quatrième lustre; l'une & l'autre avoit reçu de la nature une beauté ravissante. Mais les charmes de Mélinda l'emportoient sur ceux de la Reine, qui toutefois par deux sentimens assez rares dans les personnes de son rang & de son sexe, non-seulement voyoit Mélinda sans jalousie, mais l'aimoit encore d'une sincère amitié.

Ni l'amour qu'avoit Eléonore pour le Roi son époux, ni le tendre attachement qui l'unifioit à l'épouse du Ministre, ne pouvoient être comparés à l'amitié qu'elle nourrissoit pour le jeune Berthold. Les malheurs de ce frere la pénétoient d'un chagrin profond. L'éclat de ses charmes sembloit dépérir chaque jour; sa santé s'affoiblissoit, & le Roi se voyoit obligé de partir sans elle pour la Pelestine, malgré la coutume de ces temps, qui vouloit qu'une Reine accompagnât toujours son époux dans ces guerres prétendues saintes.

Souvent elle avoit projeté d'implorer la clé-

mence du Roi en faveur de Berthold , & toujours elle en avoit été empêchée par la connoissance qu'elle avoit de l'inflexible équité du Prince ; mais le voyant enfin prêt à s'éloigner pour un long espace de temps , elle fait un généreux effort sur sa timidité naturelle. La confiance peinte sur le front , elle approche du trône , & pressée tout à la fois d'amitié pour son frere qu'elle a perdu , & d'amour pour son époux qu'elle va perdre :

Vous partez , cher Prince , dit-elle , vous partez ! vous allez mettre entre vous & moi le vaste intervalle des mers ; & tous les dangers de la guerre vont assaillir une tête si précieuse. Hélas ! c'est en vain que j'ai fait parler l'inquiétude de ma tendresse : vous êtes demeuré sourd à cette voix ; vous n'avez écouté que celle de la gloire. Qu'elle est cruelle cette gloire ! qu'elle m'a déjà vendu bien cher les lauriers qu'elle vous destine ! les approches de votre départ m'ont arraché des larmes ; mais combien dois-je en répandre encore , dans l'incertitude du sort qui vous est réservé ! Toujours présent à ma pensée , vous ne vous offrirez à mes yeux qu'assiégé de tous les périls des combats ; sans cesse je verrai votre valeur forcée de succomber sous le nombre ; sans cesse des cris plaintifs , de longs gémissements retentiront à mon oreille : car enfin

Je

Chère image de Guilfort, disoit-elle, en le pressant contre son sein, en le baignant de ses larmes, toi, l'unique consolation qu'on laisse à ta mère; quelques instants encore.... & je ne te verrai plus.... voici les derniers embrassements que te donnera ma tendresse.... Tu me perds, il est vrai.... mais ton père te reste. Tu croîtras sous ses yeux; il prendra soin de ton enfance.... il te parlera quelquefois de ta mère.... Nourris sans cesse dans son cœur l'image de celle qu'il a tant aimée!... Dis-lui qu'en perdant la vie, je ne regrettai que mon époux & mon fils!

En parlant ainsi, Jeanne arrive au lieu du supplice. Quel spectacle pour cette épouse infortunée! Guilfort, son cher Guilfort touchoit au pied de l'échafaud. Elle jette un cri de douleur. Guilfort se retourne; il la voit, & recule d'effroi.

Jeanne, frissonnante d'horreur, reste un instant immobile; mais bientôt elle s'élance, elle se précipite dans les bras de son époux: Ah! Guilfort!... à quelle épreuve... je croyois...

Guilfort ose à peine lever les yeux sur elle. Il saisit son fils; il l'embrasse; il le presse contre son sein; il l'embrasse encore: Malheureux! s'écrie-t-il: c'est moi.... époux barbare!... c'est moi... c'est ma criminelle ambition.... Ma

chere Jeanne , tu meurs ! tu meurs au printemps de ton âge, dans tout l'éclat de la beauté !

Jeanne, en silence, avoit les levres collées sur celles de son époux ; & sa bouche exhaloit encore les feux de l'amour.

Cependant, on les sépare ; le bourreau s'appête ; Guilfort se place sur le siege fatal, & la chute de son cadavre est pour Jeanne le signal de la mort. Elle pousse un profond soupir, recommande son fils à la générosité d'un citoyen vertueux ; & le glaive qui avoit frappé son époux, assouvit sur elle la vengeance de Marie.



LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,
N^o. III.

BERTHOLD.



je ne fais quel affreux pressentiment m'obsède. Il me semble qu'on m'arrache à vous pour toujours, que je vous vois, que je vous parle pour la dernière fois. Cher Prince, cher époux, prenez quelque pitié de l'infortunée Eléonore. Voyez à quelle douleur va me condamner votre absence. Ah ! dans ce triste & cruel veuvage, si j'avois du moins pour adoucir ma peine, si j'avois un seul gage de notre mutuel amour, un fils, dont les traits me rappelleroient sans cesse l'image de son pere !... mais le Ciel n'a point daigné jusques-là favoriser notre union. Je n'ai point de fils ; hélas ! & je perds mon époux ; je le perds, & je n'ose solliciter sa clémence en faveur du seul mortel qui pourroit apporter quelque soulagement à ma douleur. Il est coupable, à la vérité ; mais ce coupable me fut toujours cher, mais son sort m'arrache tous les jours des larmes, mais il est le seul reste d'une illustre & nombreuse famille que la mort a moissonnée. Mon pere ne vit plus. Ma mere l'a suivi dans la tombe. De tant de freres dont le Ciel avoit environné ma jeunesse, un seul me restoit, un seul me tenoit lieu de ma famille entiere : & ce frere languit depuis trois ans dans la nuit de la captivité. Il fut criminel, je l'avoue ; vous l'avez puni : je n'en murmure pas. Mais, cher époux, n'a-t-il point assez....

Eléonore ne put achever. La douleur l'empêche de poursuivre; ses pleurs redoublent, & sa voix se perd dans ses sanglots.

Le Roi, troublé à ce discours, descend de son trône; il vole à son épouse, la presse tendrement dans ses bras: & si la dignité de son rang ne retenoit ses larmes prêtes à s'échapper, on les verroit se mêler aux larmes de la Reine. Cependant l'effort qu'il tente sur sa douleur, n'est point assez puissant pour dérober son trouble aux regards de sa Cour: Chère & tendre Eléonore, s'écrie-t-il d'une voix émue, rassurez-vous, calmez la douleur qui vous presse. Vous êtes dans le bras d'un époux qui vous adore. Vous demandez la liberté de votre frère; hé bien.... ô Ciel! puis-je vous la refuser? Vos larmes, votre douleur ont vaincu ma sévérité qu'avoit déjà ébranlée la prière de Bancbanus. Je crois au repentir de Berthold. Que Berthold soit donc libre. Je brise ses fers. Qu'il revienne auprès de vous, & que ses tendres soins servent à vous consoler de mon absence... Allez, Bancbanus, allez porter vous-même cette heureuse nouvelle à mon frère. Puisse-t-il n'oublier jamais qu'il doit à sa sœur, qu'il doit à vous-même la liberté que je lui rends! Et vous, Madame, ajouta-t-il, en s'adressant à Mélinda, vous à qui la Reine a voué une tendre confiance, pre-

nez soin de la consoler , séchez ses larmes : & lorsqu'elle vous parlera de son époux , dites-lui qu'elle vivra toujours dans mon cœur , que son image y sera éternellement gravée ; employez tous les moyens que vous croirez propres à charmer sa tristesse.

La Reine avoit déjà reçu de Mélinda l'écharpe qu'elle destinoit à son époux. Elle la déploie en gémissant ; & d'une main tremblante , elle en ceint le Monarque. Enfin , elle le voit partir. Immobile sur le seuil de son palais , elle le suit des yeux : & lors même qu'elle ne le voit plus , l'image en demeure encore présente à son esprit ; mais trop sûre qu'elle l'a perdu , elle s'abandonne à toute sa douleur. Appuyée sur sa chère Mélinda , elle rentre dans son palais. Là , rien ne peut adoucir sa profonde tristesse , que l'espérance de revoir bientôt & d'embrasser Berthold.

A peine le Roi fut parti , que le Ministre , autant pour satisfaire à l'impatience d'Eléonore , que par pitié pour le Prince , prit aussi-tôt le chemin de la forêt , où , à vingt lieues de la Cour , Berthold gémissoit dans une tour destinée à punir ces Grands , qui , par un abus insolent de leur pouvoir , tomboient dans la juste disgrâce du Monarque.

Le jour avoit disparu , & Berthold veilloit auprès d'une lampe , dont la foible lueur perceoit

à peine la profonde obscurité de sa prison. C'étoit l'instant fatal qu'il avoit destiné à l'exécution de son horrible dessein. L'œil étincelant d'un feu sombre, le visage pâle, & les cheveux hérissés d'horreur sur le front, il demeure quelque temps immobile & silencieux; puis, emporté comme d'une fureur subite, il se lève & s'écrie : Mes maux ont trop duré; il est temps que je meure. A quoi me serviroient de plus longs jours? à boire, à épuiser goutte à goutte la coupe de l'infortune & de l'ignominie. Je ne m'en suis que trop abreuvé. Malheureux! quel usage ai-je fait des premiers instants de ma jeunesse? puis-je y penser sans frémir! je me suis armé contre mon bienfaiteur; contre un Prince qui me tenoit lieu de pere. J'ai tenté de lui ravir le sceptre & la vie. C'en est trop. En horreur à tous les hommes, en horreur à moi-même, cherchons le repos dans le sein de la mort : elle étouffera les cris importuns de ma conscience... O poison! fers ma juste fureur... Mais d'où vient que tout mon corps frissonne? je tremble! une froide sueur arrose mon front. Ah! lâche, je n'ai pas craint de devenir parricide, & je crains de mourir. Lorsque je conçus la pensée de mon crime, c'étoit alors que je devois trembler!... Et pourquoi frissonner? est-ce un si grand malheur pour moi que de mou-

rir ? je redoute peut-être la justice d'un Dieu vengeur ? mais ce Dieu, qu'on nous peint si terrible, doit-il punir ma mort, lui qui ne me donne point la force de supporter la vie. Ne différons plus.... En disant ces mots, il approche le poison de sa bouche.

Un bruit soudain frappe son oreille, & détourne son attention. La porte s'ouvre. Il voit entrer Bancbanus. L'arrivée inattendue de ce Ministre, au milieu de la nuit, & dans ce moment terrible, le glace d'étonnement, & suspend sa fureur. Le poison lui échappe des mains, tandis que ce Ministre, dans des transports de joie qu'il a peine à retenir, vole à lui, l'embrasse & s'écrie : Vous êtes libre, Prince, oui, vous êtes libre. La Reine a fléchi la rigueur de son époux. Je n'ose penser que mes prières aient eu quelque poids dans la balance ; mais enfin j'ai fait entendre ma voix en votre faveur ; & si moi seul je n'ai point obtenu votre grace, j'ai du moins la douce satisfaction de vous en apporter la nouvelle. Hâtez-vous de me suivre. Venez vous jeter dans les bras de la Reine, votre présence lui rendra la santé, & la joie, qu'elle avoit perdues depuis votre captivité.

Qu'on se représente la surprise de Berthold au discours du Ministre. Dire qu'il se pencha sur les mains de Bancbanus, les couvrit de bai-

fers, les arrosa de larmes, ajouter qu'il voulut exhiler sa joie, & qu'il ne put s'exprimer, ce seroit ébaucher à peine cette scène attendrissante!

Revenu enfin de son premier étonnement, le captif recouvre l'usage de la voix : Croirai-je ce que je viens d'entendre? est-il vrai que je sois libre? est-il vrai sur-tout que la Reine, que ma sœur m'aime encore? quoi, je lui étois cher! quoi, le tendre intérêt qu'elle prenoit au sort d'un coupable avoit altéré son repos & sa santé! Malheureux que je suis! ah, c'est un nouveau crime que j'ai à me reprocher. Allons, Seigneur, allons me voilà prêt à vous suivre. Je me jetterai aux pieds d'Eléonore & de son époux; je les embrasserai; je les inonderai d'un torrent de larmes. J'avouerai mon crime. Je ne rougirai point d'en demander le pardon. Cet abaissement méritera peut-être que le Roi confirme ma grace de sa bouche.

Il parloit encore : & le Prince & le Ministre avoient déjà franchi la porte de la prison. Bientôt ils sortent de la tour. Un char les attendoit. Ils y montent, & prennent le chemin de la Capitale.

Il étoit nuit : & Bancbanus, en apprenant à Berthold le départ du Roi pour l'Idumée, l'entretenoit du spectacle intéressant qu'avoient donné au conseil Eléonore & son époux.

Cependant l'horison commençoit à fortir des ombres de la nuit. L'aube blanchissoit l'orient, & l'on voyoit déjà vaciller les premiers rayons du jour. Berthold alloit jouir d'un spectacle dont l'obscurité de sa prison l'avoit privé pendant trois ans. Son ame, que son extrême sensibilité emporte toujours dans les excès de la joie ou de la tristesse, son ame, long-temps resserrée & comme flétrie par la douleur, va renaître & s'ouvrir à une foule de sensations délicieuses.

On touchoit à ce dernier des mois du printemps, où l'aspect de la campagne, sur-tout au lever du soleil, semble attendrir l'homme le plus sauvage, & le pénétre d'une douce & paisible volupté. Le soleil se levoit pur & serein, l'air étoit embaumé du parfum des fleurs, & les oiseaux chantoient dans les bois voisins. Berthold en un profond silence, prêtoit l'oreille à cette touchante harmonie, promenoit la vue par-tout autour de lui, & se remplissoit à loisir de mille sentiments étrangers à son cœur depuis plusieurs années. Puis tout-à-coup, emporté comme hors de lui-même, il saisit les mains du Ministre, & s'écrie : Oui je suis libre, je le suis, je le sens au plaisir que je goûte à cette heure; mais ce bonheur dont je jouis, je vous le dois en partie, Seigneur : en vain, dans le récit que vous m'avez fait entendre, avez-vous pris soin

de me le cacher, j'ai entrevu, malgré vous-même, que vous avez droit à ma reconnoissance ; je vous la jure donc éternelle. Non , jamais Berthold n'oubliera ce qu'il doit à Bancbanus. Ainsi disoit le malheureux Prince , & sa bouche n'étoit que le fidele interprète de son cœur. Mais hélas ! il ignoroit le crime affreux où devoient bientôt l'engager ses passions toujours trop ardentes.

Ils étoient peu éloignés de la Capitale ; & la Reine , que sa tendre impatience avoit empêchée de se livrer au sommeil , moins triste , au milieu de sa Cour , attendoit son frere , & comptoit tous les instants qui le rapprochoient de sa tendresse. La compagne inséparable de ses jours , la belle Mélinda , l'entretenoit de ce frere chéri , & partageoit le bonheur que goûtoit déjà le cœur de son amie. Il sembloit même que sa beauté en reçût un nouvel éclat. Jamais , en effet , l'épouse du Ministre , depuis qu'elle faisoit l'ornement de la Cour de Hongrie , n'avoit paru favorisée de tant de charmes. Les courtisans , aussi surpris que s'ils ne l'eussent jamais vue , se regardoient les uns les autres avec étonnement , & leurs yeux revenoient toujours sur Mélinda. Son geste , son regard , sa voix même , tout en elle avoit un charme inexprimable ; mais aussi vertueuse que belle , Mélinda ne répondoit

aux hommages intéressés de ses adorateurs, que par la sévérité de ses regards.

Tout-à-coup le bruit d'un char se fait entendre. Un garde annonce le Prince. Eléonore se leve. Berthold paroît & tombe à ses genoux qu'il embrasse. Elle essaye en vain de le relever : Non, Madame, répondit-il d'une voix émue, & les yeux trempés de larmes, non, cette attitude convient à un coupable. Au nom de votre époux absent, recevez l'aveu de mon crime, daignez en approuver le repentir, & m'en confirmer le pardon : sur-tout ne me reprochez jamais les pleurs que je vous ai fait répandre. Ce sera bien assez pour m'en punir, du reproche éternel de ma conscience. Trop heureux qu'à ce prix je rentre auprès de vous dans mes premiers droits. — Ah ! mon frere, reprend avec feu la tendre Eléonore, ne parlons plus d'un temps malheureux ; qu'il reste plongé dans un éternel oubli. Votre retour à la vertu en a effacé le souvenir. En parlant ainsi, elle le presse tendrement entre ses bras. Elle ne peut raffaïfier ses yeux du plaisir de le regarder. Quelquefois il lui semble que le bonheur dont elle jouit n'est qu'une illusion, qu'elle n'embrasse que l'ombre de son frere. Bientôt revenue de son erreur, elle se livre aux transports de la plus vive joie, & le plaisir mouille ses beaux yeux de quelques larmes.

Berthold transporté, hors de lui-même, n'entendoit, ne voyoit qu'Eléonore. On servit bientôt un splendide repas, où l'on avoit prodigué toute la pompe & tout l'appareil dont l'orgueil des Rois aime quelquefois à s'environner. La Reine assise entre Berthold & Mélinda, avoit admis à sa table les premiers d'entre ses courtisans; & ce cercle nombreux composant son geste, son langage & son maintien sur ceux d'Eléonore, se montroit comme elle enivré d'allegresse. Pour couronner la joie de cette fête, la Reine desira que sa tendre amie fît entendre la douce harmonie de sa voix. Car l'épouse du Ministre avoit ajouté aux charmes de la figure le charme le plus précieux encore des talents aimables. A la prière de la Reine, une modeste rougeur se répandit sur son visage, & le rendit plus intéressant. Un profond silence regne aussi-tôt dans l'assemblée, & Mélinda se détermine à chanter. A peine eût-il entendu les sons ravissans que formoit la Princesse, que Berthold, revenu comme d'un long assoupissement, tourne les yeux sur elle. L'aspect de cette beauté le frappe d'une longue surprise, & ses regards avides restent constamment attachés sur elle. Son cœur palpite d'un mouvement involontaire; il pâlit, & rougit tout à la fois; & dans un instant, mais pour toujours, s'allume dans son cœur le feu du plus violent amour.

La nuit arrive, & l'assemblée se sépare. Berthold, retiré dans le secret de son appartement, se livre au nouveau sentiment qui l'enivre. Il ne voit plus Mélinda, mais l'image en est encore présente à sa pensée, mais il lui semble qu'elle erre sans cesse autour de lui, qu'elle l'environne, qu'elle lui parle. Cette voix enchanteresse dont les sons viennent de lui ravir sa liberté, cette voix harmonieuse retentit encore à son oreille. Douce & flatteuse illusion, qui ne sert qu'à le pousser plus avant dans l'abyme.

Il veut se livrer au sommeil, & le sommeil refuse de lui fermer la paupière. Inquiet, impatient, il se roule sur sa couche, & le feu qui le dévore s'irrite par ses efforts : Quel est donc, s'écrie-t-il alors, quel est donc le trouble de mon ame ? quel mouvement séditieux allume mon sang ? d'où vient que je sens tout mon corps & transir & brûler ? ah ! puis-je en douter ! j'aime ; oui, sans doute, il n'est que trop vrai que je brûle d'amour. C'est pour vous, c'est pour vos charmes, ô épouse de Bancbanus !... à ce nom sacré de son bienfaiteur, il s'arrête en frissonnant : Malheureux ! reprend-il après quelques instants, quel nom est sorti de ma bouche ? quelle femme ai-je choisie pour l'objet de mes coupables pensées ? l'épouse de mon libérateur. Et voilà donc le prix que je réserve au bienfait

le plus signalé ! n'avois-je donc pas assez du titre odieux de parricide ? faut-il y joindre encore ceux d'ingrat ami , de vil séducteur , de perfide adultère ? étouffons cette flamme criminelle , tandis qu'il en est temps encore . . . Qui ? moi ! l'étouffer ! & le puis-je ? j'aime. Est-il en mon pouvoir de ne point aimer , & le Ciel peut-il me faire un crime d'adorer ce qu'il a mis de plus parfait sur la terre ? . . . que dis-tu , Berthold ? que la frivolité de tes excuses prouve bien l'horreur du crime que tu médites ! . . . Tentons un généreux effort , sachons triompher de nous-même. Et pour cela , fuyons s'il le faut. Arrachons-nous à la tendresse d'Eléonore. Le soin de mon honneur ne doit-il pas l'emporter sur l'intérêt de son repos ? Dieu ! témoin du combat douloureux que me livre mon cœur , ne permets pas que je sois un exemple des fureurs de l'amour comme je le fus des folies de l'ambition ! Dès demain je m'arracherai à cette Cour , dont l'air est empoisonné pour moi. Je le veux , je le dois. Je me vaincrai.

Cette généreuse résolution a rétabli le calme dans l'ame du Prince ; mais bientôt un nouveau combat succede au premier , & chaque instant renouvelle cette lutte pénible. Au milieu du choc tumultueux de ses pensées , il voit renaître les premiers rayons du jour. Honteux & fatigué de

lui-même, il se leve & descend dans les jardins superbes dont le palais est environné. Il espere que la fraîcheur du matin, la sérénité de l'air, l'aspect de la nature dans toute sa beauté, rendront à son ame le calme qu'elle desire.

Son espérance ne fut point trompée. A peine eût-il passé quelques instans dans ces bosquets délicieux, qu'il sentit son sang rafraîchi couler plus lentement dans ses veines. Le trouble de son cœur s'apaise comme par degrés, & sa raison, redevenue maîtresse, imposa silence au tumulte de ses sens. Berthold ose se flatter d'une prochaine victoire : L'absence, dit-il, commencera dès ce jour maguérison que bientôt elle achèvera. Et ses pas continuent de parcourir les différens bocages qui s'offrent de toutes parts à sa vue.

L'un de ces bosquets venoit de recevoir l'aimable Mélinda. Dans ce réduit solitaire qu'elle avoit obtenu de la Reine, ses mains prenoient plaisir à cultiver les plus belles fleurs du printemps. Sa jeunesse élevée & nourrie au milieu de l'innocence des champs, (car les grands, jaloux d'une noble indépendance, n'avoient point encore déserté leurs châteaux, pour venir dans le palais des Rois mendier les faveurs de la fortune, & ramper lâchement dans de viles & pénibles intrigues) sa jeunesse, transplantée depuis vingt mois à la Cour d'Eléonore, y avoit ap-

porté , y confervoit le goût des plaifirs & des amusemens champêtres. Sensible à tous les charmes de la nature , c'étoit avec des transports de volupté qu'elle contemploit le lever de l'aurore , le coucher du soleil , qu'elle admiroit l'émail des campagnes , qu'elle respiroit le parfum des fleurs , & s'appliquoit à les multiplier elle-même. Pour se livrer à cette douce occupation , Mélinda se rendoit tous les jours avec l'aurore dans le bocage qu'on lui avoit réservé.

Conduit par le hasard à ce labyrinthe , Berthold y promene f.s pas en rêvant. Il marche en silence , & ses yeux baissés ne voyent point l'épouse du Ministre , qui , occupée elle-même à fournir un appui à la foiblesse d'une tige naissante , ne voit point s'avancer le jeune Prince. Pourfuivi d'une image qu'il chasse sans cesse , & qui revient toujours , il foutenoit les restes d'un combat que lui livroit son cœur. Il s'avance toujours rêveur , toujours distrait. Il arrive auprès de la Princesse , & là , emporté d'un mouvement soudain , involontaire : Non , dit-il , belle Mélinda . . . Mélinda l'interrompt , & s'écrie , qui m'appelle ? A ces mots , il ouvre les yeux , elle se tourne , & l'un & l'autre restent immobiles d'étonnement. Après un instant de silence , le Prince en hésitant & baissant la vue : Ah ! Madame , pardonnez , si je trouble votre retraite ,

pardonnez, c'est sans dessein que je paroissais à vos yeux. Le hasard, oui, c'est lui qui m'a conduit vers vous... & il se tait : Sans doute, Seigneur, répond Mélinna, j'ai lieu d'être surprise de me trouver avec vous dans ce bocage, où jamais à cette heure personne ne s'offre à ma vue. (déjà le Prince a levé ses regards sur elle.) Ici je viens tous les jours respirer l'air embaumé du matin. Je veille à la croissance des fleurs que vous voyez répandues dans ces corbeilles. La Reine veut bien en recevoir quelquefois de ma main, & ne dédaigne point de les ajouter à sa parure.

Aux accents de cette voix attendrissante, Berthold s'émeut. Sa résolution généreuse s'évanouit, & l'amour revient plus impétueux qu'auparavant r'ouvrir sa blessure à peine fermée : Que ma sœur est heureuse, Madame, reprend-il avec vivacité ! Vous aimez Eléonore ; Eléonore possède votre cœur. O combien son sort excite mon envie ! que ne puis-je comme elle.... Mélinna ne lui permit pas d'achever. — Qu'entends-je Prince ? que dites-vous ? — Que je vous aime, répondit-il entraîné par sa folle passion, que je vous aime... Ce mot m'est échappé ; ma bouche, malgré moi-même, vous a fait l'aveu de ma flamme. Eh bien ! connoissez donc ce cœur où vous régnerez toujours en souveraine. Dès le premier instant que je vous

ai vue, mon cœur vous a rendu les armes. Un moment vous a suffi pour enchaîner Berthold. Il ne vit, il ne respire que pour vous; c'est pour vous seule qu'il doit vivre & respirer désormais... Mais vos yeux me lancent des regards sévères. Eh quoi ! les larmes dont les miens sont trempés ne pourront-elles vous attendrir ? Mélinda, belle Mélinda, que mon sort vous intéresse ! Prenez pitié de Berthold ! Que sa vie sera infortunée, si votre ame demeure insensible à la voix de ses soupirs & de ses larmes !

En parlant ainsi, le Prince tenoit ses yeux humides attachés sur Mélinda. Incertain de la réponse qu'il va recevoir, il est pâle & tremblant. D'abord aussi troublée que lui, Mélinda garde quelque temps le silence ; enfin elle se rassure, & prenant une fierté modeste : Prince, lui dit-elle, vous êtes Chevalier, & vous respecteriez si peu mon honneur & le vôtre ? Ne vous souviendrait-il plus de cette loyauté qui doit animer jusqu'au tombeau un digne Chevalier ? & si j'étois assez criminelle pour approuver votre flamme & la partager, votre ame noble & loyale pourroit-elle m'estimer encore ? Pourriez-vous me croire fidelle à l'amour, moi qui aurois été infidelle à l'hymen ? Ouvrez les yeux, Seigneur, voyez combien je ferois vile & méprisable. Vous demandez mon cœur. Mais ce cœur est-il à moi,

pour vous le donner ? Mon époux le possède : non , jamais je ne le reprendrai. Prenez , Seigneur , des sentiments plus dignes de vous , & j'ose dire , plus dignes de moi. Cessez de prétendre que je paye votre flamme du moindre retour. Je suis à mon époux ; & si vous persistiez à me poursuivre , mon honneur & mon repos me feroient un devoir de la fuite. Oui , j'abandonnerois cette Cour. Je briserois , quoiqu'à regret , les liens précieux qui m'y tienment attachée , & vous auriez éternellement à vous reprocher de m'avoir bannie d'un séjour où j'étois heureuse des plaisirs d'une auguste amitié. Après cette sage réponse , elle précipite ses pas loin du bosquet , & rentre dans le palais. .

Mais loin de guérir la blessure du Prince , elle n'a fait que l'irriter. Déjà ce c'est plus l'amour qui le tourmente , c'est un poison destructeur qui se mêle à son sang , & qui bientôt consumera ses jours. Plus malheureux peut-être qu'il ne l'étoit dans l'horreur de sa prison , tout l'éclat , tous les plaisirs dont il est environné l'importunent & le fatiguent ; & il voudroit se fuir lui-même ; & par-tout il se retrouve. Quelquefois il ose essayer de combattre son amour ; & tout le fruit qu'il emporte de ses pénibles efforts , c'est de retomber plus foible dans l'abyme qu'il s'est ouvert. Il projette d'éviter les regards

de Mélinda , & l'instant d'après , il vole aux lieux où il se flatte de la rencontrer. Il l'assiege sur son passage , lui parle des yeux , la suit chez la Reine , l'approche en tremblant , & renouvelle chaque jour l'aveu de sa criminelle passion. C'est en vain que Mélinda lui répète que jamais elle ne peut être à lui par l'amour ; que s'il s'obstine à la persécuter , la fuite la délivrera bientôt de ses importunités. Il ne voit , il n'entend , il ne suit que son malheureux amour. Il se plaît à le nourrir , & trouve même des charmes dans les pleurs qu'il lui fait répandre.

Cependant Mélinda , lassée de tant de poursuites , & craignant tout d'une passion aussi violente , résout enfin de s'éloigner , son repos & sa vertu lui donnent ce sage conseil ; elle invente un prétexte vraisemblable , & triomphe avec lui des raisons qu'opposaient à son départ & l'amitié d'Eléonore , & la tendresse de son époux ; car elle laisse ignorer à l'un & à l'autre l'amour insensé du Prince de Moravie. Sa fuite fut aussi secrète que prompte. Cette vertueuse épouse étoit à quarante lieues de Berthold , lorsque ce fougueux amant apprit cet événement désastreux.

A cette nouvelle , il perd l'usage de ses sens. Un prompt secours le rappelle à la vie : & l'emportement succede à la foiblesse. Frémissant de

rage, il éclate, il se désespère, il veut attenter à ses jours. Déjà son écuyer, seul confident de ses pensées, lui a trois fois arraché des mains le fer dont il vouloit se percer.

L'excès de son désespoir eut bientôt épuisé ses forces. Victime d'une mortelle langueur, il touche presque à la fin de sa vie, & chacun tremble pour lui. La Reine, obstinément attachée aux côtés du lit où la douleur le condamne, tient serrées entre ses mains les mains de ce frère chéri, & les arrose de larmes. Elle le voit périr d'un mal qu'il s'obstine à taire; il hait la vie, il se hait lui-même : Quand serai-je délivré de tant de maux, s'écrie-t-il quelquefois ! Ô mort, je t'implore. Viens terminer mes longues douleurs ! D'autres fois il s'enferme dans un morne silence, il roule des yeux égarés; il souffre à peine la présence d'Eléonore. Il refuse tous les secours de l'art. Si son auguste & tendre sœur veut l'arracher à ce silence obstiné : Eh ! Madame, répond-il avec impatience, laissez mourir en paix un malheureux ! Il n'est plus pour moi de repos que dans la tombe.... Et il se tait encore. Quelques instants après, honteux de son emportement, ému des larmes qu'il fait répandre, il attache un œil attendri sur la Reine, & d'une voix affoiblie, lui demande grace pour tous les chagrins qu'il lui cause.

Mais tout-à-coup arrive l'époux de Mélinda. L'intérêt qu'il a toujours pris au sort de Berthold, redouble aujourd'hui, & l'arrache pour quelques instants aux soins de la régence. Il approche du lit. Sa tendre amitié demande & écoute le récit de ce qu'endure le malheureux Prince. Berthold le voit, & lui jette un œil où sont peints la fureur & l'indignation : Le voilà, se dit-il à lui-même, le voilà l'auteur de tous mes maux. C'est lui qui possède le cœur de Mélinda, lui qui me le ravit. Sans l'amour qu'il a su lui inspirer, le mien ne l'auroit point trouvée insensible. Oui, ma haine pour ce rival est légitime. Je le hais, & je dois le haïr.... Mais s'il est mon rival.... Il est aussi mon bienfaiteur. Il n'a point dépendu de lui que je ne fusse heureux. Il m'aimoit, il m'aime encore ; & moi, pour prix de ses bienfaits, je le maudis, je le déteste, je nourris dans mon cœur un amour qui l'outrage.... mais le cruel connoît peut-être la cause de mon infortune. Mon sinistre amour n'est point ignoré de lui. Mélinda, sans doute, lui en a confié le secret : & il ne vient me visiter que pour se rire de ma douleur. Il s'en applaudit.... il en triomphe.

Tandis qu'il se livroit à ces odieuses pensées, Bancbanus lui adresse la parole, & se saisit de sa main avec amitié. Mais le Prince la retire avec

tout l'effort dont il est capable : Laissez-moi , cruel ! Je ne veux rien de vous. N'êtes-vous point satisfait du mal que vous m'avez causé ? Pourquoi m'avez-vous arraché à ma prison ? Je ne ferois déjà plus. Cruel ! laissez-moi , vous dis-je ; & il détourne la vue. Le Ministre , qui ne soupçonne point que cette fureur soit un délire de l'amour , & d'un amour aussi coupable , se retire en donnant quelques larmes au sort d'un Prince qu'il a toujours aimé.

La Reine demeure seule auprès de son frere. Long-temps elle le considere en silence , quand tout-à-coup elle voit son visage perdre les traits de l'agitation , & prendre ceux d'un homme qui médite un nouveau dessein. Elle attend dans l'incertitude ce qui doit suivre cet instant. Le Prince tourne enfin les yeux sur elle , & d'une voix à demi-tremblante : Vous voulez que je vive , Madame ; vous m'en pressez. . . . J'y consens ; mais songez que mes jours dépendent de vous. Ils sont entre vos mains. Ce fut trop long-temps un secret pour vous. Je romps aujourd'hui le silence , dans l'espoir d'obtenir mon repos de vos soins. Eléonore , frappée de ces mots , redouble d'attention ; & le Prince poursuit : L'amour m'a réduit en l'état où je suis. J'ai vu Mélinde , je l'ai aimée. J'ai fait l'aveu de ma flamme ; elle l'a dédaigné. Mes importu-

nités réitérées n'ont pu ébranler un seul instant
 sa vertu. Lasse enfin de mes poursuites, elle a
 pris le parti de me fuir; & la langueur où m'a-
 voit jetté la première étincelle de mon amour,
 s'est tellement accrue à la nouvelle de son dé-
 part, que la mort fera bientôt mon partage, si
 vous ne tendez une main secourable à ma foi-
 ble. Que je puisse voir une fois l'adorable
 Mélinda, c'est tout ce que je veux. Donnez-
 moi l'espérance, que, pour la ramener ici, vous
 employerez toute l'autorité que vous donnent sur
 elle vos droits de souveraine & d'amie. Je vous
 le répète. Je ne veux la voir qu'une seule fois
 encore. Mon cœur vient de se consulter. Il
 vient d'étouffer le coupable amour qui le dévo-
 roit. Mélinda n'a plus rien à craindre de ma
 flamme odieuse. Ma raison a repris toute sa
 puissance sur moi. Elle me conseille la fuite.
 Sans doute, ce conseil est affreux à suivre. Je
 fais tout ce qu'il en coûtera à mon cœur pour
 me séparer de vous. Il en saignera long-temps.
 Mais enfin, je l'embrasse, & je le dois, si je ché-
 ris encore l'honneur. C'en est donc fait. Je ne
 balance plus. Je vais ensevelir au fond de la Mo-
 ravie la honte de ma jeunesse. Là peut-être,
 mes passions éloignées de tout danger me laisse-
 ront couler des jours tranquilles. Mais avant
 que de m'arracher à votre amitié, que je puisse

tomber aux genoux de Mélinda, lui demander grace pour ma folle & criminelle erreur, la prier qu'elle l'oublie, entendre sa bouche me prononcer un généreux pardon. O ma sœur, me refuseriez-vous le secours que j'implore ! Il est en votre pouvoir de me sauver. Ah ! puisque je vous suis cher, vous allez me rendre à la vie.

Berthold avoit cessé de parler, & la Reine gardoit encore le silence. Ce qu'elle venoit d'entendre la remplissoit tout à la fois d'étonnement, de douleur, d'admiration, de crainte & même de joie. Son ame ne pouvoit suffire à tous ces divers sentimens. Elle prend enfin la parole : O frere, qui m'êtes plus cher que ma propre vie, se peut-il que vous ayiez eu jusqu'à ce jour assez peu de confiance en moi pour me faire un secret de votre amour ? Ah ! Berthold, est-ce ainsi qu'Eléonore est aimée de vous ? quoi, vous aviez des secrets pour moi ! & vous périssiez à mes yeux sans rompre le silence ! que je suis heureuse d'être Reine, & l'amie de Mélinda ! car voilà sans doute les seuls titres qui m'ont mérité votre confiance. Ah ! malheureux jeune homme ! si vous m'eussiez permis de lire dans votre cœur, je vous aurois dit, n'attendez jamais le moindre retour de mon amie. Elle est trop vertueuse, pour ouvrir l'oreille à la voix d'un penchant criminel. Berthold, mon cher

Berthold, domptez votre folle passion ; & peut-être que mes soins & mes conseils vous eussent rendu cette victoire facile. Mais vous avez cédé sans combat , & votre foiblesse a banni de ma Cour celle qui en étoit le plus bel ornement. Votre erreur vous a conduit aux bords du tombeau ; & pour en échapper , c'est moi que vous prenez pour victime , puisque vous voulez vous arracher à moi pour toujours. C'en est fait , il faut que je vous perde , vous qui deviez être ma plus douce consolation. Eh bien , partez , j'y consens , puisque votre repos est attaché à votre fuite. Le bonheur de mon frere m'est plus cher que le mien. Je vous en fais le douloureux sacrifice ... Mais ne sauriez-vous partir sans voir Mélinda ? Ne voyez-vous point que ce desir est un prétexte de votre amour , qu'il vous trompe , qu'il se joue de votre crédulité , que c'est un nouveau tourment qu'il vous prépare , si je consens à ce que vous exigez de moi ? — Ah ! Madame , s'écrie alors le fougueux Berthold en l'interrompant , je vois bien que ma vie vous est indifférente ... Retirez-vous , & laissez-moi mourir. Je me suis cru aimé d'Eléonore. Je me trompois. Elle veut ma mort. Bientôt elle sera contente. — Cruel & barbare frere , répond la Reine en se jettant sur les mains du Prince. Eh bien vous serez satisfait. Je vais écrire à

Mélinda ,

Mélinda, je vais la forcer de hâter son retour. Vous la verrez. Puiffe ma complaisance n'être funeste ni à vous, ni à mon amie, ni à moi-même ! Et déjà la lettre est partie. Elle y rend compte du dernier entretien qu'elle a eu avec son frere, du généreux dessein qu'il a conçu d'aller vivre au fond de la Moravie, pour triompher plus sûrement de l'amour qui le tyrannise. Enfin, aux prieres les plus tendres de l'amitié, elle joint les ordres d'une Souveraine.

„ Dans neuf jours, à compter de celui où je
„ vous écris, vous ferez de retour auprès
„ d'Eléonore ; & si elle perd un frere, vous lui
„ rendrez du moins une amie. „

Le Prince, témoin du départ de cette lettre : Oubliez, ô tendre Eléonore, oubliez mes injustes reproches. Vous m'aimez. J'étois un barbare d'en douter ; & pour en être convaincu, avois-je besoin de cette preuve nouvelle ?

L'espérance de revoir Mélinda, plus forte que la flamme qu'il combat quelquefois encore, l'a bientôt retiré de cet état de langueur où il étoit plongé. Quelques jours lui suffirent pour recouvrer ses premières forces ; toute la Cour regarde avec des yeux de surprise un changement aussi prompt. Elle en ignore la cause : Hier le Prince étoit mourant, se dit-on les uns aux autres, & nous le voyons aujourd'hui jouis-

fant d'une pleine fanté ! C'est une énigme qu'on cherche à deviner. Ah ! s'ils pouvoient lire dans le cœur de Berthold , leur surprise feroit bientôt dissipée. Les prodiges ne coûtent rien à l'amour. Car c'est en vain que le Prince croit son ame profondément guérie. L'amour y vit encore , il y regne ; & tous les combats qu'il y soutient contre l'honneur & la vertu , accroissent son empire , lors uême qu'ils semblent le vaincre & l'étouffer.

Le matin du jour auquel est fixé le retour de ce qu'il adore , il se rend auprès de la Reine ; & la joie peinte sur le front & dans les yeux : Félicitez-moi , chere sœur , j'ai triomphé sans retour de mon aveugle passion. Je puis défier à présent Mélinda & tous ses charmes. J'en juge par le silence de mon cœur , & sur-tout par les combats que j'ai soutenus , & dont je suis sorti victorieux. Je pourrois même , si je n'eusse arrêté le contraire , & si la prudence ne m'avertissoit de me défier d'une victoire si récente , je pourrois renoncer à m'éloigner , & vivre encore à cette Cour , satisfait de l'amitié d'Eléonore & de Mélinda. Mais je l'ai promis à vous , à moi-même. Je resterai fidele à ma parole. Mon départ est arrêté. J'obéirai à ma destinée. Seulement accordez-moi une grace dernière. Je fais que vous ayant confié mon crime , je ne devrois

point rougir d'en demander le pardon sous vos yeux ; c'est une nouvelle foiblesse que vous pouvez reprocher à Berthold. Il veut s'humilier aux genoux de Mélinna , rendre à sa vertu le plus parfait hommage , & peut-être qu'un vain orgueil s'opposeroit à cette réparation solennelle de ma faute. Seul & sans témoin , mon repentir pourra librement éclater.

Il parloit encore : un garde annonce Mélinna ; la Reine regarde tendrement son frere : Vous serez satisfait , lui dit-elle , & je vous laisserai libre ; mais entrez dans ce cabinet. Je vais préparer ma chere Mélinna à vous voir , à vous pardonner ; & lorsqu'il en sera temps , votre soeur vous appellera.

Berthold se retire , & Mélinna paroît empressée de se rendre aux ordres autant qu'aux prieres de la Reine ; elle n'a point encore vu son époux ; sacrifice douloureux dont son cœur s'attriste , mais sacrifice nécessaire , puisque son rang le lui impose Eléonore , (car pourquoi lui donnerois-je le titre de Reine , à l'instant qu'elle veut bien l'oublier elle-même , pour se livrer aux charmes de l'amitié) Eléonore , transportée de la plus vive joie , vole à son amie ; la reçoit dans ses bras , & lui prodigue mille caresses aussi tendres & aussi pures que son cœur : Avouez , lui dit-elle ensuite , que j'ai dû me plaindre de vous.

Je pardonne à mon frere de m'avoir fait un secret de son amour. Il étoit criminel , & l'on n'ose faire l'aveu de sa faute. Mais vous , cruelle , deviez-vous me taire l'état pénible où vous réduisoit la poursuite obstinée de Berthold ? Et falloit-il , pour lui résister , me priver de ma chere Mélinda ? Que je suis malheureuse ! Il y a deux mois que je m'applaudissois de vivre au milieu de mon amie & de mon frere. Que mon bonheur a duré peu de temps ! Comme il s'est évanoui ! Je ne suis point coupable , & le Ciel me frappe par où je suis le plus sensible. Je voyois mon frere , mais je vous avois perdue. Je vous revois , & je vais perdre mon frere. L'infortuné ! il avoit pris dans vos yeux un coupable amour. Il exigeoit que votre cœur partageât sa flamme. Qu'il étoit à plaindre , quoique coupable ! qu'il a souffert ! qu'il a soutenu de rudes combats ! mais enfin , il a secoué sa chaîne. Il vous craint , il se craint lui-même , & déjà il auroit quitté les lieux où l'amour l'a séduit ; mais avant que de fuir , il a voulu vous faire entendre l'aveu de son repentir. Je vais l'appeler moi-même , il va paroître. Que votre bouche lui prononce son pardon.

Pendant cet innocent entretien , l'impétueux Berthold ouvroit son oreille aux conseils de l'audace la plus criminelle. L'amour , rentré

dans son cœur plus violent que jamais, le brûloit de tous ses feux, l'enivroit de ses poisons. Il exagère à ses yeux les charmes de Mélinda, si toute fois l'imagination peut aller au-delà de la vérité. Il lui montre l'éternel ennui, qui, loin de cette beauté, doit le poursuivre sans relâche : Quoi, lui disoit son cœur, tu vas t'éloigner pour toujours, & ta flamme n'a reçu aucune récompense ! le véritable amour est respectueux sans doute, mais c'est lorsqu'il n'essuye aucun mépris, lorsqu'il prévoit un terme à ses soupirs.

Ainsi raisonnoit en lui-même Berthold, déjà coupable par le desir, lorsque la Reine l'appelle & se retire. A la voix de sa sœur, il se trouble. Quel homme fut jamais tranquille à l'approche du crime ! Il entre cependant, & la vue de Mélinda accroît le désordre de son cœur. Un tremblement universel parcourt ses membres. Jamais la présence de ce qu'il adore, n'avoit produit un si puissant effet sur ce malheureux amant. Il tombe aux genoux de la Princesse ; & ne se souvenant plus que le repentir devoit l'y conduire, il ose demander un prix à son amour. Mélinda, saisie d'étonnement, & pâlisant de crainte, ne peut croire ce qu'elle vient d'entendre. Elle le considère, elle voit les yeux du Prince s'allumer d'un feu qui décele celui qui brûle dans son cœur, elle le repousse. La vertu

lui prêtoit des forces ; mais irrité par la résistance qu'elle oppose , Berthold devient plus emporté. Ni les plaintes de Mélinda , ni ses larmes ne peuvent rien sur cet amant furieux. Il passe jusqu'à l'insolence la plus effrénée ; & nouveau Tarquin , il renouvelle le malheur de Lucrece.

Le lieu de cette horrible scène étoit un appartement écarté du palais , & dont le Prince connoissoit les plus secrètes issues. C'est par-là qu'il se dérobe aux yeux de sa malheureuse victime ; & dans le même instant , toute l'horreur de son attentat se peignant à son esprit en traits de flamme , odieux à lui-même , craignant tous les regards , il s'éloigne à grands pas d'une Cour , où il s'est couvert d'infamie , n'emmenant avec lui dans sa fuite que ses crimes & ses remords.

Cependant Mélinda , plongée dans un morne désespoir , immobile d'accablement , n'osoit lever les yeux sur elle-même ; tantôt pâle , tantôt le visage enflammé de courroux , elle ne fait à quel parti s'arrêter. Doit-elle quitter un lieu dont la présence lui rappelle l'outrage sanglant qu'elle a reçu ? mais il lui semble , si elle s'éloigne , que , portant sa honte sur le front , elle va l'exposer à tous les regards. Attendra-t-elle le retour de la nuit dans ce cabinet retiré ? mais la Reine qu'elle croit complice du crime de Berthold , va

bientôt reparoitre , & la vue de cette perfide amie lui feroit horrible à foutenir.

Long-temps partagée entre ces divers sentimens , elle tente enfin un effort sur elle-même , se leve , & composant son visage , dépose sous le voile de la tranquillité la profonde douleur dont elle est rongée ; elle sort , traverse la vaste étendue de la demeure d'Eléonore ; & déjà pâle & tremblante , elle est de retour au palais de Bancbanus. La présence de son époux est un nouveau tourment pour elle. Faut-il lui confier l'horrible outrage qu'on a fait à son lit ? Faut-il l'ensevelir dans un éternel silence ? Tandis qu'elle se consulte , ou plutôt tandis que son cœur troublé lui ravit jusqu'à l'usage de la raison , Bancbanus , instruit du retour d'une épouse qu'il adore , se rend auprès d'elle , vole dans ses bras : Arrêtez , Seigneur , dit-elle en le repoussant & détournant la vue , arrêtez... Non , Mélinda n'est plus digne de vos transports. Gardez-vous de les profaner ; l'honneur de votre lit est blessé. Elle se tait , & les larmes coulent par torrent de ses yeux. A cet aveu qu'elle a prononcé en dépit d'elle-même , son mari demeure glacé d'horreur & de surprise ; & d'une voix tremblante : Parlez , expliquez-vous , Madame ; quoi ! l'honneur de mon lit est flétri , & c'est vous qui me l'annoncez ? Il se tait à son

tour, redoutant la réponse qu'elle va lui faire entendre. L'une & l'autre restent long-temps en silence. Enfin, Mélinna, contrainte de poursuivre l'aveu qu'elle a commencé, puisque l'estime de son époux lui est cher encore, pousse un profond soupir; & levant les yeux & les mains vers le ciel: Qu'ai-je dit malheureuse, & quelles horreurs me vois-je forcée de raconter! Que ma langue n'est-elle restée pour jamais glacée dans ma bouche!... Vous me lancez des regards de colere, Seigneur, me croiriez-vous coupable? Graces au Ciel, mon cœur est innocent. Berthold m'aimoit. J'ai pris soin de vous en faire un secret, ne voulant pas troubler votre repos. Pour échapper à la poursuite odieuse du Prince, ma fidélité à mon époux a inventé des raisons pour m'éloigner. Mon absence a conduit le furieux Berthold aux bords du tombeau. La Reine, plus criminelle, a fait parler ses prières & ses ordres pour me rappeler à sa Cour. Voilà sa lettre, lisez, Seigneur, & voyez s'il étoit possible à Mélinna d'échapper à l'opprobre qu'on lui préparoit.

Tandis que le Ministre parcourt des yeux la lettre d'Eléonore, l'infortunée Mélinna se rejette sur son siege; & couvrant son visage de ses mains qu'elle trempe de larmes, elle attend dans l'agitation que son époux rompe le silence.

La lettre qu'il a déjà lue, accroit sa pâleur & son trouble. Il craint d'interroger la Princesse, d'approfondir l'abyme qu'il voit entr'ouvert : & cependant il ne veut rien ignorer de cet horrible mystère : Eh bien, Madame, poursuit-il en tremblant, achevez de m'instruire. Cette lettre m'apprend les raisons légitimes de votre retour ; mais je n'y vois point que je sois offensé. — Eh, Seigneur, reprend-elle avec précipitation, que ne m'épargnez-vous la honte de vous le dire ! J'arrive au palais de la Reine. Elle étoit alors avec Berthold dans le secret de son appartement. Sa perfide amitié me reçoit avec des transports de joie, & bientôt.... Ciel ! que ne puis-je vous le cacher ! Bientôt elle m'abandonne aux emportements effrénés de Berthold. A cet affreux récit, le Ministre, outré de douleur & de rage, demeure quelque temps immobile. Sa juste fureur ne médite rien moins que la mort du coupable. Ce projet de vengeance, il se promet bien de l'exécuter : Oui, s'écrie-t-il, les yeux étincelants de rage, qu'il tombe sous mes coups. Son sang peut laver seul l'outrage qu'il a fait à mon lit.... Berthold ! est-ce là cette reconnoissance éternelle que tu m'as jurée ? Je t'ai rendu la liberté & la vie, & tu n'as-fais usage de ce double bienfait que pour assassiner ton bienfaiteur. Va, monstre, je t'ap-

prendrai bientôt comment je punis les ingrats. Et toi, dont les fausses vertus nous ont si longtemps trompés, Reine sans honneur & sans foi, viens, sois témoins de la mort de ton frere, viens le voir ce frere chéri expirer sous ma main : & puisse son sang répandu jaillir jusqu'à toi ! (Et s'adressant à son épouse :) reprenez la route de votre retraite, Madame ; votre présence gèneroit ici ma fureur. Dès aujourd'hui je vole sur vos pas. Je vous réjoins, & nous allons ensemble annoncer au Roi notre honte & notre vengeance. Il ordonnera ma mort, s'il le veut.

Dans ce premier instant de sa honte, Mélinda ne voit point le péril où va s'engager son époux. Plus sensible à l'honneur qu'à l'amour, elle approuve la vengeance que médite cet honneur offensé. Le Ministre, à qui son infortune semble la rendre plus chere encore, lui donne un tendre embrassement. Elle part, & déjà elle est éloignée de la Capitale.

La Reine cependant ignoroit les suites funestes qu'avoit eues son imprudence. Au milieu d'un cercle nombreux de courtisans, elle avoit longtemps attendu le retour de son frere & de son amie. Tout-à-coup on lui vient annoncer qu'on a vu partir seul & sans suite Berthold, qui, agité, pâle, & comme poursuivi d'un mortel désespoir,

s'est écrié : Portez mes adieux à la Reine, & dites-lui que je vais chercher la mort.

Le récit de cet événement imprévu en jettant le trouble dans le cœur d'Eléonore, l'avoit engagée à demander si Mélinda étoit encore au palais. Dès qu'on lui eût appris que son amie s'étoit rendue chez son époux, elle envoya un Ecuyer chargé de la ramener auprès d'elle. Celui-ci étoit arrivé au palais du Ministre, à l'instant que s'éloignoit le char où Mélinda s'étoit enfermée. Témoin de ce départ, il revient auprès de la Reine, & lui porte la triste nouvelle de cette fuite précipitée.

Interdite, accablée de tout ce qu'elle entend : Appelez le Ministre, dit-elle, il m'expliquera peut-être le nœud de cette double fuite. L'Ecuyer retourne sur ses pas, & la Reine attend dans la douleur.

Mais Bancbanus, armé d'un poignard, avoit déjà quitté son palais. Il cherchoit le Prince avec le dessein de lui percer le cœur : La postérité, disoit-il en secret, portera de ma vengeance le jugement qu'elle voudra. Je serai, si elle veut, un perfide assassin; mais du moins je ne serai point un époux sans honneur. Tandis qu'il se livre à toute sa rage, il apprend que le coupable vient de lui échapper. Désespéré, furieux d'avoir manqué sa victime, il sort. La co-

lere qui le tourmente est peinte dans ses regards : quand tout-à-coup tournant ses pas vers l'appartement de la Reine : Que Berthold jouisse donc en paix du fruit de son crime ! Qu'il vive, puisque je ne puis lui arracher la vie. Mais Eléonore n'est-elle point aussi criminelle ? Qu'elle soit donc immolée à mon honneur, à ma vengeance.

Rempli de cet horrible projet, il est introduit chez la Reine. L'air farouche qui regne sur son visage, le tremblement dont tout son corps est agité, glacent de surprise & de crainte Eléonore & toute sa Cour : Quel trouble vous agite, Seigneur, lui demande la Reine, & que sont devenus & mon frere & Mélinda ? — Madame, répond le Ministre d'une voix émue, je vais vous l'apprendre. Donnez-moi seulement un instant d'audience secrete. Elle passe alors avec lui dans un cabinet voisin ; mais à peine y sont-ils entrés, que le Ministre ne se possédant plus : Perfide ! lui dit-il, tu as livré mon honneur & celui de mon épouse à la brutalité de ton frere. Tiens, reçois le prix de ton forfait. En lui disant ces mots, il tire le poignard ; & d'un bras trop assuré, le lui plonge dans le sein jusqu'à la garde. Le sang qui jaillit de la playe inonde le bras & les habits du Ministre, qui, fier de son attentat, sort du cabinet, se présente tout dé-

goûtant de sang aux yeux de toute la Cour, & d'une voix terrible, s'écrie en présentant le poignard qui l'a trop bien servi : La Reine expire, & c'est moi qui l'ai assassinée ; oui, moi, moi-même.... Vous frémissez, eh bien apprenez son crime en même-temps que son supplice. La perfide, ici, dans son palais, aujourd'hui même, a prostitué mon épouse à l'insolence de Berthold. Le coupable s'est dérobé à ma vengeance. Il me falloit une victime, & ma juste fureur a fait choix de la Reine, plus criminelle que son frere.

En achevant ces mots, il marche fièrement vers les portes ; & soit surprise, soit respect, tous ceux qui l'ont entendu, loin de l'arrêter, s'écartent pour lui ouvrir un libre passage : Je pars, ajouta-t-il, pour Constantinople, où le Roi doit arriver bientôt. Je cours lui révéler moi-même cette sanglante catastrophe. Si quelqu'un de ceux que j'ai crus mes amis veut y suivre mes pas, il le peut : ce fera me donner un témoignage éclatant d'amitié : il dit & sort du Palais ; & trois des plus illustres Seigneurs de la Cour de la Reine l'accompagnent. Ils montent à cheval, & prennent ensemble la route que suit Mélinda, & qui doit les conduire au port de Venise.

Cependant les courtisans remplissoient en

foule le cabinet où le corps d'Eléonore nageoit dans son sang. Tous les yeux sont arrêtés sur cette infortunée Princesse, & chacun se demande, comment il est possible qu'une Reine si vertueuse ait conçu le crime qui a causé sa mort?

La nouvelle s'en répand bientôt dans toute la Capitale, & chaque citoyen vient au palais jeter un dernier regard sur les restes défigurés de sa Souveraine.

Déjà la pompe funéraire est prête. Elle se met en marche vers le lieu destiné à la sépulture des Rois. Ce temple vénérable, à quelques lieues de la Capitale, touche à l'entrée d'une vaste forêt, où le remords & le désespoir égaroient les pas de Berthold. Enchaîné dans cette forêt comme par une main invisible, il essayoit depuis deux jours de s'en éloigner, & je ne fais quel charme plus fort que sa volonté l'y ramène sans cesse : Dieu terrible, que ta main est rudement appesantie sur ma tête ! Que tu fais bien venger la vertu en livrant le crime au remords ! Le remords. . . . Comme il me poursuit ! comme il me déchire ! & que faire pour m'en délivrer ? Quoi, juste Ciel ! voilà donc le sort qui m'est réservé ! Toujours me rendre coupable, & toujours me repentir sans fruit. O qui me délivrera de moi-même ! Je suis mon plus cruel ennemi. O mort, secourable mort, je t'implore ! Viens,

de grace , viens me délivrer du fardeau de la vie. Non , tu ne viendras pas. Je n'ai point encore assez apaisé la justice céleste. Eh bien , traînons encore la chaîne qui m'accable. Que toujours mon imagination enflammée présente à mes yeux le tableau de ma vie ! Que j'entende retentir sans cesse à mon oreille les noms d'André , d'Eléonore , de Bancbanus & de Mélinda ! Ce supplice est affreux sans doute , mais je l'ai bien mérité. Sujet rebelle , frère perfide , ingrat ami , lâche adulateur , que de titres pour être en horreur au Ciel , aux hommes & à moi-même !

Ainsi se lamentoit Berthold , poursuivi d'un trouble rongeur. Il s'arrête , & se tait. La nuit commençoit à paroître. Tout étoit calme & silencieux autour de lui : Oh ! si je pouvois goûter les douceurs du sommeil ! Il calmeroit sans doute mon sang trop agité. O sommeil , viens fermer ma paupière , & il s'étend sur le gazon. Puis tout-à-coup il se leve , & s'écrie : Non , je ne puis reposer. Le sommeil n'est point fait pour le coupable. Dieu juste , tu le livres à trop de remords ! Quoi donc , ne pourrai-je jamais t'appaiser ? Mes cris & mes larmes ne fléchiront-ils jamais ta justice ? Du moins je veux le tenter , & j'ose même l'attendre. Cette pensée rend déjà ma douleur moins amère. Le coupable , dit-on , te trouve plus propice lorsqu'il t'implore

dans ton temple. Il en est un peu éloigné de cette forêt. Je vais m'y rendre; mais il est nuit. Je le trouverai fermé. N'importe. Il faut m'y traîner. Ne suffit-il point que je puisse m'étendre & pleurer sur le seuil de ses portes? Oui, sans doute, ma présence souilleroit la sainteté de ton sanctuaire.

Alors, tout frissonnant d'une secrète horreur, il marche vers cet auguste asyle, par des sentiers tortueux. Il s'avance près du temple que la forêt lui dérobe encore. Tout-à-coup ses yeux sont effrayés d'un jour pâle qui monte de la terre dans les airs. Son oreille est frappée de chants tristes & lamentables : Fantômes effrayants! s'écrie-t-il, cessez de me pour suivre; fantômes! retirez-vous. Laissez-moi du moins respirer un instant : je cours me jeter aux pieds de mon Dieu. En disant ces mots, il sort de la forêt, & arrive auprès du temple.

Le cortège funebre qui avoit accompagné le corps d'Eléonore, y venoit d'arriver. On avoit déposé le cercueil devant les portes, & les Prêtres prononçoient sur lui les paroles sacrées. Berthold, à ce triste spectacle, reste morne & muet. Ces chants funéraires, ces pâles flambeaux, ces Ministres revêtus de vêtements lugubres, impriment à son ame une nouvelle terreur, un noir pressentiment. Il s'approche d'un

vieillard que son amour pour ses Princes avoit amené à cette douloureuse cérémonie : Mon pere, lui dit-il d'une voix tremblante, dites-moi, je vous prie, quel est cet homme illustre dont les cendres ont obtenu une place dans le tombeau de nos Rois ? — Eh quoi, lui répond le vieillard, se peut-il que vous soyez étranger parmi nous, jusqu'à ignorer les maux de la Hongrie ? Ecoutez, mon fils, & apprenez combien les passions entraînent de malheurs. Le frere de la Reine aimoit l'épouse du Régent. La Reine, dit-on, par une lâche amitié pour son frere, lui a livré cette vertueuse épouse, & le Ministre en apprenant le crime du Prince. — S'est donné la mort ? reprend vivement Berthold. — Non, mon fils, il a assassiné la Reine. Et voilà son cadavre.

A ces mots le Prince, écartant tout ce qui s'oppose à son passage, s'élance au milieu de l'assemblée, & s'écrie : Le voici, le voici le meurtrier de la Reine. C'est moi, c'est Berthold ; & il vole au cercueil, & il se jette sur lui ; & l'embrassant avec effort : O ma sœur, ô ma chere sœur, tu n'es plus ! & c'est ton frere qui t'a assassinée. O qui me rendra ma sœur ! Rendez-moi ma sœur. Il reste alors sans mouvement.

Pendant cette scène terrible, le peuple, la

Cour & les Prêtres même verfoient des larmes. Mais lorsque le Prince fut tombé inanimé, on profita de cet instant que lui laissoient ses transports pour l'emporter sous un toit prochain, où, par les soins de ses Ecuyers qui avoient suivi le convoi de la Reine, il ne recouvra l'usage de ses sens que pour reprendre sa douleur & ses remords. Il appelle sans cesse Eléonore, & sans cesse se reproche sa mort. Il parle d'aller trouver Bancbanus, pour lui demander un coup semblable à celui dont la Reine a été frappée.

C'est moi qui le méritois. Moi seul j'étois coupable. On lui apprend que le Ministre & son épouse ont pris le chemin de Venise pour se rendre auprès du Roi à Constantinople. Dès-lors il conçoit le projet de voler sur les pas de Bancbanus, & de lui présenter un combat, où il puisse tomber sous la main qui a fait périr Eléonore.

Il embrasse ce dessein; & dès le même instant, ordonne au plus fidele de ses Ecuyers de le suivre. Ils s'arment tous les deux, montent à cheval, & hâtent leur marche.

Ils arrivent à Venise. On leur dit que Bancbanus, après avoir attendu plusieurs jours un vent favorable, vient enfin de faire voile vers Constantinople; mais qu'un autre vaisseau destiné à suivre celui du Ministre, est prêt à lever

l'ancre. Il y entre avec son fidele Ecuyer. Après vingt jours d'une heureuse navigation, & pendant laquelle rien n'avoit pu calmer les transports du coupable Prince, l'un & l'autre vaisseau entre au même instant dans le port de Constantinople.

A peine fortis du vaisseau : Ami , baïsse la visiere de ton casque , dit Berthold à son Ecuyer ; va trouver Bancbanus , & le prenant à l'écart , dis-lui qu'un Chevalier l'attend pour le combattre à l'entrée du bois qui s'étend ici à ma droite. Garde-toi de lui révéler mon nom. Songe , puisque tu prétends au titre de Chevalier , que tu ne peux le mériter en manquant de fidélité à ton maître.

L'Ecuyer , docile à regret , s'éloigne , paroît aux yeux du Ministre ; & sans se découvrir , expose le défi du Prince. Bancbanus le reçoit , & s'apprête à se rendre au lieu désigné.

Berthold l'y attendoit : Il est donc arrivé , disoit-il en lui-même , le terme de ma vie ! c'est ici que je dois recevoir le salaire de mes forfaits. Ah ! Bancbanus , si ta juste fureur est altérée de mon sang , je te donnerai le plaisir de le répandre. Je t'apporte la victime que tu devois frapper. Si je m'offrois à tes yeux maintenant que ton ame doit être épouvantée du meurtre de la Reine , & ta vengeance assouvie , tu me par-

donnerois peut-être, moi qui ne suis digne d'aucun pardon. Mais j'ai trouvé le moyen de ne point échapper à la mort que je mérite. Il achevoit à peine, & le Ministre paroît.

A sa présence, Berthold, saisi du trouble qu'éprouve le compable à la vue de son crime, porte, en tremblant la main à son épée, & s'écrie : Défends-toi, Chevalier : & déjà les deux épées se croisent & s'entrechoquent. Dans la résolution où il est de trouver en ce combat la fin de ses jours, il s'offre à découvert aux coups de son adversaire, & ne les pare que foiblement. Déjà il est couvert de blessures; enfin, il reçoit le coup mortel. Le Ministre lui enfonce son épée au défaut de la cuirasse. Le malheureux Prince tombe noyé dans son sang : & son ennemi, croyant l'avoir privé de la vie, se retire, & retourne à grands pas vers son épouse, dans l'impatience de paroître aux yeux de son Roi. Il arrive au palais qu'occupe le Monarque, tenant par la main l'infortunée Mélinda, qui, forcée d'avouer publiquement l'outrage qu'elle a reçu, pâle & défaite, s'efforce de cacher son visage, & d'arrêter les larmes qui s'échappent de ses yeux.

Ils sont introduits aux pieds du Monarque, & Bancbanus avec une intrépidité qui n'eut jamais d'exemple : Prince, j'amène ici mon épou-

se, & je l'amene déshonorée par votre frere. C'est Eléonore qui l'a livrée à Berthold. Celui-ci a pris la fuite, & je n'ai pu m'en venger. „ Mais comme lorsque vous partîtes de Hongrie, vous me recommandâtes sur-tout que, „ sans aucun égard pour le rang ou la condition, je rendisse à tous vos sujets une exacte „ justice; je me la suis faite. J'ai tué la Reine; „ & bien-loin de chercher mon salut dans une „ indigne fuite, je vous apporte ma tête. Disposez à votre gré de mes jours. „

Frappé tout à la fois & de la mort d'Eléonore, & du crime de Berthold, & du malheur de Mélinda, & de la noble audace du Ministre, André doute long-temps de ce qu'on lui révéle. Il voudroit parler, & ne peut faire entendre sa voix. Tant de coups imprévus lui en ont ravi l'usage. Enfin, il s'apprête à répondre, lorsque paroît à ses yeux, porté par des gardes, un guerrier, qui, tout souillé de sang, ne respire qu'avec peine, & semble toucher à son heure dernière.

A cette vue, le Roi & toute sa Cour demeurèrent consternés. Mais le mourant élève une voix affoiblie : O Roi, dit-il, ouvrez les yeux, & reconnoissez Berthold. A ces mots, toute l'assemblée le fixe d'un œil plus attentif, reconnoît le Prince, & frémit d'horreur. Cependant il pour-

fuit : J'ai outragé la vertu & l'honneur de deux époux. Mon crime est horrible, mais il n'appartient qu'à moi seul. La Reine ne fut point coupable. On a pu le croire, on l'a dû même, toutes les apparences dépofoient contre elle; cependant elle étoit innocente. Voilà la vérité. Je meurs, & c'est de la main de Bancbanus. Je l'ai fuivi dans son voyage; je l'ai appelé, fans en être reconnu, à un combat fingulier, & il m'a frappé d'un coup mortel. J'ai voulu lui donner le plaisir de fe venger de son plus odieux ennemi, & m'épargner à moi-même les horreurs d'une plus longue vie. Le coup dont il m'a percé, m'a laiffé respirer encore quelques instants. Je les ai mis à profit pour venir implorer une grace que je ne mérite point. Je meurs content, si vous, Seigneur, & votre Ministre & son épouse, hélas! indignement outragée par moi, vous daignez me pardonner tous mes crimes. En achevant ces mots, il rend le dernier foupir.

Cependant le Ministre attendoit dans une pénible impatience que le Roi prononçât fur son fort. Mais le Monarque, d'une part excité par fa profonde douleur à venger la mort de son épouse, de l'autre retenu par ce qu'il doit à l'honneur outragé de Mélinda, & fur-tout par les intérêts de son peuple, André, prenant la pa-

role : Vous avez tué mon épouse , & sa mort demande sans doute la vôtre. Mais vous avez été cruellement blessé , & la Reine a dû vous paroître coupable. Je n'examine plus rien : Soyez absous. Votre supplice ne me rendroit point la Reine , & j'y perdrais un sage Ministre. Eléonore m'étoit chère ; mais le salut de mon peuple est mon premier amour. „ Allez , retournez en „ Hongrie , continuez d'y administrer la justice „ avec autant d'exactitude & de sévérité que „ vous vous l'êtes rendue à vous même. „ J'ai appris , mais trop tard , que l'absence d'un Roi fut toujours funeste à son peuple.

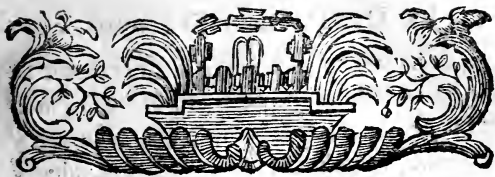


LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,
Nº. IV.

CLEMENCE D'ENTRAGUES.

*Evénement sur lequel est fondé l'Ouvrage
suivant.*

» Le premier jour de cette année, (1591) M.
» de la Châtre, Gouverneur de la Province, accom-
» pagné de 5 à 6 mille hommes, tant de pied que
» de cheval, & six pieces de canon, alla camper
» devant la Ville d'Aubigny, & ayant sommé les
» habitants de se rendre; à leur refus, il battit la
» Ville de sept ou huit vingt coups de canon, &
» le château & la porte Sainte-Anne, fit breche
» de vingt pas de long, & donna deux assauts;
» mais la garnison & les habitants, animés par la
» présence de la Dame d'Aubigny, de la maison
» de Balsac d'Entragues, qui les exhortoit à une
» vigoureuse défense, repoussèrent vaillamment les
» assiégeants, en tuèrent plusieurs, & en blessèrent
» cinquante : ce qui obligea le Sieur de la Châtre
» de lever le siege. « *Thaumas de la Thaumassiere,*
Histoire du Berry, liv. 3, p. 209.



CLÉMENTE D'ENTRAGUES,

O U

LE SIEGE D'AUBIGNY, ANECDOTE FRANÇOISE.

*Si vous perdez vos enseignes , ralliez-vous à mon panache
blanc , vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur
& de la gloire.*

HENRI IV.



I les faveurs de la fortune étoient toujours le partage des Héros , Henri IV eût été le plus heureux des hommes , comme il fut le meilleur des Rois. Né dans les montagnes stériles du Béarn , ses premiers regards ne s'arrêtèrent point sur cette pompe dangereuse dont l'éclat va frapper les enfants des Rois jusques dans le ber-

ceau (a). Son enfance ne fut point entourée de cette foule importune de courtisans que l'intérêt amène au pied du trône, que l'intrigue y maintient, & qu'une politique mal-entendue y protège. Le fils de Jeanne d'Albret eut pour instituteurs, non les plus puissants, mais les plus sages d'entre ses sujets. Les habitants du Bearn, témoins des heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature, voyoient, avec des transports de joie, se développer en lui le germe des vertus & des grands talents. Dès-lors, ils s'empressoient à lui donner les témoignages les plus authentiques de respect & d'amour. Ils le portoient dans leurs bras, ils assistoient à ses exercices; & par leurs applaudissements réétés, enflammoient son courage naissant. A peine sorti de la première enfance, il se rendoit à leurs fêtes rustiques, gravissoit les montagnes, parcouroit les forêts avec eux, & pénétoit jusques dans l'humble réduit du laboureur, où quelquefois, assis à la même table, il ne dédaignoit point de prendre un repas frugal.

(a) » Il eut cette obligation à Jeanne d'Albret,
 » sa mere, qui n'avoit, dit d'Aubigné, de femme
 » que le sexe, l'ame entiere aux choses viriles,
 » l'esprit puissant aux grandes affaires, & le cœur
 » invincible aux grandes adversités. »

C'est ainsi qu'au milieu de ses états , au sein de la paix , le jeune Bourbon s'endurcissoit à la fatigue , & se préparoit à résister aux pénibles travaux de la guerre ; c'est ainsi qu'il se montrait généreux & populaire , avant même de savoir que la bienfaisance est le charme le plus doux de la souveraineté. A douze ans , sa réputation avoit franchi les limites de la Navarre ; & il n'en avoit encore que seize , lorsque , faisant ses premières armes à la célèbre bataille de Moncontour , il fixa les regards de l'Europe entière. Elevé depuis sur le trône des François , sous le nom de HENRI IV , il n'employa son autorité qu'à faire fleurir les loix , & la force de ses armes , qu'à maintenir le pouvoir dont il étoit le plus jaloux : celui de faire des heureux (b). Si l'am-

(b) Henri IV , étant attaqué d'une maladie dont les symptômes allarmerent la France , disoit un jour à ses amis , d'une voix éteinte : » Je n'appréhende » nullement la mort , je l'ai affrontée dans les plus » grands périls ; mais j'avoue que j'ai regret de » sortir de cette terre , sans avoir pu remettre le » Royaume dans la splendeur que je m'étois proposée , & sans avoir témoigné à mes peuples , » en les gouvernant bien , & les soulageant de tant » de subsides , QUE JE LES AIME COMME SI » C'ÉTOIENT MES ENFANTS. » Dans une circonstance à peu près semblable , il écrivoit au

bition lui suscita de puissants ennemis au-dehors ; si le fanatisme arma contre lui une partie de ses sujets, il eut la douce satisfaction de voir rangée sous ses drapeaux l'élite de la Noblesse Françoisé, ce corps illustre qu'il chérissoit particulièrement, & dont il étoit flatté de se nommer le chef (c).

Avec les noms des grands Capitaines qui s'illustrerent sous son regne, l'Histoire nous a trans-

fidele Rosny. » Mon ami, je me sens si mal, qu'il
 » y a apparence que Dieu veut disposer de moi :
 » or, étant obligé, après le soin de mon salut, de
 » penser aux arrangements nécessaires pour assurer
 » ma succession à mes enfants, & les faire régner
 » heureusement, à l'avantage de ma femme, de
 » mon état, de mes bons serviteurs, & de mes
 » PAUVRES PEUPLES, QUE J'AIME
 » COMME MES CHERS ENFANTS, je desire
 » conférer avec vous sur toutes ces choses, &c.
 » &c. » *Hardquin de Pere-fixe, Histoire du Roi Henri le-Grand.*

(c) Il se glorifioit sur-tout d'avoir toujours quatre mille Gentilshommes à sa suite, capables de résister à la plus forte armée qu'on pût lui opposer. Un Ambassadeur d'Espagne lui témoignant un jour de la surprise de voir quantité de Gentilshommes l'environner & le presser un peu : *Si vous me voyiez un jour de bataille, ils me pressent bien davantage*, lui dit le Roi.

mis celui d'une Héroïne, dont le courage & la générosité font d'autant plus mémorables, qu'elle s'est immortalisée par des traits de bravoure & de fermeté qu'on n'a pas droit d'attendre d'un sexe, à qui sa délicatesse & ses charmes semblent interdire les dangers des combats.

Clémence, veuve depuis quelques années du Lord Stuart, étoit retirée dans la Ville d'Aubigny (d), dont elle portoit le nom. Là, dé-

(d) Aubigny est une Ville assez considérable du Berry, située sur la Nerre, à dix ou onze lieues de Bourges. Elle est ceinte de hautes murailles, d'un fossé large & profond, & de contrescarpes assez élevées; chacune des portes de cette Ville est défendue par un boulevard. Aubigny étoit réunie à la Couronne, & Charles VI en jouissoit, quand les Anglois pénétrèrent dans le Berry, en 1422; alors Jean Stuart, Connétable d'Ecosse, vint au secours du Roi de France, à la tête de *plusieurs bandes de gens à pied, & d'une troupe d'archers à cheval*, qu'il entretint pendant plusieurs années à ses fraix. Il rendit d'importants services à Charles VI, vainquit les Anglois en plusieurs rencontres, gagna les batailles de Crevant & de Baugé, & rétablit ainsi les affaires du Royaume. En récompense de ses services, le Roi lui donna la terre d'Aubigny, sans en rien retenir, que la foi & hommage-lige, ressort & Souveraineté. *Voyez l'Histoire du Berry, par Thaumast de la Thaumastière.*

vouée toute entière à l'éducation d'un fils , seul fruit de ses amours , & l'objet de toutes ses espérances , elle n'attendoit plus que le retour du brave Clermont d'Enragues , son pere , qui moissonnoit des lauriers sous les yeux de Henri IV , pour conclure le mariage de son fils , le jeune Comte d'Aubigny , avec Rosalie , fille de Claude de la Châtre , que Henri III avoit nommé Gouverneur du Berry , après l'avoir élevé au rang de Maréchal de France.

Aucune alliance ne paroissoit mieux assortie. D'Aubigny descendoit d'ancêtres illustres , & réunissoit à une figure intéressante un cœur fier & généreux. Rosalie , à l'espérance d'une fortune brillante , joignoit cette sensibilité douce , ces graces naïves , cette candeur du bel âge qui servent même à parer la beauté. Elle n'étoit encore qu'au berceau , lorsqu'elle avoit perdu sa mere ; & le Maréchal , à qui les occupations de son Gouvernement ne laissoient aucune demeure fixe , avoit confié à la tendresse d'une de ses sœurs , qui faisoit son séjour à Aubigny , le soin d'élever sa fille. Ainsi , tout avoit concouru à rapprocher les jeunes amants : & , leur prochaine union n'étant plus un mystere pour eux , ils s'abandonnoient sans réserve aux transports innocents de leur tendresse.

Tous les instans que le jeune Comte n'em-

ployoit pas aux exercices destinés à former un jeune militaire , étoient consacrés à Rosalie. Souvent même il se plaisoit à faire manœuvrer sa compagnie de cinquante hommes d'armes , sous les yeux de sa maîtresse. Quelquefois il lui donnoit le spectacle de ces joûtes , de ces tournois , monuments de la bravoure & de la galanterie de nos anciens Chevaliers. Ses vassaux , jaloux de lui donner des preuves de leur attachement , se rendoient en foule à ces fêtes guerrières , & la jeune Noblesse des environs , parée des couleurs de Rosalie , venoit y répandre un nouvel éclat. Mademoiselle de la Châtre , placée sur une espece de trône , & entourée de plusieurs jeunes personnes de son sexe , uniformément vêtues , attendoit le succès du combat pour couronner le vainqueur.

Dans tous les siècles , & chez toutes les nations , on a vu les divers plaisirs que se procuroient les peuples , non-seulement tenir au climat , mais emprunter , pour ainsi dire , leurs couleurs de la forme du gouvernement & de l'état de la patrie. Au temps dont nous parlons , une faction non moins téméraire que puissante inondoit de sang les plus belles Provinces de l'Empire François. Près d'une année s'étoit écoulée depuis la mort de Henri III , & le bon Navarrois , son légitime successeur , à la tête

d'un petit nombre d'amis, luttoit sans cesse contre l'ambitieux Philippe II, Roi d'Espagne, & contre cette troupe audacieuse connue sous le nom de la LIGUE.

Clémence, qui ne voyoit dans les ennemis du Roi que les agents d'un fanatisme barbare, avoit eu soin d'inspirer à son fils les principes d'équité qui l'attachoient au parti de Henri, & les sentiments de vénération dont elle étoit pénétrée pour les vertus de ce Prince. D'Aubigny, enflammé par les leçons de sa mère, & plus encore par l'exemple de ses aïeux; d'Aubigny, que l'amour & la gloire eussent rendu supérieur à tous les périls, attendoit impatiemment le retour de l'illustre d'Entraques : Il n'arrive point ! s'écrie-t-il quelquefois ; il n'arrive point ! j'ai vingt ans, & je ne me suis encore signalé par aucun trait de valeur ! Que doit penser le Roi ? Feuquieres, de Nesle (e) & la Tremouille, tout aussi jeunes que moi ; ont déjà mérité des éloges ; le Monarque les cite pour exemple aux plus anciens Capitaines : & moi, je vis ignoré dans le fond d'une Province : & moi, je passe mes plus beaux jours dans l'ois-

(e) Feuquieres & de Nesle , Capitaines de cinquante hommes d'armes , furent tués à la bataille d'Ivry.

veté... Mon pere, on n'attend plus que vous ; arrivez ; & aussi-tôt je deviendrai l'époux de Mademoiselle de la Châtre, & puis je réunirai ma compagnie à celle que vous commandez : nous partirons ensemble ; je servirai sous vos ordres en qualité de Lieutenant , & le Roi fera du moins que j'ai l'ambition de marcher sur vos traces.

Le pere de Clémence n'avoit pu se rendre encore aux sollicitations du Comte d'Aubigny. Les ligueurs, répandus en foule dans les plaines de la Normandie, ne cherchoient qu'une situation avantageuse pour attaquer l'armée royale : d'Entragues auroit-il choisi cet instant pour s'éloigner du Roi ? Enfin , peu de jours s'étoient écoulés depuis cette fameuse bataille, (f)

(f) C'est la bataille d'Ivry ; elle pourroit seule immortaliser Henri. *Mes compagnons*, dit-il à son armée avant l'action, *si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre : je veux vaincre ou mourir avec vous.* La clémence du Vainqueur releva la gloire de son triomphe. *Sauvez les François*, s'écrioit-il en poursuivant les fuyards. Les Officiers reçurent de sa part les éloges les plus flatteurs. Le Maréchal d'Aumont, étant venu prendre le soir ses ordres, il l'embrassa tendrement, l'invita à souper, le fit asseoir à sa table ! *Il est bien juste*, dit-il, *qu'il soit au festin, puisqu'il m'a si bien servi à mes noces.*

où Henri IV, à la fois Général & Soldat, montra autant d'habileté que de bravoure, lorsque Clémence reçut la lettre suivante, datée d'Ivry :

„ Rejouissez-vous, ma fille ; le Roi vient de
 „ remporter une victoire éclatante. On l'a cru
 „ mort pendant quelque temps, & les batail-
 „ lons commençoient à plier ; mais à peine il a
 „ reparu couvert du sang des ennemis, que nos
 „ soldats sont devenus autant de héros. Pour
 „ moi, j'ai reçu, dans la mêlée, une blessure
 „ mortelle ; mais je me flatte d'avoir contribué
 „ à la victoire : & elle importoit au bonheur de
 „ la France. Point de foiblesse sur-tout ; j'ai
 „ combattu sous les yeux de mon maître, &
 „ j'expire au lit d'honneur.... Soyez en garde
 „ contre la Châtre. Le Roi vient de m'en assu-
 „ rer ; il est du nombre des *bâtards* : (g)
 „ n'ayez aucune liaison avec ces gens-là. Ma
 „ chère Clémence, recevez mes derniers adieux.
 „ Je vous recommande d'Aubigny ; dites-lui
 „ qu'il est François, & petit-fils de CLERMONT
 „ D'ENTRAGUES. (h)

(g) On appelloit les Maréchaux de la Ligue, des Bâtards, qui se feroient légitimer un jour aux dépens de leur pere. *M. de Voltaire.*

(h) En effet Balsac-Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry.

Le premier sentiment qu'éprouva Clémence, fut celui de la douleur : O mon pere ! c'en est donc fait, je ne vous verrai plus ? Vos yeux sont fermés pour jamais ; & ma piété n'a pu recueillir les derniers conseils de votre sagesse ; & je n'ai pu recevoir vos embrassements, quand l'âge & les blessures ouvroient devant vous les portes du tombeau.... (Après un instant de silence.) Hélas ! c'est ici qu'il aimoit à nous entretenir des vertus de son Roi ; il ne parloit qu'avec transport de ses talents militaires, de son intrépidité, & , sur-tout, de sa Clémence. Au récit de tant d'exploits, on voyoit ses forces se ranimer ; tout le feu de la jeunesse étinceloit dans ses yeux, & l'énergie de son ame passoit jusques dans ses discours. Combien de larmes il m'a fait répandre, lorsque pénétré d'admiration pour les grandes qualités de Henri, il s'écrioit dans un noble enthousiasme : O mon Maître ! ô mon Roi ! disposez de mes jours ! que n'oseroit pas d'Entragues pour vous procurer un instant de gloire ?... Généreux vieillard, poursuit Clémence, que ne m'est-il permis de venger votre mort ! Et vous, le plus juste des Princes, vous qui connûtes mon pere, & qui daignâtes l'honorer d'une amitié constante ; vous, qui, seul, méritiez le sacrifice d'une vie si précieuse, que ne puis-je remplacer

le guerrier illustre que la mort a frappé ? Il ne me reste qu'un fils ; il est jeune encore , mais la valeur lui tiendra lieu d'expérience , mais il n'ambitionne déjà que de vaincre ou de mourir sous vos drapeaux. Si le Gouverneur du Berry entretient de criminelles liaisons avec les ennemis de la patrie , s'il est infidèle à son Prince , d'Aubigny saura bien renoncer à une alliance qui terniroit à jamais l'honneur de sa maison ; & il n'ira point lâchement immoler à un fol amour plusieurs siècles de gloire.

Ces sentimens d'héroïsme empruntent des forces de sa douleur même ; elle appelle d'Aubigny : Mon fils , je n'ai plus de père : le brave d'Enragues est mort. Déjà , sans doute , vous pensez à le venger : & je ne m'y opposerai point , à condition cependant que votre vengeance sera utile à la patrie. C'est à vous , c'est aux ames bien nées qu'elle a confié sa défense. Mais avant de vous placer au rang de ses libérateurs , elle exige de vous un sacrifice : oui , mon fils , il faut , dès cet instant même , renoncer à Mademoiselle de la Châtre , y renoncer pour jamais. — Ciel ! — L'honneur le veut ainsi : lisez. Elle lui communique la lettre de son père. D'Aubigny , frappé d'étonnement : Qui ? lui ? le Maréchal de la Châtre ? le père de Rosalie seroit devenu l'appui des rebelles ! il au-

roit détruit, par une infâme trahison, quarante années de services importants?.. Non, non, Madame, ajouta-t-il avec assurance, on ne m'en imposera point sur les sentimens d'un guerrier qui a fait ses premières armes sous le Connétable de Montmorenci, (i) d'un guerrier qui, le

(i) Anne de Montmorenci, Connétable de France, & l'un des plus grands Capitaines de son temps, fut fait prisonnier avec François I à la bataille de Pavie; quelques années après, il prit le Boulonnois, Metz, Toul & Verdun, sous le regne de Charles IX. Ce fut le même guerrier qui gagna la bataille de Dreux, où il subit encore l'esclavage. L'année suivante, il prit le Havre-de-Grace sur les Anglois. En 1567, les Calvinistes se remirent en campagne, sous la conduite du Prince de Condé, & Montmorenci les battit à la journée de Saint-Denis. Cependant le vainqueur vit mettre en déroute la troupe qu'il commandoit. Le généreux vieillard recueillit alors tout son courage pour terminer ses jours par une action héroïque. Il reçut six blessures dangereuses, fut démonté, & rompit son épée dans le corps d'un Calviniste, qu'il perça au défaut de la cuirasse. Un Gentilhomme Ecoffois lui tira un coup de pistolet dans les reins. Alors Montmorenci, déjà couvert de blessures, se tourna du côté de cet ennemi, & du pommeau de son épée, dont la garde lui restoit à la main, il lui abattit deux dents, & lui démit la mâchoire. Un Cordelier étant venu

premier, est monté à l'assaut de Sancerre, (k) & qui a mérité la confiance de cinq Monarques François (l). Les soupçons du Roi, n'en doutez point, font l'ouvrage de quelque vil courtisan, plus jaloux des emplois & de la réputation du Maréchal de la Châtre, que des vertus qui les lui ont mérités. Au reste, poursuivit-il, avec timidité, le Maréchal pourroit s'être rendu coupable par l'erreur d'un moment, sans que mon amour pour Rosalie... — Non, interrompit vivement Clémence, en jettant sur lui un regard dédaigneux, non, tu n'es plus digne du

pour exhorter le vainqueur à la mort : *Penses-tu, mon ami, lui dit Montmorenci, qu'un homme qui a vécu près de quatre-vingt ans avec honneur, ne sache pas mourir un quart-d'heure ?*

(k) » En 1572, Charles IX, ayant résolu d'ôter
 » aux Religionnaires la retraite qu'ils avoient en la
 » Ville de Sancerre, & de la faire assiéger, il crut
 » ne pouvoir mieux confier le commandement de
 » ses troupes qu'au Seigneur de la Châtre. Il le fit
 » Lieutenant-Général de ses troupes en Berry, avec
 » lesquelles il assiégea & prit cette fameuse Ville,
 » après un siege de près de huit mois, depuis le 9
 » Janvier jusques au 25 Août 1573. « *Thaumas de la Thaumassiere, Hist. du Berry.*

(l) François I, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV.

sang qui t'a fait naître. Que diroient le Connétable d'Ecosse (m) & le brave d'Entragues, s'ils vivoient encore ? A cette lâche pusillanimité, reconnoîtroient-ils leur fils & celui de tant de Héros ? Va, va donc ensevelir dans une retraite obscure, avec l'objet de ta criminelle passion, celui de tous mes mépris. Cependant cette union si funeste pour moi, & à laquelle se bornent tous tes vœux, il te la faut acheter : écoute, & tu sauras à quel prix : Crois-tu que Clémence, accoutumée à n'obéir qu'à la voix de l'honneur, puisse jamais se résoudre à voir consommer cette odieuse alliance ? Penses-tu que je voulusse survivre à l'excès de ta honte ?.... Avant tout, mon fils, résous-toi donc à m'arracher la vie... Tu frémis ? Hé bien, si tu conserves encore quelques restes, je ne dis pas de cet héroïsme patriotique, de ces vertus sublimes par qui les Gáltons, les du Guesclins & les Bayards ont mérité l'admiration de leurs siècles & celle des siècles futurs, mais de cette sensibilité commune aux âmes les moins délicates, tu t'éleveras au-dessus d'un amour qui te rendroit le plus vil des hommes, à mes yeux, & aux yeux de tout l'univers.

(m) Voyez la Note de la page 157.

En achevant ces mots , elle s'éloigna ; & le jeune Comte , demeuré seul , anéanti , humilié , promenoit autour de lui des regards inquiets & farouches , effet des combats terribles que l'amour & la gloire livroient à son cœur , quand tout-à-coup : Mere barbare , vous l'exigez donc ce cruel sacrifice ? Hé bien , c'en est fait , vous serez obéie ; & par un effort que vous-même auriez peine à comprendre , si l'ardeur de ma passion vous étoit connue , je m'engage à ne plus revoir cette belle Rosalie.... Malheureux !... Qu'ai-je dit ?... Ne la plus revoir !... Oui , sans doute. A l'avenir , on cessera , j'espère , de m'opposer l'exemple des Gastons , des du Guesclins & des Bayards : ils s'armerent contre les ennemis de la France ; ils les domptèrent ; mais qui d'entr'eux remporta jamais sur lui-même une victoire plus éclatante ?

D'Aubigny s'affermir dans cette noble résolution ; & jaloux de recouvrer l'estime de sa mere , il se rend auprès d'elle : Madame , s'il suffisoit des dispositions actuelles de mon ame , pour mériter le retour de votre tendresse , je pourrois l'exiger ; mais le temps & les circonstances vous apprendront si je fus moins généreux envers ma patrie , que sensible aux attraits de ma maîtresse.

Clémence , attendrie jusques aux larmes , se précipite dans les bras du Comte : Qui , je re-

connois mon fils ; il m'est rendu , le voilà , c'est lui-même. Cher époux , que la mort a trop-tôt moissonné , que ne peux-tu renaître de ta cendre , pour embrasser avec moi ce jeune héros , digne héritier de tes vertus & de ton nom ! Mon fils , mon cher fils , applaudis à ton triomphe : le Roi , ta famille , nos contemporains & la postérité , sauront bien t'en récompenser , par un tribut glorieux d'estime , de reconnoissance & d'admiration. Puis elle ajouta : Je vais informer la fille du Maréchal , que le sang du fidele d'Aubigny ne peut s'allier à celui d'un sujet rebelle.

En effet , Rosalie reçut , avant la fin du jour , la nouvelle de son malheur. Une lettre de Clémentine lui apprit que la Châtre étoit infidèle à son Roi , qu'il conspiroit sourdement contre lui , & que déjà même on le déclaroit chef d'un parti nombreux. „ C'est avec peine , disoit-elle , „ en terminant sa lettre , c'est avec peine , Madame , „ demoiselle , que d'Aubigny renonce à l'alliance „ dont vous flattiez son amour : & je ne pense „ point qu'il soit nécessaire de vous prouver „ combien je partage sa douleur. J'eusse été satisfaite de vous donner le nom de ma fille ; „ mais le Ciel , plus jaloux sans doute de mon „ bonheur que du vôtre , a détruit toutes mes „ espérances. “

Que devint , à la lecture de cette lettre , la

tendre Rosalie ? Elle ne voit que la perte de son amant ; son visage pâlit ; ses yeux se baignent de pleurs : ni les conseils de sa tante , ni les caresses qu'elle en reçoit , rien ne peut arrêter le cours de ses larmes ; elle ne sent que le poids de son malheur : & ne pouvant croire la rébellion de son pere , elle accuse son amant d'infidélité.

Sa douleur se livroit toute entiere à ce cruel soupçon : le jour & la nuit elle en étoit poursuivie. C'en est fait , le repos est exilé pour toujours de son cœur ; & d'Aubigny n'est plus à ses yeux qu'un ingrat , un parjure , un fourbe , qui s'est fait un jeu de séduire une ame innocente & crédule : car elle ne pouvoit se persuader , non plus que sa généreuse parente , que le Maréchal fût au nombre des Ligueurs. L'une & l'autre traitoient ce bruit de calomnie ridicule , inventée pour colorer l'ingratitude de d'Aubigny.

Rosalie se hâta d'envoyer à son pere la lettre qu'elle avoit reçue de Clémence ; elle le supplia de démentir ou de confirmer un bruit , auquel chaque jour ajoutoit un nouveau degré de vraisemblance. Votre réponse servira , lui disoit-elle , à diriger ma conduite.

En apprenant la rupture de ce mariage , la Châtre crut voir tous ses projets renversés. Il est vrai qu'une moitié de son Gouvernement lui étoit

dévouée en secret ; mais l'autre relevoit de la Seigneurie d'Aubigny : & avant de travailler à la réunir au parti de la ligue , il falloit laisser conclure le mariage de Rosalie avec le jeune Comte ; car il lui eût été bien plus facile alors d'ébranler la fidélité de Clémence & de son fils. Mais il vit tout-à-coup ses espérances trompées , & ce fut pour lui un nouveau motif de lever l'étendard de la révolte. Aux conseils de l'ambition qui lui promet une puissance souveraine dans le Berry , se joignent ceux du dépit & de la colère , qui lui peignent le refus de Clémence comme un affront sanglant fait à l'honneur des la Châtre. Il écrit alors à sa fille , & lui ordonne de venir le rejoindre : „ Abandonnez une Ville
 „ où vous avez reçu une injure que je m'apprête
 „ à venger. Bientôt d'Aubigny & sa mere se
 „ repentiront de leur féditieux attachement à
 „ un Roi qui n'est point celui des François , &
 „ qui ne peut l'être ; bientôt ils se verront con-
 „ traints de tomber à mes genoux , & de me
 „ demander grace : heureux alors que je daigne
 „ la leur accorder ! „

Sa lettre est déjà partie : & cependant il assemble un corps nombreux de troupes , qui bientôt formerent une armée de dix mille soldats. Chaque jour il les exerce , les discipline , les exhorte à se signaler contre tous les François ,

assez ennemis de leur patrie , pour embrasser la défense du Navarrois. Mais il leur cache avec soin de quel côté il projette de diriger le premier effort de leurs armes. Il n'attendoit plus enfin , pour se mettre en marche , que le retour de sa fille , & il s'étonnoit de le voir différé si longtemps. Son impatience cherchoit à pénétrer le motif de ces délais , & rien ne pouvoit les lui faire soupçonner. Tandis qu'il s'abandonne à l'inquiétude de ses doutes , il reçoit une lettre de Rosalie , il l'ouvre en tremblant , & lit.

MONSIEUR,

„ Le témoignage même de votre lettre ne
 „ peut me convaincre que vous vous soyez
 „ rangé du parti des ligueurs. Pardonnez si
 „ votre fille , élevée dans des sentimens de
 „ fidélité à son Prince , refuse de voir son pere
 „ au nombre des sujets rebelles. Quoi ? le meilleur des Rois trouveroit en vous un ennemi ? Quoi ! Monsieur , vous livreriez vos jours & les miens à la douleur d'un repentir éternel ! Ma tante me retient ici , auprès d'elle ; & je ne vous dissimulerai point que je suis déterminée à ne m'en séparer , qu'après avoir appris la nouvelle de votre retour au parti du Roi. Veuille le Ciel hâter ce moment de mon bonheur & du vôtre ! Alors je

„ retrouverai mon pere , & je m'empresſerai de
 „ lui rendre ſa fille ROSALIE „.

Cette lettre , loin d'éclairer le Maréchal , ne ſervit qu'à l'aveugler encore. Il ne ſe connoît plus , ſon cœur devient tout-à-coup le jouet de la honte , du dépit & de la colere. C'en eſt fait , il ordonne à ſes Capitaines de ſe tenir prêts à marcher dès le jour ſuivant. Le jour paroît ; la Châtre annonce qu'il va former le ſiege d'Aubigny ; le ſignal eſt donné , les bataillons ſe mettent en marche , & leur Chef les précède. Son orgueil ſe flatte d'une victoire facile & prompte ; il n'ignoroit pas que la Ville n'avoit pour ſe défendre qu'un petit nombre de ſoldats & nul fameux Capitaine : Ils auront pour Chef , diſoit-il , un jeune homme ſans expérience , à peine parvenu à ſon quatrième luſtre. Je le verrai s'avancer brillant & pompeux , comme un amant qui fort des bras de ſa maîtrefſe. Ses yeux ne ſont point accoutumés à l'appareil menaçant des combats : ſon oreille n'eſt point faite au bruit effrayant des armes. Le premier globe de fer qu'il verra dirigé vers ſa tête le glacera d'épouvante , & bientôt ce jeune imprudent ſ'enfuira plus vîte que je ne l'aurai vu s'avancer.

Ainſi parloit la Châtre , & il ne ſouſpçonnoit pas le Héros que l'amour pour la patrie & pour le bon Henri devoit créer en un inſtant.

En effet , à peine la nouvelle de sa marche fut-elle parvenue jusques dans Aubigny, que Clémence ordonne de fermer les portes de la Ville, & de convoquer l'assemblée des citoyens dans la place publique. Elle se hâte de cacher les graces de sa taille élégante & majestueuse tout ensemble, sous l'airain d'une pesante cuirasse ; elle revêt sa tête d'un casque ombragé, d'un panache éclatant ; enfin, elle arme ses mains d'une lance & d'un bouclier.

Dans cet appareil militaire, elle paroît avec son fils sur la place publique. Les citoyens n'osent en croire le témoignage de leurs yeux. Une voix se répand dans l'assemblée. On se demande : Est-ce Clémence ? est-ce bien elle-même ? Tandis qu'elle entend résonner ce bruit, & que tout s'écarte pour ouvrir devant elle un libre passage, elle s'avance, avec une noble intrépidité, vers le parvis d'un temple qui décoroit le fond de la place. Douze degrés y conduisoient. Elle monte jusques au dernier ; & de ce lieu, d'où son œil parcourt & domine toute l'assemblée, d'où sa voix peut aisément se faire entendre au loin, elle demande silence. Au même instant, il regne un calme aussi profond que si la Ville n'eût été qu'un vaste désert.

Citoyens, s'écria-t-elle alors, s'il est vrai que vos cœurs aient toujours adoré le généreux

Henri

Henri IV ; s'il est vrai que les ligueurs vous furent toujours odieux , voici , voici l'instant de signaler votre amour & votre haine. Vous savez que Henri ne verse qu'à regret le sang des François (n) : il est notre pere plutôt que notre Roi.

(n) . . . L'armée du Roi & celle des ligueurs étant prêtes à donner , Henri leva les yeux au Ciel , appella Dieu à témoin de son intention : Seigneur , depuis que tu m'as choisi pour gouverner ce peuple , tu m'as fait tant de grâces , que je suis toujours demeuré vainqueur ; voici l'instant où j'ai le plus besoin de ton assistance : si ta divine Majesté m'estime capable d'une telle charge , & nécessaire à la conservation de cet état , je la conjure de m'assister : sinon , fais que ma mort délivre promptement ton peuple des maux où les ennemis de cette Couronne l'ont plongé , & que ma vie te soit présentement offerte pour ta gloire & son salut. Mais j'espère que tu en as autrement disposé , & que tu ne m'as point mis au nombre de ces Rois que tu donnes dans ton courroux.

Aussi-tôt il se fit donner son habillement de tête , sur la pointe duquel il y avoit un panache de trois plumes blanches ; & l'ayant pris , avant que de baisser la visière , il dit à son escadron : Amis , il ne manquoit plus à votre courage que ma présence ; me voici prêt à mourir avec vous pour l'honneur de la France , & la conservation du Sang Royal : mais pourquoi mourir ? La victoire est à nous : l'ennemi tremble sous la crainte de sa rébel-

S'il combat des fujets rebelles, c'est qu'il veut le bonheur de tous ses fujets. La ligue, au contraire, ne cherche qu'à profiter de la calamité publique. Monstre avide de carnage, elle s'enivre du sang de ceux même qui la servent. Irions-nous lâchement nous jeter dans ses bras? Non, mes braves amis, non. Armons-nous d'un mâle courage; & quoique les rebelles nous soient supérieurs en nombre, osons braver leurs efforts. Le Ciel va s'armer en notre faveur; le Ciel protège toujours des enfans qui combattent pour leur pere. Mais que dis-je? & quand même notre défaite seroit assurée, devrions-nous balancer un seul instant à nous sacrifier? Loin de nous cette lâche incertitude, marchons; & s'il le faut, immolons notre vie. Mourir pour le bon Roi, est un sort assez glorieux.

lion, & de l'injustice de son usurpation. Gardez bien vos rangs; & si vous perdez vos enseignes, cornettes ou guidons, ce panache blanc que vous voyez en mon armet, vous en servira tant que j'aurai goutte de sang: suivez-le; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur: si vous le voyez reculer, je vous permets de fuir. Il donna la charge à l'instant, en criant à ses troupes: **SAUVE LE FRANÇOIS, ET MAIN-BASSE A L'ETRANGER.** » *Prefixe, Histoire du Roi Henri-le-Grand. M. de Sacy, Tom. V. de l'Honneur François.*

Ce discours enflamme tous les courages. Chaque citoyen devient un foldat, & chaque foldat un héros. Déjà l'assemblée retentit de ce cri : *Vive le bon Roi ! vive Henri quatre ! Allons combattre , & mourir pour lui.* Chacun s'empresse de courir aux armes ; ils reviennent bientôt , & Clémence les disperse fur les remparts. On vit les vieillards & les enfans se disputer la gloire d'être utiles à leur patrie , pour la confervcr à leur Roi. Les uns traînent des pierres fur les murailles , les autres y portent le salpêtre & le plomb. Le sexe le plus foible a perdu fa timidité. Les sœurs exhortent leurs freres à se rendre dignes de Clémence ; & les meres , en embrassant leurs fils , répétoient le beau nom de Henri , & leur recommandoient les intérêts d'un si bon Roi ; on eût dit enfin qu'une seule ame , celle de Clémence , remplissoit ce peuple entier.

On n'attendit pas long-temps l'arrivée de la Châtre ; il parut tout fier des bataillons nombreux qu'il conduisoit , & qu'il étendit , sans nul obstacle , autour de la Ville. Les défenseurs de cette place n'étoient point en assez grand nombre pour abandonner l'enceinte de leurs murailles , & repousser une armée aussi formidable. Ils furent contraints de rester à l'abri des remparts , où ils mirent en usage toutes les forces de leur artillerie. Bientôt les ligueurs eurent ou-

vert la tranchée; & tandis que leur canon répon-
doit à celui de la Ville, ils firent sommer les ci-
toyens de se rendre.

Quand l'Officier, chargé de cette importante
commission, parut devant Clémence, il trouva
cette Héroïne sur la place d'armes, où elle assi-
gnoit à son fils le poste qu'il devoit occuper &
défendre. L'envoyé de la Châtre obtient la per-
mission de parler, & il commence ce discours :

M A D A M E,

„ Le Maréchal, fatisfait autant que surpris de
trouver dans une personne de votre sexe, un
courage & des talents que la nature accorde
même rarement aux hommes, vous fait propo-
ser de nouveau son amitié. Il fait que vous vous
êtes engagée trop précipitamment dans une dé-
fense périlleuse. Le danger a disparu à vos yeux;
vous n'avez vu qu'une gloire prétendue, & vous
vous êtes livrée sans crainte à ce guide infidèle.
Souffrez que la raison vous conseille; écoutez
sa voix, & vous allez être détrompée. Que peu-
vent vos citoyens & vos soldats, peu nombreux
& novices dans le métier des armes, que peu-
vent-ils contre dix mille guerriers, blanchis sous
le harnois, accoutumés à la victoire, & con-
duits par un Héros? Vous n'êtes point en état

de prolonger votre résistance au-delà de trois jours. La moitié de nos troupes suffit pour envahir & saccager l'héritage de votre fils. Que cette pensée , Madame , vous inspire de plus sages conseils. Soumettez-vous , & ne regardez plus comme votre Roi un Prince que le Ciel réprouve , & que Rome condamne. Ouvrez nous vos portes , & vous allez rester maîtresse souveraine de cette Ville. Le Maréchal consent d'y laisser deux mille soldats sous vos ordres „.

Il se tut , & Clémence lui répondit avec tranquillité : Rapportez au Maréchal que d'Entragues est mort pour son Roi , & que sa fille & son petit-fils aspirent à la même gloire.

L'Officier demeure quelque temps immobile de surprise. Enfin , revenu à lui-même , il étoit prêt à se retirer , lorsqu'il vit paroître la fille & la sœur de la Châtre. La voix publique les avoit informées de l'arrivée du Héraut. Elles crurent cette occasion favorable pour renouveler au Maréchal le désaveu qu'elles donnoient à sa rébellion. Leur aspect troubla l'Officier. Attaché depuis long-temps au pere de Rosalie , souvent il avoit joui de l'honneur de la voir & de lui parler. Il la reconnut sans peine ; & la tristesse qu'elle portoit empreinte sur le front , ajouta encore au trouble qu'il éprouvoit.

Mais rien ne se pouvoit comparer à l'émotion

du jeune Comte. Depuis le jour que, par un noble effort sur lui-même, il avoit promis de renoncer à l'amour de Rosalie, depuis ce triste jour, il n'avoit point vu son amante. La prudence le tenoit écarté des lieux où son œil l'eût rencontrée. Il attendoit beaucoup du pouvoir de l'absence, & déjà il croyoit en ressentir les effets, lorsque l'arrivée soudaine de Rosalie détruisit son espérance. Il la voit; la blessure de son cœur, trop vive encore, s'ouvre & saigne de nouveau. Il prête l'oreille, & il entend Rosalie adresser ces paroles à l'Officier :

Je me flatte, Monsieur, que vous rapporterez fidèlement à mon pere les vœux & les desirs de sa fille. Née Françoisse, j'ai appris à reconnoître pour mon Roi, celui que le droit de sa naissance appelle au trône des François. Le sang & les loix nous ont donné pour Monarque le généreux Bourbon : & voilà ce qui doit condamner à jamais ceux qui lui disputent la couronne. Hélas ! devois-je m'attendre à voir mon pere tacher sa gloire du nom honteux de ligueur ! N'étoit-il pas plus beau & plus digne de lui de seconder un Prince vertueux, qu'on force à conquérir l'héritage de ses ancêtres ? Quoi ! le nom de la Châtre ira à la postérité accompagné & flétri du titre odieux de sujet rebelle ? Au nom de ses aïeux, au nom de sa propre gloire, qu'il renonce

à la criminelle entreprise, qu'il y renonce; ou c'en est fait, je vais m'offrir sur les remparts aux coups de son armée, & mourir à ses yeux.

Ce discours ne put émouvoir l'Officier à qui Bourbon étoit aussi odieux qu'il étoit cher à Clémence. Cependant, comme il conçut tout-à-coup le projet de ramener Rosalie à son pere, il eut recours à la feinte. : Madame, répondit-il, je vais rapporter vos vœux & vos plaintes avec d'autant plus de fidélité, que, par je ne fais quel charme, vous venez de changer mon cœur. Seule, vous m'avez fait comprendre le crime de ma rébellion. Henri, jusques à ce jour, n'avoit paru à mes yeux que comme un usurpateur; mais grace à votre sagesse, je suis détrompé. Il est mon maître, mon légitime Roi; c'est dans vos mains que je lui jure une inviolable fidélité. Mais, Madame, ce n'est point assez pour réparer mon crime; il faut que je remporte encore sur votre pere la victoire que vous avez remportée sur moi-même. Animé de votre courage, j'oserai le tenter. Cependant, puis-je me flatter d'un heureux succès? O! que n'ai-je votre douce voix, votre éloquence, &, sur-tout, l'empire que vous avez sur son cœur! ou plutôt que n'allez-vous essayer vous-même une si glorieuse conquête! Le triomphe est bientôt à vous; car je ne pense point que le Maréchal oppose une

longue résistance aux tendres sollicitations d'une fille qu'il adore. Concevez, Madame, cette noble confiance, & vous ramènerez sous les drapeaux du Roi, l'un de ses plus fameux Capitaines.

Ces paroles séduisirent le cœur de Rosalie. Le desir d'un nom immortel, la gloire de vaincre la résistance de son pere, l'espoir d'arracher Clémence, son fils, & tout un peuple au danger d'un siege redoutable, tous ces motifs réunis vont l'entraîner aux genoux du Maréchal; Eh! bien, s'écria-t-elle, le front rayonnant d'espérance, hâtons-nous de partir, mon pere me verra tomber à ses pieds, il m'entendra plaider la cause de mon Roi. Et vous, Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Clémence, reconnoissez enfin que la ligue m'est odieuse.

A ces mots, Clémence se précipite vers elle: Oubliez, ô Rosalie, oubliez la conduite de mon fils & de sa mere à votre égard: ne songez qu'à la gloire de ramener une Province entiere au pouvoir de notre auguste Monarque.

D'Aubigny joint ses prieres aux sollicitations de sa mere. Il est prêt à parler au nom de son amour; mais retenu par un secret pouvoir, il s'impose silence: seulement il fixe Rosalie. Leurs yeux se rencontrent, & semblent se dire un éternel adieu.

Le Maréchal attendoit avec impatience le retour de l'Officier. Il se flattoit que les affiégés, glacés d'épouvante au seul aspect de l'armée qui entouroit leurs murailles, avoient reçu favorablement les paroles de paix qu'il leur avoit envoyées. Il lui sembloit déjà qu'il entroit victorieux dans la Ville, que Clémence & son fils étoient à ses genoux, & que Rosalie humiliée le prioit avec larmes de lui pardonner l'audace de sa lettre.

Il se livroit à ces pensées d'un vain orgueil, lorsque sa fille que l'Officier devançoit entra dans sa tente. Au-lieu de cette sombre tristesse que la rébellion d'un pere & le souvenir d'un amour infortuné avoient long-temps imprimée au front de Rosalie, on y voyoit reluire une douce fierté, mélange heureux des graces de son sexe, & de la noblesse de son mâle courage : O mon pere, dit-elle aussi-tôt, je ne vous cacherai point que l'espoir de rendre à notre Monarque un de ses premiers sujets, que le desir de vous rendre vous-même à votre propre gloire, m'amène aujourd'hui devant vous. Hélas ! se peut-il qu'il faille vous compter au nombre des ligueurs ? Quoi ! l'héritier des vertus, des talents & du nom de la Châtre est devenu le chef d'un peuple de rebelles ? Quoi ! tandis que les Givry, les Camillac, les Denesle, les d'Aumont, les

Montmorenci s'enorgueillissent de verser leur sang pour la cause de leur Roi, votre bras s'arme contre lui ? Et quel Prince croyez-vous plus digne que Bourbon de régner sur la France, Bourbon, le premier des Rois, & le meilleur des hommes ?

Le Maréchal ne laissa point à sa fille le temps de poursuivre : Qu'entends-je, s'écria-t-il en l'interrompant ? Voilà donc comment vous savez réparer l'injure de votre lettre ? C'est ainsi que, peu satisfaite de m'avoir défobéi, vous me cherchez que pour consommer l'outrage ? Vous m'avez assez fatigué de vos téméraires conseils. Il est temps de leur donner un terme. Je n'en veux plus. J'agis comme il me plaît. Respectez ma conduite, & songez que votre pere est votre premier Roi. Il lui ordonne alors de se retirer sous la tente voisine. Elle sort, contrainte d'obéir ; & sitôt que le Maréchal la voit éloignée, il demande à son Ministre le récit fidele de son message.

Quelle fut sa surprise en apprenant la réponse généreuse de Clémence ? Honteux de voir ses espérances trompées, il jure une haine mortelle à l'Héroïne, à son fils, & au peuple que leur exemple encourage : Hé bien, s'écria-t-il furieux, je leur ferai trouver la mort, puisqu'elle a pour eux des charmes. Que demain tout soit prêt.

pour une attaque générale, & que le canon durant le reste de ce jour continue à battre la Ville. Cependant l'Ecuyer achève son récit. Il raconte & l'occasion que le hasard lui a procurée d'entretenir Rosalie, & la ruse qu'il a mise en usage pour l'engager à se rendre auprès de son pere. Le Maréchal applaudit à son Ministre : Vous m'avez rendu ma fille, dit-il ; ce service important mérite une récompense éclatante. Aussi-tôt il le revêt d'un nouveau titre militaire. Ils se séparent, & le Maréchal va par-tout encourager son armée. Avant la fin du jour, le côté de la Ville qui regardoit l'orient, ayant éprouvé la furie de soixante canons, se trouva entièrement ruiné. Clémence, ne se reposant que sur elle-même de la défense de la breche, s'y poste avec l'élite des soldats & des citoyens, s'y retranche, & fait dresser des batteries pour en défendre l'approche aux ligueurs.

Mais rien ne put les arrêter. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'on vit leur armée s'avancer en silence, soutenir avec intrépidité tout le feu de la place, & se présenter fièrement à l'escalade. Leur audace eût sans doute inspiré quelque effroi aux assiégés, si les discours & l'exemple de Clémence n'eussent enflammé leur courage. Sous la conduite de cette guerriere, le péril disparoît à leurs yeux. Roger, qui

marchoit à la tête des assiégeants, faisoit le premier une haute & pesante échelle. Son bras vigoureux la dresse contre cet amas informe de pierres, que le canon a fait crouler, & qui servent d'avant-mur à la Ville. Il monte à l'assaut, le sabre à la main. Son exemple excite ses soldats à le suivre. Dans un instant, toute cette partie de la muraille se trouve chargée de mille échelles. Chacun s'empresse d'y monter; mais tous n'ont pas un égal succès. Clémence, qui fait à cette attaque la double fonction de soldat & de Capitaine, pousse l'audacieux Roger à l'instant qu'il arrive au haut de la muraille, & le renverse au pied des échelles, en s'écriant : Téméraire, tombe écrasé, & sers d'exemple à tous ceux qui voudront t'imiter. En effet, ses coups terribles font subir le même sort à plusieurs autres, & rendent long-temps impossible l'accès de la muraille.

A deux pas de sa mere, le jeune d'Aubigny se signaloit par des prodiges d'une égale valeur. Il eut en cette occasion son armure faussée en plus de vingt endroits; on rapporte même que, tandis qu'à l'exemple de Clémence, il repoussoit d'Humieres, qui déjà touchoit au créneau du rempart, celui-ci, d'un coup de sabre, enleva le casque du jeune Comte, mais sans le blesser. D'Aubigny, la tête nue, restoit exposé à tous

les coups de l'ennemi. Un des soldats, qui combattoit à ses côtés, tremblant, non pour lui-même, mais pour les jours de son Capitaine, se dépouilla de son chapeau, & le posa sur la tête du Comte; en vain les premiers des citoyens, qui environnent Clémence & son fils, les conjurent l'une & l'autre de se retirer, & de laisser à des acteurs moins nécessaires le soin de défendre la breche : Non, non, répond l'Héroïne, c'est ici que doit vaincre ou mourir la fille du brave d'Entragues. Cessez de me solliciter, répond le Héros. Voici le poste d'honneur qui appartient au fils de Clémence. Leur réponse ajoute à la force & à l'audace des assiégés. Les uns, avec des faux tranchantes, brisent les échelles, ou les renversent d'un bras vigoureux; les autres, armés de longues poutres, les appesantissent sur le front des assiégeants. Ceux-ci les écrasent sous le poids des masses énormes qu'ils leur jettent; ceux-là font pleuvoir sur eux & l'huile bouillante & les feux d'artifice. Les ligueurs de leur côté ne se rebutent point; aux échelles brisées, en succèdent de nouvelles. Des soldats, plus frais & plus vigoureux, prennent la place des premiers qui sont morts ou mourants. Ceux qui ne peuvent tenter l'escalade, battent la breche à coups de mousquets, ou, du pied des murailles, font feu contre

les royalistes, ou, avec des crampons qu'ils ont attachés à des cordes, & qu'ils jettent sur les assiégés, tâchent de les accrocher, & de les attirer à terre pour les égorger.

On combattoit depuis sept heures avec un égal courage, & la victoire étoit indécise encore : cinq fois le rempart avoit été pris & repris tour-à-tour. La Châtre, furieux de tant de résistance, voulut enfin couronner la gloire de cette journée par une action mémorable. Il prend d'une main l'enseigne générale; de l'autre, il tire sa redoutable épée; & d'un pas précipité, s'avance jusqu'aux pieds de la muraille. Il brave la grêle des coups qui sifflent autour de lui. Rien ne l'épouvante. Il s'élève fièrement au haut de l'échelle; & malgré les efforts réunis des assiégés, s'élance enfin sur le rempart. A le voir ainsi debout au milieu des plus grands dangers, on croiroit que le Ciel l'a revêtu d'une armure impénétrable à tous les traits. Il arbore enfin l'étendard; & dans les premiers transports de son orgueil, il s'écrie : Victoire! Toute son armée lui répond par le même cri.

Les assiégés, que cette clameur épouvante, & qui ne voyent plus aucune espérance de se défendre, sont près d'abandonner le rempart. Déjà quelques-uns prennent la fuite. Clémence les apperçoit. Que fera-t-elle dans cette extrémité?

Et comment rappeler au combat de lâches fuyards ? Un heureux stratagème se présente à son ame intrépide : Arrêtez, s'écria-t-elle, arrêtez. Le généreux Bourbon vole à notre secours. Je vois reluire dans la campagne les casques & les mousquets des troupes qu'il amène. Je le vois ; il arrive ; la victoire est à nous. Jamais ruse militaire n'eut un effet aussi prompt. Au seul nom de Henri, le courage renaît dans tous les cœurs. Les uns, honteux de la fuite qu'ils ont prise, les autres de celle qu'ils méditoient, se rallient autour de Clémence & de son fils. Ils environnent la Châtre ; ils le pressent, le frappent, tandis qu'insensible à leurs traits, il n'adresse les coups de son épée qu'à la seule guerrière. Elle, qui ne voit d'espérance que dans son désespoir, redouble d'efforts & d'audace, s'élance sur l'étendard, l'arrache, & le jette loin d'elle au milieu de la plaine.

Ce succès enhardit encore & son fils, & les citoyens, & les soldats ; victoire, s'écrient-ils à leur tour ! Victoire ! Vive Henri IV ! Clémence & sa troupe ont déjà repoussé le Maréchal jusqu'au bord du rempart. Là, percé de mille coups, il combat encore avec un heureux succès. Mais l'instant de sa défaite arrive. L'Héroïne lui enfonce son épée au défaut de la cuirasse, & l'en retire sanglante. Elle redouble,

Le Maréchal, affoibli par la perte de son sang, ne peut résister à l'impétuosité de ce choc. Il s'ébranle, & tombe en roulant aux pieds de la muraille. La Châtre expire, s'écrient soudain les assiégés ; il expire, il est mort. Ce cri glace d'effroi tous les ligueurs ; & , comme s'ils eussent été repoussés par une main invisible, on les vit se précipiter en foule du haut de la muraille dans les fossés, ou s'échapper par les échelles qu'ils ont élevés sur le rempart. Mais trop foibles pour soutenir tous ceux qui les chargent, elles plient sous leurs pieds, se brisent, & les malheureux tombent fracassés avec elles. Clémence poursuit sa victoire ; & , dans un instant, tout le rempart fut purgé des ennemis qui le désoloient.

D'Aubigny, peu content de ce prodigieux succès, voulut moissonner une plus grande gloire. Au milieu de la terreur panique dont les ligueurs sont frappés, il lui semble qu'il doit les poursuivre dans leur retraite, & qu'une vigoureuse sortie consummera leur perte. Son jeune courage lui persuade que ce nouveau triomphe est peu difficile. Il rassemble à la hâte l'élite des citoyens & des soldats. Suivez-moi, leur dit-il, mes braves amis, suivez-moi, & jettons-nous sur les restes fugitifs de nos ennemis. Qu'il n'en reste pas un seul pour raconter la honte de leur défaite.

Aussi-tôt il se fait ouvrir une des portes. Lui & son escadron la franchissent. Ils s'avancent fermes, intrépides, en foulant à leurs pieds les armes brisées & les cadavres sanglants dont la plaine & jonchée. Leur poursuite accroît tellement la déroute des ligueurs, que la plupart jettent, en se sauvant, les mousquets & les épées qu'ils regardent comme un obstacle à leur fuite. Les assiégés, en s'élançant au milieu d'eux, en font un horrible carnage.

Les uns & les autres arrivent enfin au bord des fossés qui entourent le camp. Les fuyards les franchissent en foule, & d'Aubigny s'obstine à les y poursuivre. Vainement deux anciens militaires lui représentent qu'il y auroit de l'imprudence à marcher plus avant, qu'il faut bien se garder de pousser l'ennemi à bout, qu'il se rallieroit, & reviendrait à la charge plus terrible qu'il n'étoit aux premiers instans de l'assaut. Le jeune Comte demeura sourd à leur conseil. Il s'élance comme un furieux dans le camp ennemi, n'écoutant plus que l'emportement de son courage. Mais les ligueurs s'étoient déjà ralliés sous un chef plein de valeur. Ce Commandant reconnoît le petit nombre des assiégés, revient à la charge, & les pousse à son tour. Dans un instant, d'Aubigny est enveloppé de toutes parts. Ce n'est plus à sa vie, c'est à sa liberté qu'on

en veut. Sa troupe est taillée en pieces; il le voit, & trop tard reconnoît son imprudence; enfin sa valeur demeure accablée sous le nombre. On se jette en foule sur lui, on le désarme, & devenu prisonnier, on le conduit à la tente de la Châtre, où les secours d'un art salutaire avoient déjà rendu au Maréchal l'usage de ses sens, que lui avoient ravi & sa chute & ses blessures.

Impatient d'apprendre le succès de cette journée, la Châtre interrogeoit ses fideles domestiques, & les deux Ecuyers qui environnoient son lit. Ceux-ci, embarrassés autant que troublés de la déroute générale de leur parti, n'osoient flatter leur maître d'une fausse espérance, & craignoient cependant de lui faire entendre une triste nouvelle : à l'incertitude de leur réponse, à l'embarras de leur maintien, il devina le sort funeste de son armée. Il n'en douta plus enfin, lorsqu'il entendit la clameur des royalistes & des ligueurs qui se battoient dans l'enceinte du camp. Il s'indigne du repos auquel on a condamné son courage. Il parle de retourner au combat. Rendez-moi mes armes, s'écrie-t-il, rendez-les-moi. Que j'aie mourir, puisque je n'ai pu vaincre. Chacun demeure sourd à sa demande.

Rosalie étoit alors auprès de son pere. Cette

filie vertueuse lui prodiguoit les soins les plus tendres & les plus empressés. Des larmes couloient en abondance de ses yeux, & mille sanglots entre-coupés s'échappoient de sa bouche.

Mais combien s'accrut sa douleur, sitôt qu'elle eût entendu la funeste résolution de son pere ! Il lui semble que c'en est fait du Maréchal ; qu'elle va le perdre : Non, s'écrie-t-elle, non, vous ne retournerez point au combat. Je m'attacherai si fortement à votre sein pour vous retenir, qu'il faudra que vous me donniez la mort, si vous voulez vous arracher à Rosalie. Considérez un moment le danger que vous allez courir. Affoibli par tant de blessures, votre bras ne peut point seconder votre courage. Le trépas que vous allez chercher est inutile à votre armée. Mon pere, ô mon pere ! ne fermez point l'oreille à la voix de la raison & de ma tendresse !

Elle parloit encore, lorsqu'elle vit entrer le jeune Comte. Escorté d'une garde nombreuse, il est sans armes, tout souillé de sang & de poussiere ; mais il n'a rien perdu de sa fierté. Le Héros paroît encore tout entier sous le poids des chaînes. Quelle vive joie brille alors dans les yeux du Maréchal, & quelle profonde tristesse pâlit le front de Rosalie ! Cruel spectacle pour les yeux de cette amante ! Le fils de Clémence

dans les fers de son ennemi ! Vingt fois le sentiment est près de l'abandonner, & vingt fois rassemblant ses forces, elle attend dans une affreuse incertitude le dénouement de cette scène inattendue.

A peine le Maréchal eut-il appris le succès de la sortie que les assiégés avoient tentée, que s'adressant à d'Aubigny : Hé bien, jeune homme, croyez-vous maintenant qu'il soit fort glorieux de combattre pour le Navarrois ? Etes-vous revenu de votre folle erreur, & consentirez-vous à regarder comme véritables François ceux qui refusent de le reconnoître pour leur Roi ?

D'Aubigny, quoiqu'il prévît l'effet qu'alloit produire sa réponse, ne permit point à sa langue de trahir sa pensée & sa franchise, allant peut-être jusqu'à l'imprudence ordinaire à son âge : Henri, s'écria-t-il, est notre légitime Roi ; il l'est ; & vous qui refusez de reconnoître sa puissance, vous êtes un factieux indigne & du sang dont vous sortez, & des honneurs supêmes dont vous êtes revêtu. Il se tut à ces mots ; & le Maréchal furieux commande qu'on le retienne captif jusqu'à ce qu'il ordonne de son sort.

Les soldats obéissent ; & ni les larmes, ni les prières de Rosalie ne peuvent suspendre l'exé-

cution de ce cruel arrêt. Il semble que le sort ne l'a réunie à son amant que pour l'en séparer avec plus de barbarie. Si elle sollicite la faveur de le visiter dans sa prison, cette faveur lui est refusée : Attendez-vous, lui dit son pere, à la rigueur d'une éternelle séparation, à moins que Clémence ne renonce à la défense de la Ville ? A cette condition, je rends la liberté à son fils. Mais si elle s'obstine à me résister.... Je ne m'explique point. Souhaitez seulement que je la trouve favorablement disposée; c'est tout ce que je puis vous dire. Puis il ajoute : Sortez, & qu'on me laisse seul avec Séricour. C'étoit le nom du premier de ses Ecuyers, du confident secret de toutes ses pensées.

Chacun se retire, & le Maréchal ordonne à Séricour d'aller trouver dès l'aurore prochaine la mere du jeune Comte. Puis il trace une lettre. L'ambition & le fanatisme dirigent sa plume, & dictent ses instructions.

Cependant ceux des assiégés, qui, malgré les efforts redoublés de leur courage, n'ayant pu défendre la liberté de d'Aubigny, avoient eu le triste bonheur d'échapper à la mort, & de rentrer dans la Ville, ceux-là y avoient porté la nouvelle que le fils de Clémence étoit demeuré au pouvoir des ligueurs.

Ce funeste récit arriva bientôt aux oreilles de

la guerriere. Elle a perdu le seul enfant sur qui elle fonde l'espérance d'une illustre postérité. Un chagrin profond pénètre aussi-tôt dans son ame, la trouble, la déchire. Mais bientôt l'honneur, ce maître souverain d'un cœur François, l'honneur lui peint sa tristesse comme une insulte faite à la gloire de son pere & de son fils. Eh ! bien, s'écrie-t-elle, le Comte est devenu prisonnier ; mais c'est en combattant pour son Roi, mais c'est au milieu de mille coups mémorables. Ses chaînes lui sont glorieuses. Et puis, est-ce un malheur irréparable que sa captivité ? D'Aubigny vit encore. Le Ciel a protégé ses jours. Il saura bien me le rendre.

Elle embrasse cet espoir consolant ; &, après avoir pourvu à la sûreté de la place, elle se livre, pendant le reste de la nuit, à un sommeil aussi doux & aussi profond, que celui dont elle jouissoit au milieu de la paix.

Le jour reparut, & Clémence retourna à ses travaux guerriers. Déjà, par son ordre, on relevoit la partie des murailles que le canon avoit abattue, & l'on s'appretoit de tous côtés à soutenir un nouvel assaut. Tandis qu'elle pourvoit à tout avec son intrépidité & sa sagesse ordinaires, on lui annonce qu'un envoyé du Maréchal, revêtu des marques extérieures de son emploi, demande un instant d'audience. Aussi-

tôt elle ordonne qu'on lui ouvre les portes, & qu'on l'amène devant elle : Écoutons, dit cette Héroïne à la foule des citoyens & des soldats qui l'environnent, écoutons ce que nous fait proposer le rebelle la Châtre. Sans doute, il va tenter de nous séduire; mais restons fermes dans notre entreprise. Songeons à la fidélité que nous avons jurée à notre Roi; & plutôt que de la trahir, soumettons-nous courageusement à la mort.

Elle n'attendit pas long-temps l'arrivée de Séricour. Il parut accompagné d'un trompette, & portant dans sa main une lettre que le Maréchal adressoit à Clémence.

Il s'approche, & fidele Ministre de celui qui l'envoie : Madame, dit-il, c'est de la liberté de votre fils que je viens traiter avec vous. L'ennemi généreux, dont le sort des armes l'a fait le prisonnier, veut bien aujourd'hui même le rendre libre; mais il y met une condition qu'il vous est facile de remplir. Cette lettre, que mon Général m'a ordonné de vous rendre, vous fera connoître ce qu'il souhaite de vous. Clémence prend la lettre, & lit à haute voix :

„ Le Comte d'Aubigny est en mon pouvoir :
 „ je le rends à sa mere, si sa mere consent à
 „ me rendre la place; mais si elle s'obstine à me
 „ résister, c'en est fait de son fils. Je l'envoie

„ à la mort. Il la mérite, puisqu'il est infidèle à
 „ sa patrie. Signé le MARÉCHAL DE LA
 „ CHÂTRE. „

Clémence alors pâlit, & tombe dans un morne silence. Son cœur devient le théâtre d'un terrible combat que se livrent l'honneur & la nature. Mais le peuple, pour qui le bonheur de l'Héroïne & la vie du fils sont d'un prix à qui tout cède, le peuple ému, attendri jusques aux larmes, s'écrie d'une commune voix : rendons la place, & sauvons le Héros.

Ce cri universel tire Clémence de son muet accablement. En vain il seconde les conseils de la nature. La voix de l'honneur est seule écoutée. Triomphe à jamais mémorable; triomphe digne du respect de tous les âges, & par lequel une femme s'élève au-dessus de tous les Héros qui l'ont précédée : O trop généreux citoyens, s'écrie-t-elle ! qu'osez-vous proposer ? Quoi ! vous sacrifieriez les intérêts sacrés de votre Prince à l'intérêt de mon sang ? gardez-vous de cette trahison. Il importe à la France que Bourbon regne, & non point que mon fils vive. La mort d'Aubigny est arrêtée; eh bien, qu'il la subisse ! Que le barbare la Châtre fouille ses mains rebelles du sang d'un Héros. Mais demeurons fideles à notre Monarque. Le sacrifice que je lui fais est grand sans doute, mais les vertus
 de

de Henri en méritent de plus grands encore.

Et croyez-vous que d'Aubigny conserveroit pour vous & pour moi quelque reconnoissance, lorsqu'il fauroit à quel prix nous l'aurions arraché à la mort? Non, non, je connois trop mon fils. Il défavoueroit, n'en doutez point, notre lâche foiblesse. Il nous reprocheroit de lui avoir ravi le triomphe d'une mort honorable. Je mourrois pour mon Roi, vous diroit-il, & je mourrois avec gloire; mais vous, amis trop sensibles, vous, conjurés contre moi plus que tous les ligueurs, vous n'avez point rougi de m'enlever un laurier que la fortune ne me donnera plus à cueillir.... Voilà, n'en doutez point, quels seroient les généreux discours de mon fils. Jurez-moi donc, ô citoyens, ô soldats, jurez-moi, par le Dieu que nous servons, par ce Dieu qui protege les bons Rois contre les sujets rebelles, jurez enfin que vous vous ensevelirez vivants sous les ruines de cette Ville, & que vous immolerez, s'il le faut, jusques à vos femmes & à vos enfants.

Ce discours porta rapidement le courage de Clémence dans l'ame de tous ceux qui l'avoient écoutée. A la voir ainsi maîtriser un peuple entier, on diroit que tous les cœurs sont dans ses mains, & qu'elle les irrite ou les calme à son gré. Un nouveau cri s'élève de tous les côtés

de l'assemblée, & l'on entend ces paroles : Nous jurons de rester fideles à notre Prince, & de tout sacrifier pour défendre ses droits. Alors elle demande silence. Il renaît, & s'adressant à l'envoyé : Hâtez-vous de retourner au camp ; & dites au Maréchal ce que vous avez vu.

Elle dit, & dissimule la douleur que tout son mâle courage ne peut entièrement étouffer ; &, pour la distraire, elle se livre sans cesse à de nouveaux soins.

Cependant Séricour, frappé du spectacle héroïque dont il avoit été le témoin, se retiroit pensif & rêveur. La générosité de Clémence & du peuple qu'elle gouverne, leur fidélité à la cause de Henri, le troublent, & même l'attendent. Né avec une ame noble & sublime, il s'enflammoit toujours à l'exemple de la vertu : & tel est en effet son pouvoir, que, poussée jusqu'au plus haut degré, elle a changé quelquefois des cœurs qui n'étoient pas nés pour elle. Faut-il donc s'étonner de son empire sur les ames faites pour l'aimer ? Séricour forme le projet de changer la volonté de la Châtre : La gloire du Maréchal m'est trop chère, dit-il, pour souffrir qu'il la ternisse par une cruelle injustice ; que dis-je ? l'intérêt de la mienne suffit pour m'y engager ; mais ce n'est point assez d'attendrir le rival de Clémence : je désavoue

tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour contre Bourbon, contre mon Roi ; car il l'est. Je me range désormais au nombre de ses sujets. O Clémence ! ô femme incomparable ! vous m'avez ramené au parti de l'équité , & moi j'oserai tout pour y ramener aussi le vainqueur de votre fils.

En parlant ainsi , il arrive au camp. Le Maréchal , entouré de ses principaux Capitaines , l'attendoit avec impatience. A peine il le vit paroître : Eh bien , s'écria-t-il , consent-elle à me livrer la place ? & la crainte , dont l'a frappé sa lettre , a-t-elle vaincu son orgueilleuse résistance ? ... Mais vous vous taisez. Hâtez-vous de me satisfaire. Parlez ; consent-elle à la mort de son fils ?

L'Envoyé encore tout ému , & presque hors de lui-même , commence le récit de ce qu'il a vu dans Aubigny. Son imagination enflammée lui retrace les moindres circonstances d'une scène aussi sublime ; & son éloquence , digne de l'action qu'il récite , peint avec enthousiasme , & l'amour généreux des citoyens pour la guerrière , & l'attachement plus admirable encore de la guerrière pour son Roi. Il s'attendrit lui-même à son propre discours ; la grandeur du sacrifice qu'il raconte le pénètre de cette émotion , de ce trouble presque divin qu'éprouve une âme élevée au récit d'un fait héroïque. Des

larmes d'admiration s'échappent de ses yeux. Tous ses efforts ne peuvent les retenir. A cette harangue, à ce maintien éloquent, le cercle militaire reste immobile de surprise. Chacun éprouve un rapide faïssissement, & la vénération la plus profonde pour l'Héroïne pénètre dans tous les cœurs.

L'Ecuyer, qui voit l'heureux effet qu'a produit son discours, saisit ce moment favorable; il tombe aux genoux du Maréchal, dont l'ame élevée, puisqu'elle est ambitieuse, n'a pu se fermer ni au respect, ni à l'admiration. Puis il ajoute :

Après ce que je vous ai fait entendre, Seigneur, oseriez-vous envoyer votre captif à la mort? Ah! loin de vous, loin de mon Général, une action qui flétriroit à jamais sa gloire. Une femme vous a donné l'exemple de la grandeur d'ame, vous laisserez-vous vaincre par elle? Lisez dans l'avenir, & voyez le titre que vous décerneroit la postérité lorsqu'elle opposeroit Clémence à la Châtre : L'une, diroient nos neveux, s'est élevée au-dessus de son sexe; & par un effort de courage qu'on a peine à concevoir, mérite que son nom soit inscrit dans la liste des plus fameux Héros; l'autre, indigne également & du nom de François & du titre de vainqueur, a perdu en un seul instant vingt années de gloire;

heureux, & trois fois heureux, s'il eût vécu moins d'un jour ! Maintenant il est au nombre des Nérons & des Attilas. Ah ! Seigneur, ne vous fouillez point de cet opprobre. Votre ame est aussi sublime que celle de Clémence ; il ne vous reste plus que de le faire connoître à l'univers, à votre siècle, à la postérité.

Il achevoit à peine ; & Rosalie, qui venoit d'apprendre la nouvelle de son retour, parut à la porte de la tente. Incertaine du succès de l'ambassade, elle craint d'approcher. A l'aspect de l'Ecuyer, humilié aux genoux du Maréchal, l'effroi de son ame redouble. Ses yeux n'osent fixer le visage de son pere. Ils redoutent d'y rencontrer le caractère de la fureur. Mais enfin elle s'excite à le regarder, elle le voit. Dieu ! quelle est sa surprise ! Le trouble & l'attendrissement étoit empreints sur le front du Maréchal. Il tenoit ses yeux fixés sur la bouche de Séricour ; & quoique son envoyé eût cessé de parler, il l'écoutoit encore.

Au murmure que répand dans l'assemblée l'arrivée de Rosalie, l'Ecuyer se tourne, & tout-à-coup : Venez, Madame, s'écrie-t-il, approchez ; que vos prieres s'unissent aux miennes, & la vie & la liberté de votre amant sont assurées. Car enfin, je le vois, Seigneur ; votre ame n'est point inflexible ; elle s'est attendrie à

ma voix, & vos regards me disent assez que vous êtes un digne ennemi de Clémence. L'ennemi de Clémence ! vous, Seigneur ? je me trompe. Vos deux ames sont faites pour penser, pour sentir ensemble. Assez & trop longtemps vous avez vécu divisés ; que la même gloire, le même parti, le même Roi vous rassemble. Et qui peut refuser son respect & son amour à un Prince que Clémence aime & respecte ! Hâtez-vous donc, Seigneur, hâtez-vous de mettre le comble à votre gloire. Triomphez de vous-même, & non-seulement épargnez un Héros cher à votre fille, mais rangez-vous encore sous les drapeaux du meilleur des Rois.

Rosalie, fondant en larmes, se jette aux pieds de son pere, élève ses mains vers lui, & fait entendre sa voix, que ses sanglots interrompent sans cesse. Jamais, jusqu'à ce jour, une éloquence aussi pathétique, aussi persuasive n'étoit sortie de sa bouche ; jamais sa beauté n'avoit paru aussi intéressante ; l'expression naïve de sa douleur semble ajouter à celle de ses graces. Tous les Capitaines, dont la tente est remplie, aussi frappés de sa beauté qu'attendris par son éloquence, se sentent entraînés vers elle. Et comment en effet après le récit de l'héroïsme de Clémence, après le discours de l'Ecuyer, comment résister au spectacle touchant que donne Rosalie ?

La beauté en larmes est toujours si puissante ! Un mouvement agite l'assemblée, & tous, comme d'un commun accord, demandent à genoux avec Rosalie & Séricour la liberté du jeune Comte. Mais ce n'est point assez. Leurs yeux s'ouvrent sur l'injustice de leur parti, & leurs cœurs abjurent la ligue & son fanatisme : Henri est notre Roi, s'écrient-ils ; Henri est digne de l'être.

Le Maréchal, frappé ainsi de toutes parts, n'ose en croire, ni le témoignage de ses yeux, ni celui de ses oreilles. Son ame, quoique ébranlée & même attendrie, flotloit encore dans l'incertitude. L'ambition & la justice, l'orgueil & la générosité, sembloient se la disputer.

Au milieu de ce pénible combat, il vit arriver un chef de parti chargé de battre au loin la campagne, afin de prévenir toute surprise : Seigneur, dit cet Officier avec précipitation, Henri s'approche à la tête d'une armée qu'on dit composée de quinze mille soldats. Il n'est plus maintenant qu'à une demi-journée ; il s'avance à grands pas. J'ai vu moi-même son avant-garde ; & j'ai redoublé de vitesse pour vous en apporter la nouvelle.

A ce récit, l'incertitude du Maréchal dispa- roît. La voix de la nécessité s'unit à celles de la générosité & de l'honneur, & leurs conseils em- portent la balance. Tout-à-coup la Châtre se

leve & s'écrie : Hé bien.... foyez satisfaits. Que d'Aubigny devienne libre, & reconnoissons Henri pour notre Roi. Un murmure général & flatteur applaudit à ce changement. Rosalie surtout ne peut contenir les transports de sa joie. Ils éclatent dans ses discours, dans ses regards, & dans tout son maintien : Cependant l'heure presse, ajoute le Maréchal. Hâtez-vous de faire porter au Roi l'assurance de notre fidélité, & chargeons le jeune Comte de ce soin important. Allons : je veux ouvrir moi-même sa prison, & détacher les fers dont ses mains sont chargées.

Il dit & marche vers la tente, où le Comte attendoit, sous le poids des chaînes, l'effet des menaces que la Châtre lui avoit fait entendre la veille. Dès qu'il vit paroître le Maréchal, il ne douta plus qu'on ne lui vînt annoncer l'arrêt de sa mort. Son ame, qu'il avoit préparée à cet événement funeste, voyoit déjà sans trouble le terme de sa vie. Le courage qui l'avoit animé, soit lorsqu'il repoussoit les ligueurs sur la breche, & les précipitoit du haut des remparts dans les fossés, soit lorsqu'il les poursuivoit dans la plaine, & les forçoit jusques dans leurs retranchements, ce même courage l'animoit encore ; son regard est ferme, son maintien assuré. Il ne voit que la gloire de mourir pour son Roi. Qu'on juge de son étonnement, lorsque le Maréchal

courant à lui, brisa les fers qui l'accabloient, lui dit qu'il étoit libre, & qu'en l'embrassant, il ajouta : Honteux de notre rébellion, moi & tous ces braves Capitaines que j'avois entraînés à la révolte, nous abjurons la ligue, & venons reconnoître entre vos mains Henri pour notre Roi. Mais c'est vous qui nous réconciliez. Au nom de votre amour pour lui & pour ma fille, partez à l'instant. C'est sur vous que je fonde l'espérance d'un pardon généreux. Il lui apprit alors ce qu'il savoit de l'approche de Henri, & de la rapidité de sa marche : Comment, interrompt le Comte avec vivacité ? Il voloît déjà au secours de d'Aubigny ! Il venoit en personne seconder les efforts de Clémentine ! En disant ces mots, il monte sur un courfier, & s'éloigne du camp, pressé de connoître le Monarque pour lequel il avoit sacrifié sa liberté, son amour & sa vie.

Après deux heures de marche, il arrive au sommet d'une montagne, au pied de laquelle s'étend une immense plaine. Il s'arrête, il observe, il voit dans le lointain, au milieu d'un nuage de poussière, quelques escadrons qui s'avancent à grands pas. Ce spectacle le fait tressaillir de joie & d'impatience ; il poursuit sa route ; & quelque rapide que soit son courfier, l'impétuosité de ses desirs le devance.

Cependant le jour touchoit à son midi, & la chaleur du soleil avoit contraint le Monarque & son armée de s'arrêter au bord d'une vaste forêt qui sépare le Berry de l'Orléanois. Le jeune Comte n'avoit plus que le quart d'un mille à parcourir. Le premier objet qui frappa d'Aubigny, ce fut, au centre du premier rang, ce brillant panache, qu'avant la bataille d'Ivry, le bon Roi avoit désigné pour le point de ralliement, en cas de déroute : Oh ! sans doute, c'est le Roi, s'écrie d'Aubigny d'une voix tremblante : & à mesure qu'il avance, son agitation redouble, & il éprouve ce sentiment de respect & de joie qu'inspire l'approche d'un grand homme & d'un bon Roi.

Il étoit déjà près du Monarque ; mais la timidité rallentissoit sa marche ; il sembloit même vouloir s'arrêter, quand l'un des Officiers, placés auprès de Henri, sortit de son rang, & s'avança pour l'interroger. A peine d'Aubigny a prononcé son nom, que le Chevalier, avec transport : Sire, c'est le Comte d'Aubigny ! c'est le Comte d'Aubigny ! en disant ces mots, il s'approchoit de Henri, tenant le jeune guerrier par la main. Le Monarque, frappé d'étonnement, daigne venir à sa rencontre ; il met pied à terre, & lui tendant les bras : O mon fils ! — O mon Roi ! s'écrie le Comte, & il se

précipite aux genoux de Henri, les embrasse avec respect, & les arrose de larmes de tendresse : O mon Roi ! avant de vous connoître je voulois mourir pour vous, je m'enorgueillissois de ce sacrifice, & maintenant je n'en vois point qui soit digne de vous. Attendri par ce discours, le bon Roi se tourne vers son Ministre, & lui dit d'une voix basse & d'un air embarrassé : Rosni, je sens mes larmes prêtes à couler ; & aussi-tôt ses pleurs se confondent avec ceux du jeune Comte.

Cependant ils étoient entourés du valeureux Pardaillan, de l'intrépide Guerchy, & de ce brave Crillon, qui regrettoit encore de n'avoir pu se trouver à la bataille d'Arques (o) ; celui-ci, fai-

(o) Ce fut sur le champ de bataille que Henri écrivit à Crillon : *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers.*

On avoit donné à Crillon le nom d'homme sans peur : voici comment il le justifia. Le jeune Duc de Guise, ayant été envoyé auprès de lui, à Marseille, voulut éprouver jusques à quel point pouvoit aller la fermeté du nouveau Bayard. » Celui-ci dormoit tranquillement ; tout-à-coup il voit entrer le Duc de Guise qui joua fort bien l'homme effrayé ; il assure que l'ennemi est entré dans la Ville ; que tous les postes sont forcés, les gardes

fissant avec force la main du Comte, le fixe un instant en silence ; puis s'adressant au Roi : Sire, ce jeune guerrier surpassera tous ceux qui

égorgées, la garnison taillée en pieces, les maisons pillées & livrées aux flammes : il ajoute qu'avant quelques instants, l'ennemi sera dans le logement de Crillon : fuyons, hâtons-nous, dit-il, le temps presse. Crillon écoutoit ce discours en se frottant les yeux : il demande ses habits & ses armes ; & du ton le plus calme : Je doute de la vérité de ce récit, dit-il, au Duc de Guise. On vous a trompé ; mais s'il est vrai que l'ennemi soit maître de la Ville, il ne l'est pas encore de Crillon ; & j'aime-rois mieux mourir les armes à la main que de survivre à la perte de cette place. A ces mots, il se préparoit à sortir, lorsque le jeune indiscret décéla l'artifice par un éclat de rire, & fût obligé de lui avouer qu'il avoit voulu mettre sa fermeté à l'épreuve : *Jeune homme*, lui dit Crillon, *ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! si tu m'eusses trouvé foible, je te donnois de mon poignard dans le cœur.*

Sully défendit au Duc de Guise de s'écarter jamais du respect qu'il devoit à un homme qui avoit blanchi sous les armes. C'étoit dans la guerre de Savoye, que le Ministre & le Général avoient conçu l'un pour l'autre cette estime tendre & sublime que les grands hommes seuls connoissent.... Il falloit s'emparer de Charbonnières, & la garnison de cette forteresse paroissoit résolue à la plus vigoureuse

combattent pour Votre Majesté : *Arni-Dieu*, si d'Entragues vivoit encore ! Tandis que les plus fameux Capitaines François admiroient, à l'exen-

résistance. En effet, elle ne répondit aux sommations qu'on lui fit de se rendre, que par des décharges d'artillerie si violentes, que les travaux préliminaires du siège en furent troublés. Sully s'étoit avancé dans une prairie pour reconnoître la place. Mais cette grêle de balles qui pleuvoit sur lui de toutes parts, l'obligea bientôt à prendre le parti de la retraite. Crillon étoit auprès de lui. On se doute bien qu'il ne goûta pas cet avis : *Quoi ! morbleu ! mon grand maître*, dit-il, *craignez-vous les arquebusades à la compagnie de Crillon ? Arni-dieu ! puisque je suis ici, elles n'osent approcher. Allons, allons jusques à ces arbres que je vois à deux cents pas d'ici. Nous reconnoîtrons delà plus aisément. Hé bien ! allons*, lui répondit Sully. *Nous jouons à qui se montrera le plus fou. Mais vous êtes le plus vieux des deux. Je veux faire voir aussi que vous êtes le plus sage. A ces mots, les deux braves s'avancent. Les décharges redoublent. Le plomb siffle à leurs oreilles : Arni Dieu ! disoit Crillon ; ces coquins-là n'ont point d'égard au bâton de Grand-Maître, ni à la croix du Saint-Esprit, & pourroient bien nous estropier. Gagnons cette rangée d'arbres, & ces hayes qui nous mettront à couvert ; car, par la corbleu ! je vois bien que vous êtes un bon compagnon : je veux être toute ma vie votre serviteur, & que nous fassions une amitié inviolable : ne me le promettez-vous pas ? Sully mit la main dans*

ple de Crillon ; le maintien noble & martial du jeune Comte , & qu'ils en auguroient de rares exploits pour l'avenir , Henri lui demande le motif de son arrivée : Quelques transfuges du camp de la Châtre , ajoute-t-il , viennent de m'apprendre les détails de la journée d'hier. Je fais tout ce que vous avez fait pour moi, vous & Clémence ; je fais même qu'un excès de courage vous a fait tomber dans les fers des ligueurs. Expliquez-nous donc comment vous avez recouvré sitôt votre liberté , & pourquoi vous êtes accouru à ma rencontre.

A peine le fils de Clémence eut appris au Monarque le retour de la Châtre & de tous les Capitaines qui lui obéissoient , que Henri , levant les yeux vers le Ciel : O mon Dieu, s'écria-t-il ! je te remercie de cette nouvelle faveur. Tu n'as pas voulu que j'eusse le chagrin de répandre le sang de mon pauvre peuple. Tu voyois que mon bras s'étoit armé à regret contre lui ; & tu m'en as récompensé : & vous, mon fils, dit-il, à d'Aubigny, comment pourrai-je payer dignement vos services & ceux de votre généreuse mere ? Puis s'adressant à ses Capitaines : Al-

la sienne & accepta la *fraternité d'armes*, qu'il n'honora pas moins par sa prudence , que Crillon par son courage.

lons, mes braves compagnons, allons nous réunir à nos amis. Ils nous attendent : partons.

Il donne aussi-tôt le signal du départ, fait marcher d'Aubigny à sa droite, & l'entretient cependant de son amour pour la fille de la Châtre. Le jeune guerrier, voyant que le seul obstacle qui s'opposoit à son bonheur avoit enfin disparu, avoue ingénument son innocente tendresse. Maîtrisé par elle, il ne cesse de vanter la beauté, les talents, les vertus de son amante. Son cœur, dans cet entretien, s'ouvre & s'épanche tout entier : Oh ! que les charmes de sa figure, ajoute-t-il, sont inférieurs à la beauté de son âme ! Qu'elle est tendre, qu'elle est sensible, & combien elle aime son Roi !... Tenez, Sire, elle aura l'honneur de paroître à vos yeux, & vous verrez alors que je n'ai point exagéré. A cette extrême sensibilité pour un sexe que ses graces font régner sur nous, Henri se reconnoît ; il regarde le jeune Comte, & lui sourit avec bonté.

Cependant le Maréchal avoit encore une fois député Séricour vers Clémence, pour lui porter la nouvelle & de la liberté du Comte, & de son voyage vers le Roi. D'abord la guerrière douta long-temps du bonheur qu'on lui faisoit entendre ; elle craignit de se livrer à une joie trompeuse : mais enfin, convaincue par les assu-

rances réitérées de l'Ecuyer, on vit, à l'allégresse que ses yeux firent éclater, combien avoit dû coûter à son cœur le sacrifice qu'elle avoit paru faire sans peine des jours de son fils. Tout dans ce moment conspire à la pénétrer de joie. Ses yeux auront le bonheur de contempler le front auguste de son Roi; & ceux qui, la veille, étoient au nombre des ligueurs, sont aujourd'hui de fideles sujets.

Séricour se retire; & tandis que la guerrière ordonnoit à tous les défenseurs de la place de se tenir prêts à recevoir le bon Roi, le Maréchal avoit assemblé son armée, & déjà la haranguoit pour l'arracher au parti des rebelles. La sincérité de son repentir seconda si heureusement son éloquence naturelle, & l'exemple de tous les Capitaines fut si puissant sur le cœur des troupes, que toute l'armée passa bientôt des fureurs de la révolte au joug de l'obéissance : Nous détestons la ligue, s'écrient tous les soldats. Que Henri paroisse, il est notre Roi.

L'armée de Bourbon s'approchoit à grand pas : quand le Maréchal la vit peu éloignée de la sienne, il ordonna à ses troupes de s'ouvrir par le milieu sur deux colonnes, de poser leurs armes à terre, de tomber à genoux, la tête découverte, & d'attendre en silence que Henri eût prononcé leur pardon : Nous sommes coupables envers

notre pere , s'écrie le Maréchal ; il est bien juste de nous humilier devant lui.

L'armée s'étoit déjà rangée dans l'ordre qu'il avoit prescrit. Un profond & morne silence régnoit au loin dans la plaine qu'elle couvroit. La Châtre, seul, au milieu du vaste espace qui séparoit les deux colonnes, à genoux, la tête nue, & sans armes, ainsi que tous les soldats, attendoit son Roi. Il n'étoit éloigné que de cent pas, lorsque Rosalie, par l'ordre de son pere, alla le recevoir. Elle tombe à ses pieds, & le regardant avec des yeux baignés de larmes : Accordez, Sire, un généreux pardon à des sujets rebelles, mais qui ne l'étoient que pour vous avoir connu trop tard. Que leur repentir vous attendrisse !

Henri étoit déjà descendu de cheval, ainsi que d'Aubigny. Placé au milieu des deux amants, qu'il tient chacun d'une main, il fait arrêter son armée, & cependant il ordonne à Rosni, à Pardaillan, à Guerchy & à Crillon de le suivre. Il s'avance avec eux vers l'armée autrefois rebelle. Rosalie le conduit à l'endroit où se sont ouvertes les deux colonnes. Il arrive, & l'aspect de tant de bataillons humiliés & silencieux porte à son cœur le sentiment d'une tristesse pénible, & tout à la fois délicieuse. Il s'attendrit ; des larmes se précipitent de ses yeux ; ses bras s'ou-

vrent en même-temps comme pour embrasser toute cette armée, & il s'écrie : Levez-vous, mes enfants; votre pere vous pardonne. En parlant ainsi, il marche vers la Châtre, (p) le

(p) » Claude de la Châtre, troisieme du nom, a
 » relevé le lustre de son ancienne maison, plus
 » que nul autre de ses prédécesseurs, & a mérité
 » par ses vertus les premieres dignités du Royau-
 » me. Dès l'âge de seize ans, son pere le donna à
 » cet illustre Capitaine Anne de Montmorenci,
 » Grand-Maitre & Connétable de France, pour être
 » élevé & nourri près de sa personne, en qualité
 » de Page, & enfant d'honneur.... M. le Conné-
 » table, ayant en peu de temps reconnu la gentil-
 » lesse de son esprit & la grandeur de son courage,
 » l'eut toujours depuis en singuliere estime & re-
 » commandation; car lui ayant donné une place
 » d'Archer en sa compagnie d'ordonnance, il le
 » choisit peu après pour porter sa cornette en
 » l'année 1560; & comme si la fortune l'eût voulu
 » faire passer par tous les degrés de la Milice,
 » pour lui faire mériter les suprêmes honneurs,
 » M. le Maréchal de Saint-André lui donna le guidon
 » de ses gens-d'armes à la bataille de Dreux, en
 » laquelle s'étant signalé par ses belles actions, il
 » mérita la Lieutenance de la même compagnie.
 » Il épousa, l'an 1554, Jeanne Chabot, fille de
 » Guy Chabot, Chevalier, Seigneur de Jarnac...
 » Depuis ce temps, le Baron de la Châtre alla
 » toujours augmentant en honneurs, titres & di-

releve, & lui tendant la main avec bonté : Soyons amis, lui dit-il, je veux tout oublier, hors votre repentir. A votre Gouvernement du Berry, je

gnités ; car le Roi Charles IX, ayant conçu une haute estime de sa valeur & de sa prudence, le fit de son Conseil de guerre, & l'honora du collier de l'ordre de Saint Michel, l'an 1566.... Peu après durant les guerres civiles contre ceux de la Religion P. R., jugeant qu'il lui seroit nécessaire en la Province du Berry, en laquelle ceux de ce parti s'étoient fortifiés à Sancerre, qu'ils appelloient la petite Rochelle, il lui donna le Gouvernement de cette Province, la Capitainerie de la grosse Tour, & une compagnie de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances ; & en l'année 1572, ayant résolu d'ôter aux Religionnaires la retraite qu'ils avoient en la Ville de Sancerre, & de la faire assiéger, il crut ne pouvoir mieux confier le Gouvernement de ses troupes, qu'à ce Seigneur.

Après avoir fait paroître sa valeur & son expérience au fait de la guerre, il fit connoître qu'il étoit aussi propre pour les négociations. Le Roi Henri III l'ayant à son avènement à la Couronne envoyé Ambassadeur extraordinaire en Angleterre, vers la Reine Elisabeth, d'où, étant de retour, François, Duc de Berry & d'Alençon ayant été appelé par ceux des Pays-Bas pour les délivrer de la tyrannie Espagnole, desira qu'il l'accompagnât en son expédition, & qu'il commandât la

joins celui de l'Orléanois ; levez-vous , & marchons vers la Ville. La Châtre obéit ; & dans le même instant , la plaine retentit de mille accla-

» cavalerie légère de son armée. A son retour des
 » Pays-Bas , il joignit à sa charge de Gouverneur
 » de la Province , celle de Bailli du Berry , & le
 » Roi Henri III ayant nouvellement institué l'ordre
 » du Saint Esprit , il y fut agrégé , & en reçut le
 » collier l'an 1585. Il fut peu après honoré par le
 » même Roi de la charge de Maréchal des camps
 » & armées , & enfin , de Maréchal de France. En
 » cette qualité , il commanda avec M. le Duc de
 » Guise l'armée Catholique contre les Reistres &
 » Huguenots , & fut une des principales causes de
 » la déroute de leur armée , composée de quarante
 » mille hommes , commandée par le Duc de Bouil-
 » lon , qui fut battue au Pont de Saint-Vincent
 » en Lorraine , puis à Vinois en Gâtinois , & pres-
 » qu'entièrement défaite & contrainte de se retirer
 » à Anneau en Beauffe. Par-tout il fit paroître la
 » grandeur de son courage , sa prudence & sage
 » conduite , & son expérience dans les affaires de
 » la guerre. Après son retour au parti du Roi
 » Henri-le-Grand , il remit en l'obéissance de ce
 » Prince les Pays où il commandoit , & notamment
 » la Province du Berry & la Ville de Bourges. Le
 » Roi lui en continua le Gouvernement , & le fit
 » l'un des premiers Conseillers de son Conseil.
 » Après la mort de ce grand & sage Roi , il conti-

mations, & le nom du Roi vole dans tous les rangs.

Clémence, du haut des remparts, avoit fixé cette scene intéressante. Elle entendit les cris de joie qui s'échappoient de toutes les bouches ; & soudain, ordonna que la Ville y répondît par le bruit de toute l'artillerie. Déjà même elle distingue Henri qui s'approche. A cette vue, son cœur palpite d'un mouvement inconnu : Descendons, s'écria-t-elle, & volons au-devant de notre Roi. Qu'on m'apporte les clefs de la Ville, que j'aye la fatisfaction d'ouvrir moi-même nos portes au pere des François. Qu'il entre dans Aubigny ; que sa présence y ramene le calme, qu'elle y porte l'allégresse au sein d'un peuple dont il est adoré. Et déjà, suivie des principaux militaires & des premiers des citoyens, elle est arrivée, au son des tambours & des trompettes, à la porte principale. A peine est-elle ouverte, que Henri s'y présente. La guerriere tombe à ses pieds ; & muette de joie, y reste quelque

» nua ses services au Roi Louis XIII son fils, qui
 » lui donna le Commandement & Lieutenance gé-
 » nérale de son armée d'Allemagne au voyage de
 » Juilliers, dont il écrivit même les progrès & tout
 » ce qui s'est passé de remarquable dans les combats
 » donnés contre les Reistres. »

temps immobile. Enfin, le Prince reçoit de ses mains les clefs de la place, qu'il remet aussi-tôt à Rosni ; puis se retournant vers Clémence : Madame, je ne connois de prix digne de vos travaux, que la gloire qu'ils vous ont acquise ; car pour moi, de quelque pouvoir que le Ciel m'ait favorisé, je ne puis leur donner une récompense égale à leur mérite : recevez cependant, comme un foible gage de ma reconnoissance, la Souveraineté d'une Ville que vos mains ont si courageusement défendue, & que la croix de mon ordre, dont je vous décore, serve à faire connoître à tous les hommes l'immortelle Héroïne de d'Aubigny.

En disant ces mots, Henri détache son cordon ; il en revêt la guerrière ; puis s'adressant au jeune Comte : Et vous, ô digne fils de votre illustre mere, comptez désormais sur l'amitié de Henri : il veut vous tenir lieu de pere. Vous aimez Rosalie ; vous aspirez à sa main ; je prie le Maréchal de vous l'accorder, & je me charge de la dot de l'un & de l'autre. Le Maréchal, pour faire connoître l'aveu qu'il donnoit à cette union, s'inclina devant le Monarque ; puis il ajouta : Oui, Sire, je consens que d'Aubigny devienne l'époux de ma fille. Trop heureux qu'à ce prix il veuille oublier, ainsi que sa mere, les injustices de la Châtre ; mais ils les oublie-

ont fans doute , puisque mon Roi leur en a donné l'exemple.

Henri prit alors de nouveau les mains des jeunes amants , & les posant l'une dans l'autre : Soyez unis , foyez heureux , dit-il ; & qu'il naisse de vous une nombreuse postérité qui vous ressemble.

Dès ce jour , Clémence rendit son estime & son amitié au Maréchal ; & leurs deux maisons , réunies par un commun lien , ne furent plus rivales que par leur attachement à la personne du meilleur des Rois.



LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,
N^o. V.

ÉLIZENE.

THE
HISTORICAL
SOCIETY OF THE
CITY OF BOSTON

RECORDS
OF THE
CITY OF BOSTON
FROM 1630 TO 1880

THE
HISTORICAL
SOCIETY OF THE
CITY OF BOSTON
RECORDS
OF THE
CITY OF BOSTON
FROM 1630 TO 1880



ÉLIZENE,

ANECDOTE OTTOMANE.



Le mois le plus riant de l'année pour le peuple de Constantinople, c'est-à-dire le mois d'avril, venoit de renaître, & le ferrail du Grand-Seigneur s'apprétoit à célébrer, avec tout le faste ordinaire aux orientaux, cette fête annuelle connue sous le nom de la fête des Tulipes : Spectacle brillant & magnifique, où les beautés de l'art & de la nature réunies se disputent la gloire de charmer les yeux de sa Hauteesse. Dans une Cour du nouveau ferrail, on trace un cirque immense, autour duquel s'élevent de vastes galeries en bois de Rhodes, qu'interrompent d'espace en espace des tours & des pyramides, où le compas des architectes & le ciseau des sculpteurs prodiguent leurs chef-d'œuvres. La peinture y vient étaler aussi la magie des couleurs. Du pied de ces galeries, de ces tours & de ces pyramides, monte jusqu'à la hauteur de

cinq toises , un amphithéâtre , dont les degrés nombreux sont destinés à porter les vases , où brillent des touffes de tulipes. A ces vases sont mêlés des lustres de crystal , chargés de mille flambeaux allumés. Enfin , sur le banc le plus élevé , des globes de verre , remplis de liqueurs de différentes couleurs , réfléchissent la lumière vacillante des flambeaux ; & des chœurs nombreux de ferins , enfermés dans des cages dorées , enchantent l'oreille de leurs voix mélodieuses.

Au milieu du cirque , est une riche tente qu'ombrage un verd pavillon. Là sont des sophas renflés de carreaux voluptueux , où vient se reposer la mollesse du Grand Seigneur. Aux deux côtés de la tente sont appuyées deux tables de porphyre , où l'on étale les magnifiques présents que les Bachas viennent offrir à sa Hauteffe. Les Odaliques désertent en foule les appartements du ferrail , & se répandent de tous côtés dans le cirque , aussi belles & non moins parées que les fleurs qui les environnent , & dont la fête les rassemble. Rivaless les unes des autres , elles se disputent le cœur de leur Souverain. Rien n'est épargné pour le séduire : tendres regards , soupirs voluptueux , courtes folâtres , danses légères , concerts harmonieux , tout est mis en usage pour émouvoir la stupide indolence d'un Prince

qui , affadi par les plaisirs , est communément insensible aux attraits de la beauté.

L'imbécille Ibrahim , après six années d'une captivité rigoureuse , étoit monté au trône de Constantinople , où l'avoient fait affeoir les intrigues de sa mere Axiane. L'ame de ce Prince , indifférente au bonheur de l'Empire , dont les rênes avoient été confiées à ses soins , ne respiroit que pour les plaisirs. Endormi dans les bras d'une maîtresse , s'il s'éveilloit quelquefois , c'étoit pour chercher un nouvel objet à son amour , & retomber ensuite dans un sommeil plus profond. L'ambitieuse Axiane , loin de l'en arracher , ne travailloit qu'à l'ensevelir plus avant dans ce honteux repos. Sujette de nom , mais souveraine en effet , elle possédoit le trésor de l'Empire ; & tous les Bachas , ou gagnés par ses bienfaits , ou enchaînés par la crainte , rampoient aux pieds d'une femme.

Ainsi étoit gouverné l'Empire Ottoman , lorsque la fille du chef de la Religion , la jeune Elizene , pressée d'un desir curieux , assez ordinaire aux personnes de son âge & de son sexe , sollicita son pere de la conduire à la fête des Tulipes. Osman , c'est le nom du Musti , conçut le danger qu'il y avoit pour sa fille de paroître aux yeux du voluptueux Ibrahim. Il blâma l'imprudente curiosité d'Elizene , & se promit de ne point

la fatisfaire. Mais la fermeté de ses refus ne rebuta point la jeune beauté. Elle connoît la tendresse facile de son pere. Ce pontife vénérable pleuroit encore son épouse & ses enfants descendus au tombeau depuis quelques années. D'une nombreuse famille qu'il avoit vue long-temps assise à sa table, il ne lui restoit plus, pour consoler ses vieux jours, que la seule Elizene. Sur elle se réunissoient tous les vœux, tous les sentimens de son cœur paternel. Elle en étoit digne, il est vrai : son attachement, ses soins, sa complaisance pour ce respectable vieillard, la rendoient le modele des enfans vertueux, comme Osman étoit le modele des tendres peres. Elizene le pressa, le sollicita si long-temps; elle sut employer avec tant d'art tout ce que l'amitié lui donnoit de pouvoir sur l'auteur de ses jours, que le Mufti se laissa vaincre. Il promet de la conduire à la fête du ferrail, &, dès le jour suivant, il remplit sa promesse.

L'essaim des Odaliques folâtroit déjà dans le cirque. Le stupide Ibrahim, mollement étendu au milieu d'elles, voyoit sans les voir, & entendoit sans les entendre, les danses & les concerts de tant de beautés rassemblées. Ses yeux distraits rencontrèrent Elizene, qui parcouroit avec son pere la galerie opposée à la tente impériale. Jamais tant de charmes n'avoient frappé le Sultan. Il

les fixa long-temps ; & tandis que ses avides regards sembloient les dévorer , les Odaliques , témoins du trouble qui altéroit son visage , en eurent bintôt découvert le cause. Chacun d'elles pâlit de honte , en comparant ses charmes à ceux d'Elizene. Celles qui conservoient encore un reste d'empire sur le cœur du Sultan , prévirent la perte entière de leur autorité , si elles avoient jamais une rivale aussi redoutable. Leur crainte redoubla , lorsque sa Hauteesse s'étant informée du nom & de l'origine de cette aimable fille , ordonna qu'on appellât Osman.

A cet ordre , le vieillard ne doute plus du malheur qu'il avoit prévu. Il se tourne vers Elizene : Ma fille , lui dit-il en tremblant , je te l'avois bien dit ; ton imprudence nous a perdus ; le Sultan m'appelle : il veut , sans doute , que je te cede à son amour. Quoi , ma fille , je te perdrois ! quoi je ne t'aurois plus pour consoler ma vieillesse ! Ah ! non , non. Mourir plutôt que de m'arracher à toi. Ne diffère plus de te retirer. Je vais me rendre auprès d'Ibrahim , & conjurer , s'il se peut , l'orage qui nous menace.

Elizene commence alors , mais trop tard , à se repentir de la victoire que son obstination a remportée sur la sage prévoyance d'Osman : Imprudente , se dit-elle à elle-même ! j'ai rejeté les conseils de mon pere , je n'ai écouté que la voix

de ma curiosité. Que cette faute va peut-être me coûter cher ! O Prophete ! ô Mahomet ! détourne loin de ma jeunesse le malheur que je redoute ! Et cependant elle se retire.

Le vieillard arrivé devant sa Hauteſſe, déguisé ſous le voile d'une noble fermeté le trouble cruel qui l'agite. Il ſe proſterne aux pieds du despote, qui, lui permettant de ſe relever, l'appelle à l'écart, & lui avoue la paſſion qu'il vient de concevoir pour ſa fille : Quoi ! mon Empire renfermoit un miracle de graces & de beauté, & vous le dérobiez à mes yeux ! Quoi, tandis que l'Europe & l'Asie ſe diſputent la gloire de ſervir mes amours, Oſman, poſſeſſeur du plus rare tréſor, l'envioit à ſon maître ! Que cette injuſtice, de votre part, ceſſe dès aujourd'hui ; ſortez, & revenez bientôt remettre vous-même votre fille aux mains de votre Empereur. Réjouiſſez-vous l'un & l'autre du rang que je lui deſtine : je l'éleve à la dignité de premiere Sultane.

Que doit répondre le ſage vieillard à cet ordre d'un maître impérieux ? cédera-t-il ſa fille ? Mais ſa tendreſſe paternelle ne peut ſe réſoudre à ce douloureux ſacrifice ; mais le jour qu'il la perdra, ſera pour lui le dernier de ſes jours ; mais l'élévation de ſa fille ne ſervira qu'à ſignaler de nouveau l'inconſtance du Sultan, puisqu'il dédaigne toujours une maîtreſſe après qu'il en

a triomphé ; mais Ibrahim promet par-delà son pouvoir. La naissance d'un fils a déjà décoré la Circassienne Almazonte du titre qu'il destine à Elizene. Doit-il la refuser aux desirs de son Prince ? Mais il n'ignore point que le Sulran est armé d'un pouvoir despotique , que rien ne peut résister à sa volonté absolue ; & il a tout à redouter , & pour lui-même & pour sa fille , d'un tyran qui s'abandonne aveuglément à la violence d'une passion naissante.

Sa sagesse ordinaire ne l'abandonna point dans cette extrémité. Pour dissimuler encore plus profondément le chagrin qui le déchiroit , il prit un visage riant : Vous honorez trop ma fille & moi-même , Seigneur : se peut-il que les foibles attraits dont le Ciel l'a pourvue ayent charmé vos yeux & captivé votre cœur ? eût-elle jamais dû prétendre à cet excès de gloire ? Je vais , Seigneur , lui porter la nouvelle de son triomphe , & la disposer à recevoir la fortune que vous lui réservez. Ce comble d'honneur l'étonnera sans doute ; peut-être aussi que sa timidité naturelle aura besoin d'être enhardie à paroître devant son Seigneur. Qui fait même si l'amour qu'elle a toujours eu pour la liberté , ne lui peindra point avec désavantage la captivité du ferail. Vive , folâtre , enjouée comme elle est , peut-être craindra-t-elle d'abord les ennuis de la

solitude. Cependant je vais l'exhorter à répondre aux vœux de son Empereur. Je ne négligerai aucuns des moyens capables de vaincre sa répugnance ; & si mon sort infortuné me laisse sans autorité sur elle , l'équité de votre Hauteſſe voudra bien ne pas me l'imputer à crime. J'oserai même vous demander de ne point exiger que j'employe la violence. Le don du cœur doit être libre , & il est bien plus flatteur de l'obtenir de l'amour que de l'autorité.

Cette adroite réponse fut agréable au despote. Il se persuade qu'Elizene est déjà en sa possession. Son ame alors sent renaître la flamme du sentiment , & trouve de nouveaux charmes dans la vie.

Cependant , le vieillard délivré de la pénible contrainte que lui imposoit la présence de son maître , s'abandonne à une tristesse d'autant plus violente , qu'elle a été plus long-temps captive. L'œil humide de larmes , il rentre dans son palais , où , dans une mortelle inquiétude , l'attendoit la malheureuse Elizene. Elle voit la douleur de son pere , en devine la cause , & craint toutefois d'interroger le vieillard. Le vieillard à son tour garde quelques instans un morne silence. Il connoît la sensibilité d'Elizene ; & ne doutant point du repentir de cette fille vertueuse , il craint pour elle le chagrin dont il va la péné-

trer. Elle attache enfin un œil attendri sur son pere; & d'une voix incertaine, entrecoupée de sanglots : Il est donc vrai, s'écrie-t-elle, le malheur dont vous m'aviez menacée ! je le mérite bien, ô mon pere ! puisque mon imprudence a méprisé vos conseils. — Oui, chere Elizene, je touche au moment de te perdre; & c'est toi, ma fille.... Mais que dis-je ? pardonne. Je ne cherche point à t'affliger. Le Sultan épris d'amour pour tes charmes, t'appelle dans ses bras. J'ai reçu l'ordre de t'y conduire moi-même. — Et vous pourriez vous y résoudre, reprit vivement Elizene ? Plutôt la misere la plus affreuse, plutôt la mort elle-même, que de vivre séparée de vous. Quoi, je ne reverrois plus ce front auguste où respire la bonté paternelle ! je n'entendrois plus les sons touchants de cette voix qui verfoit dans mon ame tant de sages conseils ! je ne baiserois plus ces mains sacrées qui ont prodigué tant de soins à ma débile enfance ! Non, mon pere ; je jure par tout ce qu'il y a de plus saint pour moi, je jure par votre tête, de me donner la mort, plutôt que de me laisser arracher à votre tendresse. Eh ! quelle main désormais prendroit soin de vos jours ? Quelle main essuyeroit les larmes que vous donnez encore chaque jour au trépas de ma mere ? Non, je n'abandonnerai point votre vieillesse. La mort seule

est capable de m'arracher à vous. — Consolè-toi, ma fille, répond Osman : je ne te perdrai point. Mon projet est de renoncer à ma dignité, à mes trésors, à mes amis, à Byzance; de m'enfuir avec toi, & d'aller nous ensevelir au fond d'une solitude inconnue. Il me fera plus doux de vivre auprès de ma fille, dans l'obscurité & dans la misère, que de goûter sans elle les plaisirs de l'opulence & de la grandeur. Je vais tout disposer pour notre départ. Puisse-t-il être assez caché que le bruit n'en arrive point jusques à Ibrahim ! je fais qu'un navire étranger s'apprête à tenter demain la route du Bosphore. Je vais supplier le François auquel il appartient, de nous y recevoir. Je me ferai connoître à lui. Tout François a le cœur noble & généreux; jamais il ne refusa son secours à l'innocence malheureuse. Celui-ci s'empressera de nous accueillir; & nous irons, loin de Byzance, oublier l'imbécille despote qui la déshonore.

Ce projet, inspiré au vieillard par la crainte de perdre sa fille, redouble la tristesse d'Élizene. Elle ne voit qu'avec horreur l'état affreux auquel se condamne pour elle l'auteur de ses jours; elle le voit; elle en frémit. Son imagination rapide cherche un moyen moins douloureux d'échapper au danger qui les presse l'un & l'autre. Elle tombe dans une profonde rêverie; &, quel-

ques instans après, elle l'interrompt en ces mots :
Mon pere, vous m'avez dit souvent qu'Axiane
avoit un pouvoir souverain sur l'esprit de son
fils; qu'elle a su plusieurs fois étouffer dans le
cœur du Sultan, le feu d'une passion naissante.
Elle vous chérit encore, dites-vous; elle vous
estime : sa juste reconnoissance lui rappelle sans
cessé qu'elle doit à l'autorité dont vous êtes le
dépositaire suprême, la gloire & le bonheur
d'avoir élevé son fils à l'Empire. Sans la voix
de la Religion que vous avez fait parler en leur
faveur, Ibrahim éprouveroit encore toutes les
horreurs de l'esclavage; & l'ambitieuse Axiane,
sans honneur & sans autorité, languiroit dans
les ennuis du vieux ferrail. Eh bien, jettons-
nous dans les bras de la Sultane; implorons sa
puissance: qu'elle ose pour nous ce qu'elle a osé
quelquefois avec succès pour des hommes à qui
elle ne devoit rien. Peut-être aussi que son am-
bition lui conseillera d'épouser nos intérêts. J'ai
appris de vous qu'Axiane tremble toujours pour
son autorité, lorsqu'elle voit Ibrahim former de
nouvelles amours. La crainte de perdre les rênes
de l'Empire, lui donne le courage & l'adresse
d'éloigner de son fils les beautés les plus écla-
tantes que lui amènent ses esclaves. Le Ciel m'a
donné des charmes assez puissans peut-être pour
me rendre redoutable à la Sultane. Confions-lui

le destin d'Élizene. Heureuse, si ma beauté chasse loin de nous l'orage que mes funestes attraits eux-mêmes nous ont suscité !

Le vieillard demeure surpris de la sagesse de ce dessein. Il ne pouvoit concevoir comment, dans un âge si tendre, après une imprudence aussi éclatante, Élizene avoit pu trouver ce remède à leur infortune : Ma fille, dit-il, ce n'étoit point sans douleur que j'embrassois le parti d'un exil éternel. Mais tu m'éclaires ; je consens de recourir à l'entremise de la Sultane. Espérons qu'elle nous rendra la paix que ce jour nous a ravie.

Ils se livroient l'un & l'autre à l'espoir d'un meilleur sort, lorsqu'une esclave d'Axiane parut aux yeux du vieillard. Il en reçoit un ordre de se rendre, sans différer, auprès de la Sultane, pour une affaire importante. L'espérance qu'avoient conçue Osman & sa fille, se change soudain en une cruelle incertitude. Le Pontife embrasse tendrement Élizene. Le trouble où il la voit plongée, semble ajouter à l'amour qu'il lui porte ; &, contraint de se rendre au Palais impérial, il s'éloigne à regret d'une fille aussi chère.

La Sultane qui savoit éclairer tous les pas de son fils ; (car l'œil de l'ambition est-il jamais fermé !) avoit appris déjà l'entretien qu'avoit eu le Mufti avec sa Hauteffe. L'un des émissaires,

gagés par elle pour veiller fans cesse autour d'Ibrahim , l'avoit instruite , & de l'amour du Sultan , & de la réponse du Pontife. Les charmes ravissans d'Élizene la pénétrent d'un juste effroi ; il lui semble voir sa chute dans l'élévation de cette jeune beauté. Ce fut donc pour prévenir l'une & l'autre , qu'elle voulut fonder le cœur du Mufti sur cet événement. Habile à se contraindre , elle ne laisse éclater au-dehors aucun indice de la crainte qui la dévore en secret ; mais prenant , à l'aspect du Pontife , un visage tranquille & serein , tel que d'une amie tendre dont le cœur va s'épancher : C'est maintenant , lui dit-elle , qu'on peut féliciter Élizene de sa beauté : en effet , son triomphe est achevé : elle monte au rang de premiere Sultane. Ses attraits sont bien dignes de cet honneur. Je vous ai appelé pour vous en témoigner ma joie. Cependant Élizene faisoit votre unique consolation ; votre amour pour elle est cité dans tout l'Empire , comme le plus parfait modele de l'amitié paternelle. Comment donc avez-vous pu vous résoudre si promptement à vous en séparer ? car j'apprends que vous l'avez cédée sans peine à l'amour de mon fils. — Sans peine ! s'écria le Pontife , emporté par sa douleur ; moi ? la céder sans peine ! Eh , Madame , avez-vous pu le croire ? Suis-je capable de ce douloureux

sacrifice, moi qui perdrais la vie au moment que je perdrais Élizene ! — Qu'entends-je , répond Axiane ? Quoi, vous n'adoptez point la gloire qu'on promet à votre fille ! — Non , Madame, non : jamais je ne consentirai à me séparer d'Élizene. Si d'abord j'ai paru céder à la volonté de sa Hauteffe, en lui promettant de vanter son amour à ma fille, c'est que j'ai voulu me donner le temps de détourner mon infortune... Je vous parle avec franchise, Madame, parce que la noblesse de votre cœur m'est connue. Je fais que vous m'avez toujours honoré de quelque estime. Votre bouche a daigné me dire plusieurs fois que mes légers services étoient sans cesse présents à votre pensée ; mais ce ne sont point eux que j'invoque : vos bontés pour moi vous en ont acquittée. Je n'ai plus d'espoir qu'en votre générosité. Prenez pitié d'un malheureux vieillard qui tombe à vos genoux, & qui vous demande de lui conserver le seul enfant qui lui reste. Au nom des cheveux que l'âge a blanchis sur ma tête, au nom des enfants & de l'épouse que j'ai perdus , par ce torrent de larmes dont j'arrose vos pieds, conservez Élizene à ma tendresse ! Ne me laissez point descendre au tombeau , avec le chagrin de l'avoir perdue. Ce service que ma douleur vous demande, ne surpasse point votre pouvoir. Ce ne sera point ici

le premier triomphe que vous aurez remporté sur le cœur d'Ibrahim. Plus d'une fois vous en avez obtenu de pareils sacrifices. Il vous respecte, il vous aime, il vous doit l'Empire & la vie. Tout, en vous, lui parlera en faveur d'Osman. Encore une fois, Madame, conservez ma fille à ma tendresse. Le Ciel vous entendra nommer chaque jour dans les transports de ma reconnaissance ; & lorsque la mort viendra pour mêler ma cendre à celle de mon épouse & de mes enfants, je dirai : C'est à ma Souveraine que j'ai dû le bonheur de mes derniers jours ; que l'Eternel l'en récompense par un heureux Empire & une longue vieillesse.

Ainsi parloit Osman ; & les yeux de ce tendre pere s'étoient changés en deux sources de larmes.

Cependant, il n'étoit pas besoin d'une éloquence aussi pathétique, pour engager Axiane à détourner Ibrahim de l'amour qu'il avoit conçu pour Élizene. La seule ambition lui en avoit inspiré le dessein. A peine elle avoit entrevu les dispositions du Pontife, qu'elle s'en étoit réjouie dans le secret de son cœur. Elle affecta pour le vieillard un intérêt que la pitié ne lui avoit point inspiré ; enfin, elle promit d'employer tout ce que la nature & ses services lui donnoient d'autorité sur son fils : Mais, ajouta-t-elle, vous

avez promis au Sultan d'aller demain lui rendre compte des succès de votre entremise : soyez donc fidèle à votre parole. Dites-lui que la captivité du ferrail épouvante Élizene , que vous n'avez pu surmonter encore sa répugnance pour la solitude ; mais que vous espérez en triompher un jour ; & que sa Hautesse peut se reposer de ce soin sur votre obéissance & votre ardeur à le servir. La réponse d'Ibrahim décidera des moyens qu'il faudra que je prenne. Cependant , consolez vous ; effuyez vos pleurs & ceux d'Élizene : vous ne vivrez point séparés l'un de l'autre. Que l'honneur que je vous accorde de baiser les franges de mon voile , soit pour vous un gage assuré de ma parole. Cette insigne faveur rétablit le calme dans l'ame du Pontife. Il se retire , & se hâte d'aller faire entendre à sa fille le récit de cette scène inattendue.

Osman , de retour dans les bras d'Élizene , se livroit avec elle aux illusions de l'espérance : Enfin , se disoient-ils l'un à l'autre , la Sultane embrasse généreusement nos intérêts. C'en est fait , nous n'avons plus rien à redouter. O mon pere ! ô mon tendre pere , ajoutoit la jeune beauté , votre présence fera encore le charme de ma vie ! Je pourrai me sentir pressée encore dans vos bras ; j'entendrai encore votre bouche sacrée me donner le doux nom de votre fille.

Quel plaisir pour moi, de favoir, d'éprouver que je suis l'unique objet de toute votre tendresse ! O Mahomet ! ô divin Prophete ! je t'ai imploré ; tu m'as secourue ; que ne puis-je t'en rendre de dignes actions de graces !

Le jour suivant venoit de naître , & l'heure à laquelle Osman devoit se rendre auprès d'Ibrahim , étoit arrivée. Le Sultan , loin de prévoir un refus de la part d'Élizene , attendoit l'instant où elle devoit paroître. Accoutumé dès longtemps à voir toutes les femmes se disputer l'honneur de son choix , il ne soupçonnoit point qu'il pût y avoir une seule beauté rebelle à ses empresses. Ce qui lui rendoit sur-tout précieuse la possession d'Élizene , c'étoit la flamme dont il brûloit pour elle. Son cœur avoit bien goûté les plaisirs de la volupté , mais jamais ceux de l'amour. Pour la première fois il en reconnoissoit le pouvoir , & ce nouveau sentiment irritoit son impatience.

Le Mufti , seul & d'un air embarrassé , paroît devant sa Hauteffe. A la vue du Pontife , Ibrahim cherche des yeux l'objet de sa nouvelle flamme ; & , plein d'Élizene , il s'écrie sans la nommer : Où est-elle , Osman ? où est-elle ? Quoi , je ne la vois point avec vous ! quoi , vous m'aviez promis qu'aujourd'hui je la recevrais dans mes bras Me dédaigne-t-elle ?

ou son cœur auroit-il fait choix d'un autre amant ?

Toutes ces questions, qui se pressent & se succèdent en un instant, redoublent l'embarras du Pontife. Il veut parler, & sa langue muette ne trouve aucune réponse. Son silence irrite le despote. D'un œil enflammé il fixe le Mufti, & l'interroge avec une nouvelle rapidité.

Osman se rassure ; il a recouvré l'usage de la voix, & déjà il annonce qu'Elizene s'épouvante de la solitude du ferrail : L'amour dont son maître l'honore, ajoute le Pontife, le rang élevé qu'il lui destine, quoique d'un prix inestimable à ses yeux, n'ont pu triompher encore de son goût pour la liberté. Elle ne voit dans la gloire qui lui est promise, qu'un pompeux esclavage. Mais sans doute que le temps, mes conseils, & ses propres réflexions, vaincront un jour sa répugnance : & je me flatte que ce jour n'est pas éloigné.

Ce discours plongea le Sultan dans une morne stupeur. Il vit ses espérances trompées, à l'instant même qu'il se flattoit de les voir remplies. Son orgueil en est d'autant plus irrité, que c'est le premier refus qu'il dévore. Il change tout-à-coup sa folle tendresse en fureur ; & rompant le silence par un éclat de voix bruyant & terrible : Quelle est donc, s'écria-t-il, cette esclave inso-

lente, qui me fuit lorsque j'abaisse ma grandeur jusques à son néant? Croit-elle que je dévore-
rai dans le silence l'orgueil de son mépris? Ne
fait-elle pas que j'ai sur elle un pouvoir absolu;
que je puis, quand je voudrai, la faire entrer
dans mon lit; & que si je la vois persister dans
ses refus outrageux, je n'ai qu'à dire un mot, &
que c'est fait de ses jours? Et vous, Osman,
songez à la ramener à la raison. Je vous accor-
de, par grace, jusques au retour de la nuit,
pour la sauver d'elle-même. Si vous ne paroîs-
sez alors avec elle.... je ne m'explique point.
Mais vous pouvez trembler l'un & l'autre.
Sortez.

Le Pontife, tout frissonnant de crainte pour
sa fille, s'éloigne, & marche vers l'appartement
d'Axiane. La douleur empreinte sur le front de
ce malheureux pere, en avoit si profondément
altéré les traits, que la Sultane ne put le fixer
sans émotion. Il s'avance vers elle, les mains
étendues : C'en est fait, Madame, c'en est fait.
Ma fille va m'être ravie pour toujours. Ibrahim
menace de me l'arracher. O Dieu! qu'elle vio-
lente colere enflammoit ses regards? J'ai cru que
toute la rage des enfers étoit passée dans son
cœur. Jamais rien de si terrible ne s'est offert à
ma vue. Hélas, comment se soustraire à sa fu-
reur? Le temps presse, Madame; à peine vo-

tre fils m'a-t-il laissé le reste de ce jour pour résoudre Elizene à l'esclavage du ferrail. Tout mon espoir réside en vous seule. Voici le moment de remplir l'auguste promesse qu'a daigné me faire votre bouche sacrée. De quelque passion dont le cœur d'Ibrahim soit tourmenté, vous pouvez, & le passé doit vous assurer de ce succès, vous pouvez changer son ame, & lui faire concevoir des sentimens plus équitables. Daignez lui dire que je touche aux marches du tombeau; que les blessures dont la mort d'une épouse & de quinze enfans a fait saigner mon cœur, ne sont point encore fermées; que d'une famille si chere & si nombreuse, une seule fille me reste, & qu'il veut me la ravir. Ajoutez, Madame; & vous le pouvez, qu'autant j'aime ma fille, autant elle aime son pere. Il connoît, sans doute, l'amour filial & la tendresse paternelle. Ce double sentiment fera peut-être l'adoucir. — Oui, répond Axiane, je vais parler pour vous à mon fils : ou j'aurai perdu tout mon pouvoir sur lui, ou je triompherai de sa passion. Attendez ici ma réponse; je vous la rendrai moi-même. Elle sort, & laisse le Pontife dans une cruelle attente.

La fureur d'Ibrahim, loin de perdre de sa violence, s'irritoit encore par la réflexion : Maître d'un vaste Empire, se disoit-il à lui-même,

je puis faire trembler sous l'effort de mes armes , & l'Asie , & l'Afrique , & l'Europe ; & je ne puis devenir possesseur d'une esclave ! & mon pouvoir se briseroit contre son orgueilleuse résistance ! & je me laisserois flétrir par cet affront ! Suis-je donc assis au trône des Ottomans ? Est-ce à Byzance que de vils sujets ont le droit de résister à leur maître ! Alors il appelle Sélim , le Chef de ses gardes : Tiens prête pour ce soir , lui dit-il , une escorte nombreuse ; & sitôt que la dernière heure du jour sera arrivée , si la fille d'Osman n'est point ici , dans mon palais , va la ravir à son pere. C'est une esclave que je destine à mes embrassements.

Il achevoit de parler , lorsque sa mere parut à ses yeux : Approchez , Madame , & concevez , s'il se peut , la honte d'Ibrahim. J'ai vu la fille d'Osman ; sa beauté m'a séduit ; je l'aime ; son pere lui fait par mon ordre l'aveu de ma tendresse ; il lui propose la couche de la première de mes femmes : & son orgueil m'a répondu qu'elle ne pouvoit recevoir tant de gloire. Eussiez-vous cru trouver jamais tant d'insolence dans une esclave ? Mais j'ai su préparer sa punition. Sélim a reçu l'ordre d'enlever dès ce soir , cette téméraire beauté , malgré ses clameurs & celles de son pere. — L'enlever , répond Axiane ! Mon fils , y pensez-vous ? Ah ! gardons-

nous d'irriter ainsi le Chef de la Religion. Autant ses vertus ont rendu sa personne chère à vos peuples, autant sa dignité rend son pouvoir redoutable. Auriez-vous oublié, Seigneur, que je n'eusse pu jamais vous placer au trône de vos pères, sans les secours de ce vénérable Pontife ? Votre élévation fut bien plus son ouvrage que le mien. Et vous ordonnez de lui arracher une fille qu'il adore, & qui le chérit ? & voilà le prix que vous accordez à des services qui attendent encore leur salaire ? ... Mon fils, vous me lancez des regards sévères ; mon zèle vous irrite ; mais voyez l'intérêt qui me l'inspire, & vous le souffrirez : c'est l'intérêt de votre gloire, celui de votre bonheur, celui même de votre vie. Je fais qu'Osman a l'âme élevée, & que son respect pour le sang de ses maîtres ne s'est jamais démenti ; mais la tendresse qu'il porte à sa fille, est plus grande encore. Pour conserver ce seul enfant qui lui reste d'une immense postérité, il osera tout. Le peuple, les Janissaires, dont il possède le cœur, croyant servir la Religion en vengeant sa cause, marcheront en foule à sa voix. L'histoire de vos ancêtres vous a sans doute appris tout ce qu'osent vos peuples, une fois qu'ils ont rompu le frein de la soumission. Mon fils, ô mon cher fils, accordez cette grâce à votre mère. Promettez-moi de renoncer à l'a-

mour

mour de la fille du Pontife. Je ne vous quitte point que je n'en aye reçu la promesse de votre bouche auguste. Elle se tait, & demeure immobile aux yeux du Sultan.

Ibrahim, sourd à la voix de la pitié, de la nature, de son propre intérêt, Ibrahim aveuglé par sa folle passion, que l'obstacle irrite, Ibrahim, enfin, se souvenant que ses amours ont été vingt fois traversés par sa mere, attache sur elle un oeil farouche, la considere en silence, puis il s'écrie : Quoi donc, vos caprices viendront sans cesse traverser mes desseins ! quoi, ma mere sera toujours mon plus redoutable ennemi ! Si je l'ai souffert jusques à ce jour, je sens qu'en ce moment ma patience est à bout. Il faut m'affranchir de votre empire tyrannique ; vous m'en avez fatigué ; il est temps que j'en termine la durée. La coutume de cet Empire vouloit qu'à mon avènement au trône, vous fussiez reléguée dans le vieux ferrail. Je ne l'ai point fait ; mais vous m'avez rendu sage. Holà ! gardes ! (Les gardes paroissent aussi-tôt.) Allez enfermer Axiane dans le vieux ferrail. Vous balancez ? Faut-il vous le redire ? Oui, Axiane, elle-même.

L'intrépidité de cette femme ambitieuse fut terrassée par la rigueur de cet ordre. La crainte de perdre la liberté & l'Empire, la frappe alors

si profondément , qu'elle oublie son orgueil , tombe aux genoux de son fils , les embrasse , répand quelques larmes ; & , dans cette attitude d'abaissement où elle n'est jamais descendue encore , elle prodigue à son fils les noms d'Empereur & de maître : Je ne suis que votre esclave , dit-elle , & ma liberté & ma vie sont entre vos mains. Jamais je n'ai voulu traverser votre volonté suprême. Si ma conduite fut quelquefois coupable à vos yeux , mon cœur du moins fut toujours innocent : je puis vous le jurer par le grand Prophete & par son tombeau.

La pâleur , les larmes , les prieres , les serments de sa mere , qu'il voit pour la première fois ainsi humiliée , désarment la fureur d'Ibrahim. Il fait signe aux gardes de se retirer : Relevez-vous , Madame , reprend-il aussi-tôt , & ne venez plus me fatiguer désormais de vos conseils importuns ; épargnez-les à mon oreille , ou bien , c'en est fait.... Vous m'entendez ; ne songez plus à vous opposer à mon amour. Elizene m'a plu : je veux en être vainqueur : & je le ferai. Il la quitte à ces mots.

La Sultane ne versoit plus des larmes de tristesse. Le dépit & la rage en avoient tari la source. Ses yeux étincelaient d'un feu sombre , & son ame est en proie à tous les accès de la fureur. Elle jure de venger l'affront dont Ibrahim vient

de la couvrir : Qui ? moi ? dit-elle , je suis tombée à ses genoux ? je les ai baignés de mes larmes ? Pour éviter un éternel esclavage , il a fallu me donner le nom de son esclave ? moi , par qui il regne , & sans qui le sceptre n'eût jamais passé dans sa main ? il m'a ainsi humiliée ! fils ingrat & perfide ; va , je saurai bien t'en punir. Lâche , indigne de l'Empire où je t'ai élevé , qui signales chacun de tes jours par le déshonneur de quelque famille ; tu aimes Elizene ; tu veux en triompher : & moi , je jure que tu ne la posséderas jamais.

En parlant ainsi , elle rentre dans son appartement : Malheureux pere , s'écria-t-elle , en prenant le Mufti à l'écart , que je vous plains ! Ibrahim persévère dans sa folle passion. Ni mes conseils , ni mes prières n'ont pu rien gagner en votre faveur. Il osera tout pour vaincre la résistance d'Elizene. Le dessein en est pris. Une escorte nombreuse a déjà reçu l'ordre de vous l'arracher. Dans cette extrémité , un seul parti reste à votre fille : celui de la fuite. Qu'elle parte , qu'elle s'éloigne , tandis qu'il en est temps encore : je vais lui en ouvrir le chemin. Un navire François s'apprête à faire voile aujourd'hui , dès le retour de la nuit. Allez trouver de ma part celui qui le commande ; il part comblé de mes bienfaits , & il accueillera honorablement

Elizene. Priez ce généreux étranger qu'il la dépose à Rhodes. Le Gouverneur de cette Ile, qui me doit sa fortune, & que vous comptez au nombre de vos amis, la recevra avec distinction, & tiendra son arrivée secrète. Ce parti que je vous propose, coûtera, sans doute, à la tendresse de votre cœur : je le fais, je l'ai prévu ; mais il est nécessaire. Il faut qu'Elizene soit délivrée de tout danger avant que vous puissiez à loisir ordonner de son destin & du vôtre.

A ces mots, elle trace un billet qu'elle adresse au Capitaine François ; & le Mufti, à qui il ne reste plus que ce seul moyen de conserver la liberté d'Elizene, se rend d'autant plus aisément à l'avis de la Sultane, que la veille il l'avoit déjà embrassé de lui-même. Mais il ajoute qu'il est disposé à suivre Elizene dans sa fuite ; que sa fille est trop chère à sa tendresse, pour l'exposer ainsi, seule & sans guide, à son malheureux destin. Il finit par assurer qu'il ne reverra plus les murs de Byzance, tandis qu'Ibrahim y commandera.

La Sultane prévint tous les maux qu'alloit attirer à l'Empire l'exécution de ce projet. Le peuple superstitieux de Constantinople, lui qui croit la prospérité de l'Empire attachée à la présence du Chef de la Religion, se croira menacé du plus grand des malheurs, lorsqu'il apprendra l'absence du Pontife. Il en recherchera la cause ;

& s'il reconnoît qu'il puisse en accuser les persécutions d'Ibrahim, comment arrêter alors les excès du fanatisme ? C'en est fait d'Ibrahim & de sa mere. Il n'est plus de jours pour celui-ci ; pour celle-là, plus d'Empire : un nouveau regne va commencer. Cet affligeant tableau se peint à son imagination en traits de feu, la pénètre de crainte, & prête un nouveau ressort à son éloquence naturelle : Osman, s'écria-t-elle, quel projet désastreux avez-vous conçu ? Voyez tous les maux qu'entraîneroit votre fuite. Aimez-vous si peu cet Empire, que vous veuilliez le livrer à toutes les horreurs d'une rébellion fanatique ? Le sang des Ottomans vous est-il si odieux, que vous souhaitiez de le voir répandre par le peuple ? Vous parlerai-je de moi-même ? Mais non : je n'ai encore rien fait pour vous ; car je compte pour rien l'audace dangereuse qui m'a fait plaider votre cause auprès de sa Hauteffe. Je vous rappellerai seulement la foi que vous avez jurée à mon fils, & , sur-tout, l'intérêt que vous devez prendre au sort de Byzance. Ses propres mains, jusques à ce jour, n'ont-elles point assez déchiré ses entrailles ? Faut-il que le meurtre la désole encore ? Non, non. Vous lui conserverez le Chef de sa loi. Cette grace, j'ose l'attendre, non pour moi, mais pour mon fils & pour ses sujets.

L'excessive tendresse d'Osman pour sa fille ne permettoit point à ce malheureux pere de consentir à la fuite d'Elizene, sans l'accompagner : son cœur n'étoit point fait pour un sacrifice aussi héroïque : Madame, dit-il, pardonnez mon refus. Je fais que vous n'en éprouvez jamais ; & voici peut-être le premier que vous ayiez entendu ; mais mon audace est bien excusable. Je parle à une mere, & son cœur doit comprendre le mien. J'ose donc vous assurer, Madame, que j'accompagnerai ma fille. Avez-vous pu croire qu'Elizene me deviendrait tout-à-coup indifférente ? Car enfin, à moins que mon ame ne se fût dépouillée de tout son amour, pourrois-je consentir à la voir s'éloigner de moi, jeune & belle comme elle est, & sans expérience ? J'y suis résolu, Madame, je pars avec elle, &....

— Partez donc, s'écria la Sultane, en l'interrompant avec précipitation ; partez ; & moi, je vais, dès ce pas, révéler votre fuite & celle d'Elizene à mon fils. Lorsque j'ai embrassé, devant lui, la défense de votre tendresse, mon audace l'a irrité ; mais je puis réparer ce malheur : vous m'en fournissez vous-même l'occasion ; je m'en applaudis. Il est juste que si j'ai perdu pour vous son amitié, ce soit par vous que je la recouvre.

Le Pontife, effrayé de cette menace, arrête

la Sultane , & d'une voix mêlée de sanglots : Qu'allez-vous faire , Madame , & quel est votre projet ? Hélas ! voudriez-vous consommer la perte d'un malheureux vieillard ? Ah ! puisqu'il le faut , j'y consens . . . Que dis-je ? mon cœur n'est point capable de cet effort . . . Mais vous l'exigez , mais si je ne me rends à votre volonté , je perds Elizene pour toujours. Il faut me résoudre à ne la plus revoir. Pere infortuné , quel est mon sort ! pourquoi le Ciel a-t-il prolongé le cours de ma vie ? que ne me l'a-t-il arrachée avant ce funeste jour ! . . . Hé bien , Madame , Élizene . . . oui . . . ma fille . . . elle partira seule. Cruelle séparation , que tu vas me coûter de larmes ! Mais , Madame , il me fera permis de renoncer à ma dignité , dès l'instant que j'aurai trouvé un digne successeur. L'espérance de me réunir bientôt à ma fille , peut , seule , me rendre supportable le chagrin de m'en séparer.

Axiane , loin de s'opposer à ce desir du Pontife , se félicite de l'avoir amené à un conseil avantageux au Sultan , à l'Empire , à elle-même. Cependant comme elle se défie de la faiblesse du Pontife , lorsqu'il verra le départ d'Élizene , l'adroite Sultane le fait jurer par Mahomet & sa loi , qu'il sera fidele à sa parole. A peine le Musti a-t-il prononcé le serment : Al-

lez , dit-elle , allez hâter ce départ douloureux. Encore une heure , & le navire va partir.

Cependant Elizene en proie aux allarmes d'une longue incertitude , attendoit le retour de son pere : O combien il tarde à mon impatience , s'écrioit-elle ! quand apprendrai-je l'arrêt de mon sort ? faudra-t-il , si je veux ne me point séparer de tout ce que j'aime , faudra-t-il que j'aille me cacher , m'enfvelir avec lui , dans la solitude d'un désert ; ou me fera-t-il permis de vivre & de mourir en liberté dans ce palais de mes ancêtres ? O quand viendra mon pere , mon tendre pere , me délivrer de ce doute mortel !

En parlant ainsi , elle tombe dans un morne silence. Rêveuse , elle quitte son siege , & marche à grands pas. Bientôt elle s'arrête , puis se promene encore ; enfin , elle passe , vingt fois dans un instant , du repos à l'agitation , & de l'agitation au repos.

Tandis que son esprit inquiet cherche à pénétrer dans sa destinée , un rayon d'espérance brille tout-à-coup à son imagination. Il lui semble que la longue absence du Pontife est pour elle d'un favorable augure : Si le Mufti , si la Sultane n'eussent point triomphé de sa Hauteffe , le pere d'une infortunée à qui le Ciel ne laisse plus que le secours d'une fuite précipitée , Os-

man feroit déjà venu mettre à profit les instants qui nous restent. S'il tarde à paroître, c'est que l'orage est dissipé. Notre Prophete, attendri par mes larmes, aura pris pitié de mon infortune. Le cœur des Princes est entre ses mains, & son pouvoir aura changé celui d'Ibrahim.

Un peu de calme renaît alors dans son ame, & la sombre tristesse dont son visage étoit obscurci, alloit enfin se dissiper, lorsqu'Osman, pâle, tremblant, & ne respirant qu'à peine, rentra dans son palais : O ma chere, ô ma tendre fille, s'écrie-t-il en accourant vers Elizene; qu'allons-nous devenir ! c'en est fait, notre arrêt est prononcé. Le barbare Sultan a repoussé mes prieres; il a même fermé l'oreille à celles d'Axiane. Sans pitié pour les jours de ma vieillesse, il veut qu'on t'arrache à mes bras; il le veut; il l'ordonne. Obtiendra-t-il ce tyrannique succès? Non. Il te reste le secours de la fuite, pour te conserver à ton pere, à toi-même. Viens, suis mes pas. Le jour va disparoître, & le navire François va mettre à la voile. Tout nous favorise encore. Voici une lettre que la Sultane adresse, en ta faveur, au chef de ce vaisseau. La porte secreete de mon jardin va te rendre au port sans danger; viens, hâte-toi de partir.

Quoiqu'Elizene vît bien la nécessité de quitter une Ville où l'attendoit un éternel esclavage;

quoiqu'elle ne soupçonnât point que son pere eût promis de l'abandonner ; cependant , sur le point de fuir les lieux de sa naissance , lieux toujours chers , auxquels nous lie ou nous ramene sans cesse l'instinct de la nature , elle sentit son ame déchirée d'une douleur aussi vive que profonde. Elle parcourt des yeux le palais : puis tout-à-coup : Il faut donc vous quitter , auguste séjour qui m'avez vue naître , séjour où mon pere me donna le doux nom de sa fille , où je je l'appellai la dernière du nom sacré de pere. Je vais , loin de vous , traîner une vie infortunée , tandis que , dans votre enceinte , tout remplissoit mes jours de bonheur. C'est ici , ô mon pere , que nous nous sommes promis vingt fois de ne nous séparer qu'à la mort. C'est-là que mes heureux soins vous ont rendu la vie , qu'alloit vous ravir la douleur d'avoir perdu votre épouse. Dans ce cabinet solitaire , vous m'avez appris à bégayer la loi de notre Prophete ; vous me l'avez expliquée , vous en avez fait goûter les préceptes à mon jeune cœur : & maintenant il faut dire à ce palais un éternel adieu ; il faut s'en exiler en secret , pour aller vivre errants & vagabonds , ainsi que de vils coupables. Fuyons donc , puisque notre sort l'ordonne : dérobons-nous à la tyrannie. Du moins le Ciel laisse-t-il quelque consolation à mon infortune : il me

conserve l'auteur de mes jours; nous resterons attachés l'un à l'autre par un nœud qu'on ne peut rompre. En quelque lieu que la fortune nous conduise, dans le climat le plus éloigné, dans le désert le plus sauvage, dans la caverne la plus impénétrable, je serai toujours dans les bras de mon pere; je pourrai donner à sa vieillesse les soins que je lui rendois dans Byzance.

Osman demeure immobile & muet à cette réponse. Contraint de dissiper la flatteuse erreur où se livre Elizene, il hésite, il balance; car lui dire qu'elle doit se résoudre à s'arracher des bras de son pere, c'est enfoncer le poignard dans le cœur de sa fille; il le fait, & pourtant cette cruauté est nécessaire. Après un instant de combat entre sa tendresse & la nécessité, il ouvre la bouche pour faire ce cruel aveu, & sa langue reste comme attachée à son palais. Il pousse un profond soupir, se détourne, & des larmes coulent en abondance de ses yeux. Cependant il tente encore de maîtriser sa douleur; & ce nouvel effort, également inutile, ne sert qu'à le mieux convaincre de sa foiblesse. Bientôt il ramene ses tristes yeux sur Elizene. Elizene, de son côté, attache ses regards sur le front de son pere, & tous les deux, emportés par le même mouvement, ouvrent leurs bras en silen-

ce, se précipitent l'un vers l'autre, & se tiennent étroitement embrassés.

Tandis que dans cette attitude attendrissante, ils épanchent en liberté la douleur de leur ame, le Pontife se rappelle que le navire François va partir, & la garde du despote arriver. A ce double souvenir, un frisson universel parcourt tous ses membres, & les arrose d'une froide sueur qui ressemble à celle de la mort. Puis fortant tout-à-coup de ce muet accablement, il s'arrache des bras d'Élizene, & s'écrie : O ma fille, ô ma tendre fille ! Tu ne connois pas encore tout l'excès de notre infortune. Juste Ciel ! est-il vrai que j'aye promis à la Sultane ?... Non ; je n'ai rien promis ; non, mon cœur démentoit ma bouche. Qui ? moi ? je vivois séparé de ma fille ? je l'abandonnerois à des mains étrangères ? Ah ! puisse la foudre céleste écraser plutôt ma vieillesse ! Viens, suis-moi, chere Élizene ; marchons ensemble vers le navire, & partons, malgré tous mes serments.... Qu'ai-je dit ? que vais-je faire ? Arrête, Osman, arrête ! quoi ! le Chef, le pere des fideles croyants fouilleroit sa vertu par un honteux parjure ! il fouleroit aux pieds, & le nom de l'Eternel, & celui de son Prophete par qui je viens de jurer ? Cruelle alternative ! il faut me résoudre, ou à perdre ma fille, ou à vivre sans honneur aux yeux du

Ciel & des hommes. Ce premier sacrifice déchirera mon cœur, & finira sans doute ma vie; mais le second pèse trop à ma vertu. Osman ne fera jamais parjure; il ne peut l'être. O ma fille! plutôt que d'accroître ma foiblesse par tes larmes, par la douleur profonde où je te vois abymée, arme-toi d'un peu de constance, & rassure mon courage par ton maintien & par tes discours. Songe que nous ne vivrons pas toujours éloignés l'un de l'autre. Accorde-moi le temps nécessaire pour me choisir un digne successeur au suprême Pontificat, & je te rejoins pour ne nous séparer jamais.

Il se tait; & sa fille, le désespoir imprimé dans tous les traits, s'élance vers le Pontife, & s'attachant à son sein, qu'elle presse de ses bras rendus plus forts par la douleur: C'en est fait, s'écria-t-elle, me voici pour toujours attachée à mon pere. Il a pu vouloir m'abandonner; mais cet exemple n'est pas fait pour Élizene. Ou vous me suivrez dans ma fuite, ou je meurs à vos yeux. Qu'ils viennent les barbares ministres de la tyrannie d'Ibrahim, qu'ils viennent, & s'ils le peuvent, qu'ils m'arrachent à votre sein.

Comme elle prononçoit ces mots, le Musti se détourne, & prête l'oreille. Il entend dans la cour de son palais un bruit d'armes, mêlé d'une

confuse clameur : Nous sommes perdus , ô ma fille. Voici , voici les odieux satellites du fer-rail.

Il ne se trompoit point. Sélim marchoit à leur tête. Ce chef d'un peuple d'esclaves qu'aucun des deux sexes n'avoue , étaloit une insolente férocité , & remplissoit l'air des cris menaçants. A l'approche du danger , la crainte & la tendresse d'Osman redoublent. Il ne voit plus que l'éternel esclavage de sa fille , & cette image déchirante ferme son cœur à toute autre considération. Le serment solennel , dont il s'est lui-même enchaîné , n'est plus un lien pour lui ; il le brise ; & saisissant par la main sa fille qu'il entraîne : Partons , s'écria-t-il , partons ; je consens à te suivre : les sombres détours du jardin cacheront notre fuite. A ces mots , ils marchent l'un & l'autre à grands pas , & s'avancent à travers les allées les plus obscures. Cependant le souffle le plus léger du vent qui balance le feuillage , le plus foible bourdonnement de l'insecte qui se cache & rampe sous l'herbe , tout porte le trouble au cœur des deux infortunés ; tout les glace de crainte. Il leur semble que les satellites d'Ibrahim les poursuivent à la trace , les pressent , les environnent , & sont près de les saisir. Dans cette affreuse incertitude , ils arrivent à une porte secrète , l'ouvrent & la franchissent. Leur ame ,

alors , se livre à l'espoir d'échapper à tout danger. Pour arriver au port , il ne leur reste plus qu'à traverser l'épaisseur d'un taillis d'environ cent pas d'étendue. Ils en sortent , & déjà leurs yeux découvrent , & le port , & la vaste plaine des mers. Mais , juste Ciel ! quel objet frappe en même-temps leur vue ? Le pavillon François , déployé tout entier , flottoit au gré du vent , & le navire , emporté d'un cours rapide , fuyoit loin du rivage. O funeste départ , que tu vas coûter de larmes ! La force les abandonne ; ils tremblent sur leurs genoux ; ils tombent dans le sable , & , vaincus , épuisés par la douleur , y restent sans mouvement.

Après quelques instans d'une foiblesse aussi profonde , le Pontife ouvre le premier son œil encore éteint ; il voit sa fille pâle & défigurée par tous les traits de la mort. Le desir de la rendre à la vie , réveille toutes les forces du vieillard ; il se penche sur ce corps à demi-glacé , en soulève dans ses bras la tête défaillante , & souffle sur elle en haletant. La douce chaleur de son haleine & les larmes dont ses yeux baignent le visage d'Élizene , lui rendent à moitié l'usage du sentiment. Elle étend les bras , ouvre une foible paupière qu'elle referme soudain , & poussant un douloureux soupir : Où suis-je ? quelles mains ont pris soin de me ranimer ? —

C'est moi , c'est Osinan : O ma chere fille , reconnois ton pere — Mon pere , s'écrie-t-elle , en l'interrompant , égarée par la terreur dont son esprit est agité ! Eh bien , cruels , m'avez-vous pour toujours ravie à mon pere ? Que ne m'arrachiez-vous plutôt la vie ! ou rendez-moi mon pere , ou plongez le poignard dans mon cœur. — Reprend tes sens , chere Élizene ; tu ne m'es point ravie. Je jouis encore du bonheur de te voir , de te presser dans mes bras ; ouvre les yeux , & reconnois Osinan.

Élizene , entièrement revenue à elle-même , se relève , & , tremblante encore , imprime mille baisers sur les mains du Pontife. Mais celui-ci , quoiqu'ému jusques aux larmes de ces témoignages d'un tendre amour , loin de permettre à sa fille de se livrer à de pareils transports : Tout chemin à la fuite nous est fermé , s'écriait-il ; & si nous demeurons plus long-temps sur ce rivage , l'escorte de Sélim , obstinée à nous poursuivre , viendra nous y découvrir. Tâchons donc de nous soustraire à leurs recherches. Je connois dans ce bois une grotte souterraine , ignorée du reste des mortels. Là , pendant les derniers troubles dont cet Empire fut agité , je me dérobai avec l'aîné de mes enfants , à l'œil cruel de mes ennemis ; & lorsque j'en sortis , tous les dangers avoient disparu. Hélas ! sans

doute, je n'aurois eu qu'à m'applaudir de mon stratagème, si la mort eût voulu n'y point frapper ton frere ; mais la cruelle n'épargna point sa jeunesse. Il mourut dans cette caverne ; & ces mains, qui n'avoient pu retenir son ame, creuserent sa tombe, sur laquelle j'élevai un monument informe de pierres grossièrement assemblées. Viens, ma fille ; suis mes pas dans cette retraite ; que j'y sauve ton innocence & ta liberté, jusques au jour où nous pourrons mettre, entre nous & Byzance, la vaste étendue de mers. En parlant ainsi, il entraînoit sa fille dans l'épaisseur du bois.

Cette grotte étoit située au pied d'un rocher, environné de tous côtés de broussailles épaisses, qui en déroboient l'étroite ouverture. Le Pontife écartoit d'une main les ronces dont le passage étoit environné, & de l'autre, il conduisoit sa chere Élizene, en l'exhortant à le suivre sans crainte dans ce lieu ténébreux. L'entrée en étoit si basse, que d'abord ils furent obligés de marcher presque en rampant. Mais la voûte s'élevant à mesure qu'ils avançaient, ils marcherent ensuite avec plus de facilité. Ils s'arrêtèrent aux pieds du monument, placé vers le centre de la grotte, où régnoient par-tout d'épaisses ténèbres. Au milieu de cette nuit profonde, Élizene ne put se défendre d'un mouvement de terreur.

Elle se tenoit fortement attaché de ses deux mains, à la main de son pere, qui s'affit enfin avec elle sur la mouffe, dont étoit revêtue la base du tombeau. A peine s'y furent-ils reposés, qu'un bruit vint les frapper. Ils prêtent l'oreille, & reconnoissent que les gardes, conduits par Sélim, sont répandus dans le taillis. Élizene & le Pontife les entendent se dire les uns aux autres : Elle nous est échappée ; mais ce bois la cache sans doute : cherchons de tous côtés avec soin. Sélim qui prévoyoit à quel excès de fureur s'emporteroit le tyran, lorsqu'il apprendroit la fuite de son amante ; Sélim, depuis long-temps, le ministre odieux des plaisirs de sa Hauteffe : Qu'aucune haye, s'écrioit-il, qu'aucun buisson ne se dérobe à vos recherches. Songez, mes amis, songez que du succès de nos soins dépendent notre vie ou notre mort. Vous connoissez Ibrahim, & savez combien il est soupçonneux ; il vous accuseroit d'avoir trahi sa volonté.

A cette voix de Sélim, les satellites furieux redoublent de vigilance ; & la malheureuse Élizene sent redoubler sa terreur. Elle se persuade que déjà sa retraite est pénétrée, que déjà Sélim l'arrache au Pontife, & l'entraîne au Sultan. A cette image, elle se rejette dans les bras de son pere ; & là, d'une voix étouffée qu'entrecou-

pent mille sanglots : Il arrive ce fatal instant de notre séparation , ô mon pere ! il est arrivé. Les barbares vont m'arracher , & pour toujours , à votre tendresse. Voici les dernieres paroles que ma bouche doit vous faire entendre ; voici les derniers embrassements que je pourrai vous donner , ô mon pere ! les entendez - vous , les cruels ? Ils s'arrêtent à la porte ; ils entrent ; ils arrivent. C'en est donc fait , Élizene est esclave , & ses yeux ne reverront plus le respectable auteur de ses jours ; son cœur ne palpitera plus contre le vôtre. Et toi , mon frere , toi , dont les cendres*reposent dans cette ténébreuse enceinte , perce le monument qui te couvre , & viens m'entraîner avec toi dans le séjour de la mort ; viens ; il me fera plus doux de mourir , que de vivre loin de notre pere , dans les ennuis d'un éternel esclavage.

En parlant ainsi , la source de ses larmes ne tarissoit point. Jamais elles n'avoient coulé sur son visage plus rapides ni plus brûlantes. Le Pontife , qui , à chaque parole de sa fille , sentoit la blessure de son cœur cruellement déchirée , étoit hors d'état d'apporter à tant de douleurs la plus légère consolation. Partagé entre son trouble & l'attention qu'il prête au bruit qui roule autour de la caverne , il garde un pénible silence. Mais le bruit s'accroît & semble s'approcher.

Alors il commence à craindre, autant qu'Elizene, que sa retraite ne soit enfin découverte. La confiance abandonne son ame, & tous les membres du vieillard sont agités comme d'un mouvement convulsif. Elizene les sent palpiter sous sa main; & plus ce mouvement la repousse, plus elle s'attache à son pere. Mais le sujet de leur crainte disparoit. Les gardes, après une longue, mais inutile recherche, abandonnent le bois. Ils ont tout à redouter de la colere d'Ibrahim; & leur chef, plus tremblant qu'eux & plus tremblant qu'eux-mêmes, n'ose les ramener au palais.

Suivi de sa troupe en désordre, il marchoit à pas lents & tout pensif, lorsqu'il parvint à l'endroit même où le Pontife & sa fille étoient tombés évanouis sur le sable. Là, s'offre à ses regards un turban fouillé de poussiere, & une lettre dont le sceau n'a point encore été brisé. A la hauteur du turban, il reconnoît celui que doit porter le Chef de la Religion, & s'écrie qu'il appartient au Mufti. Il porte ensuite les yeux sur la lettre, & il la voit empreinte du sceau de la Sultane mere. D'abord il ne fait ce qu'il doit croire de cette double rencontre. Il attache de nouveau ses regards sur la lettre, & voit qu'elle est adressée à un François, le chef du navire qui vient de partir. Tant d'objets

réunis lui font soupçonner quelque mystère , dont le Sultan doit être instruit sans doute , & qui méritera peut-être à lui comme à toute sa troupe la clémence d'Ibrahim. Cette pensée , qu'il se hâte de communiquer à ses soldats , les rassure ; leurs fronts se dérident ; ils précipitent leur marche , & déjà rentrent au ferrail.

Ibrahim , dans une orgueilleuse impatience , attendoit Elizene : Je vais donc la tenir sous mon pouvoir , cette dédaigneuse beauté. Elle va céder à mon amour ; trop heureuse , qu'à ce prix , je veuille bien lui pardonner sa résistance criminelle ! Elle craint l'ennui du ferrail ! eh bien , sa fierté mériteroit qu'Ibrahim , sans pitié pour elle , l'y abandonnât. Oui , je devrois , pour la punir , chercher à les accroître. Mais qu'elle cesse de m'opposer , & ce dégoût insultant , & je ne fais quel fol amour pour son pere ; dès-lors je m'étudie à combler ses jours de bonheur. Mes trésors & ma confiance payeront. . . . J'entends du bruit. . . C'est la voix de Sélim. Il me l'amene : mon triomphe est donc assuré !

Sélim paroît. On voit dans ses mains le turban & la lettre que lui a fait rencontrer le hasard. Cependant aucun de ces deux objets n'attire les regards du Sultan. Il cherche Elizene au milieu des lances & des piques dont la troupe est armée. Sa bouche s'ouvroit déjà

pour la demander , lorsque Sélim le prévenant : Seigneur, quand nous sommes arrivés au palais du Mufti, le Pontife & sa fille avoient déjà pris la fuite ; & , pour comble d'infortune , nous n'avons pu découvrir la trace de leurs pas. Seulement , au rivage de la mer, où nous avons pensé qu'ils fuyoient , j'ai trouvé , à demi-cachés dans le sable, & le turban du Mufti, & cette lettre, que ma fidélité s'est hâté de vous rendre, J'ai pensé qu'elle pourroit vous donner quelque lumiere utile à votre amour.

Ibrahim, dont la confusion en ce moment égale la colere, garde un farouche silence, & prend la lettre. Son œil a déjà reconnu, & l'écriture, & le sceau d'Axiane. Je ne fais quelle voix crie au fond de son cœur qu'il va trouver sa mere coupable. Il ouvre cette lettre fatale, & lit. A mesure qu'il la parcourt, les traits de son visage s'alterent par degrés : ils pâlisent & s'enflamment tour-à-tour. Là plus noire fureur se peint dans ses regards effarés ; puis tout-à-coup : Courez vous saisir d'Axiane ; oui, hâtez-vous de l'amener à votre maître. N'écoutez, ni ses clameurs, ni ses prieres, ni ses larmes : je ne vous laisse qu'un instant pour m'obéir. Sélim & sa cohorte sortent en foule, & précipitent leurs pas vers l'appartement de la Sultane.

Elle se croyoit alors échappée au péril que

redoutoit son ambition , celui de voir Elizene dans les bras de sa Hauteffe ; & , ne doutant point de l'heureux succès de sa lettre , son cœur s'applaudissoit , & de l'éloignement d'une rivale dangereuse , & de la vengeance qu'elle tiroit de l'affront que son fils , ce jour-là même , l'avoit contraint de dévorer : Déjà le navire s'éloigne de ces bords , se disoit-elle , & le Mufti viendra bientôt me rendre compte du départ de sa fille. Ibrahim, Ibrahim, apprends à connoître ta mere. Je l'avois juré , que tu ne posséderois jamais Elizene : tu vois maintenant si je suis fidelle à ma parole.

A peine elle achevoit , qu'elle voit son appartement se remplir de gardes. Ni les graces majestueuses qui respirent sur le front de leur Souveraine , ni les cris redoublés dont elle frappe les voûtes du palais , rien ne peut suspendre un seul instant la brutale insolence de cette soldatesque. Elle se croit assez autorisée par le courroux du Sultan , à ne point ménager Axiane. Les Sateélites se jettant sur elle , l'enchaînent , & l'entraînent plutôt qu'ils ne la conduisent vers Ibrahim.

Celui-ci , dont la fureur s'irritoit par la réflexion , se promenoit à grands pas , impatient de signaler sa rage sur sa mere elle-même. Son œil étinceloit d'un feu sombre , il grinçoit des

dents, & l'écume étoit prête à sortir de sa bouche : Monstre d'ingratitude, s'écrioit-il, c'est donc à toi que je suis redevable de la perte de tout ce que j'aime ! Oui, c'est toi qui me l'arraches impitoyablement. Parois donc, & mon bras pour toi ne fera pas moins impitoyable. Il se tait à ces mots, & continue à se promener, toujours plus furieux. Bientôt il entend ses gardes qui amènent Axiane. Il tire alors du fourreau le poignard toujours attaché à son côté, & le bras armé de ce fer étincelant, il s'avance vers sa mere.

Mais, tout-à-coup, une force inconnue enchaîne sa rage. A la vue de celle à qui il doit, & le jour, & l'Empire, la nature reprend sur lui tous ses droits. Il s'arrête, & son bras reste suspendu. Puis honteux & courroucé contre lui-même, il jette loin de lui le poignard, & d'une voix étouffée : Hé bien, je t'obéis, ô nature ! Oui, puisque tu l'ordonnes, je consens à lui laisser la vie ; mais il faut un supplice à son crime : & s'adressant à sa mere, en lui rendant la lettre : Prends, lis & confesse que l'éternel esclavage du ferrail est encore pour toi un châtiement trop doux. Gardes, qu'on l'y conduise. Il dit, & s'éloigne d'elle à grands pas.

Tandis que, toujours en proie à sa sombre fureur, Ibrahim ordonne qu'on répande secrètement

ment des émissaires autour du palais d'Osman, afin qu'ils viennent, le jour suivant, rendre un compte fidele de tout ce que leurs yeux pourront y découvrir pendant la nuit, Axiane, déjà rendue à la captivité du ferrail, accusoit le Musti d'une insigne trahison : Est-il possible, disoit-elle, est-il bien possible qu'avec tous les dehors de la vertu, on soit aussi perfide ! Il m'a trompée ! eh pouvois-je ne l'être pas ! Osman, Osman ! non, jamais, je ne t'aurois cru d'intelligence avec mes ennemis... Sa douleur, ses prieres, ses larmes étoient donc feintes ! Il projettoit ma ruine, & sur elle, il fondeoit l'élévation de sa fille. Qu'il s'applaudisse : tout lui a réussi. Elizene est au faite de la gloire ; & moi, puis-je y penser sans frémir ! je suis tombée dans l'abyme du malheur & de l'ignominie.

La nuit la plus profonde avoit remplacé le jour, & les deux infortunés, que la grotte avoit soustraits à la poursuite de Sélim, délibéroient entr'eux sur les moyens les plus favorables à leur évasion. Après s'être long-temps consultés, ils décidèrent enfin que le Pontife devoit retourner à son palais, reparoitre sans crainte à Byzance, & semer le bruit qu'il en avoit éloigné sa fille. Ils convinrent encore qu'Elizene recevrait de lui, chaque nuit, les aliments nécessaires à sa subsistance, jusqu'à ce qu'ayant gagné par

des largeffes le chef d'un nouveau navire, ils puffent enfin partir en fecret, fans trouble, & chargés de leurs tréfors les plus précieux.

Après avoir embraffé l'un & l'autre ce fage parti, l'heure fatale de leur féparation arrive. Quel que douloureuse qu'elle fût à leur cœur, il fallut bien fe foumettre au fort cruel qui l'avoit ordonnée. Le Pontife s'éloigna vingt fois d'Elizene, & vingt fois revint auprès d'elle : Loin de ton pere, feule, avec tes ennuis, ô ma fille ! tu vas refter enfevelie dans la profondeur de cette demeure ténébreufe. Juſte Ciel ! quel crime avons-nous donc commis, & ma fille & moi-même, pour nous frapper avec tant de rigueur ? . . . Mais que dis-je ? Tu pleures, Elizene, tu trembles dans mes bras. Ah ! de grace, arme-toi de courage ; fonge que ton pere ne te quitte que pour te rejoindre bientôt, & ne plus t'abandonner enfuite. Alors il mêle de nouveau ſes pleurs aux larmes d'Elizene, ſe tait ; puis, tout-à-coup, s'arrache à ſa tendreſſe, & fort de la grotte, tout tremblant de douleur & d'épouvante. Son retour ramena le calme & la joie dans ſon palais, où régnoient avec un morne ſilence, & le trouble & le deuil.

Le jour avoit reparu, & le peuple Byzantin, déjà en allarmes, ſ'afſembloit en foule dans les rues & dans les places publiques. Inſtruit de la

fuite du Pontife, & n'en sachant point le retour, il blâmoit hautement la tyrannie de sa Hauteſſe, qui avoit contraint le Chef de la Religion de prendre la fuite. Leur imagination effrayée voyoit dans cet événement la ruine entière & prochaine de l'Empire : C'en eſt fait, s'écrioit-on de toutes parts, nous allons devenir la proie des infideles. L'Empire Ottoman ſuccombe ; il eſt détruit, puisſque Byzance a perdu le Muſti.

Un événement aſſez ordinaire, mais que le Turc ſuperſtitieux regarde comme le préſage des plus grands malheurs, le plongeoit encore plus avant dans cette crainte imaginaire. L'aſtre de la nuit venoit de ſouffrir une longue éclipse : O Ciel ! s'écria tout-à-coup le plus fanatique, écarte loin de nous le déſaſtre que nous amene ta colere. Ou rends-nous le Pontife, ou permets que nous immolions le tyran dont la cruauté nous a précipités dans l'abyſme.

Le tumulte redouble alors, l'eſprit de ſédition pénètre dans tous les cœurs. On marchoit enfin vers le palais impérial pour l'aſſiéger, en brifer les portes, & en arracher Ibrahim, lorsque le Pontife, inſtruit de la ſédition & du motif qui l'avoit excitée, auſſi tremblant pour les jours de ſon Prince que pour le bonheur de l'Empire, ſortit précipitamment de ſon palais, & courut ſe mon-

trer au peuple déjà répandu sur la place immense, au fond de laquelle est bâti le ferrail. Du plus loin que sa voix put se faire entendre : Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez : voici votre Pontife ; Byzance ne l'a point perdu : reconnoissez Osman. Au son de cette voix, la foule séditieuse tourne la tête ; & la présence du Mufti, en la comblant de joie, la rendit presque immobile. Ensuite, son éloquence ardente & persuasive fit parler si hautement les droits sacrés du sang Ottoman, & le respect dû à ce sang vénérable, qu'il terrassa l'audace des séditieux.

Tandis que le généreux Osman plaidoit ainsi la cause de son Prince, Ibrahim, retiré dans le secret le plus profond de son palais, où le bruit de la sédition n'étoit point arrivé encore jusques à son oreille, mais où ses émissaires, dès la renaissance du soleil, l'avoient instruit du retour du Pontife, Ibrahim avoit ordonné à ses gardes d'aller se saisir du pere d'Elizene. Il étoit résolu, ou de le contraindre à révéler la retraite de sa fille, ou de l'envoyer à la mort, s'il s'obstinoit à se taire.

Les gardes chargés de cet ordre alloient sortir du palais, lorsqu'ils virent la place couverte d'une immense multitude, qui prêtoit en silence une oreille attentive à la voix du Pontife. Ce spectacle les frappe d'étonnement & d'épou-

vante. Ils rentrent précipitamment, & retournent auprès de sa Hauteſſe l'inſtruire de ce qu'ils ont vu. Cette nouvelle glaça le Sultan d'un ſi grand effroi, que ſes yeux ſe troublèrent, & qu'il perdit à moitié l'uſage de la voix. Il crut long-temps que l'heure étoit arrivée où il alloit perdre, & l'Empire & la vie. Cependant, comme il vouloit reculer l'inſtant de ſa perte, il ordonnoit qu'on armât les Icoſlans, les Amazoſlans, les Boſtangis & les Beltagis, quand l'un des gardes, envoyés pour enlever Oſman, Aza, qui s'étoit mêlé à la foule, dans l'intention de recueillir toutes les circonſtances de cet événement, rentra, & vint annoncer à ſa Hauteſſe que le Pontife avoit apaisé la ſédition qui s'étoit élevée en ſa faveur.

L'effroi d'Ibrahim s'évanouit avec le danger. Cependant, devenu plus ſage & plus circonſpect, par le péril que viennent de courir & ſa puiſſance & ſa vie : N'agiſſons plus à force ouverte contre le Pontife. Recourons à l'adreſſe; elle peut me rendre poſſeſſeur d'Elizene. Il faut, ajouta-t-il, en ſe tournant vers Sélim, il faut investir le Muſti d'un ſi grand nombre de ſurveillants, qu'aucune de ſes actions n'échappe à ta vigilance. Ne te laiſſe rebuter, ni par la difficulté de l'entreprise, ni par la longueur du temps. Prodigue, & la priere, & la menace, &

mes plus grandes richesses : je t'avouerai de tout. Si jamais la retraite de cette audacieuse beauté m'est connue, mon pouvoir saura bien l'en arracher.

Sélim, trop fidele à servir son maître, eut bientôt rassemblé d'infâmes émissaires vendus à la tyrannie, & témoins assidus des pas du Pontife. L'or du ferrail pénétra jusques dans le palais d'Osman, & corrompit les plus fideles serviteurs de ce malheureux pere. Mais en vain tous ses discours sont recueillis, toutes ses démarches observées : rien ne trahit le secret de sa tendresse. Ce n'est qu'au milieu des ombres de la nuit, lorsque tout son domestique le croit profondément endormi, lorsque le sommeil regne avec le silence dans la vaste étendue de son palais, qu'il se rend, par les sentiers de son jardin, à la caverne où languit Elizene, & que ses mains tremblantes apportent à l'infortunée les aliments qui la conservent à la vie, ou plutôt à la douleur.

Le cinquieme jour, depuis la sédition, venoit de paroître, & la retraite d'Elizene étoit encore enveloppée d'un secret impénétrable, lorsque la voix publique instruisit le Pontife, qu'un second navire François devoit, dès le matin du jour suivant, faire voile vers l'Egypte. Osman se persuade que le Ciel lui présente

enfin l'occasion qu'attendoit son impatience. Irrait-il, cependant, trouver lui-même le Capitaine de ce navire, pour obtenir de sa générosité qu'elle favorise un couple de malheureux ? Mais il ne doute point que la bassesse & la tyrannie n'aient acheté des yeux chargés de rester incessamment ouverts sur sa conduite. Son ame flottante ne fait à quel parti s'arrêter. Il n'en est aucun qu'elle n'adopte, & ne rejette tour-à-tour. Le vénérable Pontife appelle le chef de ses esclaves, le vieux Acmet, qui, depuis quarante ans, possédoit toute la confiance de son maître, & l'avoit méritée. Mais hélas ! peut-on compter sur une ame avilie par l'esclavage, l'esclavage, ce destructeur de toutes les vertus ? Acmet est le premier que Sélim cherche à corrompre par l'appas d'une brillante fortune à la Cour d'Ibrahim : & l'ambitieux Acmet est déjà corrompu. Il ne voit plus que des honneurs & des richesses ; & cette brillante perspective l'arrache aux intérêts d'un maître vertueux, pour le dévouer tout entier aux coupables projets d'un tyran.

Acmet, déjà traître par le desir, paroît aux yeux du Pontife qui l'appelle, & lui dit : O toi, si long-temps le fidele & zélé confident de toutes mes pensées, mon cher Acmet, je t'ai choisi pour un important ministère. C'est de toi que mon maître attend le bonheur de ses jours. Oui,

c'est dans tes mains que je dépose le plus cher de tous mes intérêts. Ces paroles , en piquant la curiosité du perfide , lui donnerent l'espérance de connoître enfin un secret qu'il avoit promis de révéler , s'il pouvoit jamais le surprendre. Il déguise , toutefois , sous un visage soumis & affectueux , la trahison que son cœur médite , & s'incline aux pieds du Pontife. Celui-ci le relève aussi-tôt , & le presse d'aller trouver secrètement le Capitaine François , de lui demander une double place , dans son navire , pour deux infortunés : Prononce , même , tu le peux , le nom d'Osman & celui d'Elizene. Ma franchise ne me fauroit être funeste : je puis reposer toute ma confiance sur la générosité François. Si ta demande reçoit une réponse favorable , comme je n'en puis douter , demain , avant l'aurore , je me rendrai avec ma fille au navire , par le tail-
lis qui tient à mes jardins. Tu prendras soin de t'y rendre toi-même avec une cassette que je te remettrai , & dans laquelle je vais enfermer tout ce que je pourrai sauver de ma fortune. Il n'est pas nécessaire qu'Osman te recommande un silence profond sur ce qu'il vient de livrer à ta foi. Pars à l'instant , & reviens bientôt : ta liberté , avec une partie de mes richesses , fera la récompense de ce dernier service.

Le perfide s'éloigne à ces mots. Au-lieu de

tourner ses pas vers le port, il entre dans le palais impérial, & déjà Selim est instruit des secrets du Pontife; déjà, même, il les révèle à sa Hauteſſe. On arrête qu'Acmet, en se dispensant d'aller trouver le Capitaine étranger, doit porter à son maître une réponse favorable; que dans tout le reste il lui fera fidele. Pars, Acmet, lui dit le Sultan, aux yeux duquel Sélim l'avoit fait paroître, &, dès le jour suivant, je te place, auprès de moi, dans un rang distingué.

Cependant, le Pontife, qui ne vouloit pas que sa fuite exposât de nouveau ni les citoyens de Byzance, ni les jours d'Ibrahim, cherchoit à se nommer un successeur agréable à tout l'Empire. Il consulta long-temps sa Religion & sa prudence : & l'une & l'autre le dirigent. Guidé par elles, il confie au papier, & son abdication tout ensemble, & le choix qu'il a fait. Mais il diffère, pour les envoyer, jusques à l'instant où le navire sera prêt à recevoir Elizene. Acmet, alors, ira, par son ordre, les remettre aux mains de celui qu'il appelle au suprême Pontificat.

Il achevoit à peine, lorsqu'il vit reparoître son esclave. La réponse qu'il reçoit le comble de joie. Hélas ! il ignore le piège qui l'attend, & le nouveau poids que le sort ajoutera bientôt à ses malheurs.

La nuit arrive ; & fitôt que le sommeil regne dans Byzance , le Pontife acheve les apprêts de son départ. Fidele à sa promesse , il rend Acmet à la liberté , le comble de mille riches présents ; ensuite , lui confiant une cassette , dans laquelle il renferme tout ce qu'il peut emporter d'or & de pierreries : Va te reposer quelques heures , lui dit-il , & tu viendras ensuite , avant la fin de la nuit , m'attendre avec ce précieux dépôt sur le rivage de la mer , à l'entrée du bois. Va , mon cher Acmet , & n'oublie jamais un maître qui voudroit pouvoir récompenser plus richement ta fidélité.

Ces dernieres paroles jetterent le trouble dans le cœur du perfide ; le remords y pénètre ; l'esclave pâlit : l'aveu de sa trahison est déjà dans sa bouche ; mais tout-à-coup la chimere de l'ambition étouffe ce reste de vertu ; elle enchaîne la langue du coupable , & l'oblige de se retirer plus criminel encore.

Cependant le Mufti , pressé de rejoindre sa fille , abandonne son palais , & lui dit un éternel adieu. Il sort , plus que jamais frissonnant & troublé. La crainte , qui , depuis long-temps agite son ame , redouble à mesure qu'il approche du moment où il n'aura plus rien à redouter. Il arrive à la caverne ; & l'heureux succès de sa marche , & , sur-tout , la présence & les

tendres careffes de fa fille , diffipent une partie de fon inquiétude : Encore trois heures , dit-il , & nous voilà pour toujours arrachés au danger. Unis à jamais l'un à l'autre , nous allons oublier Ibrahim & fon tyrannique amour. Elizene apprend alors tout ce que fon pere a mis en ufage , pendant cette journée , pour difpofer leur fuite & la rendre fecrette.

Tandis que leur ame nourrit la plus douce efpérance , & qu'ils s'entretiennent du bonheur de tromper la pourfuite jaloufe d'Ibrahim , arrive le moment de fortir de la grotte , pour marcher vers le navire. Le couple infortuné fe leve , & les bras & la bouche collés fur le monument funebre , où reposent des cendres cheres à tous les deux : Offèments facrés d'un fils que j'aimois plus que la vie , s'écria le Pontife ; refte précieux d'un frere que me ravit la mort au moment où je commençois à le connoître pour l'aimer , dit Elizene , recevez les dernieres larmes qu'il nous fera permis de répandre fur vous. O mon cher Acomat , c'est toi , c'est ton ombre qui nous a protégés dans cette demeure. Continue à veiller fur nous. Et fi , dans le féjour du bonheur , où tes vertus , fans doute , font récompensées , les plaifirs dont ton ame s'enivre peuvent s'accroître encore , daignent l'Eternel & fon Prophete augmenter ta félicité ,

tandis qu'exilés de notre chere Byzance , nous allons chercher une patrie inconnue , où nous puissions vivre obscurs & cachés.

Ils s'arrachent alors à ce fatal monument, & sortent de la caverne. Puis tout-à-coup, déchiré par un souvenir cruel, le Pontife s'arrête & s'écrie : O généreuse Axiane, vous qui vous étiez si noblement dévouée au bonheur de ma fille & de son pere , & qui, pour récompense de cet important service , avez été précipitée dans l'esclavage, vous m'avez accusé, sans doute, de vous avoir trahie ! hélas ! Osman n'est point coupable de ce crime.... C'est un secret que vous ignorez, & je ne puis vous tirer d'erreur. Votre bouche me maudit, & ne cessera jamais de me maudire. O souvenir de ma bienfaitrice, que tu vas mêler d'amertume au bonheur que je goûterai près de ma fille ! Il se tait, & poursuit sa marche en silence.

L'ombre de la nuit commençoit à se dissiper du côté de l'orient , & déjà l'œil pouvoit distinguer les objets voisins , lorsqu'ils sortirent de l'épaisseur du bois. Leurs regards attentifs cherchent Acmet de toutes parts. Acmet ne se montre point à leur vue. Ils s'imaginent que ce zélé serviteur se tient caché au lieu du rendez-vous ; ils y arrivent, &, tout-à-coup, ils sont environnés d'une haye de soldats, conduits par

Sélim. Alors, mais trop tard, ils comprennent qu'Acmet, le perfide Acmet les a trahis. Comment fuir, comment échapper à cette barbare cohorte ? Élizene pousse un cri lamentable, & se jette désespérée sur le sein du Pontife. Ses bras s'enlacent avec effort autour de son pere. Osman la serre d'un lien semblable : dans cet état : Barbares, s'écria-t-il, n'approchez point; craignez ce Ciel, ce juste Ciel, qui m'entend & qui vous condamne; respectez ces cheveux blanchis dans le service de votre Religion; respectez une fille dans les bras de son pere : ou si votre fureur s'obstine à me la ravir, venez, ne craignez point. Essayez sur nous deux vos mains cruelles. Frappez, & que nous mourions l'un & l'autre sous vos coups.

Déjà Sélim & ses gardes se jettent sur eux. Ils cherchent à les défunir : tous leurs efforts sont inutiles. On croiroit que le Ciel attache par une chaîne indissoluble le pere à la fille. Plus les soldats redoublent d'efforts, plus ils opposent de résistance. Sélim, furieux de tant d'obstination, le barbare Sélim tire alors son glaive du fourreau, & le faisant briller aux yeux du vieillard : Téméraire, dit-il, cede ta fille, ou ce fer t'abat à mes pieds. Le Pontife, loin de s'épouvanter à cette menace, serre sa fille d'un bras plus vigoureux : Sélim, répondit-il, je te l'ai déjà dit;

frappe, & donne-moi la mort, si tu peux m'arracher Élizene. Il parloit encore, & Sélim lui plonge deux fois dans le sein, le glaive dont il est armé. Le sang jaillit à gros bouillons sur Élizene; le Pontife tombe sans forces & sans couleurs; & sa fille, pâle, inanimée, toute dégoûtante du sang de son pere, est enfin arrachée au vieillard. Les gardes, insensibles à ses cris, à ses larmes, à ses sanglots douloureux & répétés, la poussent & l'entraînent vers le ferrail.

Tant qu'ainsi entraînée par ces barbares, elle put voir son pere, ses yeux ne s'en détournèrent point un seul instant; mais sitôt que l'éloignement l'eût dérobé à ses regards: Je te perds, s'écria-t-elle; c'en est fait, ô mon pere, je te perds, & tu vas expirer. Elle se tait accablée de douleur; & baissant un œil mourant, qui s'arrête sur elle-même: Mais, ô Dieu! quel nouveau frisson parcourt tous ses membres? Que vois-je? Où suis-je? Juste Ciel! c'est du sang.... c'est le sang de mon pere! quoi donc, Élizene toute trempée du sang de son pere! ah! barbares... La douleur qui l'opprime, étouffe la voix dans sa bouche; le sang se glace dans ses veines; elle tombe mourante comme son pere, & les gardes sont contraints de s'arrêter pour la rendre à la vie.

Cependant le vieillard reprend ses sens éva-

nous. Il promene sa vue par-tout autour de lui. Il appelle, il demande sa fille, & tout est sourd, tout est muet aux cris de sa tendresse. Trois fois il essaye de se relever sur un bras, & trois fois il retombe sur ce bras, trop foible pour le soutenir. Mais bien-loin de se rebuter, il ose tenter encore, quelques moments après, de recueillir toutes ses forces : & ce nouvel effort est enfin plus heureux. Quoique foible & respirant à peine, il prend le chemin du ferrail, où sa fille, déjà rendue au sentiment du désespoir, étoit près d'arriver. Par-tout où il porte ses pas, le sang qui coule de ses plaies, marque sa route sur le sable.

Il étoit peu éloigné du palais, quand Élizene, au milieu de ses ravisseurs, arriva sur la place publique, poussant de grands cris, & demandant son pere. Les Spahis & les Janissaires, ces illustres & nombreux guerriers, commis à la garde du Palais Impérial, eux dont la fidélité ou la défection fit toujours la destinée de l'Empire, s'éveillent à ces cris douloureux, sortent de leurs demeures répandues autour de la place, & s'assemblant en foule, apprennent que la fille d'Osman vient enfin d'entrer au ferrail, conduite par une cohorte d'esclaves. Tandis qu'ils déplorent ainsi en tumulte le destin d'Elizene, le Pontife, malgré la foiblesse qui rallentit sa mar-

che , arrive au milieu d'eux. La pâleur empreinte sur son visage , les larmes qui coulent de ses yeux égarés , ses cheveux épars & souillés de poussière , ses vêtements déchirés & trempés de sang , son sein couvert de larges blessures , tout enfin , dans ce malheureux pere , redouble dans le cœur des guerriers l'émotion que vient d'y faire naître le malheur de sa fille. Ils accourent vers Osman , l'environnent , le pressent , & le dévorant presque des yeux , se demandent les uns aux autres : Ciel ! est-il possible que notre souverain Pontife soit ainsi percé de coups , & tout arrosé de son sang ? Quel est celui dont la main barbare n'a pas craint de frapper cet homme vénérable ?

Osman , pressé de paroître devant sa Hauteffe pour redemander sa fille , bien-loin de répondre à la voix de ces guerriers , veut poursuivre sa marche au milieu d'eux. Mais plusieurs voix s'écrient alors : Faites-nous connoître le barbare insolent qui vous a percé de coups , & nous allons vous ouvrir un libre passage ; & vous allez être vengé ; & votre fille vous sera rendue ; & , fallût-il donner la mort à l'imbécille Ibrahim... — Arrêtez , ô mes amis ! reprend soudain le généreux Pontife. Quel projet criminel osez-vous concevoir ? Quoi , vous tremperiez vos mains dans le sang de votre maître ! dans le sang des Ottomans ! Ah ! loin de vous ce coupable des-

sein. Si mon sang est versé, Ibrahim, sans doute, n'a point ordonné de le répandre. C'est au chef de ses esclaves, c'est à Sélim, à lui seul, à sa barbarie, qu'il faut imputer mes blessures. Je vais trouver le Sultan; je vais lui demander, au nom de ce sang qui coule en abondance, & la liberté de ma fille, & la punition de Sélim. Croyez, ô mes amis, croyez que j'obtiendrai l'un & l'autre. Retenez donc le courroux dont je vous vois enflammés. Sans doute, il est flatteur pour moi; mais il feroit le malheur de ma vie, s'il attentoit au jour de mon Souverain.— Allez donc trouver sa Hauteffe, répond d'une commune voix cette foule guerrière, & donnez-lui un sage conseil pour vous, pour le repos de l'Empire, & sur-tout pour le sien. Qu'il vous rende votre fille à l'instant; qu'à l'instant il nous livre Sélim pour le punir nous-mêmes: à ce prix, nous voulons bien souffrir encore un tyran qui, pour s'enivrer de volupté, ravit chaque jour nos filles & nos femmes, & qui, lâchement plongé dans les plaisirs, laisse flotter au hasard les rênes de l'Empire. Allez, & qu'il ne diffère point de rendre sa réponse; ou, brisant les portes du ferrail, nous irons bientôt la chercher nous-mêmes. La foule s'ouvre alors; & tandis qu'elle attend dans l'impatience le retour du Pontife, celui-ci poursuit sa route, & déjà paroît devant Ibrahim.

Le Sultan , qui s'étoit assis sur son trône pour en imposer à la fille du Pontife , & qui , loin de calmer sa douleur par des paroles flatteuses , lui commandoit en maître d'oublier son pere , & d'ouvrir son cœur à l'amour ; le Sultan , ému d'indignation , & tout-à-la-fois saisi de pitié à la vue du Pontife meurtri & tout dégoûtant de sang , s'élance de son trône , & dans un farouche silence , prête l'oreille : Quoi donc , je vous revois , ô mon pere , s'écrie Elizene ! — Quoi , je te retrouve , ô ma fille , ajoute Osman ! & se tournant vers Ibrahim : Vois , ô Sultan , vois ce cœur paternel entr'ouvert & déchiré ; vois couler ce sang : entend sa voix : il te demande ma fille. Ou rends-moi ma fille , ou donne-moi la mort. Tu ne fais pas combien souffre le cœur d'un pere , lorsque de quinze enfants qui l'environnoient , un seul lui reste pour consoler sa vieillesse , & qu'on vient le lui arracher. Ne t'endurcis point à ma priere ; respecte mon âge ; respecte mon auguste ministere ; respecte ma tendresse : & si ce n'est assez de mon infortune pour t'émouvoir , du moins garde-toi de fouler aux pieds tes propres intérêts. Songe que , malgré moi-même , tes soldats & ton peuple vont embrasser ma cause. Le feu de la sédition se réveille de toutes parts. Tu fais combien de

Princes elle a précipités du trône que tu occupes. Vingt de tes aïeux ont laissé leur tête sur ce sanglant théâtre. Dérobe la tienne à ce funeste sort ; crains de devenir toi-même un exemple redoutable à tes successeurs. C'est mon respect pour le sang qui coule dans tes veines, autant que mon amour pour ma fille, qui te donne ce sage conseil. Déjà les Janissaires & les Spahis...

Furieux de ce discours qu'il prend pour une menace, Ibrahim ne lui permet point d'achever : Vieillard, purge mon palais de ta présence, & n'y rentre jamais ; ou, sans respect pour ton ministère sacré, je te livre à la mort. Ne demande plus ta fille ; ta fille est destinée à vieillir dans mes bras. Va, Sélim : emmene à l'instant le téméraire hors du palais ; &, si quelque audacieux embrasse sa querelle, fais aussi-tôt fermer les portes, & viens me rejoindre. A cet ordre, Elizene & le Pontife redoublent de cris & de larmes, & Sélim, à la tête de sa barbare cohorte, les arrache l'un à l'autre pour la seconde fois. Osman est conduit par elle jusques aux degrés extérieurs du palais. Les Spahis & les Janissaires, témoins de ce nouvel outrage fait à leur Pontife, & transportés de fureur à la vue de Sélim, se jettent sur lui & sur sa cohorte. Ils en immolent une partie, l'autre est mise en fuite, tandis

que leur chef, traîné par les cheveux sur l'immense étendue de la place, y rend son odieuse vie dans les tourments & le désespoir. Ceux des gardes qui s'étoient enfuis arrivent déjà, ferment les portes; déjà même, les ordres du Sultan, qu'ils avoient instruit de la sédition, rassembloient tous les Officiers destinés au service intérieur du ferrail.

Toute la Ville s'éveilla bientôt à ce bruit; dans moins d'une heure, elle devint le théâtre d'une révolte générale. Le ferrail est investi de toutes parts. En vain les nombreux serviteurs d'Ibrahim le défendent. On en brise les premières portes. Ce succès enhardit les séditeux & change leur tumulte en fureur: Qu'Ibrahim s'écrioient-ils, rende Élizene à son pere, ou qu'il s'attende à la mort. Envain Osman les exhortoit à respecter les droits de leur Prince: A-t-il respecté ceux des hommes, lui répondoit-on?

Ibrahim, qui d'abord, par orgueil, avoit fait preuve de quelque courage, sentit son audace l'abandonner. Il s'épouvante; & passant tout-à-coup jusques au vieux ferrail, il cherche l'appartement d'Axiane, & se jette dans les bras de sa mere. Il descend aux prieres les plus humbles, & les accompagne des plus magnifiques promesses; ensuite il raconte en peu de mots,

le sujet de la sédition , & la Sultane reconnoît que le Pontife ne l'a point trahie : cependant elle exige qu'Ibrahim renonce à la possession d'Elizene. Le Sultan baisse la vue , & poussant un soupir de dépit & d'amour : Eh bien , dit-il , j'y consens : rendons Elizene. Aussi-tôt ils pénétrèrent à l'appartement où l'infortunée demandoit au Ciel , avec larmes , la fin d'une vie déjà trop longue de plusieurs jours ; & sans lui donner le temps de parler , la Sultane l'entraîne précipitamment vers la principale cour du ferrail. Sa présence & celle d'Elizene ralentirent soudain l'impétuosité de ces factieux. Ils mettent bas leurs armes , & le Pontife accourant à la voix de la Sultane qui l'appelle , en reçoit , avec sa fille , des témoignages d'une tendre pitié.

Tandis que les Janissaires & les citoyens , présents à ce spectacle , rentroient dans le devoir , les Spahais , qui assiégeoient les derrières du ferrail , s'en étoient emparés. Maîtres du palais , ils courent à l'appartement d'Ibrahim , & se jettent en foule sur lui. Ibrahim tente vainement , par ses prières & par ses larmes , d'attendrir cette multitude effrénée. Renversé par eux sur le marbre , il y rend la vie , dans les noeuds d'un cordon fatal. Le bruit qui s'en répandit aussi-tôt , rétablit entièrement le calme. Les sol-

clats & les citoyens, fans écouter, ni les cris de l'ambitieufe Axiane, ni les plaintes généreufes du Mufti, s'écrierent d'une commune voix: Puisse cette mort tragique servir à jamais d'exemple aux tyrans!

F I N.

LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS.

TOME SECONDE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

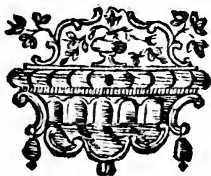
1000

LE
DÈ CAMÉRON

FRANÇOIS,

PAR M. D'USSIEUX.

TOME SECOND.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR, & PHILIPPE
ROUX, Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXV.

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

LIBRARY

1911

L E

DÉCAMÉRON

FRANÇOIS,

Nº. VI.

LES PRINCES D'ARMÉNIE,

11

DECEMBER

1911

11



LES PRINCES

D'ARMÉNIE,

NOUVELLE.



YRUS le Grand, arrêté tout-à-coup par la mort, au milieu de ses conquêtes, avoit à peine reçu les honneurs de la sépulture, que Cambyse

son fils & son successeur au Trône des Perses, convoqua dans son Palais de Babylone, l'assemblée générale des Mages & des Grands de l'Empire. On les vit, au jour marqué, se rendre en foule dans une vaste & superbe enceinte, où s'élevait un Trône d'or appuyé sur trente degrés d'albâtre, & couronné d'un dais, teint deux fois dans la pourpre de Tyr. Placés en silence,

chacun devant le siege qu'on lui destine , ils attendent que leur maître paroisse. Un héraut arrive & s'écrie : Prosternez-vous ; voici le *grand Roi*. A ces mots , ils tombent sur leurs genoux , & restent le front attaché à la terre , tandis que Cambyse , accompagné de son fils Mitrane , jeune héros , qui ne touchoit point encore à son quatrième lustre , s'avance au milieu d'eux , & marche vers son Trône. Il s'assied ; son fils est à sa droite. Leurs yeux se promènent quelques instans sur cette assemblée nombreuse ainsi humiliée. Puis tout-à-coup : Levez-vous , dit Cambyse , votre Roi vous permet de le regarder & de vous asseoir. Aussi-tôt chacun se leve & prend sa place. L'œil fixé sur le Monarque , ils attendent qu'il daigne leur faire connoître sa volonté souveraine. Le silence est profond , & Cambyse l'interrompt par ce discours : Guerriers , que les bienfaits de mon pere ont élevés aux honneurs suprêmes , & vous , sur-tout , ministres sacrés du culte que la Perse rend à Mytra , écoutez un projet que mon cœur médite depuis long-temps , & dites-moi si l'honneur du Trône offensé , ne me fait point une loi de le remplir. Sans doute il vous souvient du jour malheureux , où le Roi d'Arménie , le coupable Tygrane , m'enleva la jeune Isinene ; cette Princesse que la loi des combats avoit fait tom-

ber au pouvoir de mon pere , & dont l'hymen devoit associer le sort à ma destinée. Vous savez combien fut légère la vengeance que Cyrus tira de ce crime. Pressé vainement par ma juste fureur d'arracher & le sceptre & la vie à mon rival , il se contenta de porter le feu de la guerre en Arménie, d'en conquérir la moitié , & de rendre l'autre tributaire de sa Couronne. Soit foiblesse , soit clémence, soit politique, Cyrus m'imposa de respecter les jours de Tygrane. Il fallut donc obéir à la loi d'un maître , & dévorer dans le secret de mon cœur la haine implacable dont j'étois tourmenté. Mais je me promis bien d'affouvir ma vengeance , si jamais le sceptre passoit dans mes mains : j'en fis le vœu sur les Autels de Mytra. Vingt ans se sont écoulés depuis cet événement funeste. Tygrane regne encore ; il vit en paix avec les fruits odieux de son coupable amour : c'en est trop. Qu'on renverse aujourd'hui son Trône , qu'il perde la vie , & que le sang de son fils Arsene & de sa fille Apamie soit répandu & mêlé avec le sien : voilà quel est mon projet. Le peuple , toujours inquiet dans les premiers jours d'un nouveau regne , oseroit peut-être le blâmer , s'il n'étoit consacré hautement par la voix des Grands & des Prêtres. Hâtez-vous donc de l'approuver ; & les plus rares bienfaits seront le prix de votre obéissance.

Les premiers des Grands & des Mages , déjà gagnés en secret par les Ministres du Monarque , s'écrierent d'une commune voix : La vengeance que médite Cambyse , est légitime ; & celui d'entre nous qui voudroit la désapprouver , ne peut être qu'un sujet rebelle. Ces paroles épouvantèrent le reste du conseil ; & ceux dont la sagesse eût accusé de barbarie le projet de Cambyse , entraînés par une lâche foiblesse , associerent leurs acclamations à celles de tant d'hommes corrompus. Le seul Mitrane , dont l'ame généreuse ne pouvoit approuver un tel excès de vengeance , ouvroit déjà la bouche pour s'opposer aux vœux de son pere ; mais Cambyse , fier de l'aveu solennel qu'il vient d'obtenir , & rassuré par lui sur le jugement du peuple , impose tout-à-coup silence à l'assemblée , & poursuit en ces termes : Les apprêts de la guerre que Cyrus mourant m'a fait jurer de porter dans l'Egypte & dans l'Ethiopie , ces apprêts , en demandant ici ma présence , ne me permettent point la douce satisfaction d'aller moi-même en Arménie , briser le sceptre de Tygrane , & lui arracher la vie. C'est vous , mon fils , vous que j'appelle à ce glorieux emploi. Partez , allez venger l'amour outragé d'un pere ; allez surprendre mes ennemis dans la capitale de l'Arménie. Que Mytilene devienne la

proie du fer & de la flamme. N'épargnez ni le sexe, ni l'âge ; mais conservez Tygrane, son fils & sa fille : leur vie importe à ma fureur. Que Babylone, à votre retour, les contemple enchaînés en esclaves à votre char de victoire ; ou si le Ciel leur veut épargner l'horreur des tourments que je leur destine, du moins apportez-moi leurs cendres. . . . Mais, quoi ! vous détournez la vue ? mon fils blâmeroit-il ce juste projet de vengeance ? Si je pouvois le soupçonner. . . Mais, non : vous allez m'obéir ; & dès ce jour même, je partage avec vous ma puissance.

L'ame du jeune Prince ne fut point à l'épreuve de l'offre du trône où la volonté de Cambyse pouvoit faire asseoir indifféremment celui de ses fils dont il voudroit faire choix : Eh bien, Seigneur, s'écria Mytrane, vos desirs seront remplis. Oui, vous serez vengé. Je pars & je reviens bientôt rendre vos yeux témoins de mon triomphe. Comme il parloit, Cambyse détache l'aigrette de pourpre qui flotloit sur sa tiare, & l'attache à celle de son fils. C'en est fait, Prince ; dès cet instant, je fais choix de vous pour mon successeur & mon collègue : recevez-en ce gage sacré en présence de nos premiers sujets. De nouvelles acclamations applaudirent le Monarque, & proclamèrent son fils héritier du trône.

L'assemblée se sépare, & le Prince se met aussi-tôt à la tête de l'armée commise à sa valeur. Elle est composée de soixante mille guerriers, soutenus de trois cents éléphants chargés de tours, & d'un nombre égal de chars armés de faux tranchantes. Sa course est si rapide, que, dans peu, ses soldats ont franchi l'espace qui sépare Babylone de Mytilene. Tigrane apprend leur marche par leur arrivée.

Ce Monarque, qui, sur la foi des anciens traités, vivoit heureux & paisible, autant du moins que le repentir sincere d'une erreur de sa jeunesse, le permettoit à son cœur, connu alors, mais trop tard, combien étoit implacable la haine de son rival. Il ne put se dissimuler que sa ruine étoit jurée; mais cette image, toute douloureuse qu'elle étoit, disparut à ses yeux, lorsqu'il prévint les maux dont ses foibles Etats alloient être la proie. Instruit par le malheur à devenir le pere de ses sujets, il frémit du sort qui les menace, & que toutes leurs forces réunies ne pourront écarter jamais. Il s'apprête cependant à la défense; mais aussi prudent que valeureux, il veut tenter, pour dérober son peuple aux fléaux de la guerre, une voie qui puisse concilier sa tendresse pour ses peuples avec la majesté de la Couronne: Gardons-nous, dit-il, de négliger aucun des moyens qui peu-

vent assurer le repos de l'Arménie. Ne l'immolons point à une fausse gloire. Je dois compte aux Dieux, du sang de mon peuple. Chaque goutte, que la nécessité n'auroit point répandue, m'accuseroit à leur trône. Recherchons la paix avec honneur; & si mes vœux sont rejetés, alors, forcé de tirer le glaive, je combattrai & m'ensevelirai sous les débris de mon Royaume. Il appelle ensuite ses deux enfants : Belle Apamie, dit-il, & vous, sur-tout, valeureux Arsène, que mon exemple vous instruisse. Vous le voyez, combien les peuples ont à souffrir des fautes des Rois ! que dis-je ? hélas ! peut-être mon exemple sera perdu pour vous. Votre mort & la mienne sont jurées. Et comment, en effet, échapper aux efforts des Perses ? Essayons cependant de conjurer l'orage qui gronde autour de nous. Allez, mon fils, au-devant de l'armée ennemie ; portez au fils de Cambyse des paroles de paix. Dites-lui qu'il épargne à Mytilene les horreurs d'un siège ; & je me soumetts...

— Un Roi se soumettre ! interrompt vivement l'impétueux Arsène. Mon pere seroit capable d'une action aussi honteuse ? — Arrêtez, mon fils. Oui, sans doute, un Roi peut quelquefois se soumettre sans s'avilir. Il est glorieux de sacrifier un honneur chimérique aux intérêts du peuple. Allez donc trouver Mitrane, & dites-

lui que votre pere consent à doubler le tribut que l'Arménie payoit à Cyrus.

Le feu de l'indignation se répandit à ces mots sur le visage d'Arfene : Mon pere, s'écria-t-il, qu'exigez-vous de moi ? Ah ! plutôt que j'aie enfler ainsi, par votre abaissement, l'orgueil des Perses, vous me verrez expirer à vos pieds. Qui moi ? que j'aie... Non. Je serois indigne de vous & du Trône où le sang m'appelle. Nos mains sont armées d'un glaive. N'attendons que de lui notre salut & le repos de l'Arménie.

— Votre courage, lui répond Tigrane, eût sans doute flatté mon cœur, s'il eût attendu pour éclater, que la nécessité nous fît une loi de la guerre. Jusque-là, je ne verrai dans mon fils qu'une valeur insensée, aussi pernicieuse à lui-même qu'à mon peuple. Cependant, vous pouvez vous refuser à l'important ministère dont ma prudence vous honoroit : j'aime mieux en revêtir votre sœur, aussi vaillante, mais plus sage que vous. Et se tournant vers la Princesse, qui, âgée de trois lustres & demi, avoit déjà plusieurs fois signalé sa valeur dans les combats : C'est vous, ma fille, que je choisis pour sauver l'Arménie de la fureur des Perses. Hâtez-vous de porter au fils de leur Roi les desirs de votre pere.

Apamie applaudit aux nobles sentiments de

Tigrane; & pressée de remplir la volonté d'un maître, elle échange l'habit de son sexe contre un vêtement guerrier. Une lourde cuirasse enferme les trésors de son sein, & l'airain d'un casque presse les boucles de sa blonde chevelure. Mais les charmes dont la nature l'a comblée n'en éclatent pas moins sous cette parure peu favorable à la beauté. Bientôt elle sort de Mytilene, suivie d'un cortège peu nombreux, & précédée d'un hérault qui va demander pour elle une audience secrète au jeune Capitaine des Perses.

Il l'eut à peine accordée, que la Princesse parut devant lui, portant dans l'une de ses mains une épée, & dans l'autre une branche d'olivier; & après s'être inclinée avec une grace majestueuse, elle parle ainsi :

Digne chef d'une armée que le grand Cyrus forma dans l'art des combats, & qu'il mena toujours à la victoire, vous voyez devant vous la fille de celui que poursuit la haine de Cambyse. Mon pere malheureux ne refuse point d'avouer qu'il fut coupable envers le vôtre. Oui, sans doute, quelque amour qu'il eût conçu pour ma mere, & quelque tendresse qu'elle eût conçue à son tour pour Tygrane, puisque les jours d'Ismene étoient dans les mains de Cyrus, & qu'il vouloit les unir à ceux de Cambyse, Ty-

grane devoit respecter les droits du vainqueur de l'Asie. Il osa les violer : mais ce ne fut point impunément. Votre illustre aïeul lui fit payer bien cher la possession d'Ismene. Qu'est-il besoin que je rappelle ici le douloureux souvenir des pertes que nous avons faites ? Prince , vous les connoissez , & votre bouche , amie de l'équité , avouera , sans doute , que la peine a surpassé le crime. Cependant Cambyse en poursuivit encore la vengeance ; & sa haine a chargé vos jeunes mains de rallumer le feu de la guerre dans les Etats de mon pere. La guerre n'a rien dont notre courage s'étonne. Ce fer vous dit assez que nous sommes prêts à combattre , quoique certains de périr ; & si l'olive que j'oppose à ce glaive vous demande pour nous la paix , c'est que Tygrane chargé par les Dieux de veiller en pere à la félicité de ses peuples , voudroit leur en assurer les douceurs. Ecoutez favorablement la priere qu'il vous adresse par sa fille , & nous doublerons le tribut que nous imposa votre aïeul.

Ainsi finit Apamie : & le jeune Prince demeurait frappé de la sagesse de ses paroles. Recueilli dans un profond silence , il admire le glorieux motif qui ennoblit l'abaissement de Tygrane ; son cœur désavoue une seconde fois la haine de Cambyse ; & tandis que la Princesse flotte dans

une cruelle incertitude : Que n'est-il en mon pouvoir, Madame, de vous accorder la paix que demande Tygrane ! vous verriez mes étendards reprendre dès ce moment le chemin de la Perse. Mais je dépends d'un maître ; sa volonté m'enchaîne ; je dois ravager les Etats de vos pères ; je le dois ; je l'ai promis. Tel est le malheur où mon sort me condamne. Heureux encore s'il ne pouvoit pas plus loin sa rigueur ! Mais hélas ! toute mon infortune ne vous est point connue. Plaignez-moi, Madame. Ce bras... hé bien... il doit, tel est mon serment, il doit arracher le jour à Tygrane, à votre frère, à... je ne puis achever. Dérobez-vous à mes regards, allez attendre auprès de votre père la réponse que je ne puis vous donner moi-même. Je vais faire porter à Cambyse les propositions du Roi d'Arménie ; Mitrane y joindra ses prières. Daigne le Ciel nous favoriser l'un & l'autre ! c'est le premier desir de mon cœur. Mais si Cambyse persiste dans ses premiers desseins, s'il m'ordonne de nouveau de combattre, n'attendez pas, Madame, que je trahisse la volonté d'un père. Je n'ai pas le droit de peser la justice de ses projets : le Ciel ne me laisse que la douleur d'obéir.

A ces mots, il jette un tendre regard sur la Princesse, qui retourne aussi-tôt vers son père.

Cependant Mitrane députe vers le Roi de Perse un sage Capitaine, chargé des propositions de Tygrane; & suspendant la marche de son armée, il s'enferme dans un camp. L'envoyé paroît devant Cambyse, dont le cœur, toujours plus ulcéré, s'indigne des délais qu'on apporte à sa vengeance : Je veux être obéi, dit-il, dans une lettre qu'il adresse à son fils : je le veux. Songez à servir ma juste colere, ou j'irai venger sur vous-même le crime de Tygrane.

Cette lettre n'étonna point le jeune Héros. Il avoit bien prévu que ses prieres seroient rejetées. Il ordonne donc, quoiqu'à regret, que l'armée soit prête à marcher pour le jour suivant, & pendant la nuit, envoie à Tygrane la réponse de Cambyse. A peine le hérault, honoré de cet emploi, eut-il déclaré qu'il apportoit la guerre à l'Arménie : Eh bien, nous l'acceptons avec joie, s'écrie Arsene. Dis à ton maître que je l'attends, ou plutôt que je vole à sa rencontre, pour le recevoir en triomphe dans nos murailles. (Et se tournant vers son pere.) Vous vous êtes soumis, dit-il, & voilà quel en est le fruit ! Un Roi s'est humilié jusqu'à la priere, & il reçoit pour prix de son abaissement la honte d'un refus. — Oui, mon fils, je me suis humilié pour donner la paix à l'Arménie. Je ne m'en repens point : je le ferois encore, si j'a-

vois à le faire. Cambyse rejette mes offres : je n'ai donc rien à me reprocher. Dieux immortels ! vous en êtes les témoins, c'est à regret que je vais répandre le sang de mon peuple : un rival implacable m'y contraint. Et vous, ô mes sujets, ne me reprochez point les malheurs qui vous attendent : j'en gémis autant que vous-mêmes, & mes jours seront prodigués pour vous en garantir. Allons, mon fils, c'est maintenant qu'il faut t'abandonner à l'ardeur de ton courage. Mon Trône, ma vie & mon honneur reposent entre les mains de mes enfants. Que ton courage, ô Arsène, rende toujours plus valeureuse la prudence de ta sœur ; & que ta prudence, ô ma chère Apamie, dirige toujours la valeur de ton frère. Il les prend alors l'un & l'autre entre ses bras, les presse tendrement contre son sein, & les arrose de ses larmes paternelles. Après cet épanchement de sa tendresse, le héros reparoit & brille seul en lui : Sortons, dit-il, préparons-nous à une vigoureuse défense, & que les Dieux ensuite ordonnent de notre sort.

Les Perses ne furent pas long-temps à paroître. Le premier jour fut employé tout entier à reconnoître la situation de la place ; & le suivant éclaira l'assaut général qu'ils lui donnerent. Jamais ville, jusqu'alors, n'avoit été si vigou-

reusement attaquée , ni si vaillamment défendue. Trois fois elle fut sur le point d'être emportée , & trois fois la valeur d'Arsene & d'Apamie nettoya le rempart des ennemis qui le couvroient , & leur arracha la victoire des mains. On dit même que Mitrane feroit tombé sous les coups de la Princeſſe d'Arménie , ſi ſa garde , témoin du danger qui preſſoit le héros , ne ſe fût jettée en foule au-devant d'Apamie , & ne l'eût contraint de porter ailleurs les efforts de ſon bras. Enfin , les Perſes d'autant plus irrités contre eux-mêmes & contre leurs adverſaires , qu'ils n'étoient point accoutumés à éprouver tant de réſiſtance , revenoient à l'affant pour la quatrième fois ; mais le jour , qui ſ'éteignit , força leur courage à la retraite.

Arsene , toujours impatient de repos , médite de les pourſuivre encore. Profondément occupé de ſon projet : Si je ſuis aſſez heureux , ſe dit il à lui-même , pour arriver , à la faveur de la nuit , juſqu'au pavillon de leur Capitaine . . . Et qui m'en empêchera ? le ſommeil les tient enchaînés. Alors je pourrai . . . Oui ; ſans doute , le ſuccès eſt facile : je m'introduirai ſans danger , & par ce ſeul coup , je finis la guerre le jour même qui l'a vu commencer. Après un inſtant de ſilence : Mais quelque deſir qui me preſſe de ne devoir qu'à moi-ſeul la réuſſite de

mon entreprise, le danger, sans doute, seroit trop grand à ne faire choix d'aucun compagnon. Ma sœur... elle-même.... Apamie est digne de partager ma gloire ; que je l'appelle ; marchons ensemble, & triomphons.

La jeunesse est présomptueuse. Qu'un projet l'enflamme, quelque impossibilité qui l'accompagne, elle dispaçoit à sa vue. Arsene se figure déjà son jeune rival devenu son prisonnier. Plus il s'attache à cette flatteuse idée, & plus il la voit se réaliser. Il va trouver Apamie, lui découvre sa pensée, la presse de le suivre, & lui répond du succès : Mais le péril est grand, dit-elle ; mais la gloire en sera plus grande, réplique Arsene. — Nous n'avons point l'aveu de mon père. — Nous sommes assurés de l'obtenir, si nous le demandons. — Je vais donc le solliciter.... — Non, le temps presse, ma sœur ; sortons : & la saisissant par la main, il l'entraîne malgré elle-même, ainsi qu'une victime dévouée aux autels.

Ils arrivent à la porte de la ville. Les gardes, à la voix du fils de leur Souverain, ne tardent point à l'ouvrir : Dans peu, dit Arsene, nous serons de retour : tenez-vous prêts à nous recevoir. L'héroïne & son frère marchent vers le camp. Ils alloient franchir la garde avancée qui en défendoit l'approche, lorsqu'un funeste ha-

sard l'éveille & les fait remarquer. Aux armes ! s'écrie-t-on soudain, aux armes ! l'ennemi vient nous surprendre : & dans le même instant on les enveloppe de toutes parts. Leur valeur les dégage du cercle formé autour d'eux. Ils se voyent contraints de précipiter leur marche vers la ville. Ils touchent aux murailles, toujours poursuivis par les Perses. La porte s'ouvre. Arsène, plus heureux qu'Apamie, dont il croit être suivi, rentre, & la porte se ferme sur la guerrière. Occupée alors à combattre un soldat qui l'avoit légèrement blessée, elle en triomphe ; mais elle tente en vain de rentrer dans Mytilene. Il ne lui reste plus que la mort ou la retraite. Le Ciel la favorise dans son malheur. Elle échappe à l'œil des Perses, & s'enfuit précipitamment à travers la campagne. Ses pas errerent long-temps à l'aventure dans un vallon formé par deux montagnes escarpées. C'est-là qu'elle se choisit une retraite dans le flanc caverneux d'un rocher, & qu'incertaine du sort qui l'attendoit, ses beaux yeux se mouillèrent de larmes.

Tygrane apprenoit en ce même instant la sortie de son fils, & le funeste succès qui l'avoit suivie. Combien cette nouvelle déchira son cœur paternel ! J'ai donc perdu ma fille, s'écrioit-il dans son désespoir ! je l'ai perdue, & par l'im-

prudence de son frere. O qui me rendra ma fille ! malheureux jeune homme , que tu coûtes de chagrins à ton pere ! Quand ta seule valeur pourroit me rendre triomphant de tous les efforts des Perses ; quand même tu rassermirois pour toujours la Couronne sur ma tête , jamais , oh ! non , jamais tu ne pourras me faire oublier la mort d'Apamie. O ma fille , enlevée à ma tendresse au printemps de tes années , je te suivrai bientôt ; sans doute le Ciel a résolu ma mort , puisque tu as cessé de vivre. Hélas ! ton corps est maintenant exposé à la cruelle faim des vautours , & je n'ai pas même la triste consolation de recueillir tes cendres dans une urne légère , ni de graver ton nom sur ta tombe. Puis tout-à-coup se tournant vers son fils , que la honte & la douleur tenoient muet & prosterné aux pieds du Monarque : Arsene , lui dit-il , vous pleurez ? Ah ! tes larmes n'ont jamais coulé pour une plus juste cause . . . Tes sanglots redoublent , tu n'oses me regarder , Arsene , je te reconnois à ces traits. Tu suis toujours les conseils de ta passion , & toujours tu finis par t'en repentir. Leve-toi , mon fils , leve-toi : n'ajoute point à mon malheur par ton désespoir. Arsene , je suis ton pere ; mon amour ne peut se résoudre à te punir. Seulement que cette faute t'éclaire , & que ta sagesse la répare à l'avenir. Arsene s'ob-

tivoit à rester humilié aux genoux de son pere : Je suis un monstre , s'écrioit-il , en sanglottant : mon crime est irréparable. Ma sœur ne vit plus , & c'est moi qui l'ai assassinée.

Comme il parloit encore , les Perses s'avancent pour livrer un nouvel assaut à Mytilene. Au son de la trompette qui , du haut des murailles , rallioit contre eux les soldats & les citoyens , l'ardeur martiale du jeune Héros se réveille. Il se leve précipitamment , & s'écrie : L'entendez-vous , ô mon pere ? Elle m'appelle ; elle m'ordonne d'aller venger ma sœur : j'y cours. Ombre de l'illustre Apamie , reçois le vœu que je te fais entre les mains , je n'ose dire de notre pere , hélas ! Tygrane n'est plus le tien ; je m'engage à dresser une tombe à ta mémoire , & d'y consacrer la tête sanglante du fils de Cambyse. Il tire alors son épée , & vole aux remparts plutôt qu'il n'y marche. Son pere le suit de près. Il visite les différents postes , laisse dans chacun des conseils de sagesse & de courage ; & comme s'il pouvoit se multiplier , remplit en vingt endroits les devoirs de soldat & de Capitaine.

Cependant l'ennemi s'avance en bon ordre ; il franchit les fossés , touche à la muraille , & dresse les échelles. Mais l'assiégé les renverse , les fracasse , & sur leurs débris , entasse les morts

& les mourants. Les Perses combattoient ainsi depuis cinq heures sans pouvoir obtenir aucun succès, lorsque tout à-coup forçant le rempart à deux attaques différentes, ils poussent un cri de victoire. Il arrive aux oreilles de Tygrane & d'Arfene. Le pere & le fils se séparent, & volent chacun à l'endroit où l'assiégeant triomphe : leur présence ranime l'ardeur du soldat. Bientôt chacun ne prend conseil que de son désespoir, & l'ennemi repoussé par le dépit & la fureur tombe en foule écrasé aux pieds des échelles. Mais de nouveaux ennemis succèdent sans relâche à ceux que l'Arménien a terrassés. La plaine & la ville ne sont plus le théâtre d'un combat ; c'est un vaste champ où regne la mort. Les pierres, les fleches, les brandons enflammés volent, se croisent, quelquefois se rencontrent, se heurtent, & reviennent plus rapides sur le bras qui les a lancés.

Le soleil n'avoit plus que trois heures à rester sur l'horison, & le Persé fatigué désespéroit de la victoire ; Mitrane prend une échelle, & l'appliquant à la muraille du côté où combattoit Tygrane : Suivez-moi, dit-il, & Mytilene est à nous. Ces paroles audacieuses d'un Capitaine, qui promet la victoire au soldat qui l'aime & le révere, pénètrent rapidement dans tous les cœurs ; on s'empresse sur ses pas, & déjà il est

avec eux sur le rempart. Tygrane, qui s'étoit opposé vainement à l'impétuosité du Prince, est le premier qui s'offre pour le combattre. Ils s'acharnent l'un sur l'autre ; la victoire reste quelque temps incertaine : enfin le Monarque se sent percé d'un coup mortel ; & la funeste nouvelle de sa chute, passant de bouche en bouche, va glacer le courage de l'Arménien, tandis qu'elle enflamme la valeur des Perses.

Dans un instant la muraille fut couverte d'ennemis, & la ville entière abandonnée à la férocité du soldat. Cependant Arsene, tout souillé de poussière, de sueur & de sang, se défendoit presque seul contre une armée entière de vainqueurs : Apamie n'est plus, s'écrioit-il, Tygrane expire, son trône est renversé, sa capitale livrée au carnage. Je n'ai donc plus qu'à périr : & il s'élance comme un furieux dans le plus épais des ennemis. Il implore, il cherche la mort & ne peut la trouver. C'est en vain qu'Hydaspe son Gouverneur & son ami, qui depuis le commencement de l'affaut veilloit sur lui comme un génie tutélaire, le sollicite & le presse de se retirer : Je ne t'écoute point, s'écrioit-il. Quand Tygrane vivoit, Arsene pouvoit aimer la vie : mourons, Hydaspe, mon pere est bien mort ; & le désespoir le précipite de nouveau dans le fer & la flamme. Mais la mort s'obstine à l'é-

pargner. Alors Hydaspes tente encore un effort nouveau sur le cœur du Prince : Vous le voyez, Arsene, les Dieux vous ordonnent de vivre. Ils vous conservent, afin que vous veniez votre pere. Votre pere ! ah ! Prince. Il vous parle par ma bouche. Mon fils, vous dit-il, va chercher un asyle chez les Rois nos voisins ; & quel Roi, à moins qu'il ne fut un autre Cambyse, ne s'empressera point à t'accueillir dans ton infortune, à s'armer en faveur de mon sang ? mon sang demande vengeance, qu'il l'obtienne ; meurs alors, si tu veux.

Ces dernières paroles rendirent Arsene à lui-même : Eh bien, dit-il, j'y consens. Vivons, Hydaspes, & que bientôt Cambyse éprouve à son tour le sort qu'il a fait à mon pere. A ces mots, comme il touchoit à la porte de la ville, par où, la nuit précédente, il étoit sorti avec Apamie, il s'avance heureusement, & marche à grands pas à travers la plaine, qu'il trouve par-tout jonchée de mourants & de morts. Cependant ses yeux se tournoient de temps en temps vers sa patrie. Lorsqu'il fut prêt à la perdre de vue, il s'arrêta tout-à-coup, & baigné de quelques pleurs : Reçois mes adieux, ô ville, le berceau d'Arsene & le tombeau d'Apamie & de Tygrane ; ô Mytilene, reçois mes adieux ; & ses larmes coulent plus abondantes.

Sa tristesse étoit si profonde, & l'avoit rendu tellement immobile, qu'Hydaspe ne peut qu'avec peine l'engager à reprendre sa marche.

Tandis qu'ils se hâtoient de s'exiler de l'Arménie, le généreux Mytrane pleuroit sur sa victoire, & faisoit chercher le corps d'Apamie, de Tygrane & d'Arfene, dans la foule des morts que ce jour avoit vu tomber dans l'enceinte & sous les remparts de Mytilene. Je l'ai donc rempli, le cruel serment que j'avois fait à mon pere. Ils ne vivent plus, les objets de sa haine; il ne me reste que d'en recueillir les cendres, & de les apporter à Cambyse... Cependant il est moins douloureux pour moi de les savoir expirés au milieu des combats, que si j'eusse été forcé de les conduire vivants à mon pere, pour les voir mourir ensuite dans l'horreur des supplices. Mânes sacrés de Tygrane & de sa famille, ne m'imputez point votre mort. Le Ciel m'est témoin que vous vivriez encore, si mon bras eût dépendu de lui-même. Mais les ordres suprêmes d'un pere & d'un maître l'enchaînoient. Il devoit obéir.

Il apprit bientôt qu'on avoit cherché vainement Apamie & son frere; mais que Tygrane, qu'on avoit cru mort, avoit r'ouvert les yeux à la lumiere, & qu'on alloit le faire paroître devant lui; Quelle affreuse nouvelle, reprend le jeune

jeune Héros, & de quel odieux ministère me vois-je chargé maintenant ? Ah ! gardez-vous de m'amener Tygrane. Mes yeux ne pourroient soutenir la vue de cet infortuné Monarque. Je ne le verrai que trop, lorsque je serai contraint de le déposer aux mains de Cambyse. Il devient alors muet & rêveur. Puis tout-à-coup il se lève, & prenant à l'écart un de ses plus chers favoris : Pars, lui dit-il ; vas annoncer à mon père le succès de nos armes. Dis-lui que Tygrane est en mon pouvoir, que ses enfants ont perdu la vie. Ajoute, tu le dois, si tu veux servir un projet que la pitié me conseille en faveur de Tygrane, ajoute que je lui remettrai, avec le Roi d'Arménie, les cendres des enfants de ce Monarque. Va, prends les deux batillous que j'avois laissés oisifs sous leurs tentes pendant l'assaut, pars avec eux. Je te suis, aussi-tôt que j'aurai rassemblé le reste de l'armée. Orimane, (c'est le nom de ce favori) s'éloigne à ces mots, & prend le chemin de la Perse avec les soldats confiés à sa conduite, une heure avant l'arrivée de la nuit.

Cependant Apamie, qui, dans sa retraite, venoit d'apprendre de la bouche de quelques fuyards la prise de Mytilene, se disposoit en pleurant à chercher ailleurs un asyle, dès que la nuit seroit descendue sur la terre : C'en est

donc fait, s'écrioit-elle. Tygrane & mon frere sont morts. J'ai perdu tous les appuis de ma foiblesse. Sans patrie, sans époux, sans amis, sans secours, je vais traîner une vie languissante, tandis que le barbare Cambyse jouira d'un regne paisible. Hélas ! quel sera mon sort ! il ne me reste plus qu'à devenir l'esclave de mes féroces ennemis, des meurtriers de mes parents. Heureux, & trois fois heureux les guerriers qui sont tombés sous le glaive des Perses ! du moins reposent-ils en paix dans le sein de la mort. Mais moi, réservée à d'éternels ennuis, je n'ai plus qu'à me nourrir de sanglots, qu'à m'abreuver de mes larmes. Et qui pourra me faire oublier le trépas de mon pere ! qui me consolera jamais de la perte d'Arsene ! Dieux, protecteurs de l'innocence, ne m'aviez-vous fait naître, qu'afin de plonger ma jeunesse & ma vie entiere dans l'abyme le plus profond des malheurs ? De quel crime suis-je coupable ? Hélas ! vous ne le savez que trop. Mon cœur & mes mains ne sont point criminelles, & cependant l'infortune m'opprime. Que mardit soit le jour où le sein de ma mere... Que dis-tu, malheureuse Apamie ! je m'égare. Ah ! pardonnez, grands Dieux, l'excès de mon désespoir à l'excès de ma misere ! Je me soumets à la rigueur de vos décrets ; j'accepte tous les maux que

votre main un prépare. A ces mots, elle sort de la grotte, & prenant sa route à travers la campagne : O champs de l'Arménie, belles contrées, où je m'applaudissois de vivre, ô doux pays de mes ancêtres, adieu pour tout jamais. Je n'emporte de vous qu'un cruel souvenir.... Mais cependant je laisse errer sur la terre les ombres d'Arfene & de mon pere, sans leur consacrer l'honneur d'un vain tombeau. Ah ! non, non. Que je rende ce triste devoir à leurs mânes. Que je donne cette légère consolation à ma douleur. Elle s'arrête alors, rassemble à la hâte quelques pierres informes, les appuie contre le tronc d'un vieux palmier, & s'applique ensuite à graver sur l'écorce de l'arbre avec la pointe de son épée, les noms d'Arfene & de Tygrane.

Le soleil avoit disparu ; & tandis qu'à la faible clarté de la lune, la tremblante Apamie remplît ce pieux devoir, Arfene & son Gouverneur arrivent non loin d'elle. Ils s'arrêtent en silence sous un rocher voisin, pour s'y reposer, pendant la nuit, des pénibles travaux de la journée. A peine sont-ils étendus sur la terre ; une voix plaintive, entrecoupée de longs sanglots, vient les frapper. Ils prêtent l'oreille. Ils entendent le nom de Tygrane & d'Arfene ; les larmes renaissent alors dans les yeux du jeune Prince ;

Quel mortel généreux , se dit-il à lui-même , donne ici des larmes au trépas de mon pere ? marchons à lui , & que ma bouche reconnoissante lui donne la seule récompense que je puisse payer à sa pitié. Il se leve , & marche vers l'arbre d'où la voix est venue jusqu'à lui. A mesure qu'il approche , il entend les sanglots qui redoublent. Bientôt il distingue un guerrier à genoux , le front tourné vers le palmier : O vous , s'écrie Arsene , qui que vous soyez , recevez les témoignages de ma reconnoissance. Ah ! qu'il m'est doux dans mon infortune , qu'il est doux à mon cœur , d'entendre pleurer mon pere ! Votre pere , s'écrie Apamie , qui se releve & se tourne avec précipitation ! Qu'entends-je ? quoi ! c'est vous Arsene ? oh , qu'il m'est doux de revoir & d'embrasser mon frere ! & sanglotants & muets tous les deux , ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Arsene rompt enfin le premier ce long silence : Juste Ciel ! ma misere n'est donc pas aussi grande ! ma sœur me reste ; je la retrouve quand je la crois perdue , & perdue par mon imprudence. Ah ! chere Apamie , me pardonnerez-vous. . .

— Que parles-tu de pardon , ô frere plus cher que je jour ? Va , ce cœur , qui maintenant t'appartient tout entier , n'a point eu le courage de te faire le moindre reproche ; & si je l'avois pu ,

quand je te retrouve , tout ne feroit-il point oublié ?

Ils passerent aux pieds du monument consacré à leur pere , les heures de la nuit dans les épanchements les plus vifs de la douleur & de la tendresse. Le soleil reparut , & les deux infortunés , pour mieux se dérober à l'œil de l'ennemi , se dépouillerent de leur armure , & prirent celle de deux Arméniens , qui , la veille , percés de coups , sur les remparts de Mytilene , avoient pris la fuite , & étoient venus mourir auprès du rocher où s'étoit reposé le Prince. A peine furent-ils cachés sous ce vêtement vulgaire , qu'ils entendirent , dans un bois prochain , une confuse clameur de soldats & un long cliquetis d'armes. Un villageois fugitif leur apprit en même temps que c'étoit un corps d'Arméniens , qui , ralliés par un des Capitaines de Tygrane , & rencontrés par deux bataillons de Perses , en étoient venus aux mains : Que bénit soient les Dieux , s'écrie alors Arsene ! Ils offrent encore à notre courage l'occasion d'un beau triomphe ou d'un noble trépas. Vainement Hydaspes blâme le projet que conçoit son élève d'exposer ses jours & ceux d'Apamie. Le jeune Prince , qui , dans la fougue de l'âge , ne prenoit d'avis que de sa valeur : Garde pour toi d'aussi laches conseils , répondit-il ; & si tu crains de

mourir, prends la fuite, ou cache-toi bien dans la profondeur de quelque grotte voisine. Je viendrai t'y chercher après la victoire. Le va-leureux Hydaspe jette alors sur le Prince un regard d'indignation; & sans daigner lui répondre, s'avance le premier vers le bois. Ils arrivent au lieu du combat. Les Arméniens, en petit nombre, commençoient de plier. Le courage des trois guerriers rétablit l'ordre. Le choc fut aussi sanglant qu'opiniâtre. Hydaspe aux côtés d'Arsene, combattoit en furieux. Tous ceux qu'il attaquoit, devenoient soudain les victimes de son désespoir. Mais après avoir donné si souvent la mort, il la reçoit lui-même à son tour. Il tombe, jette un dernier regard sur son élève, & s'écrie : Jeune homme, n'insulte jamais un homme de courage. Adieu, j'expire au lit d'honneur : & il rend le dernier soupir.

Après ce malheur, les Arméniens ne combattirent pas long-temps avec succès. Quelques-uns prirent la fuite; mais le plus grand nombre fut égorgé. Apamie & son frere restent seuls obstinés à se défendre. Leur valeur les protégea quelques instants encore contre l'effort de tant d'ennemis; mais enfin l'un & l'autre se voit contraint de rendre les armes. Ils sont à l'instant chargés de fers, & conduits aux pieds d'Orimane. Inconnus aux yeux du soldat comme à

ceux du capitaine, l'obscurité de leurs habits servit encore à les cacher : mais l'excès de leur courage les avoit distingués ; Orimane en sentit tout le prix. Né généreux, il se feroit plu à les rendre libres, si leur liberté eût dépendu de lui-même. Mais ils ne pouvoient l'obtenir que de Cambyse. Ce Prince s'étoit réservé à lui seul le droit de briser les fers de tous ceux que la guerre feroit tomber dans l'esclavage des Perses. Il fallut donc qu'Orimane conduisît malgré lui-même ses captifs à Babylone. Il se flattoit, à la vérité, qu'il obtiendrait sans peine leur grace de la faveur de son maître. Il laisse donc le soldat se reposer durant quelques heures ; & le jour même, il reprend sa route vers Babylone.

Après plusieurs jours de marche, ils entrerent dans l'enceinte de cette superbe ville. Orimane paroît seul aux regards de Cambyse : Vos ennemis sont vaincus, Seigneur. Le Trône d'Arménie est renversé, & Tygrane chargé de fers arrivera bientôt à Babylone ; ses enfants ne vivent plus : il ne reste d'eux que leurs cendres. Votre fils, Seigneur ; les déposera lui-même à vos pieds. Quelle heureuse nouvelle, s'écrie le Tyran transporté d'une féroce allégresse ! quoi, les jours de Tygrane sont en ma puissance ! je pourrai donc le tourmenter à loisir. Ah que la mort n'a-t-elle épargné les fruits odieux de son

hymen ! que le sort de la guerre ne les a-t-il livrés à nos mains ! Quelle joie j'aurois goûtée d'immoler les enfants aux yeux du pere , pour l'immoler ensuite lui-même ! Mais puisque mon espérance est trompée , je saurai bien m'en dédommager sur le seul Tygrane. Et toi qui viens de faire entendre à mon oreille une si douce nouvelle , dit-il , en se tournant vers Orimane , parle ; comment pourrai-je récompenser ton zele ? Demande , & sois assuré de tout obtenir.

Orimane raconte alors à Mytrane le combat qu'il a rendu , la victoire qu'il a remportée ; & s'étendant en éloges sur la valeur de ses deux prisonniers : C'est leur liberté que je vous demande , Seigneur ; la grandeur de leur courage & le malheur de leur jeunesse vous en sollicitent. Oui , quoique nés en Arménie , j'ose dire qu'ils méritent cette faveur. Je réclame d'ailleurs votre parole auguste. Vous vous êtes engagé.... — A faire grace à mes ennemis ? l'avez-vous pu croire ? & ne deviez-vous pas voir que tout défenseur de Tygrane seroit coupable à mes yeux. — Coupable , Seigneur ! un sujet peut-il l'être en défendant son Roi ? — Le crime de Tygrane étoit connu ; & le protéger , c'étoit s'en rendre le complice. — L'Asie entière le croyoit oublié depuis long-temps. — L'Asie entière ne devoit pas croire qu'il rest-

roit impuni. — Mais Cyrus avoit pris soin d'en tirer vengeance. — Mais la vengeance qu'il en avoit tirée, n'étoit point égale à l'offense. — Eh bien, Seigneur, permettez donc que ces deux infortunés paroissent devant vous; & si votre cœur reste constamment inflexible à l'aspect de leur jeunesse intéressante, je consens à les voir payer de tout leur sang le secours qu'ils ont cru devoir à leur Roi.

Cambyse garde un instant le silence, puis tout-à-coup : Qu'ils viennent donc, tes deux captifs; & s'ils ne veulent qu'une mort prompte les ajoute aux deux enfants de Tygrane, qu'ils défavouent à mes yeux leur indigne Monarque. — Ah! Seigneur, qu'allez-vous exiger de deux hommes de courage? — Leur devoir. Gardes, amenez ici les deux Arméniens. Et quoi donc, Orimane, tu voudrois que je donnasse la liberté à deux criminels qui se feroient gloire à mes yeux de leur crime? Mais tu te troubles en vain pour eux. Va, rendus sage par l'infortune, ils rougiront de leur coupable valeur.

Cambyse achevoit à peine, qu'il vit arriver les deux infortunés. Il les fixe avec attention : Oui, sans doute, se dit-il à lui-même; les graces, la majesté, le plus tendre intérêt sont empreints sur leur visage, & cependant je ne fais quelle voix secrete souleve contre eux mon cœur.

Approchez , malheureux , & répondez à mes demandes. Quel pays vous a vu naître ? — L'Arménie , répond Arsène , en détournant la vue avec horreur. — Quel rang occupiez-vous dans les armées de Tygrane ? — Celui de simple soldat. — Ignoriez-vous l'injure qu'il m'avoit faite ? — Pouvoit-on l'ignorer ! son repentir en avoit instruit toute l'Asie. — Vous avez donc partagé son crime en le défendant ! — En le défendant , nous avons rempli le devoir de sujets fideles. — Jeune homme , songe à modérer la fierté de tes réponses ; ou loin de t'accorder la vie... — Elle me seroit odieuse de ta main. L'œil du tyran s'enflamme à ces mots : Holà gardes. — Ah ! Seigneur , arrêtez , s'écrie Apamie , en tombant aux genoux de Cambyse ; pardonnez ce mouvement de fierté à... — Que fais-tu , interrompt vivement Arsène ? relève-toi , & rougis de t'être ainsi abaissée. — Ah ! non , non , reprend Apamie , je n'en rougirai point. C'est pour toi que je l'implore. Seigneur , oubliez l'excès de sa fierté , & ne vous souvenez que de sa jeunesse & de notre misère. — Ton ami me brave , réplique Cambyse ; je veux bien toutefois faire grace à tous les deux : mais à l'instant même , ou désavouez l'un & l'autre les efforts que vous avez tentés en faveur de Tygrane , ou préparez-vous au plus affreux supplice. — No-

tre choix est donc fait , répondent ensemble les deux captifs. Qu'on nous mene à la mort. — Eh bien , vous serez satisfaits. Qu'on dresse à l'instant un bûcher , & que l'un & l'autre expire aujourd'hui dans les flammes. Mais que dis-je ? suspendons leur supplice jusqu'au retour de mon fils. Orimane , tenez-les enfermés dans la prison de ce Palais , que j'ai confiée depuis longtemps à votre garde. Soldats , qu'on les y conduise. Ses Soldats obéissent , & cependant Orimane voulut encore défendre la cause de ce couple infortuné. — Ne m'en parle plus , répond Cambyse ; le dessein en est pris. Ils mourront ; & pour accroître leur supplice & celui de Tygrane , ils mourront avec leur Roi.

Tandis qu'ils gémissent dans les chaînes , & qu'ils se préparent à subir la rigueur de leur sort , Cambyse attend avec impatience l'arrivée de son fils. Un long temps s'écoule dans une vaine attente. Le généreux Prince , pour retarder le jour où Tygrane seroit remis au pouvoir de Cambyse , ne marchoit que lentement vers Babylone. Mais enfin il le vit arriver malgré lui même , ce jour qui devoit être si fatal à son auguste captif. Il entre dans Babylone , aux acclamations du peuple dont ses vertus le font adorer ; mais elles l'importunent & l'affligent. Au milieu de la publique joie , des larmes secretes

s'échappent de ses yeux. Il marche, le front baissé, vers le palais de ses ancêtres. Lorsqu'il fut près d'y entrer, il fit un effort pénible sur lui-même, pour dissimuler sa tristesse. Il arrive, il paroît aux yeux du barbare : Venez, Prince, lui dit son pere, & recevez dans ce tendre embrassement le témoignage de ma reconnoissance. Combien il est flatteur pour moi de trouver mon vengeur dans mon fils ! Puis s'adressant à Tygrane : Te voilà donc en ma puissance, odieux ravisseur d'une beauté que j'avois tant aimée. Je pourrai donc te faire payer tous les maux que me fit ta coupable audace. Mais Tygrane le regardant avec une noble fierté : Oui, dit-il, le ciel t'a rendu le maître de mes jours ; hâte-toi de me les ravir. Après tout ce que j'ai tenté auprès de toi pour réparer ma faute, je ferois digne des supplices que tu me destines, si je laissois éclater encore à tes yeux le moindre repentir. Je ne demande aux Dieux, pour me venger de ta barbarie, que de te livrer aux remords dont je fus tourmenté si long-temps. — Je les accepte avec joie, s'écria Cambyse, pourvu que je t'immole. Cependant tu ne mourras pas seul. Je tiens dans mes fers plusieurs de tes sujets, coupables défenseurs de ta cause. Puisqu'ils vouloient protéger ton crime, il est juste qu'ils partagent ton supplice. Qu'on ame-

ne les Arméniens. Et vous, mon fils, pourquoi ce visage sombre, ce regard attristé? songez à tenir ce que vous m'avez promis. Puisque les enfants de mon odieux ennemi ne sont plus... — Oui, barbare, interrompt Tygrane, ils ne sont plus; & c'est du moins une consolation pour leur père, qu'un noble trépas les ait dérobés... — Tais-toi, répond Cambyse. Mon fils, vous m'avez promis leurs cendres. Où sont-elles?

Alors Mytrane fit signe à l'un de ses soldats, à qui il avoit confié une urne, qui renfermoit, disoit-on, les cendres d'Arfene & d'Apamie. Il la prit dans ses mains, & la présentant à son père : Dans ce vase d'argille sont déposées... — Les cendres de mes enfants, s'écria Tygrane, en se précipitant vers le Prince, & lui arrachant l'urne des mains! ah! donnez, que je les embrasse; & les pressant contre son sein palpitant, il y tient sa bouche imprimée, & les inonde de ses larmes : Restes précieux de tout ce que j'avois de plus cher sur la terre, vous allez donc être livrés en proie à d'indignes traitements. Le respect qu'on doit aux morts ne pourra vous en défendre. Les larmes d'un malheureux père, voilà les seuls honneurs que vous recevrez. Vous n'êtes plus, ô mes enfants; & moi, je vais expirer! Oh! si je pouvois obtenir que mes cen-

dres fussent mêlées aux vôtres ! Et se tournant tout-à-coup vers Cambyse, dont l'œil se repaissoit avec joie de ce douloureux spectacle : Si tu conserves encore quelque chose d'humain, ne me refuse point la grace que je te demande. Promets que ce qu'il restera de ma dépouille mortelle, sera enfermé dans ce vase : que ta bouche me la promette, cette faveur ; & je te pardonne tous les maux que tu m'auras fait endurer, & je t'en absous devant les Dieux.

A la voix de Tygrane, le jeune Prince sent accroître son trouble. Il ne commande plus à sa douleur ; l'œil en larmes, il se précipite sur la main de Cambyse : O mon pere, dit-il, ne vous laisserez-vous point attendrir ? Se peut-il que tant d'objets puissants vous trouvent insensible ? Contemplez cet infortuné Monarque, & rendez-lui la vie. La perte de sa Couronne, son esclavage & la mort de ses enfants ne vous ont-ils point assez vengé ? Sa douleur profonde suffiroit à son supplice.

Dans le même instant, les gardes amènent les deux Arméniens, qui s'avancent, l'œil éteint & la tête baissée : Laissez-moi, mon fils, s'écria Cambyse. Tandis que Tygrane tient ses regards attachés sur l'urne, Mytrane jette l'œil sur les captifs, & reconnoissant les deux fils de Tygrane : Que voix-je, se dit-il à lui même ? Arsène avec

Apamie au pouvoir de Cambyse ! quel coup de foudre , juste ciel ! ah , fais que leur douleur ne les trahisse point ! A ces mots , il reste muet & confondu. — Coupables sujets de Tygrane , s'écria Cambyse , approchez & reconnoissez l'auteur de tous vos maux. Voilà votre Roi. Apamie & son frere levent les yeux dans le même instant que Tygrane tourne sur eux sa vue. L'urne échappe des mains du Monarque , & l'on n'entend que ces mots : O mes fils ! ô mon pere ! Apamie s'évanouit ; & son frere s'élance dans les bras de Tygrane : mais le Monarque se dégage aussi-tôt des embrassements de son fils ; il vole à sa fille. Arsene , Mytrane lui-même l'imitent , & tous les trois s'écrient ensemble : Ma fillè , ma sœur , belle Apamie , ouvrez les yeux. L'infortunée renaît à cette voix. Elle ouvre une foible paupiere : Où faut-il , juste ciel , que vos enfans vous retrouvent ! Sa langue n'a pas la force d'en dire davantage , & toute cette malheureuse famille ne s'exprime plus que par de longs sanglots. Ce tableau douloureux porta quelque émotion dans le cœur de Cambyse : il s'en étonne ; & craignant de se laisser surprendre à la pitié : Qu'on me délivre , dit-il , de leur présence odieuse ; & quand leur bûcher sera dressé , qu'on m'en vienne avertir : je veux être témoin de leur supplice. Tyran , s'écrie Arsene ,

tandis que les gardes le contraignent de marcher, tyran, que tu fais bien l'art de nous tourmenter ! En souffrant à ta vue, nous souffrirons deux fois.

Mytrane jette un triste regard sur eux ; & revenant auprès de son pere, il alloit embrasser leur défense, lorsque Cambyse le regarde avec indignation : Prince, que faut-il que je pense de votre conduite ? Je vous confie le soin de ma vengeance, & vous la trahissez ! Les enfants de Tygrane ne vivent plus, j'en apporte les cendres, dites-vous ; & cependant ils vivent encore. Où en ferois-je réduit, si le fidele Oriane ne les eût livrés en mes mains ? Est-ce ainsi que mon fils remplit sa promesse ? Répondez. — Mon pere, je n'ai point trahi ma pensée, en assurant qu'Arsene & sa sœur étoient expirés. J'ai cru, avec toute l'armée, qu'ils avoient succombé dans le dernier assaut. — Mais vous avez cherché à me tromper, en m'apportant des cendres supposées. — J'ai cherché à vous convaincre, par un témoignage authentique, d'une mort dont j'étois convaincu moi-même, avec tous vos soldats. C'étoit pour votre gloire... — Et qu'a de commun ma gloire avec votre artifice ? — J'ai cru, Seigneur, qu'en perdant ses enfants & sa Couronne, Tygrane avoit assez expié sa faute, & qu'en vous présentant ce Mo-

marque chargé de fers, & pleurant sur les cendres de sa famille, je trouverois votre cœur sensible à la gloire de lui pardonner. — Lui pardonner ! moi ? Prince, qu'osez-vous dire ? — Que ma valeur trop heureuse a pris soin de vous venger assez. L'Arménie entière est soumise à vos armes. Mytilene s'est vue presque noyée dans le sang de ses citoyens ; & votre haine dure encore ! — Ma haine ne finira qu'avec les jours de mes ennemis. — Non, mon pere, vous ne tacherez point votre nom d'une action aussi noire. Voulez-vous que l'équitable avenir place Cambyse au nombre des tyrans, lorsque vous pouvez mériter d'être compté parmi les plus grands Rois ? — L'avenir, loin d'insulter à ma mémoire, m'applaudira d'avoir vengé la majesté du trône offensée. — Mais la Perse, que vait-elle penser de vous ? — Il suffit qu'elle me craigne. — Il faut qu'elle vous aime. Et quel amour lui peut inspirer pour vous l'excès de votre haine ? — Elle se taira du moins ; je n'en exige pas davantage. — Eh bien, Seigneur, je veux que votre peuple courbé sous votre sceptre, contraigne au silence, & son indignation contre vous, & sa pitié pour Tygrane, lorsqu'il verra ce Monarque & son innocente famille près du bûcher, lever les yeux au ciel, & par leurs gémissements en appeller sur vous la cole-

re : mais pensez-vous que tous ces Rois dont la Perse est environnée , eux que le sang & l'amitié attachent à Tygrane , eux qui , pénétrés de respect & d'admiration pour ses vertus , l'ont choisi vingt fois pour médiateur de leurs différends ; pensez-vous que , tranquilles spectateurs de sa mort , ils ne viendront point , les armes à la main , vous en demander compte ? — Je les crains peu , mon fils ; qu'ils viennent , & votre valeur saura bien les punir. — Qui , moi , mon pere ? — Oui , toi-même , Mytrane. — Ah ! ne l'espérez point. Non , je n'armerai point mon bras contre les vengeurs d'une mort que l'équité condamne. — Qu'entends-je , est-ce bien à moi que vous parlez ainsi ? — Oui , mon pere , & je vous dois ce sincere aveu. Quand vous m'imposâtes la loi de ravager l'Arménie , déjà mon cœur vous blâmoit en secret. Trois fois je me vis prêt à vous défobéir. Cependant accablé par l'appareil imposant de votre autorité , séduit peut-être par l'orgueilleux espoir de vous succéder , ma foi vous promet tout : mais je desirai que Tygrane fût vainqueur ; mais j'espérai du moins que ce Prince & sa famille guerriere mourroient en combattant. Je partis sur ce crédule espoir. Le Ciel m'a bien puni de ma lâche obéissance. Je vois un Roi , le modele de tous les Rois , je vois son innocente famille , livrés

en votre puissance, & près de mourir dans les flammes. Et je consentirois à leur supplice ! & je ne chercherois point à les en arracher ! Mon pere, laissez-vous attendrir à ma juste priere. Mais loin que sa priere éteigne la haine du tyran, elle ne fait que l'irriter. Le fils de Cyrus garde un farouche silence, pendant lequel il conçoit & médite un moyen de se venger plus terrible encore. Vous le voulez, mon fils, dit-il ensuite. Eh bien, je pardonne à Tygrane. Gardes, qu'on le ramene. Je lui vais annoncer sa grace. Retirez-vous, & laissez-moi seul avec lui. — Je vous obéis, Seigneur ; mais en m'applaudissant d'avoir su vous fléchir. Dieux ! qui m'avez fait triompher de la haine de mon pere, par quel encens pourrai-je vous en payer jamais ? Il sort à ces mots, & Cambyse reste seul : Va, tu te flattes en vain. Ma haine n'est pas éteinte. En épargnant Tygrane, elle n'est que plus forte.

Le Roi d'Arménie reparoit alors. Barbare, dit-il en s'approchant, ferai-je long-temps encore condamné au supplice de te voir ? Parle. Que me veux-tu ? — Je veux te faire grace. — Me faire grace, juste ciel ! dis-tu vrai, Cambyse ? Ton cœur est-il capable de tant de vertu ? Oh ! comment reconnoître.... — Ce n'est point ta reconnoissance que je veux. Ecoute. Tes en-

fants font-ils bien chers à ton cœur? — Autant que la vengeance fut chère à ton ame. — J'entends. Et l'un & l'autre font-ils également aimés de toi? — L'un & l'autre me sont plus précieux que la vie. — Ainsi donc, si condamné à vivre, tu te voyois réduit à choisir entre ton fils & ta fille, pour conserver l'un d'eux... — Cruel, qu'as-tu prononcé? — Ton arrêt. — Justes Dieux! vous l'entendez, & vous retenez encore votre foudre! & vous ne prenez aucune pitié d'un pere malheureux! Arsene, Apamie, ô mes enfants! quel choix horrible! mourir plutôt cent fois, que de le faire jamais. — Tu le feras cependant, ou chacun de tes enfants expirera lentement à tes yeux, sans qu'il te soit permis de mourir comme eux. — Je mourrai de ma douleur. — J'aurai donc alors ce que je demande; mais je te laisse quelques instants encore. Après ce terme expiré, l'on ira chercher ta réponse; & si tu m'abandonnes l'un de tes enfants, dès l'instant qu'il marchera au supplice, tu deviens libre avec celui qu'aura conservé ton amour. Retourne à ta prison, & songe à me satisfaire.

Cependant les deux fils de Tygrane l'attendoient avec impatience au fond de leur cachot : Cambyse l'entretient, se disoient-ils l'un à l'autre. Qu'exige-t-il de lui? Si le tyran l'envoyoit

maintenant au supplice ! Cruelle image ! Dieux ! finissez notre horrible incertitude. Tes enfants, ô mon pere, t'auroient-ils embrassé pour la dernière fois ? En parlant ainsi, ils le virent reparoitre. Pouffés par leur amour, ils se précipitent vers lui. Mais, pâle, désespéré, & tout couvert de larmes, il se détourne d'eux avec horreur : Laissez-moi, mes enfants, laissez un malheureux. Vos caresses m'affligent. — Quoi donc, se pourroit-il que vos enfants ne vous fussent plus chers ? — Je m'égare, Arsene, je vous aime toujours. — Pourquoi donc refuser de nous voir ? — Je ne puis vous le dire. — Quoi, vous avez des secrets pour nous ? — Et plutôt aux Dieux que mon nouveau malheur fût aussi un secret pour moi-même ! Et plus ils s'obstinent à pénétrer la cause de sa tristesse, plus il prend soin de la taire. Respectez mon silence ; si je le romps, je n'en deviens que plus malheureux. Ils se prosternent alors à ses pieds ; chacun saisit une de ses mains ; & la couvrant de baisers & de larmes : Ou vous épancherez votre secret dans mon sein, ô mon pere, ou c'en est fait, nous expirons à vos pieds. — Que vous êtes cruels, Arsene, Apamie ! levez-vous. — Dissipez nos doutes funestes, ou souffrez que nous vous désobéissions. — Eh bien donc, apprenez... ciel, que vais-je leur dire !

— Hâtez-vous de nous éclaircir. — Songez, & mes enfants, que vous me contraignez à ce barbare aveu. — Oui, c'est nous qui vous en presons. — Souvenez-vous bien que sans vos larmes je ne l'eusse jamais hasardé. — Mon pere, au nom de notre amour pour vous, au nom même de vos malheurs, ne différez pas davantage. — Que le barbare Cambyse est ingénieux à me tourmenter ! — Puisse-t-il éprouver un jour la même destinée ! — Que n'êtes-vous tombés mourants sur les remparts de Mytilene ? que n'y suis-je tombé moi-même ! — Cette gloire n'étoit pas faite pour nous. — Pourquoi vous ai-je retrouvés à la Cour de mon odieux ennemi ? — Alors, nous n'aurions pas goûté la triste douceur de mourir ensemble. — Mourir ensemble ! il ne m'est pas permis d'espérer tant de bonheur. — Cambyse a donc changé l'arrêt prononcé contre vous ? — Oui, mes enfants, je vivrai. — Ainsi vos malheurs sont finis ? — Loin de finir, ils redoublent. — Et comment ? — Je vivrai ; l'un de vous deux doit vivre aussi ; mais il faut que, condamné par moi-même, l'un de vous... Je ne puis achever. Il s'arrache alors à ses enfants, & va dans une salle voisine ensevelir sa profonde douleur.

Arsene le vouloit suivre ; mais Apamie arrêtant son frere : Adieu, s'écria-t-elle, adieu, je

vais mourir. — Toi, mourir ! Et de quel droit, inhumaine, prétends-tu me ravir cette gloire ? — De quel droit ! oses-tu le demander ? Toi, qui peux venger l'infortune de mon pere ; toi, à qui le Trône appartient par droit d'aînesse, enfin toi, dont les vertus peuvent un jour le faire sortir de sa cendre. Arsene alloit répondre. Je ne t'écoute point, reprit-elle. Je demande le supplice. Je veux l'obtenir, je l'obtiendrai : Apamie mourra... O mon frere, si je te suis chere, si notre pere, sur-tout, est cher à ton cœur, consens à vivre pour lui. — Qu'exiges-tu de moi, cruelle ! — Ce que tu dois m'accorder. — Quoi, tu veux... — Que tu sauves ta vie. — Et cependant tu mourras ! — Ma mort est peu de chose. — Mais tu dois expirer dans les flammes. — Ne considere point mon supplice, n'en vois que l'avantage. Adieu, retiens tes pleurs. — Apamie, tu me quittes donc ? — Il le faut. — Arrête, ô ma sœur, ô mon amie, arrête. — C'est trop nous attendrir. J'entends mon pere, il revient à nous ; épargnons-lui le spectacle de notre douleur : il n'est déjà que trop malheureux de la sienne. Elle court alors vers Tygrane : O mon pere ! c'est moi, oui, c'est moi qui aurai le bonheur de vous sauver. Le Monarque la prend par la main, & la ramenant auprès d'Arsene, il se place au milieu d'eux : O mes enfants,

L'heure de mourir est venue ! Dans cette coupe est un poison brûlant que j'ai reçu de la pitié généreuse d'Orimane. O bonheur inattendu, s'écrie Arsene ! nous allons donc expirer dans les bras l'un de l'autre ? — Quelle pensée, ô mon fils, viens-tu de concevoir ? Va, ce n'est point à toi que le mortel breuvage est destiné. — Il n'est point pour moi ? A qui donc le réservez-vous ? — A moi seul. — A vous seul ! mon pere, oubliez-vous que votre bouche vient de nous le promettre ? — Prince, je ne vous ai rien promis. C'est moi que persécute Cambyse, c'est moi qui dois mourir. — Vous ne mourrez pas seul, s'écrient tout-à-la-fois se deux enfants malheureux : ou vous nous permettrez de partager avec vous le fatal breuvage ; ou, l'arrachant de vos mains, nous le répandons à vos pieds. Non, vous ne mourrez pas seul.

Les deux Princes alloient se précipiter sur la coupe, Tygrane les arrête : Eh bien, dit-il, je me rends, finissons notre vie ensemble. Je conçois, par la douleur que j'aurois de vous survivre, celle que vous éprouveriez vous-même si vous me laissiez expirer. Puis il ajoute : Dieux immortels, nous mourons, & je ne pense point que vous nous fassiez un crime de renoncer à la vie. L'excès des malheurs dont vous nous avez accablés, étoit sans doute un ordre

que

que vous nous adressiez d'en sortir. Pour prix de notre obéissance, recevez-nous dans ces demeures sacrées, où, loin des méchants & des infortunés, les justes sont heureux... O mes enfants, venez, embrassons-nous, & mourons.

Dans ce terrible moment, l'imagination enflammée d'Arsene lui retrace si vivement les erreurs de sa jeunesse, qu'il tombe sur ses genoux : O mon pere, dit-il, je vais paroître devant les immortels. Ils me demanderont un compte sévere des chagrins nombreux que mon fougueux caractère a donnés à votre tendresse. Leur justice ne pourroit m'en absoudre, si je n'en étois absous par vous-même. Dites-moi : Mon fils, je te pardonne, & votre fils mourra tranquille & satisfait. Leve-toi, dit Tygrane ; mon fils, mon cher fils, ton repentir me déchire ; va, depuis long-temps tes erreurs te sont pardonnées. Que ce baiser t'en assure. Il l'embrasse alors tendrement : puis il ouvre ses bras à la triste Apamie. Elle s'y précipite en s'écriant : Voilà donc les derniers embrassements que me donnera mon pere ! C'est pour la dernière fois.... La douleur l'empêche de poursuivre. Un morne silence regne alors parmi eux. Le Roi l'interrompt bientôt : Retenez vos larmes, ô mes enfants, le temps presse, achevons notre ouvrage : & il porte à sa bouche la coupe empoison-

née ; mais chacun de ses enfans étendant la main sur elle , l'arrête , & se dispute le funeste honneur d'y puiser le premier. Donnez , s'écrie Arsène ; c'est moi qui suis le coupable. C'est moi , dit Apamie , qui devois être sacrifiée. Je suis votre pere , ajoute Tygrane , & je vous dois l'exemple.

Pendant ce généreux combat , la porte de la prison s'ouvre tout-à-coup. Mytrane paroît ; il court vers eux , arrache à Tygrane la fatale coupe , & la renverse à ses pieds , en disant : Quoi , vous alliez mourir ! Digne fils d'un tyran , s'écrie Arsène ; oui , nous mourions : pourquoi , barbare , y viens-tu mettre obstacle ? Calme ta colère , répond Mytrane , je viens pour sauver toi , ton pere & ta sœur. Je m'étois flatté que mes prieres avoient attendri Cambyse , & en avoient obtenu votre grace ; mais j'apprends que la parole qu'il m'a donnée de sauver Tygrane , est un raffinement de cruauté ; que l'un de vous deux , Prince , doit mourir condamné par son pere : & comme je n'ai plus d'espoir de fléchir le mien , je viens pour lui épargner un repentir éternel. Venez , suivez-moi , je vous offre une sûre & nombreuse escorte , qui vous conduira chez celui des Rois voisins de qui vous attendez l'accueil le plus favorable. Ne me refusez point ; & dût mon pere me dépouil-

ler de l'Empire, & m'envoyer en votre place à la mort, je bénirai ma destinée, puisqu'au moins j'aurai sauvé trois illustres malheureux. Quelle générosité, répond Tygrane ! Juste Ciel ! se peut-il qu'avec une ame aussi belle, Mytrane soit le fils de Cambyse ! Qu'Arsene doit rougir maintenant, de vous avoir cru digne d'un tel père ! — J'excuse Arsene, il ne pouvoit me connoître ; mais, Seigneur, ne perdez pas un temps précieux en discours inutiles. Fuyez, tandis que vous le pouvez encore.

Mais Tygrane & ses enfants refusent le secours qu'on leur présente : Prince, disent-ils, nous mériterions des malheurs plus grands encore, si, pour nous délivrer, nous vous plongeons dans le précipice. La cruauté de votre pere ne nous est que trop connue. Il l'épuiserait sur vous-même, si nous lui échappions par votre secours. Non, Prince, nous ne ferons point assez lâches pour acheter notre vie aux dépens de la vôtre : livrez-nous à votre affreuse destinée, & jouissez d'un bonheur digne de vos vertus. — Et croyez-vous, si je ne vous salue point, que je puisse être heureux ? moi, dont l'aveugle courage vous a précipités du trône pour vous faire tomber dans les fers, & des fers vous conduire au supplice ; moi, qui à l'instant même, viens de vous priver d'un poison secourable,

& qui, par-là, a forcé un pere à devenir le bourreau d'un de ses enfants. Tygrane fut interrompu par l'arrivée d'un des satellites de Cambyse : Le grand Roi, dit-il, en s'adressant à Tygrane, demande quel est celui des deux Princes que vous voulez livrer à sa justice.

A peine il acheve, qu'Apamie se tournant rapidement vers lui : Rapporte à ton maître que je serai sa victime : oui, c'est moi, ajouta-t-elle, en arrêtant son frere, qui s'avançoit pour s'offrir, oui, c'est moi-même. Voudrois-tu révoquer l'aveu que tu m'en as donné ? Et s'adressant de nouveau au satellite : Va dire qu'Apamie est prête à marcher au supplice. Le soldat se retire ; & cependant Tygrane s'écrie, pénétré de douleur : Il ne me reste donc plus aucun espoir de te sauver, auguste & malheureuse famille ! juste Ciel ! que ne suis-je le dernier sujet de mon pere ! je n'aurois point à me reprocher éternellement d'avoir trop bien servi la vengeance ! Trône, pour qui j'étouffai la voix de ma conscience, que maintenant tu m'es odieux ! Tygrane, Arsene, & vous sur-tout, belle Apamie, laissez-vous toucher au spectacle de mes remords, & pardonnez-moi les maux dont je vous ai opprimés. Mais pourquoi perdre ici à gémir, un temps que je dois mieux employer ? J'ai des amis courageux parmi les

courtisans de mon pere. Le cœur des soldats m'est dévoué; je vais les réunir, les armer en votre faveur. Puisqu'ils ont avec moi causé votre perte, il faut qu'ils la réparent, qu'ils forcent mon pere... Mon pere! quel nom viens-je de prononcer? Quoi, j'armerois contre lui.... Non, je ne puis m'exposer au danger d'être paricide. Eh bien, j'emploierai encore la voie de la priere; mais d'une priere si pressante, si solennelle, que je vaincrai l'inflexibilité de son cœur... Madame, allez au supplice; mais allez-y sans crainte. Je vous engage ma parole, (elle ne sera point vaine) que votre vie est en sûreté. Vous, Tygrane, vous, Arsene, qui devez être librés dès l'instant qu'Apamie sortira de cette obscure demeure, rassurez votre courage. Vous rejoindrez bientôt la Princesse, oui, vous la rejoindrez, & peut-être que vous pourrez encore remonter au Trône d'Arménie. Je ne m'explique point; mais dès que votre prison s'ouvrira, rendez-vous à mon palais. Orimane prendra soin de vous y conduire. Je pourrai vous montrer que si je promets beaucoup, je puis faire davantage.

En achevant ce discours, il se retire; & les trois infortunés restent confondus de tant de générosité, & sans mot dire le considerent sortir. Puis tout-à-coup : O Cambyse, barbare

Cambyse, s'écrie Tygrane, tu ne méritois pas un fils aussi vertueux; mais cependant, quel peut être son projet? par quel moyen se promet-il de nous rendre & la vie, & le Trône? Sera-ce par la voie des armes, ajoute Apamie? Mais non, il a trop de vertu pour devenir un fils rebelle; & nous-mêmes, nous devrions nous opposer à la révolte. Ne l'en point écarter, ce seroit le livrer à la vengeance de son pere. Il perdrait la vie, & ne nous sauveroit point. — Rassure-toi, ma fille, reprend Tygrane, c'est à l'effort de sa priere que le Prince se flatte de voir la fin de notre infortune. Qu'il t'en souvienne, c'est lui-même qui vient de nous en instruire. Il espere beaucoup, & trop sans doute; toutes les apparences conspirent contre nous. Toutefois je ne fais pourquoi un peu de calme est descendu dans mon ame. Je me plais à croire que je ne perdrai point ma fille.

Une troupe de gardes arrive alors dans la prison, & se saisit de la Princesse, qui s'écrie: Voilà, ô mon pere, voilà comme je vous suis rendue!... Vous pleurez: ah! comme votre espérance s'est évanouie! Arsene! adieu, mon cher Arsene, raffermis ton courage & le sien, & rendez-vous au palais où vous êtes attendus. Adieu, mon pere, on m'entraîne loin de vous, adieu. Tandis que les gardes, dont la Prin-

cette est environnée, sortent de la prison, Orimane s'avance vers les deux captifs : Cambyse, leur dit-il, m'ordonne de briser vos fers & de vous rendre la liberté ; mais son fils, vous le savez, vous offre un asyle dans son palais. Je suis chargé de vous y conduire, il vous attend avec impatience ; sortez, Princes, & daignez me suivre : & sans différer plus long-temps, ils marchent tous les trois vers le palais de Mytrane, qui, craignant déjà qu'ils n'arrivassent trop tard pour l'exécution de son projet, se plaignoit de leur absence.

Apamie touchoit alors à la place publique, au milieu de laquelle brûloit son bûcher. Le peuple accouru en foule à ce triste spectacle, remplissoit les portiques dont elle est environnée. Il avoit les yeux attachés sur le barbare Cambyse, qui, décoré de toutes les marques extérieures du pouvoir suprême, étoit fièrement assis sur la galerie la plus élevée. De ce lieu qui dominoit toute la place, il contemploit à loisir la foule de ses sujets qu'il croyoit voir ramper à ses pieds. Où est-elle donc, se disoit-il à lui-même, où est-elle cette indignation qui devoit saisir les Perses, lorsqu'ils verroient l'appareil de ce supplice ? Mon fils & quelques-uns des Mages m'en avoient menacé ; mais leur terreur fut vaine. Le peuple se tait ; & s'il rompoit le silen-

ce, je saurois bien le contraindre d'y rentrer. Bientôt arrive Apamie. Tous les yeux se fixent sur elle. Sa jeunesse, l'éclat de sa beauté, la noble douleur empreinte sur son visage, tout, jusqu'à son silence, qu'elle n'interrompt d'aucun sanglot, ouvre les cœurs à la compassion. Elle est innocente, se disent les Perses les uns aux autres, & cependant elle va mourir dans les tourments. Alors ils regardent Cambyse, & cherchent à deviner dans ses traits s'il ne partage point la pitié de son peuple. Son visage ne perd rien de la rudesse de ses traits, & ses yeux jettent des regards farouches. On vit bien qu'il n'étoit plus aucun moyen de salut pour Apamie. Elle-même, qui, fondée sur la parole de Mytrane, avoit nourri quelque légère espérance, s'en vit tout-à-coup abandonnée. L'aspect de son supplice la fait pâlir malgré elle-même; son oeil se détourne avec horreur du bûcher, & sa bouche rompant enfin un long & morne silence : O mon pere ! ô mon pere ! s'écria-t-elle, où êtes-vous maintenant ? où êtes-vous ? Ah ! puisse mon trépas être la fin de votre infortune ! puis s'adressant à Cambyse : Barbare, réjouis-toi, ta vengeance va être assouvie. Daignent les justes Dieux... — Les Dieux, interrompt Cambyse, t'ont livrée à ma justice. Meurs, & que leur volonté ordonne ensuite de

mes jours. Gardes, remplissez votre ministère.

Les gardes fideles à cet ordre, entraînent la victime vers le bûcher. Ils alloient enfin la faire entrer dans les flammes, lorsque, suivi de Tygrane & d'Arsene, arrive à pas précipités le généreux Mytrane. Il vole au bûcher : Suspendez le supplice, s'écria-t-il ; & dans le même instant, écartant d'une main les gardes, & de l'autre prenant Apamie, il fléchit le genouil devant le Tyran : Pardonne, ô mon pere, s'écria-t-il, pardonne à Tygrane, & rends-lui sa généreuse fille ; je t'en conjure par leur misere profonde. Serez-vous plus inexorable que les Dieux ? On peut les désarmer. Ils aiment à faire grace. Mon pere, au nom des Dieux, faites grace à Tygrane... Mais Cambyse, toujours plus inflexible, fait signe aux soldats de livrer la Princesse aux flammes. Ils s'approchent de nouveau pour obéir : Cruels, reprend Mytrane, éloignez-vous, éloignez-vous, vous dis-je. Puis s'adressant à Tygrane & à ses deux enfants : Princes, hâtez-vous de tomber comme moi aux pieds de Cambyse. Cette soumission vous sauvera sans doute... Mais vous balancez ? Eh quoi ! Est-ce ici l'instant de la fierté ? Tygrane jette un regard sur sa fille ; & les chaînes dont il la voit chargée, & l'aspect du bûcher qui brûle pour elle, désarment son orgueil : Eh bien, dit-il, ma douleur

L'emporte. Arsène combattoit encore les mouvemens de la fierté : Mon fils, lui dit son pere, regarde ta sœur, & tu te laisseras vaincre. A cette voix, le jeune Prince frémit d'indignation. Il tombe cependant à genoux, & son exemple entraîne la Princesse.

Tous les quatre, les mains étendues vers Cambyse, restent muets quelques instans. Ils attendent que le Tyran prononce la grace qu'ils implorent. Son féroce orgueil fut charmé sans doute de voir un Roi & ses enfans réduits à cet état public d'abaissement. Il se demande à lui-même s'il écouterà la clémence. Il se consulte, il hésite; mais sa haine emporte encore la victoire : Vous m'êtes trop odieux, s'écria-t-il, pour que je vous pardonne; tu mourras, Apamie. Les trois infortunés se relevent alors furieux. Mytrane, non moins indigné, les imite, & s'éloignant du bûcher en marchant vers son pere : Voilà donc, s'écria-t-il, tout ce que J'obtiendrai de toi : eh bien, assouvis ta haine. Pour moi, qui ne me pardonnerois jamais d'en avoir été le premier ministre, je vais dérober ma vie aux remords. Et si tu prends plaisir à voir mourir les enfans aux yeux de leur pere, jouis du bonheur de voir expirer le tien dans les flammes. Soudain il prend son essor vers le bûcher, s'arrête, frappe du pied la terre, & s'écrie

leve; mais Arsène & Tygrane s'opposent à son désespoir : le peuple pousse des cris d'indignation & de douleur; & Cambyse lui-même, frappé au seul endroit par où son ame étoit encore sensible : Arrête, dit-il, ô mon fils, arrête, respecte tes jours, & je fais grace à toute cette famille. Le peuple applaudit à cette nouvelle inattendue par des acclamations multipliées.

Mytrane demande silence à l'assemblée, & s'adressant à son pere : Vous avez commencé de vous vaincre. Achevez ce noble sacrifice. Ce n'est point assez pour votre gloire, d'avoir rendu à ces augustes infortunés la liberté & la vie. Il faut rendre encore à Tygrane la couronne de ses peres; il le faut, la Perse l'attend de vous. Le peuple, par une nouvelle acclamation, joint ses prieres à celle du Prince. Cambyse fait un dernier effort sur lui-même; & dès le même jour, Tygrane & ses enfants rétablis dans leurs premiers droits reprennent le chemin de l'Arménie, emportant avec eux dans le fond de leur cœur une éternelle reconnoissance due aux bienfaits de Mytrane.



LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,

Nº. VII.

JEAN SANS PEUR,
DUC DE BOURGOGNE.

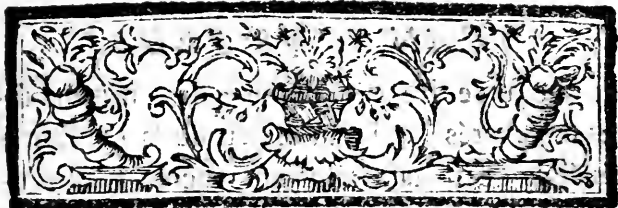
1871

DECEMBER

FRANCIS

1871

FRANCIS
1871



JEAN SANS PEUR, *duc de Bourgogne,* NOUVELLE FRANÇOISE.



INFORTUNÉ Charles VI languissoit depuis quinze ans dans une honteuse démence. Inhabile à régner par lui-même, ce n'étoit plus qu'une ombre, un fantôme de Souverain, dont la haine & l'ambition des Princes se disputoient l'autorité. Louis, son frere, Duc d'Orléans, & Jean sans peur son cousin, Duc de Bourgogne, nés pour le malheur de la France, étoient chacun à la tête d'un parti nombreux. Ennemis implacables l'un de l'autre, on avoit essayé plusieurs fois de les réunir; mais trop opposés de caractère, & tendant tous les deux à la même puissance, leur paix étoit rompue aussi-

tôt que jurée. Le petit nombre des citoyens sages & éclairés, qui, au milieu de la confusion générale de l'Etat, aimoient encore véritablement la patrie, en présageoient pour elle les suites les plus désastreuses. Ce fut pour les prévenir, que le Dauphin conçut le projet d'une réconciliation cimentée par tout ce que la nature a de plus puissant, & la religion de plus sacré. Il ne soupçonnoit pas que le Bourguignon, lassé de contraindre sa haine, avoit résolu la mort de l'Orléanois, & que déjà, le jour, l'heure, le lieu, les complices, toutes les mesures enfin étoient prises pour cet horrible attentat.

Jean avoit eu la fatale adresse de couvrir ses complots du secret le plus impénétrable ; & poussant même jusqu'au bout la dissimulation, il applaudit à tout ce qu'exigea de lui & de son rival la sagesse de leur auguste médiateur.

Louis étoit à Château-Thierry, où il se délassoit des fatigues du ministère, auprès de Valentine de Milan son épouse, lorsqu'il reçut une lettre du Dauphin, son neveu, qui l'invitoit à se rendre en diligence à Paris. Venez, mon cher oncle, lui disoit le Prince, venez jurer une paix qui doit assurer le repos de vos jours & le bonheur de la France ; venez lui donner le spectacle d'une réconciliation durable ; venez la prendre à témoin de la sincérité de vos embrasse-

ments : le Duc de Bourgogne brûle d'impatience de vous prodiguer les siens.

A peine eut-il fait la lecture de cette lettre, que, rendant grâces au Ciel du changement inespéré de son rival, il s'apprête à partir. Ni la nuit la plus profonde, ni l'hiver le plus rigoureux, rien ne peut l'arrêter. C'est en vain que son épouse veut lui faire craindre quelques pièges cachés sous le voile de la paix qu'on lui présente; c'est en vain que l'amour inquiet de cette Princesse tente de le retenir par le tableau fidèle de toutes les réconciliations passées : La haine du Bourguignon les a toujours rendues inutiles, dit-elle; & je ne fais quelle secrète voix m'assure que celle-ci doit être funeste. Cher époux, je vous en conjure au nom d'un fils qui vous est cher, & à qui l'exemple de son père est nécessaire encore. Vous parlerai-je de mon amour? Eh bien, oui, je le réclame, cet amour sacré que l'hymen alluma pour vous au fond de mon cœur, & qui ne cessera jamais d'y brûler. Ah! si je vous embrassois maintenant pour la dernière fois! Cher Prince, cher époux, ne me quittez point; de grâce, ne me quittez point... mais je le vois, Valentine tente sur vous un effort inutile. Eh bien, je ne m'oppose plus à votre départ. Seulement consentez à le différer jusqu'au retour prochain du soleil. Alors je

pourrai vous suivre ; & si vous courez quelque danger, ma tendresse le partagera.

Le Prince, impatient de cimenter une paix que tout son cœur desire, ferme l'oreille aux tendres sollicitations de Valentine : Calmez vos craintes, dit-il ; Jean me haïssoit, il est vrai, mais sa haine fut toujours noble & généreuse. Jamais elle ne s'est déguilée, jamais elle ne s'est permis la moindre lâcheté. Il est temps que nos divisions expirent, & qu'en rendant le calme à nos familles, nous le rendions aussi à la France. Adieu, je pars ; & dès le moment que notre réconciliation sera conclue, je charge un de mes officiers de vous en apporter la nouvelle. Ils s'arrache alors aux embrassements de Valentine, & de son fils, le Duc d'Angoulême ; & pour hâter davantage sa marche, il monte à cheval, sans suite, sans escorte, accompagné seulement de deux écuyers.

Le jour venoit de naître, quand Louis arriva dans l'appartement du Dauphin. Le Duc de Bourgogne s'y rendit bientôt après. A la joie pure qui brilloit sur son front, qui jamais eût cru qu'il portoit déjà le cœur d'un assassin ! Le Dauphin s'approche des deux rivaux, les fait chacun par une de leurs mains, & les posant l'une dans l'autre : Ainsi puissent vos cœurs rester toujours unis ! L'Orléanois & le Bour-

guignon, pressés de confirmer ce vœu, y répondent en s'embrassant. Leur sage médiateur les embrasse lui-même à son tour, & cependant : Je crois, sans doute, dit-il, à la sincérité de votre réconciliation, & il est bien doux pour moi d'en avoir formé les nœuds. Mais il faut les resserrer & les rendre sacrés par un serment prononcé sur l'autel. Princes, marchez, & suivez-moi jusqu'au temple prochain.

Le Duc de Bourgogne, déjà parjure dans le cœur, & le Duc d'Orléans digne, par sa franchise, d'un meilleur sort, suivent à l'instant l'héritier de la Couronne. Louis jettoit de temps en temps sur son rival des yeux attendris, où étoit peinte toute la candeur de la bonne foi : C'en est fait, lui disoit-il, plus de divisions ; plus de querelles entre nous : nous sommes amis pour toujours. Jean, fidèle au faux personnage qu'il avoit revêtu, répondoit à ces témoignages d'amitié par de semblables démonstrations de tendresse. Affermi dans le projet de tout oser & de tout enfreindre, il marchoit d'un air intrépide ; mais il ignoroit, l'insensé ! que le remords vengeur l'attendoit pour empoisonner le cours de sa vie. En effet, à peine fut-il près de franchir les portes du temple, qu'il sentit tout son corps frissonner d'une secrète horreur, ses cheveux se hériffer sur sa tête, & son cœur battre

son sein d'un mouvement plus rapide. Il lui semble voir au fond du sanctuaire, vers lequel il s'avance, un Dieu terrible assis sur un trône, la foudre à la main. Cet aspect effrayant, ce trouble profond de tout lui-même, étonne son audace, arrête ses pas : il consulte s'il doit retourner en-arrière. Le crime & l'honneur se disputent son ame : bientôt le crime emporte la balance : Le sort en est jeté, se dit-il à lui-même, je veux me venger; il n'importe à quel prix. Il reprend soudain sur ses sens l'empire qu'il avoit perdu, & monte jusqu'à l'Autel sur les pas du Dauphin & de l'Orléanois. Il pose avec celui-ci la main sur le marbre sacré, & sa bouche ne craint point d'attester ce Dieu qui punit des plus terribles supplices le parjure & l'homicide.

Dès qu'ils eurent fini cette auguste cérémonie, Louis, plein d'une douce confiance en la paix qu'il avoit jurée, députa vers son épouse, ainsi qu'il l'avoit promis, un officier chargé d'une lettre, où, après l'avoir informée de tout ce qui venoit de se passer entre lui & le Bourguignon, il la pressoit de venir jouir du spectacle intéressant de leur réunion.

Le quatrième jour depuis cette entrevue mémorable, venoit de finir; & Louis, qui l'avoit consacré presque tout entier, ainsi que le Dau-

phin, aux soins du Gouvernement, se retira & reprit la route de son palais, d'autant plus pressé de s'y rendre qu'il se flattoit que son épouse y feroit déjà de retour. Monté sans faste sur une mule (notre luxe dédaigneux insultera-t-il à la simplicité de ce mot?) entouré de quatre domestiques chargés de flambeaux, & suivi de deux écuyers que portoit un même cheval, il s'avançoit en chantant, bien éloigné de pressentir le sort funeste qui l'attendoit. Tout-à-coup une foule nombreuse d'assassins sort du lieu ténébreux qui la recèle : une partie fond sur les deux écuyers; le cheval qui les porte, saisi d'épouvante, & ne connoissant plus ni le frein ni la voix de ses maîtres, les entraîne loin du Duc à travers les rues de la capitale. L'autre partie des conjurés, en même-temps qu'elle met en fuite trois des lâches domestiques de Louis, tombe sur lui-même, & s'efforce de l'entraîner par terre. Mais le vigoureux Prince demeure inébranlable à leurs efforts. Les assassins redoublent & s'écrient : Donnons-lui la mort. Louis, persuadé qu'ils s'égarent dans leur fureur & se trompent au choix de leur victoire : Je suis le Duc d'Orléans, s'écrie-t-il, le frere de votre Roi. — Tant mieux, lui répond un des meurtriers, tant mieux ! c'est le Duc d'Orléans, frere du Roi, que nous demandons ; & d'un coup

de hache, il lui abat en même-temps la main gauche. De nouveaux coups de massue & de poignard, plus terribles & plus pressés, succèdent à celui-ci. Il tombe renversé par terre, & se débat encore quelque temps sous le fer des meurtriers. Le seul de ses domestiques qui lui fût resté fidèle, Jacob, bien digne en effet que l'histoire ait précieusement conservé son nom, Jacob qui s'étoit obstiné sans succès à défendre son maître, le voyant couvert de poussière & noyé dans son sang, se jette sur lui & veut encore lui faire un rempart de son corps mourant. Seigneur, mon maître, s'écrioit-il, mon cher maître! Mais les scélérats, pressés d'achever leur crime, déchargent aussi-tôt sur la tête du Duc un grand coup de massue armée de pointes de fer. La tête sanglante vole fracassée en mille éclats, & le Duc d'Orléans expire. Alors parut un nouvel assassin masqué d'un chapéron vermeil. Croira-t-on que c'étoit l'exécrable Duc de Bourgogne? Sa main étoit armée d'une lourde massue, dont il déchargea lâchement un dernier coup sur le Prince. Il est mort, s'écria-t-il; éteignons-les flambeaux; & retirons-nous. A ces mots, tous les meurtriers prennent la fuite, jettant prudemment derrière eux des chaufses-trapes, où devoient se prendre ceux qui voudroient les poursuivre.

A peine ont-ils abandonné le lieu du meurtre , qu'ils entendent sur leurs pas le bruit d'un char rapide. La terreur , compagne inséparable du crime , vient les saisir & rend leur fuite plus précipitée.

Cependant le char poursuit sa route. Il avance , il arrive enfin à la place où la dépouille mortelle du Prince est étendue. En même-temps se fait entendre une voix mourante , celle de ce fidele serviteur , de Jacob , que les meurtriers n'avoient point achevé : Venez , s'écrioit-il ; de grace , venez secourir mon cher maître , Monseigneur le Duc d'Orléans.

A ce nom le char s'arrête. Valentine , c'étoit elle-même qui revenoit de Château-Thierry , pour se rejoindre à son époux , Valentine & le Duc d'Angoulême son fils , pâles & tremblants , se précipitent du char , & à la lueur de deux flambeaux qui les éclairent , volent à l'endroit d'où est venue la voix qui les a frappés. Un corps tout sanglant & tout déchiré se présente à leur vue. Dans cet état , peuvent-ils reconnoître , l'un son époux , l'autre son pere ? Auprès de lui , ils distinguent le bon Jacob , qui donnoit encore inutilement au Duc le peu de forces qui lui restoit , & que la mort alloit lui ravir. Ils l'entendent qui s'écrie : Ah , mon cher maître ! ils l'ont assassiné. Jacob penche la tête , & rend le dernier soupir.

Une foiblesse universelle s'empare alors de Valentine & de son fils. Leurs membres sont trempés d'une froide sueur; & ne pouvant plus se soutenir sur leurs genoux, ils tombent l'un & l'autre sur le corps du Prince. On essaya longtemps de les rendre à la vie; mais chaque instant sembloit accroître leur insensibilité. Enfin les secours puissants qu'on leur prodigue, raniment Valentine la première; elle ouvre une faible paupière, revoit le corps de son époux, & glacée d'une nouvelle horreur, la referme soudain. Il est mort, s'écrioit-elle; je n'ai plus qu'à mourir: & Valentine s'évanouit encore.

Elle recouvre enfin, ainsi que son fils, l'usage de ses sens, ou plutôt le sentiment de la plus profonde douleur. Les larmes qui tombent de ses yeux, se mêlent au sang qui sort en bouillonnant du corps de son époux. Tantôt elle déchire ses vêtements, tantôt elle frappe & meurtrit son sein; puis, tandis que ses bras s'attachent avec effort aux restes malheureux du Prince, d'une voix entrecoupée de sanglots: Voilà donc mon époux! Quoi? à l'instant où mon amour se hâtoit d'aller jouir de tes embrassements, au même instant, je te retrouve déchiré de mille coups, noyé dans ton sang, & je n'embrasse plus que ton cadavre! Quels barbares, quels monstres

monstres ont épuisé sur toi leur rage homicide ! où sont-ils ? qu'ils viennent se signaler par un nouveau meurtre , mêler mon sang au tien : aussi-bien , ton épouse ne sauroit vivre sans toi. Ou , si leur fureur n'a point assez de deux victimes , que , sans pitié pour sa jeunesse , ils viennent arracher à mon fils le jour que nous lui avons donné. Mais ils ont pris la fuite , les lâches ! ils ont enveloppé leur crime d'un profond mystère. Hé bien , quelque profond qu'il soit , je le percerai , & malheur à celui que je reconnoîtrai coupable. Oui , cher Prince , cher époux , je jure ici par ton sang , de poursuivre ton barbare assassin jusques à l'échafaud ; & fut-ce le Bourguignon lui-même : car quel autre puis-je soupçonner d'un pareil attentat ? ou je mourrai bientôt , ou cent coups de poignard lui arracheront la vie. A ces mots , forte de son désespoir , elle se relève : Mon fils , ajouta-t-elle , en s'adressant au Duc d'Angoulême , c'est avoir assez répandu de larmes : des pleurs ne vengent point votre pere ; il faut un autre sacrifice à ses mânes : c'est du sang qu'ils exigent , & c'est de vous qu'ils l'attendent. Jurez donc que votre bras leur sera fidele. En parlant ainsi , elle saisit avec force la main de son fils ; & la plongeant dans une des plaies sanglantes du cadavre , elle tire du jeune Prince le serment le

plus terrible , de venger le meilleur des peres. Maintenant , reprit-elle , il nous reste à découvrir l'auteur de notre misere. Mes soupçons , vrais ou faux , s'arrêtent au Duc de Bourgogne : je veux les éclaircir. Aussi-tôt elle fait porter le cadavre dans le char , y remonte avec son fils , ordonne qu'on éteigne les flambeaux , & qu'on la conduise rapidement , mais en silence , au palais qu'habite le Dauphin.

Bientôt le char arrive. Il s'arrête devant une secrette issue , par où le fils du Monarque se dé-roboit quelquefois aux importunes flatteries des courtisans. La Duchesse monte jusqu'à l'appartement du Prince , suivie de son fils en larmes & du corps de son époux , dont leurs fideles domestiques ont chargé leurs bras par son ordre. Le Dauphin qui ignoroit encore le meurtre dont Valentine poursuivoit la vengeance , étoit alors auprès de la Reine Isabelle. Il s'applaudissoit aux yeux de sa mere , de l'heureux succès qu'avoit eu sa médiation , & se flattoit hautement que l'inimitié des deux Princes étoit pour toujours étouffée. Tout-à-coup paroît devant lui un des officiers de sa maison , qui , tremblant & conf-terné , lui vient apprendre que la Duchesse d'Orléans l'attend dans son appartement , & lui demande la faveur d'une audience. Le Dauphin étonné de cet événement imprévu , dont il cher-

che en vain à pénétrer la cause , s'arrache à l'en-
 tretien d'Isabelle , & marche à son appartement.
 A mesure qu'il avance , il entend des soupirs ,
 des sanglots mêlés à des cris. Il entre. O sur-
 prise ! ô terreur ! il voit un corps sans vie &
 tout couvert de sang , étendu sur le marbre.
 D'un côté le jeune Duc d'Angoulême à genoux
 & penché sur le cadavre , abymé de douleur ,
 & ne pouvant commander à ses gémissements
 ni à ses larmes ; de l'autre , Valentine , qui , fer-
 me sur ses pieds , terrible , & les yeux fixes &
 secs , repaissoit en silence son désespoir de la vue
 de son époux , & s'excitoit à la vengeance par
 le spectacle des plaies fumantes encore : Prince ,
 s'écrie-t-elle , en se tournant avec précipitation
 vers le Dauphin , approchez , & reconnoissez le
 frere de votre auguste pere , votre oncle & mon
 époux. Oui , c'est lui-même , le Duc d'Orléans ,
 que d'infames assassins ont ainsi déchiré. Comp-
 tez , s'il se peut , tous les coups dont il est cou-
 vert. Voilà l'horrible état où je l'ai trouvé au
 milieu de la voie publique , lorsqu'une tendresse
 impatiente pressoit vers lui mon retour.

Tandis qu'elle parloit , le Dauphin étoit plongé
 dans un morne silence. L'excès de la douleur l'a-
 voit rendu comme insensible : on l'eût cru trans-
 formé en marbre ; il en avoit du moins la froi-
 deur. Puis , sortant tout-à-coup de cette longue

stupeur par un cri perçant : Ah , mon cher oncle est mort ! Les larmes coulent de ses yeux en abondance ; & penché sur le corps sanglant , à l'exemple du Duc d'Angoulême , il donne un libre cours à son désespoir.

Valentine , que ce témoignage d'une sincère tristesse enhardit au projet qu'elle médite : Eh bien , Seigneur , puisqu'il est vrai que Louis vous fut cher , vous ne refuserez donc point de venger sa mort ? — Le venger ! ah , Princesse , attendez tout de ma douleur & de mon équité. Mais qui sont-ils , les auteurs de ce crime ? — J'ose en accuser le Duc de Bourgogne. Oui , Seigneur , c'est lui-même. — Juste Ciel ! le Duc de Bourgogne ! & quelle preuve m'en donnerez-vous ? — Sa haine contre Louis. Les ombres du mystère , je l'avoue , enveloppent encore cet horrible attentat ; mais , Seigneur , soit prévention , soit pressentiment , je m'obstine à croire le Duc de Bourgogne meurtrier de mon époux. La franchise de votre jeunesse vous a persuadé sans peine de la sincérité de sa réconciliation. La tardive expérience n'a point développé à vos yeux le cœur des hommes. Mais moi , qui , depuis mon troisième lustre , ai toujours vécu au milieu des orages de Cette cour ; moi , qui déjà plusieurs fois ai appris à mes propres périls à connoître les hommes ; moi enfin qui , d'un œil

curieux, étudie depuis long-temps les sentimens cachés & les pensées secrètes du Bourguignon, je ne l'ai jamais cru capable de triompher de son injuste haine : & plutôt à Dieu que mon époux n'eût point fermé l'oreille à mes sages conseils ! Louis, cher Prince, tu vivrois encore, & ton perfide meurtrier n'insulteroit point à ta crédulité ! Mais, Seigneur, vous vous êtes rendu médiateur de leur querelle, & le respect dû à l'héritier de la couronne a triomphé auprès de mon époux des obstacles que j'opposois à son départ. Je devrois sans doute épargner à votre douleur ces cruelles réflexions ; mais pardonnez-les, Seigneur, au sentiment de ma misère. Ou Valentine n'a jamais connu la Cour, ou le Bourguignon est l'assassin de votre oncle. — Que dites-vous, Madame ? mon oncle assassiné par le Duc de Bourgogne ! — Oui, par lui-même : & pour vous en convaincre, faites appeler cet ennemi de mon époux. Qu'il paroisse devant vous cette nuit, à l'heure, à l'instant même ; & si, dans l'horreur de la première surprise, il soutient sans pâlir la présence imprévue de ce corps tout souillé d'un sang qui fume encore ; si même sa bouche ne laisse point échapper l'aveu du crime dont je l'accuse, Valentine consent à l'en absoudre. Mais si la pâleur de son visage, si le frémissement de tous ses membres

le trahissent , j'implore contre lui l'autorité sacrée dont vous êtes dépositaire. Livrez le coupable à toute la rigueur des loix ; ou , me prenant conseil que de ma haine , j'arme contre ses jours tout ce que je puis trouver de vengeurs de ma cause.

Le Dauphin reste quelques instans muet à ce discours. Il craint de rencontrer le coupable dans le Bourguignon ; il le craint pour lui-même : Quoi , s'écria-t-il , tout-à-coup , j'aurois attiré Louis dans le piège ? A quels regrets serai-je en proie , Madame , si jamais la vérité cruelle confirme vos soupçons ? C'en est fait alors du repos de mes jours : je croirai sans cesse voir autour de moi l'ombre sanglante de votre époux ; il viendra me montrer sans cesse l'abyme où je l'aurai précipité. Mais que faire ? le soin de sa vengeance doit m'être plus cher que celui de mon bonheur. Il importe à l'Etat que le crime soit puni , & non que je sois heureux.

Il députe alors vers Jean un officier chargé de lui amener le Duc ; & tandis qu'on se hâte de l'appeller , les domestiques de la Duchesse emportent dans un cabinet voisin le corps de son époux , le placent sur une table , & le couvrent d'un grand voile. Valentine & son fils s'enferment ensuite dans un appartement pro-

chain, impatients d'apprendre le succès de cet interrogatoire.

Jean venoit de rentrer dans son palais avec les complices de sa perfidie. Placé au milieu d'eux, il affectoit un calme bien éloigné de son cœur. Le cri vengeur de la conscience retentissoit sans relâche à son oreille; & à l'instant même où sa bouche avoit remercié les infâmes conjurés du repos qu'ils venoient de lui procurer, en ce même instant, la crainte de voir son attentat produit au grand jour, le rongeoit secrètement.

Cependant l'ordre de paroître aux yeux du Dauphin, lui est annoncé. A cette nouvelle, le trouble & la consternation se répandent dans la coupable assemblée : Quoi, se disent-ils les uns aux autres, mander le chef de l'entreprise pendant la nuit, à l'heure où nous venons d'immoler son ennemi ! Ah ! nous sommes trahis ! c'en est fait, tout est découvert : & déjà dans leur égarement ils vont fuir & se cacher. Le Duc aussi ému, mais plus dissimulé, les arrête ; & leur parlant avec une mâle assurance : Notre secret, dit-il, ne peut avoir été révélé. Tous ceux qui conspiroient avec nous, étoient avec nous pendant l'action : il n'en est aucun qui n'ait porté quelque coup à l'Orléanois. Reprenez donc vos sens, & souvenez-vous que le

Dauphin m'appelle souvent auprès de sa personne, pour me consulter sur quelque point de l'administration publique. Adieu, mes braves amis; je vais me rendre à son ordre. Cependant retirez-vous en silence, & goûtez chacun un doux sommeil. Après ce souhait insensé, (car il devoit bien savoir par lui-même que le crime ne dort point) il les quitte; les conjurés se séparent, & le Duc arrive au palais du Dauphin.

Celui-ci, effrayé du terrible ministère qu'il doit remplir, frissonne à l'approche du Bourguignon. Il n'ose d'abord le fixer, dans la crainte de voir en lui le coupable qu'il cherche. A sa pâleur, à son trouble, on eût dit qu'il étoit lui-même ce criminel. Mais il pense enfin qu'il est juge; & prenant la froide impartialité de la loi qu'il représente : Duc, prenez un siège, dit-il, & répondez-moi. Ils s'assèrent l'un & l'autre, & le Dauphin poursuit : J'ai été assez heureux pour rétablir entre vous & le Duc d'Orléans l'amitié dont une haine malheureuse avoit brisé les nœuds. Vous avez confirmé votre réconciliation par un serment solennel : je devrois donc me reposer entièrement sur votre parole; mais vous avez des ennemis : ils vous accusent... — Et de quoi, Seigneur? — De déguiser vos secrets sentiments. — Et vous croi-

riez, Prince... — Duc, je ne crois rien encore : j'attends votre réponse ; elle déterminera mes pensées. L'accusation dont on vous noircit, est-elle légitime ? — Seigneur, elle est injuste. — Il ne reste donc au fond de votre cœur aucune trace de votre ancienne inimité ? — Aucune ; nos haines sont pour jamais étouffées. — Croiriez-vous le Duc d'Orléans capable de déguiser à son tour ? — J'ai toujours cru le Duc d'Orléans sincère, & je le crois encore. — Et vous ne vous repentez point de vous être engagé par un serment ? — Je le ferois encore si j'avois à le faire. — Consentiriez-vous de le confirmer par un autre ? — Exigez-le de moi, Seigneur ; & je le prononce. — Hé bien, Duc, je l'exige de vous. Il est nécessaire à votre gloire & au repos de mes jours. Venez faire taire des bruits qui vous offensent, & rendre à mon ame cette douce paix dont m'a privé si long-temps votre haine. Prenez ce flambeau qui nous éclaire, & suivez-moi dans ce cabinet. Là, j'ai fait déposer ce qu'après l'Etre suprême & les auteurs de mes jours, j'ai de plus sacré dans l'univers.

Ils entrent alors dans le cabinet où l'on avoit placé le Duc d'Orléans. Le Dauphin montrant aussi-tôt le coin de la table qui en soutenoit la tête sanglante : Levez ce voile, dit-il ; il couvre le témoin sacré de votre serment. Le Bourguil-

gnon, d'autant plus intrépide, qu'il croit, par ce qu'il vient d'entendre, le meurtre de Louis encore ignoré du Dauphin, s'approche de la table fatale sans aucune défiance; & tandis que son juge l'observe avec une inquiétude curieuse, il porte la main au voile & le soulève. On dit qu'à la vue du meurtrier, un dernier bouillon de sang jaillit du corps assassiné. Le Duc, épouvanté à l'aspect inattendu de sa victime qu'il reconnoît, tremble dans tout son corps, & laissant tomber le voile de sa main défaillante : O Ciel, s'écrie-t-il avec effroi ! c'est le Duc d'Orléans ! — Oui, lui-même ; & c'est vous qui l'avez assassiné.

Ce mot terrible du Dauphin frappa Jean d'une secousse si violente, qu'il tressaillit dans tout son corps, & fut prêt d'avouer son attentat. Mais tout-à-coup, ainsi qu'un monstre vieilli & consommé dans le crime, il reprend toute sa fermeté : Qui, moi, s'écria-t-il, je l'ai assassiné ! moi, le meurtrier de votre oncle ! Et sur quelles preuves me faites-vous un si sanglant affront ? Et comment ai-je pu moi même le recevoir avec cet excès de patience ? L'héritier du trône pouvoit seul m'outrager impunément. Tout autre auroit déjà reçu la mort pour prix de cette noire insulte. Cependant, j'avoue que votre douleur vous rend excusable ; elle est jus-

te, & je la partage. Vous perdez un oncle; je perds un ami: car, malgré vos outrageux soupçons, je l'étois, son ami. Oui, Louis m'étoit devenu aussi cher que je l'avois haï autrefois; & vous en avez mes larmes pour garant. (En effet quelques pleurs brilloient dans les yeux du meurtrier). Ma retraite même en est une preuve nouvelle. Je ne puis soutenir plus long-temps la présence de ce corps déchiré, & je vais dans mon palais me livrer comme vous à l'excès de ma douleur.

Il veut alors se retirer; mais le Dauphin, persuadé de l'innocence de ce coupable, l'arrête & le prie d'oublier l'insulte qu'il lui a faite: C'est malgré moi, dit-il, qu'une si grave accusation est sortie de ma bouche. Je ne vous croyois point criminel, & je m'applaudis qu'une aussi terrible épreuve ait confirmé votre innocence. Comment en effet se persuader que, vertueux jusqu'à ce jour, vous eussiez tout à-coup démenti la gloire de votre vie passée par un crime aussi atroce? Non, Prince, votre ame est trop élevée pour s'être ainsi avilie. Je veux désormais, par une entière confiance en votre sagesse, expier un moment d'erreur. Je ne me souviendrai de mon rang que pour vous combler de mes plus grands bienfaits; & puisque la mort nous a ravi un Prince dont vous vou-

liez faire le plus cher de vos amis , je veux hériter de tous ses droits & tenir sa place dans votre ame. En même temps il ouvre les bras au meurtrier , & le presse tendrement contre son cœur. Puis il ajoute : Le sang de Louis demande vengeance contre ses assassins. La nuit du mystère les dérobe encore à ma connoissance ; appliquons-nous l'un & l'autre à les découvrir ; & fussent-ils des Princes de mon sang , je les abandonne à la sévérité de la loi.

A peine il a fini , que Jean se retire , en affectant les marques les plus éclatantes d'un profond désespoir. *Oncques mais on ne perpétra en ce Royaume si mauvais ni si traître meurtre* , s'écrioit-il. Ses paroles & ses gestes servirent à confirmer encore davantage son innocence dans l'esprit du Dauphin.

Le généreux Prince , libre alors d'un doute pénible , réjoint l'infortunée Duchesse , & lui fait un rapport fidele de tout ce qu'il vient de voir & d'entendre ; & comme il crut lire dans les yeux de Valentine qu'elle nourrissoit encore les mêmes soupçons : Madame , ajouta - t - il , croyez sur ma parole que Jean n'est point coupable. Un crime aussi atroce , alors qu'on débute par lui , ne peut laisser dans l'ame une fermeté aussi rare , & sur le front une douleur aussi vraie. Rendez justice à l'innocence , & portons

ailleurs nos recherches. Le Bourguignon innocent du meurtre de mon époux, répond Valentine ! Vous le croyez, Prince, & vous m'ordonnez de le croire. Hé bien j'obéis. Mais, Seigneur, c'est un nouveau motif pour vous & pour moi de rechercher les coupables avec plus de soins. Ordonnez que les Magistrats y consacrent toute leur vigilance ; & si les criminels se dérobent encore à leurs yeux, implorons les armes de la religion. Qu'elle lance ses anathèmes & ses foudres sacrés sur les auteurs & les complices de cet assassinat. La terreur qu'ils jetteront dans les consciences, nous donnera des lumières certaines ; ou, s'il faut que ce secours spirituel nous soit encore inutile, mon fils, mon cher fils, dit-elle, en se jettant sur le Duc d'Angoulême, il ne nous reste plus qu'à mourir !

Le Dauphin promit tout à l'équité de ces demandes, & cependant il s'oppose au funeste desir que lui témoigne la Duchesse de revoir les restes malheureux de son époux. Il fallut qu'elle consentît de s'épargner à elle-même ce triste spectacle, & de retourner à son palais. Mais, hélas ! à la vue de ce séjour, où régnoient auparavant le bonheur & la joie, elle ne peut retenir ni ses sanglots ni ses larmes : Juste Dieu, s'écrie-t-elle ! que cette heure est différente de

celle où Louis me conduisit ici pour la première fois , triomphante & décorée du nom de son épouse ; doux nom ! hélas ! que j'ai perdu. Alors les acclamations du peuple retentissoient à mon oreille ; alors la joie étoit empreinte sur tous les fronts. Maintenant un morne & vaste silence m'entoure ; les visages sont pâles & consternés ; & celui dont la main chérie m'introduisit dans ce palais , en est absent pour toujours. En se plaignant ainsi , elle arrive à son appartement. Ses yeux apperçoivent sa couche nuptiale ; elle s'y précipite , & s'écrie en l'inondant de larmes : O lit , où je recevois mon époux , c'en est fait , tu ne le verras plus ! Louis est mort ; mon cher Louis est mort ; lit sacré , tu ne le verras plus ! A ces mots , elle s'en arrache , & court s'ensevelir dans un réduit ténébreux & solitaire. Invisible à tous les yeux , elle ne souffre que son fils auprès d'elle. Souvent même , elle le rejette de ses bras , & l'écarte de sa présence. Puis tout-à-coup , effrayée du vuide affreux où elle est tombée , sa voix le rappelle à grands cris , & le pressant contre son sein avec plus de tendresse : Ne m'abandonne plus , mon fils , mon cher fils ! Ô toi , la douce image de ton pere , toi le gage précieux de son amour , mon fils , reste sans cesse dans mes bras !

Cependant toute la vigilance des Magistrats

n'avoit pu rien découvrir encore ; & le jour où l'on devoit rendre au Prince les derniers honneurs venoit d'arriver. Valentine, désespérée du mystère qui couvre le meurtre de Louis, n'a plus d'espoir que dans les anathêmes de la religion. Sa juste douleur se promet bien la satisfaction d'aller les entendre , lorsque le Pontife de Paris les prononcera au dernier instant des funérailles. Dans cet espoir , elle sollicite la triste faveur d'accompagner son époux jusqu'à la tombe ; mais cette faveur lui est refusée. Son fils marche sans elle à cette lugubre cérémonie. D'abord s'avançoit en silence toute la maison du feu Prince , voilée de crêpes & parée de vêtements noirs. Sui voit un long ordre de prêtres rangés sur deux files , & couverts d'habits de lin. L'Evêque de Paris , entouré de tous les symboles du pontificat , fermoit le sacré cortège. Derrière lui parut un riche drap d'argent & de soie , dont les quatre coins étoient portés par quatre Princes du sang , montés chacun sur un cheval couvert des livrées du deuil. Croira-t-on que le Duc de Bourgogne étoit un de ces Princes ? Peu satisfait sans doute d'avoir donné la mort à Louis , il voulut goûter encore le plaisir barbare de le voir ensevelir dans le sein de la terre : comme si jusques-là il eût douté de sa mort. On voyoit ensuite le corps du Prince porté par des

Grands, & environné d'un nombre prodigieux de flambeaux funebres ; enfin la marche étoit terminée par le Duc d'Angoulême & sa cour, au milieu de laquelle il se soutenoit à peine, tant sa douleur & sa foiblesse étoient extrêmes. Dans cet ordre le convoi traverse la capitale, & se rend au temple destiné à renfermer les cendres de la maison d'Orléans.

Quand les Ministres de la religion eurent, par des chants funebres, imploré la clémence du Ciel sur Louis, & qu'on fut près d'aller déposer ce Duc dans la tombe, le Pontife de Paris imposa silence à l'assemblée, & du haut de l'autel lui fit entendre ces menaces : Au nom de celui qui est, par cela même qu'il est ; qui dès la naissance des siècles imprima son auguste image sur le front des hommes, & dévoua à l'horreur d'un cruel supplice le coupable souillé du sang de son frere ; au nom de la religion qu'il a gravée dans notre ame ; au nom de la société dont les nœuds sont son ouvrage, peuple, je vous ordonne de dénoncer l'assassin de Louis. Oui, si le coupable ou quelqu'un de ses complices vous sont connus, que leurs noms à l'heure même soient déclarés à la face des autels. Que si vous résistez à dévoiler ce fatal secret, écoutez les imprécations que le Ciel vous fait entendre par ma bouche. Je veux que les malheureux demeurent ex-

clus de mes sacrifices ; je veux que le sang de la victime qui m'est offerte , retombe sur leur tête ; je veux qu'on s'éloigne d'eux comme de monstres chargés de toute ma colere ; je veux enfin qu'eux & les lâches qui en tairoient les noms , terminent une vie malheureuse , pour gémir éternellement sous le fléau de ma justice. Il prend alors un des flambeaux qui brûlent sur l'autel , & le brisant à ses pieds : ainsi , ajouta-t-il , ainsi s'éteindra leur postérité sur la terre ; ainsi ma sévère équité les brisera dans le monde invisible.

Le Pontife se tut. La terreur & le silence de l'assemblée deviennent d'autant plus profonds , que personne ne s'est attendu à ces imprécations religieuses. Le Dauphin, Valentine & l'Evêque de Paris les avoient projetées en secret. Au milieu de cette horreur universelle, Jean , plus agité que jamais , commande avec peine à son trouble. Il voit tous les yeux s'attacher sur lui. Ses complices eux-mêmes , dont le plus grand nombre est dans le temple , ses complices l'observent en frissonnant , & semblent le désigner. Cette vue ajoute à son effroi ; quand tout-à-coup un des conjurés , cédant au remords qui le poursuit & le déchire , s'élance , pâle & désespéré , au milieu de l'assemblée : Je suis un des assassins du Prince , s'écrie-t-il , & le Duc de Bourgogne est notre chef.

A ce mot, Jean éprouve un changement rapide dans son ame. La terreur disparoît ; il voit qu'il n'est plus de salut pour lui que dans l'audace, & que désormais il doit tout enfreindre : Eh bien, oui, c'est moi qui l'ai tué, & j'en fais gloire, oui, c'est moi. En parlant ainsi, il presse son cheval de l'éperon, le pousse hors du temple, & prend la route de ses Etats.

Dans le même instant arrive à l'entrée du lieu saint Valentine, qui, s'étant dérobée à la vigilance de ses femmes, venoit pour la dernière fois pleurer sur son époux. L'aspect du Bourguignon qu'elle voit s'enfuir & respirer dans toute sa personne une coupable intrépidité, la pénètre d'un noir pressentiment, & suspend sa douleur. Elle entre, elle voit une nombreuse assemblée interdite & silencieuse. Le Pontife & les Prêtres, les Grands, les Princes & le Peuple, tous étoient immobiles d'horreur. Tandis qu'elle approche du cercueil, son fils, revenu à lui-même, leve les yeux & reconnoît la Duchesse : Ah ! ma mere, s'écria-t-il, en se précipitant dans ses bras ; ma mere, que venez-vous chercher dans ce temple ? Pourquoi vouloir ajouter à votre affliction par la vue des meurtriers de mon pere ? Vos soupçons étoient légitimes ; Jean est son assassin, & vous voyez, prosterné sur ce marbre, l'un de ses complices.

Alors Valentine s'approche du coupable ; & jettant sur lui des regards qu'enflammoit la fureur : Malheureux , lui dit elle ! & que t'avoit fait mon époux pour l'assassiner ? parle , que t'avoit-il fait ? quoi ! tu n'as pas respecté le sang de tes Rois , & la douce majesté empreinte sur le front de Louis n'a point glacé ton bras à l'instant du crime ? Eh bien , il sera puni , ce crime. Tu as donné la mort , la mort sera ta récompense. Gardes , ajouta-t-elle , qu'on le saisisse , qu'on l'entraîne loin de ce temple qu'il a fouillé trop long-temps de sa présence ; qu'on l'enferme dans un profond cachot , & que cependant on aille en diligence instruire le Dauphin de l'attentat du Duc de Bourgogne.

Aussi-tôt le coupable est saisi ; & tandis qu'on le conduit à la prison la plus prochaine , le Duc de Berry , laissant achever la cérémonie des funérailles , va faire au Dauphin le rapport fidele de tout ce qu'il a vu dans le temple.

A cette affreuse nouvelle , le Dauphin demeure sans voix & presque sans sentiment. Puis , interrompant tout-à-coup ce funeste silence : Que viens-je d'entendre ? le Duc de Bourgogne est le meurtrier de mon oncle ! Quoi ! son bras s'est plongé dans un sang aussi précieux ! Il exige alors que le Duc répète encore le même récit : Il est donc vrai , s'écrie-t-il ensuite , que

Louis est mort assassiné par le Bourguignon , & que c'est moi , moi-même qui l'ai attiré dans le piège ! juste Ciel ! ne suffisoit-il pas à ma douleur de savoir mon oncle assassiné , falloit-il encore que je dusse me reprocher éternellement ce malheur ! & après quelques instants de silence : Allez , Prince , allez faire investir le palais du coupable ; qu'on le saisisse , & qu'on le traîne ici chargé de fers. Il est du sang des Rois ; mais ce sang , qu'il a déshonoré & répandu tout à la fois , demande son supplice. Il l'a mérité : il va le subir. Ne différez pas plus long-temps ; allez.

Le Duc obéit à regret à cet ordre. C'est un de mes neveux, disoit-il à lui-même, qu'on cherche à venger par la mort d'un autre ! je vais donc les perdre tous deux ! cette image affligeante lui arrache des larmes. Cependant il se met à la tête d'une troupe nombreuse de soldats. Il marche avec eux ; il en investit le palais de Bourgogne , & pénètre jusqu'à l'appartement du coupable. On le cherche en vain dans les réduits les plus sombres & les plus reculés. Il apprend qu'en sortant du temple , c'est-à-dire , depuis près de deux heures , le Bourguignon s'est exilé de Paris. En effet , il avoit pris la fuite avec une rapidité incroyable. Il passe à S. Maxence , en fait rompre le pont pour arrêter ceux qui son-

geroient à le pourfuivre ; & rencontrant heureusement , pour lui , des chevaux sur la route , il arrive en six heures à son château de Bapaumes , après avoir parcouru un chemin de trente - six lieues.

Les Parisiens , qu'il avoit eu la fatale adresse d'attirer dans son parti par ses déclamations affectées contre les impôts , les Parisiens , après s'être réjouis de la mort de l'Orléanois , tremblèrent pour les jours du Bourguignon. Prêts à tout entreprendre en sa faveur , ils s'attroupent en tumulte , & viennent , armés de tout ce que le hasard leur présente , s'opposer à la détention de leur chère idole. Leurs confuses clameurs arrivent jusqu'aux oreilles du Dauphin ; il entend bientôt cette foule rebelle , qui le menace d'enfoncer les portes de son palais , si la liberté n'est rendue à Jean. Il fallut , pour les apaiser , leur apprendre que le coupable s'étoit mis , par une prompte fuite , à couvert de la rigueur des loix. Cette nouvelle apaisa les séditieux , & les remplit d'une joie qu'ils laisserent éclater sans contrainte.

Tandis que leurs transports insensés pénétroient le Dauphin d'un juste effroi , & ralentissoient peut-être dans son ame l'ardeur de venger Louis , le meurtrier , arrivé dans ses Etats , s'occupoit des moyens de faire trembler & la

Cour & tout le Royaume. Il leve en diligence des soldats dans ses domaines de Bourgogne & de Flandre; & prenant lui-même le commandement de ces troupes réunies, il les conduit secrètement vers Paris. Il fait l'état de foiblesse où la France est réduite; qu'on manque de guerriers; que la plupart des villes, mécontentes de l'administration, murmurent hautement, enfin que la capitale s'est déclarée pour lui. Il en devient plus audacieux, & se dispose à fouler à ses pieds les loix du Royaume & le respect qu'il doit à la Majesté Royale.

Cependant, Valentine poursuivoit la vengeance qu'elle avoit jurée au sang de Louis. Elle alléguoit en faveur de sa cause l'énormité du crime, le danger de l'impunité, la naissance de son époux & la parole sacrée du Dauphin. Ses cris & ses plaintes ne peuvent rien obtenir. Elle apprend alors que le malheureux Charles jouit d'un intervalle de santé: Eh bien, dit-elle, puisque le fils me refuse la justice qui m'est due, essayons de l'obtenir du pere. Charles est bon; il est sensible; il aimoit son frere; il le vengera. Venez, mon fils, dit-elle au Duc d'Angoulême; allons embrasser les genoux de votre oncle. Ils montent l'un & l'autre, & s'enferment dans un char entièrement voilé de noir, & traîné par six chevaux blancs. Ils arrivent à l'in-

tel St. Paul ; on les conduit à l'audience du Monarque. Du plus loin que ce couple infortuné l'apperçoit , il court à lui , les yeux trempés de larmes , & se jettant à ses pieds : Sire , justice ! justice ! votre frere est mort ; le Duc de Bourgogne est son assassin : & ils restent le visage collé sur le marbre.

Charles essaya plusieurs fois de les relever : Non , Sire , répondent-ils , cet état est le seul qui convienne à notre douleur , jusqu'à ce que votre bouche sacrée nous ait promis de venger votre frere. Il est mort , répétoient-ils ; le Duc de Bourgogne l'a assassiné. Charles fondeit en larmes , & ses sanglots redoublés étouffoient la parole dans sa bouche. Il fait enfin un effort sur sa douleur : Oui , je vengerai mon frere , répondit-il , je le vengerai ; Madame , relevez-vous : & vous aussi , mon fils , relevez-vous , dit il au Duc d'Angoulême ; je vous servirai de pere. Priez seulement le Ciel qu'il affermissé ma santé. Et pour vous prouver à tous les deux que ma promesse n'est point frivole , j'ordonne pour demain un conseil extraordinaire. J'y proposerai moi-même la cause de votre époux , & nous prendrons les plus sages mesures pour le châtiement du Bourguignon.

On touchoit au milieu du jour suivant ; & Valentine , prenant son fils à l'écart : Prince ,

lui dit-elle, il ne m'est point permis de paroître au conseil qui s'affemble : mon sexe m'en interdit l'entrée. Ah ! s'il m'étoit accordé de m'y faire entendre, que bientôt j'intéresserois tous les cœurs à ma cause, & les enflammerois de ma fureur ! Songez, leur dirois-je, à la naissance de Louis. Le pur sang de vos Rois couloit dans ses veines ; il étoit le digne frere de Charles. Songez à ses vertus ; doux, affable, généreux & loyal, quel Prince, quel citoyen mérita mieux jamais le nom de Français ? Paroissez, ô vous tous qui l'avez approché, & dites-nous si vous avez connu d'ame plus tendre, plus sincere ! Ah ! s'il est vrai que vous l'ayiez chéri, venez & vengez-le d'un perfide assassin. Qu'avez-vous à redouter d'un monstre haï du Ciel ? Le Ciel combat pour l'équité. Voilà, mon fils, quel seroit le langage de votre mere, s'il m'étoit permis d'élever la voix dans l'assemblée ; mais cette faveur m'est refusée. C'est donc à vous à remplir ma place. Vous êtes jeune, il est vrai ; mais votre éloquence en sera plus intéressante. Faites entendre les cris de la piété filiale, & soulevez tous les cœurs contre les jours du meurtrier. Qu'on assemble les troupes du Royaume ; qu'on porte le feu de la guerre dans la Bourgogne & la Flandre, & qu'un même échafaud soit dressé pour le Duc & pour ses complices. Le Roi nous

a promis de punir le coupable. Profitez du moment que ses infirmités nous laissent, & songez que c'est un pere que vous avez à venger. Armez-vous de courage. Adieu ; l'heure vous appelle au conseil.

A ce discours de la Duchesse, le jeune Prince plus échauffé qu'auparavant à poursuivre la vengeance de son pere : Reposez-vous sur moi dit-il ; oui, Madame, ou tous les cœurs seront vendus à l'infâme Duc de Bourgogne, ou je leur ferai jurer sa perte & la ruine entiere de ses Etats. Il la quitte à ces mots, & se rend au conseil.

On attendit long-temps l'arrivée du Monarque. Le Duc d'Angoulême étoit assis à la gauche du trône dont le Dauphin occupoit la droite, lorsqu'on vit entrer un officier de Charles. Il entre avec la tristesse empreinte sur le front : Ah ! Prince, dit-il, en s'adressant au Dauphin, n'attendez plus le Roi ; il vient d'éprouver une nouvelle rechûte : ses douleurs sont affreuses. *Si quelques-uns de la compagnie, s'est-il écrié plusieurs fois, sont coupables de mes souffrances, je les conjure au nom du ciel de ne pas me tourmenter davantage ; que je ne languisse plus, & qu'ils achevent bientôt de me faire mourir.* Puis il s'est jetté à genoux, & les mains levées au ciel : Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ! ne m'abandonnez pas, mon Dieu ! Cette priere a

paru calmer ses douleurs. Ami, m'a-t-il dit alors, va trouver le Dauphin, & dis-lui que ma cruelle situation me défend d'aller moi-même rendre justice à mon frere. Ajoute que je me repose de ce soin sur mon fils. Recommande-lui de ne rien épargner pour apaiser le sang de son oncle. En achevant ces mots, il est retombé dans un accès plus douloureux, & sans doute, comme il a senti qu'à cet état alloit succéder celui de la fureur : *Otez-moi tous les instruments avec lesquels je pourrois nuire à ceux qui m'entourent. J'aime mieux mourir que de faire mal à quelqu'un.* En effet, je l'ai vu aussitôt rouler un œil furieux, se débattre dans les mains de ses serviteurs, & les repousser avec violence. Cependant je suis venu, Prince, vous instruire de la volonté de votre pere. Mon devoir est rempli. Je retourne auprès de mon Roi.

Il se retire, & le Dauphin & le Conseil restent dans la consternation. La plupart versoit des larmes, mais sur-tout le fils de Valentine. Il pleuroit sur le Monarque & sur lui-même. Un secret pressentiment sembla l'avertir que ce coup malheureux alloit faire échouer l'espoir de sa vengeance. Ce n'est pas qu'il n'attendît tout de l'équité du Dauphin; elle lui étoit connue: mais il redoutoit la foiblesse de son ame, & bien plus encore l'attachement secret qu'avoit la

moitié du Conseil pour le Duc de Bourgogne.

Le fils de Charles, montant alors au trône de son pere : Princes, Pontifes, Chevaliers & Magistrats, qui formez cette illustre assemblée, sans doute il est bien consolant pour moi de voir les tendres regrets que vous donnez aux douleurs de votre Monarque & de mon pere. Oui, quoiqu'il ne puisse vous gouverner, il est encore dans vos cœurs Charles le bien-aimé; je vous en témoigne toute ma reconnoissance. Mais ce respect, cette tendresse qu'il vous inspire, ne doivent point être oisifs. Agissons pour venger le sang de son frere; & ne nous souvenant plus ni du nom ni du rang du meurtrier, ne voyons en lui que son attentat. Et qui de vous en effet pourroit demeurer encore attaché aux intérêts d'un parjure & d'un homicide? Il a perdu tous ses droits à notre amitié. Je rougis des bontés que je lui ai prodiguées, & je ne songe plus qu'aux moyens de le punir. Vous, dont sa perfidie a fait un orphelin, dans l'âge où l'exemple & les conseils d'un pere sont toujours si nécessaires, vous, mon cousin & mon tendre ami, parlez, Duc d'Angoulême.

Le jeune Duc arrête ses yeux attendris sur le Prince, & les ramenant sur l'assemblée, il ne parle d'abord que par sa pâleur & par des sou-

pirs étouffés. Puis tout-à-coup : J'ai perdu mon pere ; & quel pere , juste Dieu ! Non , jamais je ne pourrai me consoler de sa perte. Avec quel tendresse il éleva mon enfance ! il sembloit ne vivre , ne respirer que pour moi ; & il m'est ravi , & je le perds , alors que commençant à me connoître , je pouvois lui rendre amour pour amour ! Si jamais je t'oublie , ô mon pere , puissé-je être oublié moi-même de tout ce qui m'est cher ! puissé-je bientôt mourir ! Cependant tu es au cercueil , & tu n'es pas encore vengé. C'est tarder trop long-temps. Commençons par déclarer le Duc de Bourgogne rebelle , ennemi de l'Etat , & traître à la patrie ; armons ensuite contre lui tout ce que le Royaume a de soldats ; répandons-nous à main armée dans ses domaines ; investissons-le lui-même de toutes parts ; & maîtres de sa personne , faisons le mourir dans les horreurs d'un infâme supplice.

Ce discours excita les murmures des partisans du Duc de Bourgogne. L'un d'entr'eux , (c'étoit le Comte de Penthievre , gendre de l'assassin) prit la parole ; & couvrant ses véritables sentiments d'un faux zele pour les intérêts de l'Etat : Votre douleur est juste , Seigneur. J'ai un pere , & je sens combien sa perte me seroit douloureuse. J'avoue même que je serois aussi ardent que vous à venger son trépas. Mais je

conviens aussi que je serois peut-être égaré par mon désespoir. Car enfin, Seigneur, est-il juste de sacrifier le repos, le bonheur de tout un peuple aux intérêts d'une seule maison? Et voilà pourtant ce qu'exige l'excès de votre désespoir. Dans l'état de puissance où se voit placé le Duc de Bourgogne, engager la France à s'armer contre lui, c'est la précipiter au-devant de sa perte. Ne vaudroit-il pas mieux la ménager? La France aujourd'hui n'est plus au temps où elle pouvoit sévir contre tout violateur de ses loix. Elle verroit une partie de ses enfants & cette capitale toute entière s'armer en faveur de celui qu'elle poursuivroit. Ils courroient en foule se ranger sous ses étendards; & l'autorité royale, déjà malheureusement trop foible, seroit pour jamais anéantie. Pardonnons à Jean, si nous aimons ce Royaume, & laissons au remords le soin de le punir.

Une acclamation presque universelle succede à ce discours. En vain le Duc d'Angoulême réclame en faveur de sa cause les loix de la nature & de la société; en vain il représente le danger de l'impunité. Son avis, presque conforme à celui du Dauphin & des Princes du Sang, ne peut prévaloir. Le plus grand nombre l'emporte, & le crime est triomphant. Le fils de Valentine en frémit d'indignation : Eh bien, dit-il, que la

France se déshonore en épargnant le Bourguignon ; qu'elle le récompense même de son indigne attentat , je n'y puis mettre obstacle ; mais moi qui suis toujours le fils d'un Prince assassiné ; moi , qui n'ai point le même intérêt à pardonner au coupable , je lui voue une haine éternelle , je mets sa tête à prix ; oui ; je payerai de tous mes trésors celui qui m'apportera sa tête.

Comme il disoit ces mots , des cris de victoire se font entendre à la porte du salon : c'étoit les Parisiens qui , ayant reçu le Duc de Bourgogne & son armée de six mille hommes , le conduisoient en triomphe au palais du Monarque. Il entre & paroît escorté de tout l'appareil de la majesté souveraine. A Ton aspect imprévu (car sa marche avoit été aussi secrète que rapide) tous se levent , les uns d'effroi , les autres d'étonnement. Il s'avance au milieu d'eux ; & levant un front menaçant : Jeune homme , dit-il , en s'adressant au Duc d'Angoulême , si j'ai bien entendu tes dernières paroles , tu veux ma tête ; eh bien , je te l'apporte : viens , si tu l'oses. — Insolent , lui répondit le Dauphin transporté d'indignation , de quel droit paroissez-vous ici en armes ! Quoi ! lorsque la honte & le repentir devroient vous dérober aux yeux de tous les hommes , vous levez l'étendard de la révolte ? & vo-

tre audace vient braver la majesté des Rois jusque dans leur palais? Est-ce ainsi que vous réparez votre crime? — Mon crime, interrompt le rebelle! je n'en ai point commis. — Et n'as-tu point assassiné mon pere, s'écrie le Duc d'Angoulême? — Sans doute; mais sa mort étoit nécessaire à la France. L'oppression du peuple & la déprédation des finances, de qui sont-elles l'ouvrage? Oui, j'ai vengé la patrie sur ton pere; & j'en fais vanité; & je veux que cette assemblée, Princes, Pontifes, Chevaliers, Magistrats & toi-même, je veux que vous décerniez une approbation solennelle à mon entreprise: je le veux. Je l'ordonne. Cette foule de citoyens qui m'entourent, vous en a déjà donné l'exemple. Louis fut leur tyran; je suis leur libérateur. Encore une fois, je le veux; obéissez.

Cet insolent discours fut accueilli par les acclamations redoublées du peuple. Les seuls Princes garderent un silence d'horreur. Le Dauphin & le Duc d'Angoulême se levèrent ensuite pour se retirer. On les contraignit par des clameurs & des menaces multipliées, de reprendre leur place. La crainte de voir le coupable Jean se porter aux dernières extrémités, & plonger le Royaume dans un abyme de malheurs, l'emporta sur la fierté du Dauphin. Il fixe le Duc de Bourgogne, qui, enhardi par ce premier succès &

pour suivre l'exécution de son projet, s'approche de plus près du trône où le Dauphin est assis : Si vous êtes jaloux de conserver la liberté de vos jours, dit-il, promettez-moi d'oublier le fait commis en la personne de Monseigneur le Duc d'Orléans, votre oncle, & de me tenir en votre bonne grace. L'assemblée se joignit au Bourguignon, & tout le conseil retentit de ces mots : *Pardonnez tout à votre cousin ; pardonnez-lui tout.* Le Dauphin ne répond que par son silence ; mais l'assemblée impatiente pousse de nouvelles clameurs ; le tumulte redouble ; on menace la capitale & le palais d'un embrasement général. Le Dauphin, épouvanté des maux qu'on lui présente, & qu'il peut éloigner, prononce l'approbation que le scélérat exige. Mais ce n'est point assez pour celui-ci. Il veut encore que le Duc d'Angoulême confirme & ratifie les promesses du Dauphin : Jeune homme, lui dit-il, j'avouerai, si tu le veux, que cet effort doit être douloureux à ton cœur. Mais quoi qu'il t'en coûte, il faut me satisfaire. Oublie le passé, & jure-moi une paix inviolable. Vois si je la desire sincèrement, puisque je m'abaisse devant toi jusqu'à la prière. Le jeune Duc reste les yeux baissés & dans le silence. En vain son ennemi le supplie encore ; rien ne l'ébranle : l'image de son père est toujours pré-

fente à ses yeux : Je ne puis pardonner , s'écrie-
 t-il. La paix entre nous ! quelle horrible propo-
 sition ! Non , je ne pardonnerai jamais. Le vi-
 sage du Bourguignon devient plus terrible.
 L'excès de la rage & de l'audace s'y montre.
 Le Dauphin , qui l'observe d'un œil attentif ,
 tremble pour la vie du jeune Prince , & tout en-
 semble pour le repos de l'Etat : Mon cousin ,
 lui dit-il , au nom de notre amitié , au nom de
 l'amour que nous devons à la France , écoutez
 la priere de Jean , songez à l'état déplorable de
 ce Royaume. Et si vous ne pouvez pardonner
 en qualité de fils , pardonnez du moins com-
 me citoyen. Le jeune Duc , ému jusqu'aux lar-
 mes : Et vous aussi , Prince , dit-il au Dauphin ,
 vous oubliez la mémoire de mon père ; vous
 conspirez contre lui. Les pleurs & les sanglots
 étouffent sa voix. Enfin , sollicité de nouveau
 par le Dauphin & le Duc de Bourgogne : Eh
 bien , dit-il , en redoublant de larmes , que l'in-
 térêt de l'Etat l'emporte sur celui de ma ven-
 geance. Je pardonne à l'assassin de mon père. Il
 achève à peine , qu'il cache son visage de ses
 mains , se livre à tout son désespoir ; & cepen-
 dant on expédie des lettres d'abolition au meur-
 trier qui , fier du succès de son audace , se reti-
 re , escorté de ses troupes & du peuple.

Leurs folles acclamations en faveur d'un Prin-

ce qu'ils adorent comme leur libérateur, ne paraissent point jusque dans le triste réduit où Valentine attend avec une mortelle impatience le retour de son fils. Elle languit, elle brûle d'apprendre le jugement prononcé contre le coupable : Il sera proportionné au crime, & mon époux sera vengé.

Le jeune Duc arrive : O ma mere, dit-il, en élevant les mains au-dessus de sa tête, ma mere ! qu'ai-je fait ? & pâle, sans force, tout baigné de ses larmes, il tombe sur un siege, & garde le silence. Valentine se précipite sur lui : Mort fils, mon cher fils, eh quel est donc ce nouveau sujet de désespoir ? hâte-toi d'éclaircir mon incertitude ; parle, qu'est-il arrivé ? — Ma mere !... j'ai trahi mon devoir. Une indigne faiblesse... ah, me la pardonnerez-vous ? — Eh bien ! acheve. — Le Dauphin occupoit au conseil la place du Roi, qu'une nouvelle rechûte empêchoit d'y paroître. Nous délibérions contre Jean ; & voilà qu'il se montre tout-à-coup à l'assemblée, suivi d'une foule de peuple & d'une armée de soldats. Il parle en maître ; il demande l'abolition de son crime. Le Dauphin la prononce ; & pour comble de maux, on veut que moi-même... — Et vous l'avez confirmée, mon fils ? — Le Dauphin m'en a fait une loi, & je me suis vu contraint d'obéir.

Valentine jette au Prince un regard d'indignation. Puis, frappant tout-à-coup de sa main le bras de son fils : Suivez-moi , lui dit-elle , en le saisissant avec effort ; & elle se tait.

Malgré la profondeur de la nuit , ils sortent sans flambeau , sans escorte. Valentine conduit le Duc d'Angoulême à travers les rues les plus obscures. Elle arrive au temple où reposent les restes de son époux. Elle en a fait ouvrir les portes , elle entre : Laissez-moi seule avec mon fils , dit-elle ; & les prêtres se retirent , persuadés que ce couple malheureux vient pleurer sur la tombe de Louis. Ils avancent à la sombre lueur d'une lampe qui brûle devant le tombeau du Prince. Le Duc d'Angoulême ne marche qu'en frissonnant. Ces ténèbres , ce silence , cette solitude , cette lampe , ce tombeau impriment à son ame une terreur religieuse. Valentine s'arrête ; & montrant le marbre qui couvre son époux : Fils indigne du Prince qui vous a donné la vie , ouvrez les yeux , & lisez ; oui , je vous l'ordonne , lisez l'inscription que ma juste douleur a fait graver sur cette pierre. Le jeune Duc , docile à sa mere , lit d'une voix tremblante : *Ci gît Louis d'Orléans , que Jean de Bourgogne a assassiné.* Et c'est à ce même Jean , interrompt Valentine , que vous avez pardonné ! & voilà donc les honneurs que vous rendez à la mémoi-

re de votre pere ! Son sang, lâchement répandu , vous sollicite en vain à la vengeance. A peine est-il enseveli , que son image s'efface de votre cœur. Ah ! Prince , fermerez-vous toujours l'oreille à sa voix ? Du fond de ce tombeau elle vous crie : Ton pere est mort , & ton pere n'est point encore vengé ! Pourquoi différer davantage ? Attends-tu que mon perfide meurtrier vienne briser ma tombe , & livrer à la fureur d'une vile populace les lambeaux tout sanglants de mon corps ? — Ah , ma mere ! quelle horrible image venez-vous de m'offrir ? épargnez-la désormais à ma douleur : c'est bien assez du repentir de ma lâche foiblesse. — Non , ce n'est point assez ; & pour l'expier , il faut... — Et quoi , Madame ? — Me promettre d'exécuter ce que je vais vous proposer. — Ordonnez. Me voici prêt à tout entreprendre. — Songez bien , mon fils , à votre promesse. — J'y serai fidele. — Ecoutez-moi donc. Tout fléchit sous l'injuste pouvoir de Jean. Personne maintenant n'osera s'avouer notre ami. Vous seul , vous me restez ; & je m'adresse à vous. Il s'agit : en disant ces mots , elle prend le glaive que son époux portoit pendant sa vie , & qu'après sa mort on avoit consacré sur son tombeau , & le mettant dans la main de son fils : Il s'agit d'immoler toi-même le Duc de Bourgogne. Mon fils , tu n'as

plus que ce moyen pour venger ton pere : cours l'embrasser, dût-il t'en coûter la vie... Mais tu recules ! ah, lâche ! la mort t'épouvante. — La mort, Madame ! Présentez donc à mon courage un danger digne de lui, & vous reconnoîtrez bientôt s'il démentira ma naissance. Mais je ne veux pas être un assassin. — Ce n'est pas l'être que de tuer le meurtrier de son pere, ou du moins c'est l'être avec honneur. Quel siecle, en pensant à toi, ne s'écriera point : Le voilà, ce généreux vengeur d'un glorieux pere : il mérite notre amour & nos hommages. Que son nom soit immortel. — Quelle affreuse immortalité que celle donnée par le crime ! Non, je ne m'e fouillerai jamais d'un assassinat. La gloire d'un fils... — Est de venger son pere. Il exerce alors le ministere de Dieu même. Ce Dieu, puisqu'il est juste, ne doit point laisser triompher le crime. Mais je vois que je te presse vainement. Eh bien ! chéris le monstre auteur de ma misere ; & que le souvenir de son attentat resserre encore les nœuds de votre amitié. Je te méconnois pour mon fils : je saurai bien me venger sans toi. Viens me voir percer le Bourguignon de ce glaive, & m'en percer ensuite moi-même. A ces mots, elle veut s'éloigner. Son fils l'arrête par les vêtements, & lui arrachant l'épée des mains : Eh bien, dit-il, donnez, vous ferez sa-

tisfaite. Le ciel m'est témoin que ma vertu seule combattoit votre coupable résolution. Mais vous me menacez de vous donner la mort : c'en est fait, je me rends. Le titre d'assassin n'a plus rien qui m'épouvante, puisque je ne puis vous conserver qu'à ce prix. Je vais au palais du Duc de Bourgogne ; j'en fais les plus secrètes issues ; j'arrive jusqu'à la personne de notre ennemi ; je le frappe, & de ce même fer... Il n'acheve point, & sort avec précipitation. Le désespoir l'égara long-temps à travers les ténèbres de la nuit ; long-temps il porta ses pas incertains dans les places publiques, sans trop savoir en quels lieux il les adressoit. Il étoit aussi pâle qu'un coupable qui touche à son heure dernière. Pour suivi tour-à-tour par l'image du crime qu'il va commettre, & par l'horrible souvenir du meurtre de son pere, il avance & recule tout-à-coup sur lui-même. Dans ce trouble affreux, il arrive devant une porte secrète de l'hôtel de Bourgogne. Les soldats à qui la garde en étoit confiée, harassés de la marche pénible qu'ils avoient faite pour arriver en diligence à Paris, étoient tous plongés dans un profond sommeil. Le jeune Duc passe au milieu d'eux sans obstacle. Près d'entrer dans l'appartement de l'assassin, il s'arrête épouvanté. L'amour de l'honneur & la soif de la vengeance, plus forts que jamais, se disputent

son ame. Elle flotte entre ce double sentiment. L'honneur l'emportoit enfin, lorsqu'il entend résonner à son oreille la voix de Jean. Ce Prince s'entretenoit avec quelques-uns de ses partisans, de ses coupables succès; & rappelant le meurtre de Louis, s'en applaudissoit avec eux: Ah, monstre, s'écrie le jeune homme, tu me rends toute ma fureur! & il se précipite sur la porte de la chambre; elle cede, elle s'ouvre; il s'élançe sur le Bourguignon. Mais celui-ci se détourne rapidement; & la violence du coup qu'il évite, entraîne son ennemi sur le marbre. On entoure aussi-tôt le malheureux Prince. Il veut résister aux efforts réunis de ceux qui l'attaquent. Accablé par le nombre, il est contraint de se rendre, & son épée lui est arrachée des mains: Juste ciel, dit-il en se relevant, se peut-il que tu ayes ainsi trompé mon espoir! à qui donc réserves-tu ta faveur, si tu la refuses au fils qui venge son pere? Et toi, barbare, dit-il à Jean, toi, dont tous les forfaits prospèrent, achève ma disgrâce; hâte-toi de mêler mon sang à celui que ta rage a déjà répandu. — Tes vœux seront remplis, dit le Bourguignon. Oui, tu rejoindras ton pere. Peins-lui bien alors, pour le consoler, l'heureux succès de ta vengeance, & le sort déplorable où tu m'auras laissé.

Cependant le jour renaît, & Valentine ne

voit point reparoître son fils. Elle compte tous les instants de son absence, & chaque instant lui paroît égaler un siècle en durée. Déjà moins ardente à poursuivre la mort du Bourguignon, elle est prête à se repentir du sacrifice qu'elle a exigé de son fils. Le danger de l'entreprise, que sa haine aveugle lui avoit d'abord caché, se découvre à présent à ses yeux : Qu'ai-je fait, dit-elle ! ah ! s'il n'étoit plus. Juste ciel, n'avois-je point assez de la mort de mon époux ; faudroit-il que j'aie à pleurer encore celle de mon fils ? Elle dépêche au palais de Bourgogne un de ses officiers, chargé de recueillir secrètement le moindre bruit. Celui-ci part & revient bientôt avec la nouvelle de la captivité du Duc d'Angoulême. Jean avoit eu la fatale précaution de la répandre, pour achever d'intimider le peu qui lui restoit encore d'ennemis. L'officier paroît aux yeux de Valentine ; & le silence qu'il garde, & la consternation où il paroît plongé, font pressentir son malheur à la Duchesse : Ah ! dit-elle, je vous entends. Mon fils n'est plus. — Madame, il vit encore ; mais il est au pouvoir du meurtrier de votre époux. On dit que le Bourguignon, attaqué par le jeune Prince, s'est dérobé à sa fureur, & qu'il la fait son prisonnier. On ajoute même... excusez ma douleur, Madame ; mais l'image de la mort pro-

chaîne de votre fils m'arrache un torrent de larmes. — Malheureuse que je suis ! voilà donc où m'a conduite l'ardeur de la vengeance. Hélas ! mon fils ne m'a que trop obéi. Sa docilité l'a perdu. C'en est fait, je n'ai plus qu'à mourir... Mais non, vivons encore pour le sauver s'il se peut, & pour venger son pere. Pourquoi renoncerois-je à ce double espoir ? Mon bras, peut-être, sera plus heureux que le sien. Ma juste fureur m'impose un projet : il faut que je le remplisse ; ou, si le ciel m'est contraire, alors en perdant tout espoir, je perdrai la vie. Elle sort en grande hâte de son palais, & prend la route de celui qu'habite le Dauphin.

Quelque foible que ce Prince soit & d'ame & de puissance, il peut encore servir la Duchesse ; elle en est convaincue, & c'est dans cet espoir que Valentine va pour l'implorer. Mais Dieu ! quelles ne furent point sa surprise & son épouvante, lorsqu'elle apprit que la Cour avoit pris la fuite pendant la nuit, intimidée par l'arrivée subite du Bourguignon, & persuadée, que soutenu de la faveur du peuple & d'une nombreuse armée, le coupable ne manqueroit point de se porter aux derniers excès de l'audace ! Toute la constance de Valentine fut prête à l'abandonner en ce moment. Placée entre deux dangers, elle hésite au milieu d'eux. Sortira-

t-elle de la capitale ? Mais elle abandonne son fils au pouvoir d'un meurtrier. Restera-t-elle à Paris ! mais comment engager le Dauphin à lui prêter le secours qu'elle en espère. Après un long combat, sa tendresse & sa prudence lui conseillent de se rendre auprès de l'héritier du trône ; & sans plus différer, elle sort de la capitale, & se rend le même jour à Melun où la Cour s'étoit retirée. Lorsqu'elle y parut, le Dauphin & les Princes du sang étoient occupés à délibérer sur les moyens de s'opposer aux progrès du Bourguignon. Elle arriva devant eux, tremblante, échevelée, frappant son sein, & déchirant ses vêtements funebres : Faites-moi rendre mon fils, s'écrie-t-elle : faites-moi le rendre. Mon fils est dans les fers du meurtrier de son pere : jugez du destin cruel qu'on lui prépare. C'est moi, il est vrai, ce sont mes conseils qui l'ont précipité dans l'abyme ; mais si vous voulez, il est en votre pouvoir de l'en retirer. Faites proposer à mon ennemi une conférence publique ; qu'il y paroisse avec le Duc d'Angoulême ; qu'il me le rende, & je lui pardonne tous ses crimes, & je m'engage d'aller m'ensevelir avec mon fils dans une solitude profonde.

Toute l'assemblée s'attendrit aux cris de cette mere infortunée, & l'avis qu'elle pro-

pose est embrassé d'un consentement unanime. On députe vers le Bourguignon, qui d'abord fait éclater une répugnance orgueilleuse pour cette entrevue. Mais la terreur autant que la fierté lui dictoit ce refus. Le trouble de sa conscience sembloit l'avertir de sa prochaine destinée. Enfin, les sollicitations multipliées que tentent auprès de lui les députés du Dauphin & de la Duchesse, l'emportent sur sa répugnance. Il choisit le pont de Montereau-saut-Yonne pour le lieu du rendez-vous. Il règle lui-même le jour, l'heure, le cérémonial, & le nombre des Seigneurs qui doivent suivre de part & d'autre. On se montre facile à tout ce qu'il exige ; & tant de complaisance de la part de ses ennemis donne quelque repos à son ame, tourmentée depuis long temps par le remords.

Quand Valentine fut certaine du consentement du Bourguignon : C'est maintenant, dit-elle, que je puis me flatter d'un doux espoir de vengeance. Oui, sans doute, elle est assurée. Monstre ! tu n'échapperas point aux pièges que j'ai dressés sous tes pas : bientôt tu en feras enveloppé ; & moi je goûterai le plaisir de te voir dans l'état sanglant où ta rage a mis mon époux.

En effet l'implacable Duchesse avoit employé

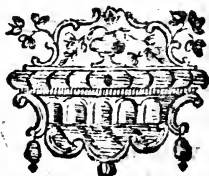
tous les refforts poffibles pour gagner ceux qui devoient accompagner le Dauphin. Larmes, promeffes, éloquence, préfents, elle avoit tout mis en ufage; tout lui avoit réuffi; la mort du Bourguignon étoit jurée, & l'on n'attendoit plus que le jour qui devoit être marqué de fon fang.

Il parut, ce jour à jamais mémorable dans les annales de la France. Chaque Prince étoit fuivi de dix Seigneurs, au milieu defquels étoit, d'un côté, Valentine, & de l'autre, le Duc d'Angoulême. Auffi-tôt que le jeune Prince apperçut la Ducheffe : O, ma mere, s'écria-t-il, ma mere, je vous revois; & lui tendant les mains, il demeure fans parole. Cependant le Dauphin éleva fa voix; Duc, dit-il à Jean de Bourgogne, vous voyez ici une Princeffe infortunée que vous avez privée de fon époux & de fon fils. Il n'eft plus en votre pouvoir de lui rendre le premier. Vous l'avez plongée dans les chagrins d'un éternel veuvage. Ah! du moins, pour la confoler, rendez-lui le gage précieux de fon amour. — Je fuis prêt à le faire, replique Jean; mais elle fait bien à quelle condition. Il faut qu'elle & fon fils donnent un défaveu figné de leur main, de tout ce qu'ils ont tenté contre moi jufqu'à ce jour. Voici cet écrit déjà dreflé,

ajouta-t-il , en présentant un papier. Il faut qu'elle s'engage à vivre avec son fils dans un éternel éloignement de la Cour. — Barbare , reprend le jeune Duc , je m'éloignerais sans effort d'un séjour que tu fouilles de ta présence : c'est me délivrer de l'horreur de te voir. — Tais-toi , réplique le Bourguignon d'une voix terrible. Ignores-tu que je n'ai qu'à parler , & que c'est fait de ta vie ? Mais je veux bien t'épargner encore. Signe seulement cet écrit. — Le Duc d'Angoulême recule indigné : Qui ! moi ? te donner un pareil désaveu ? c'est bien assez que j'aie trahi une fois au conseil , ce que je devois au sang de mon père. Ah ! plutôt que de sceller cette grace , je jure , si jamais je redeviens libre , de te poursuivre jusqu'à la mort : Donne , voilà ce que je veux signer.

A cette réponse , Jean ne se connoît plus ; la fureur éclate dans tous ses traits. Il porte la main à son épée , & la tirant du fourreau , il en va frapper le jeune Prince , lorsque Valentine s'écrie : Qu'attendez-vous , Layet & Tannegui ? frappez , il en est temps ; vengez mon époux , & sauvez mon fils. A l'instant même les partisans de la Duchesse fondent les uns sur le Bourguignon , les autres environnent le jeune Prince pour le défendre.

Jean tombe renversé par terre ; on lui arrache son épée des mains, & sa Cour prend la fuite. Livré sans défense aux coups de ses ennemis, il est bientôt couvert de blessures mortelles ; il perd son sang, & rend la vie. Le Duc d'Angoulême étoit déjà dans les bras de Valentine. Pâle & frissonnant à la vue du sang qui coule à longs ruisseaux, il se détourne, & s'écrie : Il est donc vrai que le Ciel est juste, & qu'il n'est sur la terre aucun crime impuni.



L E
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,

Nº. VIII.

RAYMOND ET MARIANE,

RAYMOND



RAYMOND

ET MARIANE,

NOUVELLE PORTUGAISE.



DEPUIS long-temps la Sicile étoit en proie à la fureur des partis. Peut être aussi que le Gouvernement tyrannique de leur Roi Frédéric, méritoit ce soulèvement général des peuples. Au milieu de ces dissensions domestiques, un jeune villageois, appelé Raymond, entraîné par cet enthousiasme, que nous décorons du nom d'amour de la patrie, abandonne son hameau, & paroît dans Messine. La nature, en le favorisant d'une taille haute & majestueuse, d'une figure aussi noble qu'intéressante, avoit associé à ces qualités extérieures, la valeur la plus intrépide, une ame ardente & un génie élevé. Tant de sa-

Terre II.

F

veurs le font bientôt distinguer par ses concitoyens. Les hommes, à l'envi l'un de l'autre, se disputent son amitié; & les femmes toujours jalouses, soit par grandeur d'ame, soit par coquetterie, d'affervir le mérite, briguent la possession de son amour.

Mais une jeune étrangere, (Mariane est son nom,) que sa mere tenoit cachée dans l'obscurité d'un état modeste, captivoit déjà le cœur de Raymond. La mere, tendre victime de l'inconstance des hommes, devoit la naissance de sa fille à l'amour dont avoit brûlé pour elle Alphonse, Roi de Portugal, lorsqu'il n'étoit encore qu'Infant. Ce Prince, en montant au trône de ses ancêtres, l'avoit abandonnée; & la déplorable Isabelle, honteuse de vivre dans un Royaume, où il lui sembloit que chacun lui reprocheroit désormais sa foiblesse, avoit pris la fuite, & s'étoit retiré en Sicile, emportant dans son sein le fruit de son malheureux amour. Là, déguisée sous le faux nom d'Amélise, elle vivoit inconnue depuis seize ans, sans faste, sans éclat, uniquement occupée d'une fille, dont les traits lui rappelloient sans cesse un ingrat qu'elle adoroit toujours.

Raymond avoit su lui faire approuver ses sentimens pour Mariane. Un mariage prochain alloit enfin ressierrer l'union de nos amants : le

jour en étoit pris ; il arrive. Le tendre Sicilien se rend à la maison d'Amélise , suivi d'une foule d'amis. La joie étoit peinte sur tous les fronts. On se leve ; on marche vers le temple. Raymond y conduit Mariane qu'il tient par la main. Tout-à-coup s'élève un cri suivi de mille autres. Aux armes , citoyens , aux armes : Frédéric est à nos portes. Le trouble & la terreur succèdent à la paix & à la joie. Tous les yeux se tournent vers Raymond. On l'implore comme le libérateur de Messine. Le malheureux amant jette alors un regard de douleur sur sa maîtresse : Il faut donc reculer malgré moi l'instant de mon bonheur ! il faut me séparer de vous , belle Mariane ! ma gloire & votre sûreté m'en imposent la loi. Eh bien , qu'on me donne un casque , une cuirasse , une épée ; donnez , citoyens. Que je vous délivre à jamais d'un tyran , & que bientôt je retourne plus digne de mon amante . . . Vous pleurez , Mariane ! Ah ! loin de chercher à me troubler , raffermissez plutôt mon courage ! Dites-moi que je vais combattre pour vous , & soyez assurée de la victoire. Il rejette loin de lui la couronne de fleur dont ses cheveux étoient parés ; il les couvre d'un casque , & la main tremblante de Mariane le revêt d'une lourde cuirasse qu'elle orne de ses couleurs , tandis qu'Amélise lui présente une pique , & lui dit , les

yeux noyés de larmes : Mon fils, car j'aime à vous donner ce nom, mon fils, allez combattre, & songez au prix qui doit récompenser votre retour.

Alors Raymond s'éloigne d'elles, & vole aux remparts qu'affiege Frédéric. Mariane & sa mere courent s'enfermer dans le secret de leur appartement, où elles implorent à genoux la protection céleste en faveur du jeune guerrier.

Bientôt un soldat paroît devant elles. Raymond l'envoie pour annoncer que le Ciel est propice à ses armes, qu'il a mis en fuite le tyran, & que pour en achever la défaite, il va le poursuivre hors des murailles; mais qu'avant la fin du jour il y rentrera pour la conduire aux autels : Quelle gloire pour nous, s'écrient-elles ! quel hymen honorable ! Nous l'entendrons proclamer libérateur de la patrie ; & au milieu de ces cris d'allégresse & de reconnoissance, nous marcherons avec lui jusqu'au temple.

Le jour penchoit vers son déclin, & l'une & l'autre attendoit avec impatience le retour de Raymond : Qu'il tarde à paroître, disoient-elles ! Aussi-tôt mille chants de victoire frappent leurs oreilles : Ah ! ma mere, s'écrie Mariane, le voilà ! & sans plus rien ajouter, elle descend avec précipitation : sa mere la suit. A peine sont-elles dans la voie publique, qu'elles reconnoissent les

troupes de Frédéric ; & au milieu d'elles , Raymond enchaîné. A cette vue , toutes deux poussent un cri perçant de douleur , & Mariane tombe sans force dans les bras de sa mere. Raymond veut voler à son épouse ; les barbares qui l'entourent , arrêtent ses pas : Cruels , s'écrie-t-il , arrachez-moi donc la vie ! Puis les yeux tournés vers Mariane : Mariane , ajouta-t-il d'une voix entre coupée de sanglots , ma chere Mariane , ah ! de grace , regardez-moi. Sa jeune maîtresse renaît à cette voix ; ses yeux s'ouvrent : cependant Raymond contraint de poursuivre son chemin vers la prison , où vont l'enfermer les soldats : Recevez mes adieux , Amélise , mere tendre ; & toi , Mariane , toi le modele des filles & des amantes , toi pour qui seule je voulois vivre , adieu , je vais mourir. Heureux toutefois dans mon malheur , que le hasard m'ait encore une fois offert à tes yeux. Je t'ai vue ; je pérís avec moins de regret. Garde-toi de pleurer mon trépas ; il est trop honorable : j'expire martyr glorieux de la patrie. Amélise , Mariane , souvenez-vous toujours du malheureux Raymond. Il finit , & il est déjà loin d'elles.

En même-temps paroît Frédéric victorieux , monté sur un superbe coursier , & suivi d'un cortège nombreux. Un héraut le devance : Rebelles sujets , rendez graces à votre maître ; il vous

pardonne. La mort du seul Raymond suffit à sa justice. Mariane alors se traîne jusqu'aux pieds du cheval qui porte Frédéric : Sire, dit-elle, en élevant les yeux & les mains vers le Roi, daignez vous arrêter un instant, & ne rejetez pas les prières que vous adresse une amante infortunée. Rendez un époux à son épouse, & un fils à sa mère. Pourquoi refuser à Raymond la grace que vous accordez à ses concitoyens : est-il plus coupable que tous les habitants de Messine ? Au nom du Ciel ne mettez point de bornes à votre clémence : votre propre intérêt vous en sollicite. Conservez un héros qui peut vous être utile. Ce qu'il a fait contre vous, il peut le faire encore en faveur d'une meilleure cause. Mais Frédéric, toujours intraitable : Il faut un exemple pour effrayer la rebellion, dit-il ; & je choisis pour le donner, le chef des rebelles. Où serois-je aujourd'hui, si feignant la retraite, je n'eusse attiré cet insolent vainqueur dans le piège qui m'a rendu maître de lui & de Messine. Levez-vous, Madame ; & , loin d'accuser ma sévérité , rendez grâces au Ciel pour ce peuple & pour vous la première , si je borne mon courroux au trépas de Raymond. Ne mettez pas d'obstacle au passage de votre Roi ; levez-vous. Les gardes écartent Mariane, & le Roi poursuit sa marche.

Déjà Raymond est enfermé dans une tour dont la mer baigne les pieds, & qu'on destine aux seuls criminels d'Etat. Le malheureux y languissoit depuis deux jours, sans cesse incertain du moment où il iroit au supplice, & toujours plein de l'image de Mariane. Souvent il porte la vue sur le prochain rivage, dans l'espérance qu'un heureux hasard y conduira son amante. Tout-à-coup il croit la voir; son cœur palpite déjà, lorsqu'il s'apperçoit de son erreur. Dans son désespoir, il se rejette à grands cris sur la couche de paille qu'on laisse à son sommeil, s'y roule, s'y tourmente, se relève, & cherche encore des yeux le rivage. Oh! pour cette fois, ce n'est point une erreur. Mariane, informée par la voix publique que son amant languit dans la tour, a porté ses pas sur la rive, pour tâcher de le découvrir dans sa prison. Ses yeux, éclairés par l'amour, le lui font distinguer malgré l'éloignement. Elle demeure long-temps immobile de douleur & même de joie, si toutefois il est possible que son ame la connoisse en cet affreux moment. La nuit arrive, & la tendre Amélie ne voit point reparôître sa fille, qu'un charme invincible attache au rivage. Elle sort pour l'en arracher. Mariane se refuse à ses vives sollicitations : De grace, ma mere, dit-elle avec feu, laissez-moi ici sous les yeux de Raymond.

Maintenant, il est vrai, l'obscurité de sa prison nous le dérobe; mais cette foible clarté que la lune répand sur la contrée, doit nous découvrir à sa vue. Je ne le priverai point de l'unique consolation qui lui reste; qu'il voye combien m'étoit cher l'époux que vous m'aviez donné.

En parlant ainsi, l'une & l'autre s'assied sur le sable. Le calme & le silence regnent profondément autour d'elles. Leurs sanglots précipités troublent seuls le repos de la nuit. Tout-à-coup s'élève un vent orageux; la lune se couvre d'épais nuages; la mer s'enfle & gronde. Amélise, épouvantée à l'aspect de la tempête qui s'approche, redouble ses instances auprès de sa fille; mais vainement ses prières l'invitent à la retraite; Mariane s'obstine à rester. L'ancêtre est enfin contrainte de commander; c'en est fait, Mariane ne résiste plus. Elle se leve, tourne encore les yeux vers la tour; puis, cachant de l'une de ses mains les pleurs dont elle inonde son visage, de l'autre elle s'appuie sur sa mere, & s'apprête à marcher. Un bruit, tel que celui d'une personne qui nage, les effraye & précipite leurs pas. Ce bruit s'approche, &, de la mer, semble être passé sur le rivage. Un cri étouffé vient s'y joindre: Mariane! Amélise! où êtes-vous? Elles s'arrêtent, & se demandent si ce n'est point la voix de Raymond. Tandis

qu'elles flottent dans l'incertitude, les mêmes paroles parviennent une seconde fois à leurs oreilles : Nous ne sommes point dans l'erreur, ajoute Mariane ; ma mere, c'est Raymond. — Oui, c'est lui-même, dit ce malheureux fugitif, en tombant aux genoux de son épouse qu'il embrasse. J'ai su faire passer mon corps souple à travers les barreaux qui se croisoient devant les fenêtres de ma prison ; & de-là, me précipitant dans la mer, j'ai fait un heureux usage de l'habitude de nager que j'avois contractée dans mon enfance. Mariane & sa mere le serrent alors dans leurs bras ; mais en gardant le silence. L'étonnement, la joie & la crainte les ont rendues muettes : Cher amant, s'écrie enfin Mariane, vous avez échappé à l'horreur de votre prison, & votre heureuse audace vous sauve. Grand Dieu ! je te remercie de ce bienfait : tu m'as rendu mon époux. — Oui, interrompt Amélie ; mais pour te le reprendre sans doute. Parlez, Raymond, comment allez-vous échapper à l'œil vigilant de vos ennemis ? — Madame, j'ai découvert de ma prison, à un mille d'ici, une frêle barque attachée au rivage. Je vais m'en saisir, & m'abandonner avec elle à l'inconstance de la mer. — De la mer ? juste Ciel ! & ne voyez-vous point quelle affreuse tempête se prépare ? — Je la vois sans doute, & cependant j'em-

brasse ce parti. Il n'est pas assuré que l'onde m'engloutisse ; il l'est que je mourrai , si je reste plus long-temps sur cette terre malheureuse. Mais dussé-je périr dans les gouffres de la mer , ce trépas me sera moins cruel , puisque je mourrai loin des yeux du tyran de ma patrie. — Eh bien , tu ne partiras pas seul , interrompent la mere & la fille. Nous voici déterminées à te suivre par-tout où les flots te conduiront , à vivre , à mourir avec toi. Marchons vers la barque ; & malgré la tempête , osons franchir la mer. — Quelle preuve d'attachement vous me donnez maintenant l'une & l'autre ! jamais , non , jamais je n'avois douté de votre amitié. Mais que votre dessein généreux a droit de me confondre ; que mon ame est délicieusement flattée de vous voir ainsi dévouées à ma fortune ! Toutefois , je serois indigne de vous , si je vous laissois achever un pareil sacrifice. Que j'affronte seul la fureur de la mer ; ma vie est peu de chose , les hommes ne perdront guere quand je cesserai d'être. Mais vous , Amélise , vous , Mariane , tant de malheureux à qui vous tenez lieu de mere , que deviendroient-ils , si vous leur étiez ravies ? Ah ! non , non : abandonnez-moi à mon funeste sort ; je ne méritois pas sans doute de vous consacrer mes jours. Je pars ; & si le Ciel prend pitié de moi , & qu'il me fasse abor-

der heureusement sur une rive étrangere, je me hâterai de vous informer de mon sort ; j'oserai vous solliciter, généreuse Amélise, de me rendre mon épouse.

En parlant ainsi, il marche vers l'endroit du rivage, où ses yeux ont découvert la nacelle. Amélise & sa fille le suivent, & cependant le Ciel qui devient plus obscur & le vent qui fiffie avec plus de violence, annoncent que la tempête va s'élever. Ils touchent au bateau. Mariane & sa mere persistent à vouloir accompagner le jeune Sicilien dans sa fuite : Je ne le veux point, répond celui-ci. Le danger est trop grand pour vous ; ce bateau peut faire naufrage, & moi, je puis me sauver encore. Mais vous, ô couple trop généreux, comment échapperiez-vous aux fureurs de la mer déchaînée ? Laissez-moi seul affronter la tempête, ou bien consentez à me voir rentrer dans les mains de Frédéric, pour monter ensuite sur un échafaud. A ces mots, il porte la main au cable qui attache la barque au rivage. Amélise & Mariane le saisissent par ses vêtements ; mais plus elles s'obstinent à le retenir, plus il redouble d'efforts & de vitesse pour s'éloigner. Il s'élance dans la barque, en écarte Mariane & sa mere, frappe du pied contre la rive, & la nacelle fuit loin du bord : Adieu, s'écrie-t-il aux deux infortunées, adieu,

aimez-moi toujours. — Barbare, nous pouvions t'accompagner, & tu nous le refuses. Ah! l'amour ni l'amitié ne furent jamais bien connus de ton cœur! Le péril est grand, notre sexe est timide; mais la tendresse que tu nous as inspirée, eût élevé notre courage. Elles se taisent, fixent un œil inquiet sur la mer qui frémit déjà, & se couvre de vapeurs amoncelées. Mais la nuit, devenue tout-à-coup plus profonde, leur dérobe la vue des cieux, de la terre & de la mer. Elles restent comme ensevelies dans d'épaisses ténèbres; elles veulent se retirer, & l'obscurité leur cache le chemin qu'elles doivent suivre. Bientôt, du sein des nuages, partent mille éclairs qui se pressent, se croisent, & dont la fuite précipitée augmente l'horreur de cette scène. Ce fut à leur pâle lueur qu'elles apperçurent la barque de Raymond flotter au gré des vagues, tantôt s'élever sur leurs cimes, tantôt retomber avec elles, & s'abîmer dans les gouffres de la mer: Ah! malheureux, s'écrient-elles, en lui tendant les mains, malheureux, qu'as-tu fait? Tu fuyois la mort, & la mort te poursuit sans relâche. Les soupirs nombreux qui sortent avec effort de leur bouche, leur étouffent la voix. La force les abandonne; leurs genoux chancelent, plient; & l'une & l'autre tombant sur le sable, y demeure étendue sans mouve-

ment. Amélise en recouvre la première l'usage : Ma fille, dit-elle, en pressant Mariane contre son sein, ma chère fille, ranime-toi : c'est ta mère qui te rappelle à la vie. N'ajoute pas à notre malheur par une plus longue foiblesse. Mariane rouvre les yeux, se relève avec sa mère, & appuyées l'une sur l'autre, elles vont abandonner le rivage. Mais, ô triste spectacle ! un long éclair découvre aux yeux de Mariane la barque de Raymond poussée contre un écueil ; elle s'y brise, & le malheureux jeune homme couvert par les vagues, se débat contre elles, & disparoît enfin : Raymond n'est plus, s'écrie sa déplorable amante ; il ne me reste qu'à périr. Elle se dégage des bras de sa mère, & fait un mouvement pour s'élancer dans les flots. Mais Amélise, assez heureuse pour s'opposer à ce funeste désespoir, la retient par les longs plis de sa robe : Cruelle fille, quoi, tu voudrois abandonner ta mère ! ah ! plutôt arrache-moi la vie. Si tu ne peux vivre sans Raymond, moi, je ne puis vivre sans Mariane. Tu me restes seule pour me consoler, & tu veux me priver de ma fille ! Par où, comment ai-je mérité un traitement aussi cruel ? Raymond n'est plus, & mon cœur en gémit avec le tien. Les larmes que je répands en abondance, te le prouvent assez. Mais la perte de ton amant doit-elle te

rendre barbare contre ta mere? Ma fille, ma chere fille, reprends ta raison, & rends-moi tendresse pour tendresse.

Mariane garde le silence, honteuse des reproches que lui a fait entendre sa mere. Puis tout-à-coup, elle se précipite dans le sein d'Amélie : O ma mere, vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez connu l'amour, mais vous n'avez jamais su sans doute combien il est affreux de perdre ce qu'on aime. Ah ! si votre cœur en avoit fait la triste expérience, que vous me pardonneriez aisément l'excès du désespoir d'où vous m'avez tirée ! Ma mere, au nom du Ciel, oubliez ma criminelle foiblesse. Elle est bien pardonnaable, j'ai perdu l'amant, l'époux que vous m'aviez donné... & je l'ai perdu pour toujours. Ce discours de Mariane porta le trouble dans l'ame de sa mere. Oh ! ma fille, répond-elle, en faisant un tendre retour sur elle-même, que mon cœur se met aisément à la place du tien ; je l'ai connu, ce malheureux sentiment, & son souvenir m'arrache chaque jour des larmes. Je fais par tout ce que j'ai souffert, combien ces foibleses sont excusables ; mais il faut s'armer de courage, & puisqu'il n'est plus de remède à ton malheur, tâcher d'en alléger le poids par la patience. A ces mots elle entraîne sa fille loin du rivage, & le jour qui se leve leur découvre le chemin de la ville.

Quelques heures après qu'elles furent rentrées dans leur demeure, un officier de Frédéric parut à leurs yeux. Il s'adresse à Mariane, & lui dit que le Roi l'appelle auprès de sa personne. Cet ordre du Monarque est pour elle un coup de foudre, un arrêt de mort. L'effroi les glace, & leur bouche n'a pas la force de pousser la moindre plainte. Mais, sur-tout, Amélie est tombée dans une stupide douleur. Il lui semble voir sa fille envoyée au supplice à la place de Raymond. Tout-à-coup elle jette un long cri, & les bras fortement attachés autour de Mariane : Tu vas donc mourir, lui dit-elle, & je vais rester seule & délaissée ? Ma fille, viens m'embrasser ; fais-moi tes derniers adieux, & reçois les miens. Barbare Frédéric ! & que t'a fait Mariane, pour lui arracher la vie ? que t'ai-je fait moi-même pour me priver de mon unique bien ? si tu ne peux assouvir ta vengeance sur Raymond, pourquoi ma fille en doit-elle être la victime ? Eh bien, qu'il la prenne ! mais je ne lui survivrai point. Oui, sans doute, ou Frédéric la rendra à sa mere, ou il les immolera toutes deux à la fois. Elle veut alors suivre Mariane ; mais l'officier lui répond que sa fille seule paroîtra aux yeux du Monarque, que tel est l'ordre qu'il en a reçu. En même-temps il lui défend de les suivre. Mariane se jette encore pour

la dernière fois dans le sein de sa mère, & ne s'en arrache que forcée de céder à la violence. Sa mère la suit des yeux un instant; puis succombant tout-à-coup à l'excès de sa douleur, elle reste évanouie dans les bras de quelques femmes que l'amitié avoit conduites auprès d'elle. Leurs secours furent d'abord inutiles. Enfin elles parviennent à la ranimer; mais une fièvre ardente a pris la place de cette longue défaillance, & sa vie touche enfin à son terme.

Mariane arrivoit alors au palais de Frédéric: ses pleurs n'avoient point cessé de couler; elle en est encore toute trempée: Madame, lui dit le Roi, en la voyant paroître, j'ai médité sur le conseil que j'ai reçu de vous: j'en reconnois toute la sagesse, & je me rends à lui. Tant de rigueur est souvent dangereuse: il vaut mieux écouter la clémence, & désormais je ne mets plus de bornes à la mienne. J'oublie le crime de Raymond, & je lui pardonne comme aux autres rebelles. Il devoit être votre époux; qu'il le devienne aujourd'hui: je n'y mets plus d'obstacle. Je fais plus; sa valeur & ses autres vertus peuvent servir la Sicile. Hé bien, je lui donne le gouvernement de Messine. C'est à vous, Mariane, à lui faire sentir que sa faute ne peut être expiée que par un repentir sincère, & ma bienfaisance récompensée que par un entier dévouement à

mes volontés. Gardes, faites sortir Raymond de la tour, & qu'on l'amene ici : je lui veux annoncer moi-même sa grace & sa fortune.

Mariane interdite, étonnée, n'ose croire ce qu'elle vient d'entendre. Le discours de Frédéric est-il sincère ? ou bien est-ce un piège qu'on lui tend, pour savoir si elle est complice de la fuite de son amant ? Dans ce doute mortel, elle garde un profond silence ; mais les gardes reviennent. Ils annoncent que Raymond n'est point dans la tour ; qu'on a trouvé les portes de sa prison soigneusement fermées ; & que s'il a pris la fuite, il n'a pu le faire qu'en passant à travers les barreaux croisés devant la fenêtre de son cachot, & en se précipitant dans la mer : Hélas ! oui, s'écrie Mariane, ce soupçon n'est que trop vrai pour mon malheur & pour celui de mon amant. La hauteur de la tour ne l'a point effrayé ; il l'a franchie : & pourquoi ?... pour périr ensuite tristement à mes yeux. Je l'ai vu, Sire, ce déplorable amant, lutter cette nuit contre la tempête ; & trop foible contre la fureur des vagues, leur céder & s'engloutir dans les flots. Quelle perte, juste Ciel ! & qui pourra m'en consoler jamais ? Hélas ! je n'aurois plus rien à prétendre à la vie, si je ne devois tous mes soins à ma mere. Seigneur, permettez que je retourne auprès d'elle. Mon départ l'a fait

tomber dans un cruel désespoir; qu'il me soit permis d'aller la rassurer. — Partez, Madame, lui dit Frédéric, partez. Qu'Amélie apprenne de votre bouche jusqu'où s'étendoit ma clémence, & que cette pensée serve à vous consoler, s'il se peut, l'une & l'autre, de la perte de Raymond.

Mariane sort à l'instant du palais; la tendresse filiale précipite ses pas; elle vole plutôt qu'elle ne marche. Son front est moins triste. Elle se flatte que son retour va rendre le repos à sa mère. Elle arrive. Quel tableau douloureux se présente à sa vue! Amélie, étendue sur un lit, plongée dans le délire, & trempée d'une sueur brûlante, s'écrie en s'agitant avec violence: Frédéric, cruel Frédéric, qu'ordonnes-tu de Mariane. Quoi! barbare, tu l'envoyes au supplice? Eh bien, je vais la suivre. Ma fille, attends-moi. — Et non, ma mère, non, je ne vous suis point ravie. Ouvrez les yeux: c'est moi qui vous serre dans mes bras. Ma mère, nous n'avons plus rien à craindre de Frédéric. — Frédéric? Hé bien! où va-t-il? que veut-il de moi? a-t-il égorgé ma fille? Ah! Raymond, que fais-tu maintenant? On donne la mort à ton épouse, & tu restes tranquille! L'infortunée, en disant ces mots, tombe dans un calme stupide. En vain sa fille, lui prenant les mains,

les arrose de ses larmes & la presse contre son sein. Six heures s'écoulent avant qu'Amélise r'ouvre les yeux & puisse reconnoître sa fille. Alors, ne pouvant contenir sa joie, elle veut s'élancer hors du lit ; mais les forces l'abandonnent, & elle retombe sur elle-même. Mariane lui fait un rapide récit de ce qui vient de se passer chez le Roi. Amélise ne peut le croire, & demande pour s'en convaincre qu'on le répète plusieurs fois : ensuite elle ajoute : Cette nouvelle me soulage, sans doute, ô ma fille ; & si quelque événement pouvoit me rendre la vie, je devrois ce bonheur à ton retour. Mais hélas, je sens que ma mort n'est différée que de quelques jours. Non, je ne reviendrai jamais de l'état de foiblesse où tant de malheurs redoublés m'ont précipitée. Amélise, en effet, fut atteinte dès ce jour d'une langueur profonde, qui devoit dans peu consumer ses jours.

Mais cependant Raymond, dont la barque s'étoit brisée contre les rochers pendant la tempête, après avoir disparu dans les flots, étoit remonté sur leur surface ; & voyant autour de lui les débris épars de sa nacelle, s'étoit fortement attaché à une planche sur laquelle il vogua deux jours entiers au gré des vagues qui le pousoient en tout sens. Vers le milieu du troisième jour, les vents s'appaisèrent, le ciel reprit sa

serénité, & la mer redevint calme. Il apperçoit non loin de lui la terre. L'espoir renaît dans son cœur : il pourra vivre encore pour Mariane. A cette douce pensée, il oublie l'épuisement de ses forces, redouble de courage & d'adresse, & touche enfin au rivage.

Les rochers escarpés, dont il le trouve bordé de toutes parts, lui en défendent l'accès. Long-temps il le parcourt dans la longueur d'un mille; son espérance est trompée à chaque instant. Enfin, il découvre un endroit où la rive descend mollement dans la mer par un sentier pierreux. Il s'élance en même-temps hors des flots, s'assied sur la terre pour reprendre haleine, & jetant ses yeux sur la vaste étendue qu'il vient de franchir : Me voilà donc échappé aux dangers de l'onde, s'écrie-t-il, & je n'ai plus rien à craindre ni de ses caprices, ni de la tyrannie de Frédéric ! puis il se tait, & cherche à reconnoître la terre où il se repose. Il voudroit s'avancer vers l'intérieur; mais privé de nourriture depuis trois jours, à peine ses genoux peuvent le soutenir. Tandis qu'agité d'inquiétude, il s'occupe des moyens de se procurer quelques aliments, il apperçoit à peu de distance de lui un groupe d'orangers. Il se traîne vers eux, cueille avidement de leurs fruits, & répare ses forces par cette nourriture rafraîchissante. Bientôt s'éloi-

quant du rivage, il s'avance vers l'intérieur de la contrée. Il marchoit depuis trois heures, sans avoir encore découvert aucun habitant. Le jour alloit disparaître, lorsque du penchant d'une colline il voit dans le creux du vallon prochain une cabane dont le toit commence à fumer. Il dirige ses pas de ce côté; mais un précipice qui s'offre à son passage le contraint de se détourner & de s'enfoncer dans un bois à l'extrémité duquel la cabane est située. A mesure qu'il avance, le jour fuit, la nuit reparoit, & chaque moment la rend plus plus profonde. Raymond est forcé de s'arrêter & d'attendre au pied d'un arbre que le jour renaissant vienne lui montrer le chemin qu'il doit suivre. Le sommeil qu'il n'a pu goûter depuis long-temps, le fuit pour comble d'infortune. Le triste jeune homme demeure en proie à ses noires réflexions. Il se voit sans secours, sans ami, sans retraite. L'horreur de son état le jette dans un profond accablement presque semblable à la froide insensibilité. A cet état douloureux succede enfin un assoupissement léger qui bientôt se convertit en sommeil.

La nuit étoit au milieu de sa course, lorsque des cris perçants frappent Raymond, & l'éveillent. Il écoute, il entend une voix qui s'écrie: Que t'ai-je fait, malheureux, pour que tu veuilles m'arracher la vie? & comment as-tu pu for-

mer le projet d'assassiner ton Roi? Ces mots excitent l'audace du généreux Sicilien. Il s'arme d'un bâton noueux que le hasard lui présente, vole à travers les ombres de la nuit vers l'endroit d'où la voix l'est venu frapper. Il arrive; la lune qui perce en même-temps les nuages qui l'enveloppent, lui fait voir un homme renversé sur la terre, & qui se débat contre un autre qu'il tâche d'attirer à lui sur la poussière. Raymond fond avec impétuosité sur celui-ci, le frappe de son arme pesante, & le renverse sans vie & noyé dans son sang. Puis il tend une main généreuse au malheureux, le relève & lui dit : O vous que j'ai eu le bonheur d'arracher à la fureur de vos assassins, si j'ai bien entendu vos dernières paroles, vous êtes le Roi de cette contrée. Ah! si j'ai pu mériter quelque chose de votre reconnoissance, daignez accueillir un malheureux étranger que la tempête vient de jeter sur ces côtes. — O mon bienfaiteur, lui répond le Monarque, vous êtes dans l'isle de Maïorque, & je n'en suis point le souverain; mais le Portugal m'obéit; oui, je suis Dom Jayme; & si, lorsque j'aurai terminé la guerre que j'ai portée dans cette isle, vous voulez me suivre dans mes Etats, je vous promets tous les trésors & toutes les dignités que peuvent verser sur quelqu'un mon autorité & ma reconnoissance.

Jusqu'à ce temps, je puis vous donner une retraite honorable dans mon camp, d'où mes assassins m'avoient secrètement enlevé. Venez, & dites-moi qui vous êtes, le nom de vos parents & celui de votre patrie. — Prince, vous avez sans doute entendu parler de Raymond, ce guerrier qu'une fortune rapide avoit rendu redoutable au tyran de la Sicile? Eh bien, Seigneur, vous le voyez devant vous. Le sort des armes a fait triompher Frédéric des efforts de son peuple, & je me suis vu contraint, pour échapper à la mort, de prendre la fuite. A ces mots, Raymond ajoute un récit fidele de ses aventures, & Dom Jayme, jaloux de s'attacher un héros d'un mérite aussi rare : La renommée, lui dit-il, avoit porté votre nom & votre gloire jusqu'à moi : j'enviois à la Sicile un aussi grand homme. Mes desirs sont remplis. Je vous possède. Si mon amitié peut vous attacher à ma personne, je vous l'offre, elle est à vous. Il sera bien doux pour moi de pouvoir dire que je dois la vie à mon ami. Le Monarque ouvre alors les bras à Raymond, le presse contre son sein, & le baigne des larmes de l'attendrissement & de la reconnaissance. Puis il ajoute : O mon ami, car je me plais à vous donner ce titre, & je ne cesserai jamais de vous le donner, encore moins de remplir tous les devoirs qu'il impose, prêtez-moi le

secours de votre bras , & ramenez-moi vers mon armée qui campe non loin d'ici. Raymond présente aussitôt au Monarque un appui à sa foiblesse. Ils sortent du bois à la renaissance du jour. Bientôt volent à leur rencontre plusieurs chefs de l'armée , qui , informés depuis peu de l'absence de leur Roi , s'étoient partagés , le triste emploi de le chercher. A l'aspect du Monarque souillé de sang & tout défiguré , ils poussent un cri de surprise ; chacun le regarde en silence , & lui demande des yeux le récit de sa funeste aventure. Cependant , le plus distingué d'entr'eux , s'adressant à Raymond , lui ordonne de se retirer , & de lui céder à lui-même l'honneur de soutenir Sa Majesté , honneur qui est un des droits de sa charge. Dom Jayme qui s'en apperçoit : Non , dit-il à Raymond , restez auprès de moi ; & tournant les yeux vers l'illustre Portugais : Vous voyez , lui dit-il , en montrant le jeune Sicilien , vous voyez celui qui m'a sauvé la vie : j'en suis redevable à son généreux courage. Jugez , vous-même , si la plus tendre amitié n'en sera point le prix. Ses vertus guerrières , (car c'est ce même Raymond que nous avons si long-temps envié à la Sicile) , ses vertus auroient mérité toute ma faveur ; mais je dois plus au service important que j'en ai reçu. Il sera mon ami le plus cher. Serai-je assez heureux pour
devenir

devenir le sien ? Tous les chefs à ce discours déguisent sous le voile de la joie , la secrete jalousie dont ils sont déjà dévorés , tandis que Raymond , toujours d'autant plus grand qu'il est plus modeste , ne répond au Monarque que par des regards où brille l'attendrissement au milieu des larmes.

On arrive enfin au camp. Le soldat accourt en foule au-devant de son Prince , & en célèbre le retour par des acclamations d'allégresse. A peine Dom Jayme fut-il entièrement rétabli , que prenant Raymond à l'écart : Mon ami , lui dit-il , je n'ai encore rien fait pour m'acquitter envers vous ; mais je suis prêt à tout faire. Parlez , qu'exigez-vous de moi. Raymond pousse un douloureux soupir ; & je jettant sur la main du Roi qu'il embrasse : Sire , je ne devrois plus rien desirer sans doute maintenant que ma fortune m'a rendu si cher à votre cœur ; mais si jamais vous avez connu l'amour , vous pardonneriez aisément l'inquiétude de mon ame. Alors il fait entendre au Roi l'histoire détaillée de tous ses malheurs , lui peint la beauté , les graces , les vertus , la jeunesse de Mariane , l'amour mutuel dont ils brûlent l'un pour l'autre ; enfin la tendresse sans exemple d'Amélise pour sa fille. Je n'aurai plus rien à souhaiter , dit-il en finissant , si je puis unir au titre glorieux de votre

ami, celui d'époux de Mariane; permettez donc, Sire, que selon la promesse que je lui ai donnée en la quittant, je l'informe de ma fortune brillante, & l'invite à venir la partager. — Oh! mon ami, puisque votre entière félicité dépend de la main de Mariane, qu'elle vienne vous la donner: j'y consens. Je fais plus; je vais dès l'instant envoyer un vaisseau en Sicile exprès pour y porter votre lettre & votre priere. Unifiez-y la mienne: que Mariane & sa mere, instruites de votre sort, viennent consommer le bonheur de mon ami. Dom Jayme fait ensuite présent à Raymond de riches & vastes possessions, lui remet les titres, & donne enfin ses ordres pour le départ du vaisseau qu'il a promis. La lettre de Raymond est déjà envoyée.

Cependant Amélie toujours languissante résistoit aux vives instances de sa fille qui la pressoit de lui révéler le secret de sa naissance. Cette mere infortunée redoutoit pour elle-même d'avouer sa foiblesse: elle eut souhaité de pouvoir en déguiser la honte à ses propres yeux. Comment donc se résoudre à la dévoiler à sa fille, à qui elle pouvoit devenir d'un dangereux exemple? Eh quoi donc, s'écrioit Mariane, ne pourrai-je jamais savoir qui m'a donné la vie? & faudra-t-il que je meure sans que ma bouche ait prononcé le nom de mon pere? Où

est-il, ce pere que j'aime si tendrement sans le connoître, & à qui je suis chere sans doute? ne seroit-il déjà plus? Mais, non; vous m'avez dit plusieurs fois qu'il habitoit une contrée étrangere. Ah! se peut-il qu'il consente à vivre loin d'une épouse dont il est adoré! Ma mere, au nom du ciel, ne différez pas davantage à à me satisfaire. Peut-être, hélas! aurai-je la douleur de vous perdre; voulez-vous que je reste entièrement orpheline. Amélise, à ce discours, gardoit un silence embarrassé, & ses réponses mêmes, lorsque sa fille plus pressante encore la forçoit d'en donner, trahissoient le trouble dont elle étoit agitée. Les efforts multipliés qu'elle étoit contrainte de faire sur elle-même pour retenir ses larmes & s'imposer silence augmentoient sensiblement sa langueur. Bientôt elle devint mortelle, & l'on désespéra de sa vie. Mariane, attachée aux côtés de son lit, prodiguoit à cette mere trop sensible tous les soins de la piété filiale. Mais plus elle voyoit Amélise s'approcher de son dernier instant, plus elle la pressoit de s'expliquer sur le nom de son époux. Ses vives instances, ses tendres prieres, ses larmes mêmes n'avoient rien pu gagner encore, lorsqu'Amélise sentant enfin qu'il ne lui restoit plus que quelques heures de vie, renvoya tous ceux qui

entouroient son lit, & demeura seule avec Mariane. Alors recueillant le peu de forces qui lui reste : Vous le voyez, ô ma fille, je vais mourir; je vais me séparer pour toujours, de tout ce qui m'attache à la terre. J'ai vécu pour vous; & si je meurs, c'est pour vous encore. Hélas! je ne me plandrois pas si je vous laissois entre les bras d'un digne époux. La pensée de votre bonheur charmeroit mon heure dernière. Mais vous avez perdu l'ami que je vous destinois, & je vous laisse jeune & sans défense. Car ne vous flattez point de voir l'auteur de vos jours : le cruel m'a pour jamais abandonnée. Mon cœur a beau le chérir encore : ma tendresse est inutile. Il vit en paix sans occuper sa pensée de mon souvenir. Le barbare vous a rejetée avant même que vous eussiez vu le jour. Perdez-en la mémoire au lieu de chercher à connoître son nom; il sera toujours un secret pour vous. Je vous laisse une fortune assez considérable sans doute pour vous mettre à l'abri des dangers que court l'indigence; mais il en est d'autres qui menacent la jeunesse. Comment en passerez-vous les années avec décence? Votre amour pour la vertu me rassure : mais hélas! la vertu la plus ferme succombe quelquefois; & combien en ont fait la triste expérience, ajouta-t-elle, en poussant un profond soupir,

causé par un retour douloureux sur elle-même ? ah ! pour me rassurer en ce dernier moment de ma vie , promettez-moi de mettre votre innocence hors de danger en prenant un époux. Donnez-moi cette promesse , & jurez de me tenir parole. Hélas ! le Ciel impitoyable refuse à votre mere la consolation de vous donner elle-même cet époux. Il ne me fera point permis d'être auprès de ma fille , de lui parler , de la secourir dans les accès douloureux de l'enfantement , moment cruel où la présence d'une mere est toujours si douce. Il faut que j'expire , l'heure en est arrivée. Un moment encore , & vous n'avez plus de mere.

La violence des sanglots que pouffoit Mariane & l'abondance des larmes qui tomboient de les yeux , l'avoient empêchée jusqu'alors d'interrompre sa mere. Mais son désespoir lui rend la parole : Non , s'écrie-t-elle , vous ne mourrez pas seule ; je vous suis ; le même tombeau nous rassemblera. Je n'en veux pas d'autre. J'ordonnerai en mourant que la fille soit placée auprès de la mere ; voilà l'hymen que je desire & que je vous promets. Il n'est pas juste que deux cœurs si long-temps & si bien réunis soient séparés par la mort. Et que ferois-je sur la terre ? J'ai perdu mon amant : le Ciel connoît combien il étoit digne d'être adoré. Mon pere m'a rejetée de

ses bras; ma tendre mere expire, & vous voulez que j'aime la vie! Je l'aimois pour en jouir avec vous; maintenant que vous la perdez, elle n'a plus pour moi de délices. — Ma fille, soumettez-vous aux arrêts du Ciel, quelques rigoureux qu'ils soient. Le temps adoucira vos douleurs. — Il ne le pourra jamais; & du moment que vous m'aurez été ravie, jusqu'à celui de ma mort, qui le suivra de près, ma seule occupation sera de vous pleurer. Que dis-je? ma douleur ingénieuse ordonnera que des mains savantes forment de vous une image que je puisse toujours porter avec moi même. Je la placerai sur ma couche; & prosternée à ses pieds, je l'embrasserai sans cesse. J'appellerai ma tendre mere. Je croirai la voir encore & lui parler. Cette illusion, en entretenant ma douleur, aidera à précipiter l'instant de mon trépas: Eh bien, répond Amélise, en présentant un double portrait, qu'elle tire de son sein, où elle le portoit constamment depuis seize années, voici ce que vous desirez avec tant d'ardeur. Ces deux figures réunies sur le même ivoire, représentent, l'un, mon buste, & l'autre, celui de votre pere. Je vous les donne, ma fille; recevez ce don précieux comme le dernier gage de ma tendresse. Venez; embrassez-moi. Je me meurs. En disant ces mots, elle expire. Ma-

Mariane se précipite alors sur elle : O ma mere, & ma tendre mere, regardez-moi, je vous en conjure. C'est moi, c'est votre fille qui vous appelle; c'est moi qui suis attachée sur vos levres; mais je l'appelle en vain; elle ne me voit plus, ne m'entend plus. Mariane perd aussi-tôt l'usage de ses sens, & tombe défaillante à côté de sa mere. Les domestiques qui sont accourus à ses cris la ramènent à la vie par de prompts secours, & l'emportent dans son appartement; mais loin que sa douleur en soit moins vive, pour n'être pas nourrie par le spectacle d'Amélise expirée, elle éclate à chaque instant par tous les excès du désespoir. On dit même que lorsque les Ministres de la religion virent pour rendre les derniers honneurs au corps d'Amélise, sa fille se jetta comme une forcénée sur le cercueil, où le corps étoit enfermé, & que le disputant aux Prêtres qu'il'enlevoient, elle s'écria : Barbares, laissez-moi ma mere. Laissez-la-moi, vous dis-je; que vous a-t-elle fait? que vous ai-je fait moi-même, pour me ravir mon plus cher trésor?

L'infortunée Mariane consumoit ainsi le printemps de ses jours à pleurer, à gémir, à souhaiter la mort, lorsqu'arriva la lettre de Raymond. A peine eût-elle reconnu l'écriture & le seing de son amant, que l'excès de la surprise

& de l'amour la rendit quelque-temps presque aveugle & muette ; puis rendue à elle-même , sans achever la lecture de cette lettre précieuse , elle se leve , court dans les bras de Laure sa gouvernante , & la dépositaire de tous ses secrets : Il vit , s'écria-t-elle ; il vit. Un Roi puissant nous accueillera avec bonté ; & comme elle voit l'étonnement & l'incertitude dans les yeux de Laure qui ne peut rien comprendre à ce discours , il vit , ajouta-t-elle , avec plus de rapidité ; tenez , lisez , voilà sa lettre ; c'est lui-même. Ah ! Raymond , Raymond , qui m'auroit dit qu'après avoir perdu ma mere , je serois capable de goûter encore quelque joie ! Et toi , ma mere , si quelqu'un eût pu te prédire le sort qui m'étoit réservé , tu vivrois encore pour m'aimer , pour aimer Raymond , & pour en être aimée. Laure , plus tranquille que Mariane , lui fait entendre la lecture entière de la lettre. Tout ce que Raymond y raconte des dangers qu'il a courus se peint dans les yeux de son amante , à mesure qu'elle en entend le récit. Flattée de la douce espérance de recevoir la main de Raymond , elle se résout à quitter la Sicile , & déjà dispose tout pour son départ. Le matin du jour qu'elle avoit fixé pour sortir de Messine , elle se rendit au temple , où reposoient les cendres de sa mere , se mit à genoux sur la pierre , qui les

enfermoit, l'arrosa d'un torrent de pleurs, implora pour elle l'indulgence de l'Etre suprême; & tirant de son sein la double image que lui avoit donné Amélie mourante, elle couvrit de baisers le portrait de sa mere, & le prit à témoin de l'amour qu'elle juroit à celle dont elle avoit reçu la vie. Après avoir prononcé ces derniers adieux à l'ombre d'Amélie, Mariane se rend au port accompagnée de la seule Laure, & le vaisseau chargé de les porter vogue déjà poussé par un vent favorable. Il suit la route de Lisbonne, où il a reçu l'ordre d'aborder.

Dom Jayme étoit déjà de retour dans cette Capitale de ses Etats. Forcé par une raison pressante de laisser Raymond dans l'isle de Majorque, il l'avoit chargé de présider à l'embarquement des troupes Portugaises, que la paix rappelloit dans leur patrie.

Mariaune arrive bientôt à la Cour de Portugal; le Monarque en est à peine instruit, que le desir de flatter son ami dans la personne de la femme qui sera bientôt son épouse, lui fait oublier l'orgueil de la royauté, & le conduit vers Marianne, à qui par son ordre on avoit donné un appartement dans le palais. Mais hélas! combien est foible le cœur de l'homme, & qu'il se trouve souvent emporté vers le mal, à l'instant même qu'il dirigeoit tous ses mouvements

vers le bien ! A peine Dom Jayme eut-il aperçu Marianne, qu'il sentit tout le pouvoir de ses charmes. Et qu'on ne nous dise point qu'un amour aussi prompt n'entra jamais dans le cœur humain. Pour quiconque a vécu parmi les hommes, la passion du Monarque n'aura rien de merveilleux. La demi-pâleur empreinte sur le front de Marianne, cette mélancolie, douce expression d'un cœur sensible, ajoutèrent même à l'ivresse du Roi. Il voulut parler, & sa langue embarrassée, & presque liée par l'excès du sentiment, ne put que bégayer à peine quelques paroles. A chaque instant il veut se retirer, & toujours quelque nouveau charme qu'il admire l'attache à Marianne, & le fixe auprès d'elle. Il s'éloigne enfin, retourne en son appartement, & s'y enferme dans une profonde solitude, funeste aliment de son amour.

La nuit arrive. Il refuse de prendre aucune nourriture. Il se couche & le sommeil fuit loin de ses yeux. Fatigué de se rouler sur un lit brûlant, il se lève. Un feu intérieur le dévore sans relâche. Il ne voit, il ne sent que Marianne, il ne respire qu'elle. L'image de Raymond, il est vrai, cette image de son bienfaiteur, d'un héros qu'il a choisi pour son ami, se présente à sa vue. Elle lui reproche ses desirs peu généreux, peu dignes d'un Roi ; alors sa conscience se

trouble, son cœur se flétrit, & succombe sous le poids des remords : Qui ? moi ! faire un pareil outrage à l'amitié ! payer d'une ingratitude aussi noire le plus signalé des services ! Tu me conservas la vie, ô Raymond ! & pour récompense je te ravirois ta maîtresse, ou chercherois à la séduire ! Ah ! plutôt étouffons mon amour, il en est temps encore. C'en est fait, je veux me vaincre, je me vaincrai. Il retourne alors à sa couche, dans l'espoir d'y retrouver le sommeil. Mais le sommeil le fuit toujours. Chaque effort que tente sur lui-même l'infortuné Monarque, demeure sans effet. Il voit le jour renaître & son amour s'accroître avec lui. Pressé de retourner auprès de Marianne, il fait épier l'instant de son réveil ; bientôt il la rejoint, & resté seul avec elle, il la considère long-temps en silence. L'amante de Raymond fixoit de temps en temps Dom Jayme : il lui sembloit découvrir sur son visage les traits qui distinguoient le portrait de son pere. Chaque nouveau regard qu'elle jette sur le Monarque, confirme ce rapport. Elle en est émue ; l'attendrissement se peint dans ses yeux, sur sa bouche & sur son front. Dom Jayme s'en apperçut ; il osa croire que ce trouble étoit l'heureux avant-coureur d'un tendre retour : cette pensée l'enhardit à parler : Belle Marianne, ah ! puisque vous avez surpris le se-

cret de mon cœur , ne me déguisez point le mystère du vôtre ; mes yeux enflammés & fixés sur vous , mon langage embarrassé , tout en moi vous a dit déjà combien vous m'êtes chère. Non , jamais dans les plus belles années de ma jeunesse , je n'éprouvai de si vifs transports ; qu'il seroit doux pour moi , si je vous inspirois un sentiment semblable ! . . . Vous vous taisez , Marianne , vos yeux effrayés se détournent de moi ? un pareil aveu vous offense ? — Il vous offense vous-même , Seigneur , répond cette vertueuse amante. Ne m'auriez-vous accueillie que pour ravir à son époux une épouse adorée ? se pourroit-il que vous respectassiez si peu les droits de l'hospitalité ? J'avois cru votre palais un asyle sacré. Trahirez-vous mon espérance & celle de Raymond ? Si ce héros vous est cher , comme il m'en a flattée ; s'il est vrai , ce qu'il m'a écrit , qu'il a eu la gloire de vous sauver la vie , voudriez-vous pour l'en récompenser , lui donner la mort ? Car ne vous flattez pas qu'il puisse survivre à ma perte ; mon bonheur & le sien dépendent de notre amour mutuel. Ah ! s'il vous suffisoit du respect & de la reconnoissance de Marianne , vous n'auriez pas besoin de les lui commander ; mon cœur est plein de ce double sentiment. Si même vous daignez accueillir un autre hommage , l'amour d'une fille pour son

pere, je suis toute prête à vous l'offrir. Car, & je ne dois pas vous le cacher, vos traits, Seigneur, rappellent à mes yeux l'image de mon pere, d'un pere, hélas ! que j'ai perdu.

Comme elle parloit encore, ils entendirent un bruit confus à l'entrée de l'appartement. Dom Jayme en ouvre la porte. Au milieu d'une foule nombreuse, il découvre Raymond, qui, avec la double sérénité d'un vainqueur & d'un amant, met aux pieds du Roi une boîte dorée, une épée & une couronne. L'arrivée soudaine du jeune Sicilien, ce qu'il étale avec une fierté respectueuse frappent le Monarque d'une longue surprise. Mais combien elle redouble, lorsqu'il entend ce discours ! Sire, vous aviez conclu la paix avec le Roi de Maïorque ; & contraint de retourner précipitamment dans vos Etats, vous m'aviez confié l'emploi d'y ramener votre armée. La dernière journée de notre séjour dans l'isle, à l'instant que, tranquilles sur la foi des traités, nous ne songions qu'à partir, nos anciens ennemis, enhardis sans doute par votre absence, fondent tout-à-coup sur nous. Leur Roi est à leur tête. Vos soldats sans armes & sans défense tombent d'abord sous leurs coups. Cependant je les rallie : ils reprennent leurs armes, & je m'avance à l'ennemi qui nous résiste longtemps. Mon heureux sort les met en fuite. Je

les poursuis ; leur Roi laisse tomber dans mes mains sa couronne & son épée. J'étois près de le saisir lui-même ; mais il m'échappe : cependant je l'enferme dans sa capitale, & n'en leve le siege qu'après l'avoir contraint de signer un nouveau traité, par lequel il vous abandonne trois places importantes. Alors pressé de vous rejoindre, & non moins impatient de revoir ma chere Marianne, je hâte le départ de vos troupes : elles sont rentrées dans vos Etats. Moi, je vous apporte ce traité, l'épée & la couronne de votre ancien ennemi. Trop heureux d'avoir affermi la paix, que mon Prince avoit donnée à son peuple, je viens en goûter les fruits auprès de sa personne, & solliciter de nouveaux services, qui me rendent plus digne de sa faveur.

Dom Jayme ouvre les bras à Raymond : C'est peu de m'avoir sauvé la vie, lui dit-il, vous êtes encore l'appui de mes Etats ! jeune homme, que vos services sont peu faciles à récompenser, & que je dois rougir du prix... Dom Jayme n'acheva point. Effrayé de l'involontaire aveu qu'il alloit faire, il baisse la vue en pâlisant, & se tait. Son jaloux amour lui peint aussitôt Raymond comme un rival adoré. A cette image, l'agitation du Monarque redouble ; il le repousse de ses bras, jette sur lui un œil presque farouche, & se retire.

Etonné, interdit d'un aussi froid accueil, le vaillant Sicilien demeure immobile & silencieux : il regarde autour de lui ; & cette foule nombreuse qui l'accompagnoit. il n'y a qu'un instant, lâche imitatrice du Prince, a disparu avec lui : Quoi, se dit-il, enfin à lui-même ! le Roi m'embrasse avec amitié ! il m'appelle son sauveur, & celui de son peuple ! puis tout-à-coup la chaleur de ses embrassements se refroidit, il me quitte, & me lance un regard indigné ! doute cruel ! doute désespérant ! Comment pourrai-je t'éclaircir ; alors il fait deux pas, & se trouve auprès de Mariane. L'aspect de cette femme adorée lui fait oublier son ingrat ami, il ne voit plus que sa fidelle amante. Mais à la vue de la tristesse, où elle est plongée, & des larmes qui baignent son visage & qu'elle effuye, Raymond s'arrête & s'écrie : Et vous aussi, cruelle, vous aussi, tourmentez Raymond ! vous pleurez ! est-ce que ma présence vous afflige ? Ah ! si tel est mon sort, parlez. Je vous aime sans doute ; mais je saurai tout sacrifier à votre bonheur.

Mariane, à ce mot, tend ses deux mains à Raymond : Non, lui dit-elle, non, cher amant ; votre présence ne m'est point importune. L'espoir assuré d'en jouir m'a fait chérir une vie à laquelle je ne tenois plus depuis votre perte & celle de ma mère. Mais parce que le sort vous

ramene à mes yeux, je n'en suis pas plus heureuse. Ah ! si vous saviez quel nouveau malheur vous attendoit en cette contrée, vous voudriez sans doute ne m'avoir point encore retrouvée. — Eh ! quel est-il ce malheur ? Expliquez-vous, de grace, Mariane, parlez. Mais Mariane se tait, son fougueux amant s'indigne & s'irrite de ce silence : bientôt les plus cruels reproches échappent de sa bouche, il gronde, il menace, il prie, il menace encore. Mariane se résout enfin à parler, & déjà Raymond est instruit de la passion du Roi. A cette nouvelle il ne se connoît plus. Ingrat ! s'écrie-t-il, voilà donc le prix que tu destines à mes services : je te sauve, je sauve tout ton peuple, & tu veux me ravir mon amante ! Si j'étois aussi lâche que toi, ce bras qui ta défendu, te donneroit la mort. Tu la mérites sans doute. Mais non : tu ne vaux pas l'honneur de tomber sous les coups d'un guerrier magnanime. Mariane, fuyons, dérobonsnous à ce palais ; je lui préfère le désert le plus affreux ; là, du moins, ne trouverai-je point de Rois ingrats. Alors il détermine son amante à prendre la fuite, dès la nuit prochaine ; il la quitte & va tout préparer pour ce départ secret & précipité.

La nuit arrive ; la profondeur de ses ténèbres favorise nos deux amants ! bientôt ils vont s'em-

barquer. Dom Jayme, tristement retiré dans son appartement solitaire, combat avec lui-même. L'amour & l'amitié livrent à son cœur les plus terribles assauts. Pressé entre ces deux passions, il arrache son ame, tantôt à l'une, tantôt à l'autre ; & toutes les deux également violentes en redeviennent tour-à-tour les maîtresses. Enfin l'amitié l'emporte, il se leve : Allons, dit-il, annoncer à Mariane le triomphe que j'obtiens sur moi-même ; allons rendre la paix à cette fidelle amante ; elle aime Raymond, que Raymond soit son époux, & qu'il reste mon ami. Il fort & marche vers l'appartement de Mariane. Mais, Dieu ! quelle étrange surprise ! il le trouve désert : il vole à celui de Raymond ; c'est encore la même solitude. L'amour qu'il croyoit avoir étouffé, se réveille : mon rival & sa coupable amante, s'écrie Dom Jayme, auroient-ils pris la fuite ? Si je perds Mariane, hélas ! j'ai tout perdu ; puis appelant les gardes à grands cris : Qu'est devenu Raymond ? qu'est devenue Mariane ? qu'on les cherche, qu'on les amene ; allez, ne différez plus. Les gardes, dociles à la voix de leur maître, parcourent le palais, en visitent les réduits les plus cachés : mais c'est en vain. Après mille recherches, un des plus humbles domestiques du palais vient annoncer au Roi qu'il a vu for-

tir les deux amants, & que vêtus d'habits modestes, ils ont pris le chemin du port. Quoi, je ne verrois plus Mariane, s'écrie-t-il ! gardes, volez au port, qu'on me la rende, je ne puis vivre sans elle. Les cris, le désespoir du Monarque remplissent la vaste étendue du palais, & en chassent le sommeil de tous les yeux.

Bientôt les gardes reparoissent, conduisant avec eux les deux amants, qu'ils ont arrêtés, à l'instant qu'ils entroient dans le navire. La pâleur étoit empreinte sur le front de Mariane. Des larmes coulent le long de ses joues, tandis que Raymond, le visage enflammé de fureur, fixe audacieusement le Monarque, & lui reproche sa noire ingratitude : Insensé ! j'ai pu croire à l'amitié d'un Roi ; qu'elle est sincère en effet, & sur-tout bien noble & bien généreuse ! Dom Jayme, d'autant plus irrité à ce discours qu'il est contraint de reconnoître la vérité de ce reproche : Vante moins, lui dit-il, le prix de tes services : tu m'as sauvé la vie, mais tu as fait ce que tout autre auroit fait à ta place. Le sentiment qui t'a poussé à me secourir étoit indépendant de toi-même : tu n'as fait qu'obéir à la voix de la nature, qui, sans ton aveu, a mis dans ton cœur ce sentiment de générosité. — Tu parles de générosité ; & peux-tu la connoître, toi, ingrat, toi, barbare, qui arraches l'é-

poux à l'épouse, & l'amante à l'amante; toi qui te fers de l'autorité suprême pour tourmenter deux cœurs nés l'un pour l'autre? Dom Jayme furieux : — Insolent, dit-il, je devrois sur l'heure même t'envoyer à la mort, mais un reste de pitié suspend ma colere. Ecoute seulement. — Je ne veux rien écouter; & que pourrois-tu me dire pour excuser tes horribles injustices? — Je ne prétends point m'excuser. Mais étoute. — Je te l'ai déjà dit, je ne veux rien écouter. — Ainsi donc tu t'obstines à ne voir qu'un tyran en moi? Eh bien, je vais l'être, je le suis. Gardes, qu'on l'entraîne dans la plus obscure prison; & si demain son insolence est encore la même, demain je l'envoie à la mort. — Demain tu consommeras donc ton infamie? puis se tournant vers Mariane, dont on le sépare : Vous pleurez, chere amante! Ô que ces larmes sont précieuses à mon cœur! Adieu, belle Mariane; on m'entraîne loin de vous: promettez-moi de me rester fidelle; & s'il faut mourir, je mourrai satisfait.

Alors on les arrache l'un à l'autre; Mariane veut le suivre. Cette faveur lui est refusée; elle tombe aux genoux de Dom Jayme, les embrasse; & levant sur lui des yeux trempés de larmes, elle le conjure par tout ce qui peut émouvoir le cœur le plus inflexible, de faire grace à Ray-

mond, & de consentir à leur hymen. Le Roi, que ces réponses du Sicilien ont embrasé de la plus ardente fureur, ferme l'oreille à la voix de Mariane : Ou je deviendrai votre époux, s'écrie-t-il, ou bien attendez vous de voir mourir Raymond, & que fais-je ! peut-être à perdre la vie vous même. Le dessein en est pris ; Madame, levez-vous ; je vous laisse encore jusqu'au retour prochain du soleil, pour vous déterminer ; alors j'irai moi-même recevoir votre réponse. Songez qu'elle fera votre sort & celui de Raymond. Il la quitte à ces mots, & Mariane retourne à son appartement. A peine y fut-elle rentrée, qu'elle tomba sans connoissance. La fidelle Laure crut long-temps sa maîtresse expirée ; mais elle parvint enfin à la rappeler à la vie ; le cœur de cette malheureuse amante flotta long-temps dans une cruelle incertitude. Tantôt elle consentoit à donner sa main au Monarque ; tantôt elle s'obstinoit à rester fidelle à Raymond. Comment pourra-t-elle mettre fin à ce doute cruel ? Long-temps elle reste immobile de désespoir. Tout-à-coup elle sort à grands pas de son appartement, traverse les longues galeries du palais, la vaste étendue des cours, & arrive enfin aux portes de la prison, où Raymond est retenu. Elle s'adresse à celui qui en a la garde : Reconnoissez Mariane, lui dit-elle,

cette malheureuse amante, qui, destinée à devenir l'épouse de votre prisonnier, doit en perdre à jamais l'espérance. Elle vient vous demander une grace : ne me la refusez pas. — Et quelle est-elle cette faveur, lui dit le géolier farouche, avec un ton sévère ? — Ah ! vous le soupçonnez sans doute ; & sensible à mes larmes... — Laissez-là vos plaintes & vos larmes ; il y a long-temps que je ne vois, que je n'entends que cela ; je n'y suis plus sensible : parlez vite & sans détour, je suis pressé de vous quitter. — Eh bien, si pour un instant seulement vous me permettiez d'entrer... — Je vous entends ; mais il n'est pas possible : je ne trahirai point mon devoir. Il veut se retirer. Mariane l'arrête : Quoi, sera-t-il dit que je ne pourrai vous attendre ? Songez que je vais perdre Raymond, qu'il ne lui reste pas un jour entier à vivre... Répondez-moi, de grace. — Et quoi donc, lui dit ce géolier, toujours avec une voix également rigoureuse ? — N'avez-vous jamais aimé ? — Que vous importe de le savoir. — Ah ! ne refusez pas de me l'apprendre. — Oui, j'ai aimé dans ma première jeunesse. — Et votre amour ne fut-il jamais traversé ? fut-il toujours heureux ? — Non : mon père essaya tout ce qu'il put imaginer pour étouffer en moi cette passion. — De quel œil vîtes-vous tous ces obf-

tacles qu'on vous opposoit. — Je ne me connoissois plus; & si mon pere n'eût enfin approuvé mon amour, j'ignore à quel excès se seroit porté mon désespoir. — Et comment réussîtes-vous à le fléchir? — Je le pressai si vivement, je le suppliai avec tant de larmes... — Quoi! vos larmes ont servi votre amour, & les miennes n'auront point ce pouvoir auprès de vous? ah! mon ami, je vous en conjure, souvenez-vous des maux que vous avez soufferts; & que ce souvenir vous intéresse à ceux que je souffre. Le cœur farouche de cet homme s'adoucît un peu en ce moment : Madame, dit-il, pourquoi cherchez-vous à m'attendrir? je suis contraint de vous refuser. — Non, vous ne me refuserez pas : j'embrasserai vos genoux s'il le faut. Pour fléchir votre pere, vous avez aussi embrassé les siens : mon ami, laissez-moi jouir encore une fois de la vue de Raymond; il a besoin que je le console. Madame, lui dit le géolier, vous me ferez manquer à mon devoir. Je le sens bien, vous m'avez trop attendri. Mariane redouble ses instances; & la prison de son amant s'ouvre enfin devant elle.

Raymond, perdu dans un coin de ce vaste cachot, s'étoit long-temps agité dans les horreurs du désespoir. Ses gémissements, ses cris avoient long-temps ébranlé la voûte ténébreuse

de sa prison : ses forces s'étoient épuisées , & ses genoux refusant de le soutenir , il s'étoit jetté sur une vile couche : là ses yeux avoient été surpris enfin par le sommeil. Quel sommeil, juste ciel ! le supplice le plus affreux eût été moins cruel à cet amant. Un songe sinistre lui faisoit voir Mariane triomphante , & revêtue de tout l'appareil d'une Reine. Elle marchoit avec un front serein à côté de Dom Jayme qui la conduisoit aux autels. A cette image , Raymond furieux s'élance au-devant de cette infidelle amante ; & lui reprochant sa trahison : Perfide ! lui disoit-il , une couronne t'a éblouie ; elle l'emporte sur mes vertus & mon amour. Mariane qui s'étoit déjà approchée entendit ces expressions de sa douleur : elle ne put retenir ses larmes ; & d'une voix entrecoupée de pénibles sanglots : Raymond , s'écrie-t-elle , éveille-toi ; fors de ce songe affreux qui te tourmente. Mon cher Raymond , éveille-toi , & reçois mes derniers adieux , les adieux d'une amante qui te fera fidelle à jamais. Raymond se réveille : Quelle voix se fait entendre ? qui m'appelle ? quoi ! c'est vous , Mariane ? — C'est moi-même , cher amant , moi qui viens chercher auprès de toi des exemples de courage pour raffermir le mien. Il s'agit , tu le fais , ou de renoncer à notre amour , ou de périr l'un & l'autre ; parle , que veux-tu faire ?

— Je veux t'aimer toujours. Il me sera doux de mourir assuré de ton cœur. — Eh bien, s'écrie Mariane, mon sort est décidé : je mourrai ton amante, ton épouse, ton amie; & sans pouvoir rien ajouter à cet entretien, ils gardent longtemps un profond silence, pênchés dans les bras l'un de l'autre. Revenus à eux-mêmes, ils s'encourageoient mutuellement à braver la colere de Dom Jayme, & la fureur des supplices, lorsque le géolier parut, & les força de se séparer. Vainement ils demandent encore la faveur d'un instant de plus; le gardien inexorable ferme l'oreille à leurs gémissements, & les contraignant de hâter leurs derniers adieux, il entraîne Mariane par la main, & la prison est refermée. La fille d'Amélise erre long-temps incertaine dans l'ombre de la nuit; enfin elle arrive à son appartement, résolue de résister au Monarque : Sans doute, s'écrie-t-elle, j'assassine mon amant par ma fidélité; mais je m'assassine aussi moi-même; & s'il ne m'a pas été permis de vivre avec lui, du moins aurons-nous la triste consolation de mourir ensemble. Je vais donc te réjoindre, ô ma mere! A ces mots, elle prend dans ses mains le double portrait des auteurs de ses jours, le place aux pieds de sa couche, se met à genoux devant cette fidelle image, y colle sa bouche, l'arrose de larmes;

larmes ; & sa voix s'échappant en longs & douloureux sanglots : A quoi m'a servi de te survivre, ô ma mere ! & de retrouver l'amant que tu m'avois choisi pour époux ? Hélas ! je n'en meurs pas moins, sans que les nœuds de l'hymen aient pu nous lier l'un à l'autre ! Jamais, ôh ! non jamais, ta volonté sacrée ne sera remplie ! Mon amant va mourir, & moi je vais le suivre.

Comme elle acheve ces mots, Dom Jayme arrive à grands pas : Eh bien, Madame, qu'avez-vous arrêté, & quelle sera votre réponse ? Songez qu'elle va décider de votre destinée & de celle de Raymond ; mes gardes ont ordre de l'amener ici. C'est de votre bouche qu'il entendra son arrêt. Mariane se leve ; & tandis que l'œil toujours attaché sur le portrait de sa mere, elle s'efforce de commander au trouble qui la réduit au silence, le Roi, à qui la jalousie persuade que ce portrait est celui de Raymond : Donnez, s'écrie-t-il, & que je brise son image, en attendant que lui-même expire à mes yeux... Mais ciel ! que vois-je ? Quel souvenir ces traits réveillent en moi ! Eh comment ce double portrait est-il arrivé jusqu'à vous ? — Je l'ai reçu d'une main bien précieuse. — Et quelle est cette main ? — C'est celle de ma mere. — Votre mere ! & quel fut son nom ? — Amélise. — Et savez-vous par quel hasard cette peinture a passé

dans ses mains ? — Elle m'a dit que son époux, dont vous voyez ici la ressemblance à côté de la sienne, les lui avoit données l'une & l'autre, comme un gage de son amour. — Quoi ! ces deux portraits sont ceux des auteurs de vos jours ? — On me l'a dit, du moins ; car je n'eus jamais le bonheur de voir mon pere ; jamais il ne m'a fouri... jamais il ne m'a pressée contre son sein. Mon pere, avant ma naissance, m'avoit abandonnée... Mais, Seigneur, vos yeux s'attendrissent, vous pâlissez, & votre ame s'intéresse au sort d'une malheureuse orpheline. Ah ! si vous le vouliez, vous pourriez être mon pere. Dom Jayme frissonne à ces mots : Qu'entends-je, dit-il, d'une voix étouffée, & qu'allois-je faire ? & il se détourne un instant pour se rendre maître de lui-même. Mais son trouble devient plus violent... Je ne puis me contraindre, dit-il : O ma fille, embrassez votre pere. — Moi, votre fille ! vous mon pere ! — Oui, moi-même. Hélas ! c'étoit peu pour moi de t'avoir délaissée, même avant ta naissance, j'allois encore te donner la mort. Mais je te vois incertaine ; tu doutes si tu dois me reconnoître pour ton pere. Ah ! je l'ai bien mérité, ce doute cruel ! Ma fille, jette les yeux sur ce portrait ; reportes-les ensuite sur mon visage, & compares l'un à l'autre. Mariane, je suis ton pere.

Mariane, après l'avoir considéré plus attentivement, se jette dans ses bras. Oui, vous l'êtes, s'écrie-t-elle. J'en crois mon cœur bien plutôt que vos traits : & l'excès de la joie lui ravit l'usage de la parole. Le Roi, en silence, étoit penché tendrement sur sa fille, lorsque parut Raymond au milieu des gardes qui le conduisoient. A la vue de son amante qu'embrasse son rival : O trahison ! ô perfidie ! s'écrie-t-il ! & c'est ainsi que Mariane m'aimoit. Ah ! que la liberté ne m'est-elle rendue ! de ce bras tant de fois vainqueur... — Raymond, lui dit le Roi en l'interrompant ; calme tes jaloux transports. Tu n'as plus rien à craindre de mon amour pour Mariane ; je cesse d'être ton rival, pour devenir ton pere. Tu m'as outragé, sans doute. Mais je fus coupable le premier. Ingrat à mon ami, à mon bienfaicteur, je voulois lui ravir son amante, & son amante étoit ma fille, mais je vais la lui rendre ; & avec elle, mon amitié, qu'il a si bien méritée, & qu'il n'auroit jamais dû perdre ; alors il fait signe aux gardes de briser les fers dont le jeune amant étoit chargé. Ensuite, il lui présente la main, l'embrasse ; & après lui avoir expliqué le mystere de la naissance de Mariane, ordonne qu'on prépare la pompe d'une fête solemnelle, pour l'hymen de sa fille & de son ami.

— 10 —

•

1000

1911

11. 1990-1991, 1992-1993, 1994-1995, 1996-1997, 1998-1999, 2000-2001, 2002-2003, 2004-2005, 2006-2007, 2008-2009, 2010-2011, 2012-2013, 2014-2015, 2016-2017, 2018-2019, 2020-2021, 2022-2023, 2024-2025, 2026-2027, 2028-2029, 2030-2031, 2032-2033, 2034-2035, 2036-2037, 2038-2039, 2040-2041, 2042-2043, 2044-2045, 2046-2047, 2048-2049, 2050-2051, 2052-2053, 2054-2055, 2056-2057, 2058-2059, 2060-2061, 2062-2063, 2064-2065, 2066-2067, 2068-2069, 2070-2071, 2072-2073, 2074-2075, 2076-2077, 2078-2079, 2080-2081, 2082-2083, 2084-2085, 2086-2087, 2088-2089, 2090-2091, 2092-2093, 2094-2095, 2096-2097, 2098-2099, 2100-2101, 2102-2103, 2104-2105, 2106-2107, 2108-2109, 2110-2111, 2112-2113, 2114-2115, 2116-2117, 2118-2119, 2120-2121, 2122-2123, 2124-2125, 2126-2127, 2128-2129, 2130-2131, 2132-2133, 2134-2135, 2136-2137, 2138-2139, 2140-2141, 2142-2143, 2144-2145, 2146-2147, 2148-2149, 2150-2151, 2152-2153, 2154-2155, 2156-2157, 2158-2159, 2160-2161, 2162-2163, 2164-2165, 2166-2167, 2168-2169, 2170-2171, 2172-2173, 2174-2175, 2176-2177, 2178-2179, 2180-2181, 2182-2183, 2184-2185, 2186-2187, 2188-2189, 2190-2191, 2192-2193, 2194-2195, 2196-2197, 2198-2199, 2200-2201, 2202-2203, 2204-2205, 2206-2207, 2208-2209, 2210-2211, 2212-2213, 2214-2215, 2216-2217, 2218-2219, 2220-2221, 2222-2223, 2224-2225, 2226-2227, 2228-2229, 2230-2231, 2232-2233, 2234-2235, 2236-2237, 2238-2239, 2240-2241, 2242-2243, 2244-2245, 2246-2247, 2248-2249, 2250-2251, 2252-2253, 2254-2255, 2256-2257, 2258-2259, 2260-2261, 2262-2263, 2264-2265, 2266-2267, 2268-2269, 2270-2271, 2272-2273, 2274-2275, 2276-2277, 2278-2279, 2280-2281, 2282-2283, 2284-2285, 2286-2287, 2288-2289, 2290-2291, 2292-2293, 2294-2295, 2296-2297, 2298-2299, 2300-2301, 2302-2303, 2304-2305, 2306-2307, 2308-2309, 2310-2311, 2312-2313, 2314-2315, 2316-2317, 2318-2319, 2320-2321, 2322-2323, 2324-2325, 2326-2327, 2328-2329, 2330-2331, 2332-2333, 2334-2335, 2336-2337, 2338-2339, 2340-2341, 2342-2343, 2344-2345, 2346-2347, 2348-2349, 2350-2351, 2352-2353, 2354-2355, 2356-2357, 2358-2359, 2360-2361, 2362-2363, 2364-2365, 2366-2367, 2368-2369, 2370-2371, 2372-2373, 2374-2375, 2376-2377, 2378-2379, 2380-2381, 2382-2383, 2384-2385, 2386-2387, 2388-2389, 2390-2391, 2392-2393, 2394-2395, 2396-2397, 2398-2399, 2400-2401, 2402-2403, 2404-2405, 2406-2407, 2408-2409, 2410-2411, 2412-2413, 2414-2415, 2416-2417, 2418-2419, 2420-2421, 2422-2423, 2424-2425, 2426-2427, 2428-2429, 2430-2431, 2432-2433, 2434-2435, 2436-2437, 2438-2439, 2440-2441, 2442-2443, 2444-2445, 2446-2447, 2448-2449, 2450-2451, 2452-2453, 2454-2455, 2456-2457, 2458-2459, 2460-2461, 2462-2463, 2464-2465, 2466-2467, 2468-2469, 2470-2471, 2472-2473, 2474-2475, 2476-2477, 2478-2479, 2480-2481, 2482-2483, 2484-2485, 2486-2487, 2488-2489, 2490-2491, 2492-2493, 2494-2495, 2496-2497, 2498-2499, 2500-2501, 2502-2503, 2504-2505, 2506-2507, 2508-2509, 2510-2511, 2512-2513, 2514-2515, 2516-2517, 2518-2519, 2520-2521, 2522-2523, 2524-2525, 2526-2527, 2528-2529, 2530-2531, 2532-2533, 2534-2535, 2536-2537, 2538-2539, 2540-2541, 2542-2543, 2544-2545, 2546-2547, 2548-2549, 2550-2551, 2552-2553, 2554-2555, 2556-2557, 2558-2559, 2560-2561, 2562-2563, 2564-2565, 2566-2567, 2568-2569, 2570-2571, 2572-2573, 2574-2575, 2576-2577, 2578-2579, 2580-2581, 2582-2583, 2584-2585, 2586-2587, 2588-2589, 2590-2591, 2592-2593, 2594-2595, 2596-2597, 2598-2599, 2600-2601, 2602-2603, 2604-2605, 2606-2607, 2608-2609, 2610-2611, 2612-2613, 2614-2615, 2616-2617, 2618-2619, 2620-2621, 2622-2623, 2624-2625, 2626-2627, 2628-2629, 2630-2631, 2632-2633, 2634-2635, 2636-2637, 2638-2639, 2640-2641, 2642-2643, 2644-2645, 2646-2647, 2648-2649, 2650-2651, 2652-2653, 2654-2655, 2656-2657, 2658-2659, 2660-2661, 2662-2663, 2664-2665, 2666-2667, 2668-2669, 2670-2671, 2672-2673, 2674-2675, 2676-2677, 2678-2679, 2680-2681, 2682-2683, 2684-2685, 2686-2687, 2688-2689, 2690-2691, 2692-2693, 2694-2695, 2696-2697, 2698-2699, 2700-2701, 2702-2703, 2704-2705, 2706-2707, 2708-2709, 2710-2711, 2712-2713, 2714-2715, 2716-2717, 2718-2719, 2720-2721, 2722-2723, 2724-2725, 2726-2727, 2728-2729, 2730-2731, 2732-2733

11-2000-211-15

[illegible]

54.94.9

$$A(\mathbf{r}) = \langle \mathbf{r} | \hat{A} | \mathbf{r} \rangle = \int d\mathbf{r}' \langle \mathbf{r} | \hat{A} | \mathbf{r}' \rangle \delta(\mathbf{r} - \mathbf{r}') = \int d\mathbf{r}' A(\mathbf{r}, \mathbf{r}') \delta(\mathbf{r} - \mathbf{r}').$$

1997-1998

LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,
N^o. IX.

ROGER ET VICTOR
DE SABRAN.

51

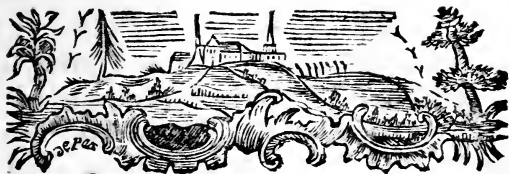
THE J. J. L. L. L.

THE J. J. L. L. L.

THE J. J. L. L. L.

THE J. J. L. L. L.

THE J. J. L. L. L.



ROGER ET VICTOR
DE SABRAN,
NOUVELLE FRANÇOISE.



LOUIS IX régnoit déjà depuis quelques années, & la justice & la piété, assises avec lui sur le Trône, faisoient le bonheur de la France & l'admiration de toute l'Europe. Chéri de son peuple, estimé de tous ses voisins, & redouté de Rome elle-même, qui sembloit prévoir dans ce jeune Roi la noble fermeté qu'il lui opposa dans la suite, le fils de Blanche, toujours guidé par la sagesse dans la distribution des graces & des honneurs, venoit de remettre dans les mains d'Amauri de Montfort, l'épée de Connétable, dont la mort avoit dépouillé Mathieu de Montmorenci, surnommé le Grand par son siècle & la postérité. Depuis ce jour, le château d'Amauri

étoit devenu le rendez-vous de cette jeune & brillante Noblesse, qui prétendoit à la gloire de venger l'honneur de Dieu & des Dames. Les Provinces les plus éloignées y envoyoient, à l'envi l'une de l'autre, les précieux rejettons de leurs Gentilshommes, aussi-tôt qu'ils avoient atteint leur septieme année. On savoit que cette illustre jeunesse y vivoit sous les loix d'une discipline sévère, qui l'épuroit pour ainsi dire, & la rendoit digne de monter un jour au Temple de l'Honneur; mais ce qui ajoutoit sur-tout à l'éclat de cette Ecole de Chevalerie, c'étoit Emilie, la fille d'Amauri. La renommée avoit fait connoître à toute l'Europe les charmes & la courtoisie de cette jeune beauté. Chaque pere étoit jaloux que son fils fût formé par elle à la Religion & au commerce du monde; car on doit se souvenir que les Dames étoient chargées d'enseigner à cette fleur de la Noblesse, & le Cathéchisme, & l'Art d'aimer.

Emilie venoit d'atteindre sa dix-septieme année, lorsqu'arriverent à la Cour de son pere Roger & Victor de Sabran, deux freres jumeaux, déjà hors de Page depuis quatre ans, & d'une ressemblance si parfaite, que leur mere elle-même avoit eu besoin, pour les distinguer; de donner à Victor une écharpe écarlate, qu'il ne quittoit jamais. Quoique déjà formés aux

fonctions pénibles d'*Ecuyer*, ils vouloient perfectionner leur éducation chez le Connétable, & mériter de recevoir sous lui le haut grade de *Chevalier*. Trois années leur restoit encore à passer dans ces longues épreuves, avant de toucher à l'âge de vingt-un ans, terme ordinaire auquel on pouvoit obtenir l'Ordre de Chevalerie. A peine furent-ils au milieu de cette brillante jeunesse, rassemblée dans le château d'Amauri, qu'une secrete voix, une certaine sympathie d'humeur & de caractère fit distinguer Roger par Emilie. Lorsqu'entourée d'un cercle nombreux, elle tenoit école de *Religion* & d'*Amour*, elle s'adressoit à lui plus souvent qu'à tout autre. Le sourire qu'elle donnoit à ses réponses étoit toujours plus gracieux. Si elle le voyoit disputer à ses camarades le passage d'une rivière, la prise de quelque forteresse, un tendre intérêt, dont elle ne soupçonnoit pas la cause, tournoit aussi-tôt son cœur vers le plus aimable des deux freres, & lui faisoit souhaiter de lui voir remporter la victoire. De leur côté, Roger & Victor nourrissoient pour elle une égale tendresse; mais comme l'amour reçoit toujours l'empreinte du caractère de celui qu'il maîtrise, il étoit modeste, intéressant dans Roger, dans Victor, ardent, impétueux & toujours voisin de la jalousie. Cependant les deux freres sou-

piroient depuis trois ans sans avoir osé faire entendre le moindre soupir à la fille d'Amauri; soit qu'en dignes Chevaliers ils se fussent imposés un profond silence, soit qu'ils se défiaient l'un de l'autre, soit enfin que le hasard ne leur eût point offert encore l'occasion de se déclarer. Mais ils aimoient trop l'un & l'autre pour que leur amour restât ignoré plus long-temps de celle qui l'avoit fait naître, & dont la présence journalière ne servoit qu'à l'irriter. Une langueur profonde avoit flétri la santé de Roger. Toute la Cour d'Amauri, Victor lui-même, ne pouvoit en pénétrer la cause. Ce n'étoit plus, dans ce malheureux Ecuyer, ces graces fraîches, ce brillant coloris de la jeunesse, ces saillies d'un esprit aimable, qu'il avoit l'art de revêtir des charmes de la poésie, & qui souvent le faisoient mettre au-dessus de Thibaut, Comte de Champagne. Roger sembloit avoir perdu tous ces dons de la nature; ses forces étoient presque épuisées, & sa vie s'avançoit à grands pas vers le tombeau.

Le généreux Amauri inventoit, chaque jour, quelque nouveau moyen propre à retirer le jeune homme de ce funeste état de langueur. Il proposa à sa Cour une chasse générale, après laquelle, celui, qui aura forcé le cerf, recevra le bracelet d'Emilie. Un prix aussi flatteur ran-

me l'émulation dans toutes les ames. Chacun brûle d'impatience d'arriver au jour indiqué, & le présomptueux Victor s'attribue déjà la gloire de cette fête.

Le soleil se leve; le château du Connétable retentit du cliquetis des armes, du hennissement des chevaux, de la clameur des chiens & de la voix des piqueurs. Emilie, montée sur un superbe courfier, ainsi que son pere, s'avance avec lui vers la forêt prochaine. Un brillant escadron vole sur leurs traces. On arrive; on fait halte; & le Connétable s'adressant à Roger, que la noble ambition de triompher aux yeux de la Dame a conduit à cet exercice : Mon fils, lui dit-il, reprenez courage; vous avez à conquérir une précieuse partie de la parure d'Emilie; & c'est assez sans doute pour qui est déjà Chevalier ou aspire à la gloire de le devenir. Aussi-tôt il fait signe aux cors de sonner : les cors sonnent, & chacun *partant de la main*, on se met à la poursuite de la bête. Roger fut long-temps celui qui pressa le cerf le plus vivement : Victor venoit après lui. Les yeux de celui-ci étinceloient du feu sombre de la jalousie, que le discours du Connétable avoit réveillé dans son cœur; mais enfin il s'écarte de son frere. Les tours & les retours du cerf forcent la chasse à le diviser : on se sépare. Roger, en dépit de lui-même, de

son amour & de son courage, trop foible pour résister à une aussi longue fatigue, s'arrête, entre dans une espece de bocage, descend de cheval, s'étend sur le gazon, & rêve tristement à son amour. Deux heures s'écoulerent avant qu'Emilie & son pere se fussent apperçus de l'absence de Roger. On espéroit à chaque instant de le voir reparoitre. Lassé de l'attendre en vain, & même inquiet du sort de ce jeune Ecuyer, Amauri ordonne à sa fille de retourner dans tous les lieux par où la chasse a passé. A cet ordre, elle pique son cheval de l'éperon, & disparoit bientôt. Victor, qui de loin la voit s'éloigner, se laisse emporter vers elle par son amour. Son cheval, dont il presse la rapidité, le rend soudain auprès d'Emilie : Arrêtez de grace, Madame, lui cria-t-il, arrêtez. Je viens vers vous poussé par un sentiment, hélas ! qui fait le supplice de ma vie. Mon frere est à plaindre sans doute ; mais il ne l'est pas autant que moi. J'ai ses maux & les miens à souffrir. Depuis près de trois ans je me fais violence ; il est temps que je hasarde l'aveu d'un... Victor n'osa achever. Un peu de ce respect, dont faisoient un devoir les loix de la Chevalerie, retint sa langue muette quelques instants. Emilie, qu'avoit étonné un silence aussi extraordinaire, sur-tout après un discours aussi véhément : Quel trouble vous

agite ? & que veniez-vous me dire ? parlez ; car je suis pressée de retrouver votre frere. — Mon frere ! ah , qu'il est heureux , Madame ! .. Quoi ! c'est donc à lui seul que vous réservez tout votre empressement : Victor n'aura-t-il jamais la gloire de vous intéresser autant que Roger ? Victor qui dispute à tous ceux qui vous environnent l'honneur de vous servir ; Victor qui vous a pris pour l'unique objet de ses pensées ; Victor qui vous aime enfin... — Que dites-vous ? ô ciel ! — Pardonnez , Madame : mon secret m'est échappé. Oui , je vous aime ! que dis-je ? je vous adore ! vous êtes la maîtresse souveraine de mes sentiments ; vous êtes ma divinité , & c'est à vous , à vous seule que désormais mes hommages... — Arrête , Victor , & songe que tu m'insultes. Quoi ! tu prétends au titre de Chevalier , & tu oses , blessant le respect que tu me dois , avouer tes feux avec audace ? Est-ce-là ce qu'a dû t'apprendre *le Catéchisme d'Amour* ? As-tu donc oublié qu'un digne *Preux* doit soupirer en silence , & laisser deviner son amour à celle qui l'a fait naître ? Ah ! quand je pourrois t'aimer , ta faute me rendroit inexorable. Tu as violé les loix de la Chevalerie ; je renonce à toi. — Vous renoncez à moi ! juste ciel ! — Victor , je l'ai dit , & je tiendrai parole. Adieu. — Vous fuyez , Emilie. — Emilie

doit te fuir ; elle te défend de la suivre. — Je n'obéirai point : je m'attache à vos pas. — Quoi ! ton amour va jusqu'à la violence ! J'étois en droit d'attendre un peu plus de respect. — J'en ai passé les bornes , & ne veux plus y rentrer... Mais je devine la cause de vos mépris , cruelle ! Vous me rebutez moins , parce que j'ai violé les loix de la Chevalerie , que parce que votre cœur brûle pour quelqu'autre. — Et que t'importe à toi , si j'aime ailleurs ? — Que m'importe à moi , si j'ai un rival ! Ah ! si j'étois assuré de ce malheur ; si je connoissois celui qui me ravit votre tendresse ! — Victor , je vous l'ai dit , gardez-vous de me suivre , ou je vais dès ce pas vous dénoncer à mon pere , à tous les Chevaliers , comme violateur du respect que vous devez aux Dames. En disant ces mots , elle le regarde d'un œil où brille une tranquille fierté , & s'éloigne. Victor , étonné de cette noble résistance , sent l'audace de son cœur tout-à-coup abattue , il voit fuir Emilie , & d'abord n'ose la suivre.

La fille d'Amauri , errante à travers la forêt , cherchoit de toutes parts le malheureux Roger. Pleine de cette image , triste & douce tout ensemble , elle jettoit autour d'elle des regards où se peignoit sa tendre inquiétude. Elle prètoit l'oreille au moindre souffle de vent qui agitoit la

feuille la plus légère. Tout-à-coup elle entend de longs soupirs qui sortent d'un bocage voisin. Elle s'arrête, écoute plus attentivement, & croit reconnoître la voix de Roger.

C'étoit Roger lui-même. Ce malheureux amant, étendu sans force sur la verdure, pensoit à ses amours. Bien loin de se résoudre à les avouer, il s'affermissoit dans le silence, qu'il avoit juré de garder. Il venoit même de déposer ces sentiments dans des vers, que lui avoit dictés sa douleur; & il chantoit :

Amour me tient en servage ;
En mon cœur plus n'est repos,
En ma bouche doux propos ;
N'ai que larmes pour breuvage ;
Pour parler n'ai que sanglots.



Bien se voit que de ma vie
Fleur se passe chaque jour.
Si n'aimez à votre tour,
Las ! dans peu, gente Emilie,
Mourrai victime d'amour.



Ah ! si me pouviez entendre !
Si saviez qui m'amoindrit,
Que Roger d'amour périt,
Vous connois ame assez tendre ;
Me pleureriez un petit !

Mais, non, non ; ne craignez mie :
Mon secret point ne dirai ;
Avec moi , quand finirai ,
Vous le promets , belle amie ,
Au tombeau l'emporterai.

Des sentiments aussi délicats , exprimés dans une romance plaintive , & chantés par une voix l'organe même de la sensibilité , firent couler des larmes des beaux yeux d'Emilie. Elle en versoit encore , lorsque ne pouvant plus commander à l'impatience de son cœur , elle descend de cheval , entre dans le bocage ; & cédant au trouble qui la presse : Où êtes - vous , Roger ? cher Amant , où êtes-vous ? A peine a-t-elle prononcé ces mots , qu'effrayée de l'aveu involontaire sorti de sa bouche , elle s'arrête & baisse la vue en rougissant.

Roger , étonné de ce qu'il vient d'entendre , leve les yeux , voit Emilie ; & tombant à ses genoux : Croirai-je , dit-il , le bonheur que m'a fait entendre votre bouche ? Quoi ! il seroit vrai que je vous trouverois sensible au feu dont vous me consumez ? ... Belle Emilie , ne détournez plus vos regards , qu'ils s'arrêtent un instant sur moi ! que je puisse y lire mon arrêt ! Emilie , toujours plus honteuse , quoique plus attendrie , est prête à chaque mot à satisfaire aux vœux

de Roger ; mais la timidité , cette fidelle compagne du véritable amour , tient encore ses yeux détournés. Roger redouble ses tendres prières ; il y mêle des larmes , & répète vingt fois l'intéressant aveu de sa flamme. Emilie n'y résiste plus ; elle laisse tomber sur lui un modeste regard : Levez-vous , Roger , dit-elle ; oui , j'accepte l'hommage de votre cœur ; Roger , je l'accepte ; & s'il faut que je ne vous cèle plus rien , vous êtes cher... bien cher à Emilie. En parlant ainsi , elle avoit une de ses mains nonchalamment appuyée sur un bras de son amant ; mais craignant bientôt qu'un plus long entretien , après son aveu , ne blessât le respect qu'elle se devoit à elle-même : Je ne puis rester plus long-temps , dit-elle. Je revole auprès de mon pere , qui m'a voit envoyée à votre recherche. Je vous ai vu , je pars & reviens bientôt avec lui pour vous ramener au château , dont vous n'êtes pas éloigné. Roger , à qui la joie venoit de rendre une partie de ses forces , voulut l'accompagner : Non , lui dit Emilie , vous ne me suivrez point. J'ai pu jusqu'à ce jour rester quelquefois seule avec vous ; mais mon amour aujourd'hui m'impose un devoir contraire. Aussi-tôt elle remonte sur son courfier , jette encore sur son amant un regard de tendresse , sort du bocage , & s'éloigne rapidement.

Victor, qui l'avoit suivie des yeux jusqu'au bocage, & qui, en l'y voyant entrer, s'étoit enhardi à voler après elle, avoit entendu l'entretien des deux amants ; caché sous le feuillage au travers duquel ses yeux se glissoient furtivement, il avoit vu le tendre embarras d'Emilie, cet embarras, qui, plus que ses paroles, avoit décelé son amour. Furieux à ce spectacle, il avoit lancé sur l'un & sur l'autre des regards qu'enflammoit la fureur : Comme ils sont heureux, disoit-il ! comme ils s'aiment ! comme elle me hait ! & je resterai spectateur tranquille de leur bonheur ! Non, je les diviserai, je les séparerai : ils ne seront jamais unis, jamais : j'en fais le serment. Et à peine a-t-il vu s'éloigner Emilie, qu'il sort du lieu qui le recèle, s'élance avec fureur dans le bocage, & se précipitant vers son frere : C'est donc toi, malheureux, c'est toi qui fais le tourment de ma vie ! Roger surpris de ce discours : Que dis-tu ? quel trouble t'égare, ô mon frere ! — Moi ! ton frere ! Je ne le suis point ; je suis ton rival. — Mon rival ! juste ciel ! qu'ai-je entendu ? Quoi ! Emilie... — Remplit mon cœur tout entier. Je l'aime avec fureur ; je veux l'obtenir ; je veux la posséder : malheur à qui traversera mon amour ! Tu m'entends, Roger ? En parlant ainsi, il montre de la main son épée. A ce geste mena-

tant, Roger se croit outragé. Il ferme, pour ainsi dire, l'oreille à la voix du sang, pour n'écouter que la menace insolente de son frere. Cependant il réprime ce premier mouvement d'indignation : Victor, s'écria-t-il, tu as cru me faire trembler ? Mais né du même sang que toi, j'ai le même courage ; & si quelqu'autre que mon frere eût osé me menacer, déjà la peine auroit suivi son insolence... Crois-moi, Victor, n'écoute plus un amour inutile : le cœur d'Emilie n'est point à toi ; tu ne le posséderas jamais. — Je ne le posséderai jamais ! & c'est toi qui me le dis ! c'est un rival ! un rival aimé ! Ah ! je ne me connois plus. Eh bien ! tu ne le posséderas pas toi-même. Ce fer du moins en va décider. A ce mot, sans aucun égard pour les nœuds du sang & de l'amitié, sans respect pour la foiblesse de son frere, il porte la main à l'épée, & la tirant du fourreau : Défends-toi ; & il l'agite rapidement devant lui, comme pour presser son frere de lui répondre. Roger tire à son tour son épée, l'élève, fixe les yeux sur Victor ; mais la nature, plus forte en lui que l'ardeur de se défendre, lui rappelle plus vivement que jamais que Victor est son frere. A cette pensée, il se trouble, le glaive lui échappe des mains : Frappe ton frere, s'écrie-t-il, frappe ; voilà son sein ; & il se précipite dans les bras de Victor. Celui-ci fait

d'abord un mouvement comme pour le repousser ; mais la nature le soumet à son tour. Sa main laisse tomber aussi le fer , & l'œil attaché sur Roger , il regarde , non sans émotion , ce frere qui verse des larmes dans son sein.

Au même instant , le Connétable & sa fille , & toute la jeune Noblesse arrivent dans le bocage. Quel sujet d'étonnement pour eux , que le spectacle de ces deux freres penchés l'un sur l'autre , tandis que leurs épées nues sont auprès d'eux sur l'herbe ! On les observe quelque temps sans rien dire. Emilie sur-tout cherchoit à deviner dans les yeux de Roger la cause d'une scene aussi extraordinaire. Amauri s'approche des deux freres : Jeunes gens , leur dit-il , pourquoi ces larmes , ce silence , ces soupirs & ce fer nud ? Parlez ; hâtez-vous de m'instruire. Victor , plutôt maître de lui-même que Roger , dresse la tête , apperçoit Emilie , & se souvient que cette beauté ne sera jamais son épouse. Le jaloux amour rentre aussi-tôt dans son cœur. Sa figure s'altère , & il s'écrie : Demandez , Seigneur , à votre fille elle-même pourquoi deux freres sont divisés ; elle le fait ; elle pourra vous en instruire. — Que dis-tu , interrompt Roger ? Quoi ! pour excuser tes fureurs , tu vas noircir la vertu d'Emilie ! Amauri regarde alors la fille , qui , pâle & tremblante , tombe aux genoux du

Connétable : Mon pere, pardonnez à votre fille. C'est moi, (car je le reconnois à leur discours) c'est moi qui les ai divisés. Ils ont pris l'un & l'autre de l'amour dans mes yeux, & ils m'en ont fait l'aveu. Je ne pouvois être favorable à tous les deux. Alors sans doute la jalousie a rompu les nœuds de l'amitié fraternelle.

— Et quel est celui que ma fille a vu d'un œil favorable ? Emilie rougit à ces mots ; elle hésite à répondre : l'impétueux Victor la prévient. C'est Roger, s'écrie-t-il, en le montrant de la main ; & sans plus rien ajouter, il attache un œil farouche à la terre. Le Connétable garde le silence. Profondément frappé des malheurs qu'entraîne la jalousie, il cherche en lui-même les moyens d'établir une paix solide entre les deux rivaux. Après avoir réfléchi quelque temps : Roger, Victor, dit-il, vous êtes également dignes tous les deux, & par votre sang, & par votre amour, de prétendre à la main de ma fille. J'avoue que si j'étois contraint à faire un choix parmi vous, mon ame seroit long-temps en balance ; aussi ne choisirai-je point. C'est à vous-mêmes à faire votre sort. Vous avez sans doute les vertus d'un Chevalier ; mais vous n'en avez encore ni le titre, ni les lauriers. Montez donc à ce dernier grade de l'honneur : je vous engage ma parole de Chevalier, & je fais que ma

fille ne me défavouera point , que celui d'entre
 vous qui, deux ans après y être arrivé , re-
 viendra illustré par les beaux faits d'armes , fera
 conduit par moi aux autels pour y recevoir la
 main d'Emilie ; & se tournant vers sa fille : Ap-
 prouves-tu sans peine ce que je viens de propo-
 ser ? Victor & Roger , également enflammés par
 le prix glorieux qui doit être leur récompense ,
 & se flattant l'un & l'autre de l'espoir de le mé-
 riter , s'avancent rapidement vers la fille du Con-
 netable : Hâtez-vous de consentir , Madame ,
 & vous êtes à moi. — Oui , mon pere , dit-elle
 aussi-tôt , oui , je n'accepterai pour époux que
 celui des deux freres qu'un plus grand nombre
 d'exploits aura signalé. Le Connetable l'em-
 brasse ; puis s'adressant aux rivaux : Vous n'a-
 vez point encore l'âge , où l'on peut être admis
 à l'ordre de Chevalerie ; mais comme votre mé-
 rite vous a rendu *vieux & mûrs* , je vais son-
 ger à vous le faire obtenir avant le terme pres-
 crit par les loix. Notre Roi va bientôt célébrer
 son mariage avec Marguerite de Provence : à
 cette magnifique cérémonie , il créera des Che-
 valiers ; je vous y conduirai , & vous aurez la
 gloire d'être conduits par la main de ce grand
 Prince au Temple de l'honneur.

Le soleil , près de disparaître , avertissoit d'a-
 bandonner la chasse , de quitter la forêt & de

retourner au château ; on en prend le chemin. A peine Amauri & sa Cour y sont-ils rentrés, que, selon la coutume de ces temps, on leve le pont qui en forme la seule entrée. Bientôt un cor se fit entendre ; c'étoit un Ecuyer, qui, arrêté sur les bords du fossé, demandoit qu'on ouvrît à son maître : C'est notre Roi qui l'envoie ! il vient chargé de ses ordres. A l'instant même le pont est abattu.

Le Chevalier entre. Amauri paroît avec la belle Emilie, qu'entoure la jeune Noblesse. L'Envoyé ordonne au Connétable, de la part de son maître, d'amener à la cérémonie du mariage tout ce qu'il a dans sa Cour de jeunes gens dignes de recevoir l'ordre de Chevalerie. Après ce discours, Emilie aide au Chevalier à descendre de cheval, le désarme, lui donne de nouveaux habits, & le conduit à table, où elle va le servir elle-même. Roger & Victor, témoins de tous les soins & de tous les services que mérite à l'Envoyé de Louis son titre de Chevalier, le regardoient d'un œil d'envie, & se disoient en secret : Oh ! quand jouirons-nous d'un pareil honneur !

Le Connétable & la plus grande partie de sa Cour, à qui la présence d'Emilie prête toujours un nouveau lustre, prennent, dès le jour suivant, la route de Sens, où doit être célébré

le mariage du Monarque. Chacun brûle de voir un Roi, qui, à la fleur de ses années, a su déjà réprimer la tyrannie des grands Vasseaux de la Couronne, s'opposer aux efforts de l'Angleterre, & ramener à leur devoir les Evêques, qui, sous le voile sacré de la Religion, marchent vers une autorité sans bornes. Le jour du mariage arrive. Louis conduit aux autels la belle Marguerite. A peine le Pontife de Sens a béni leur auguste union, qu'au son de la trompette & du hautbois, on annonce au Monarque la jeune Noblesse, à qui l'âge permet de recevoir le grade de Chevalier. Le nombre de ces illustres novices étoit prodigieux. Préparés dès la veille par les cérémonies sacrées de l'Eglise & les institutions symboliques de la Chevalerie, en habits blancs, l'épée suspendue en écharpe à leur cou, ils approchent du Monarque, s'inclinent devant lui, & se relèvent. Cependant le Connétable, montrant des yeux, de la voix & du geste les deux frères, demande pour eux au Monarque qu'il avance le temps où ils doivent entrer au Temple de l'honneur : Sire, ajoute-t-il ! ils sont dignes que Votre Majesté leur accorde cette faveur insigne. J'en atteste & ce Dieu qui m'entend, & cet autel, où leurs épées vont être consacrées, & votre main souveraine, qui va les armer, en fa-
veur

veur de la Patrie & de la Religion. Puis se tournant vers sa fille : Approche, Emilie, lui dit-il, viens tomber aux genoux de ton Roi, & demande-lui la même grace. Emilie s'avance vers le Roi, fait un mouvement pour se prosterner devant le Monarque ; mais celui-ci la retient avec bonté : Je suis Chevalier, lui dit-il, & je ne dois pas souffrir que votre sexe s'abaisse jusqu'à ce point. Je vous accorde ce que vous demandez, vous & votre pere ; ils seront faits Chevaliers. Aussi-tôt la troupe, sur deux filles, s'avance vers l'autel, où le Pontife l'attend. Chacun lui remet son épée. L'Evêque la reçoit, la place sur l'Autel, & les mains nues, les yeux au ciel : O toi ! qui te plais à t'entendre appeler le Dieu de bonté, toi qui as fait à l'homme une loi sacrée de chérir son semblable, de l'aider dans l'infortune, de le protéger & de le défendre ; toi qui rends le Guerrier responsable à ta justice de chaque goutte de sang qu'il a versée ; toi, enfin, qui réserves aux Conquêteurs barbares tous les tourments dont ton éternelle équité punit les crimes de la terre, Dieu bienfaisant, vois d'un œil favorable ces glaives, qui ne seront employés qu'à repousser l'ennemi de la Patrie & qu'à venger l'innocence opprimée. Puis, se tournant vers les jeunes Candidats : Vous savez quels devoirs vous vous ira-

posez en ce jour ; vous savez quelles récompenses vous promettent le ciel & la terre , si vous restez fideles à vos augustes engagements ; mais savez-vous , si vous les violez , quel prix recueillera votre infidélité ? Ecoutez , & tremblez : c'est Dieu même qui vous parle. Vous ferez en horreur à votre siecle , que fera trembler votre épée ; vous ferez en horreur à la race future , qui , pour effrayer les tyrans dont elle fera la proie , insultera votre cendre , maudira vos exploits , & couvrira vos noms d'un éternel opprobre ; vous ferez en horreur à vous-même , qui , voulant vous fuir sans cesse , pour échapper au remords , vous retrouverez toujours ; vous ferez , enfin , en horreur à moi-même , à moi , qui dis à l'homme , en mettant la valeur dans son sein , ne la fais servir qu'au bonheur de tes semblables ; à moi , qui garde fidèlement en dépôt les soupirs , les plaintes , les larmes du Peuple ; à moi , qui , au jour de leur mort , les représenterai aux Rois & aux Ministres de leurs passions pour leur en demander un compte sévere ; à moi , qui prononcerai , enfin , sur eux un jugement terrible , & les punirai comme les tyrans de mon plus cher ouvrage. Le Pontife se tait à ces mots , & remet à chacun l'épée qu'il doit porter le reste de sa vie.

La troupe redescend vers le siege , où le Mo-

marque est assis, se range en ordre devant lui, & s'écrie : Sire, nous demandons l'Ordre de Chevalerie pour défendre la cause de Dieu & des hommes. Louis se leve, & ceint à chacun d'eux l'épée qu'il présente. Enfin, le Monarque, tirant la sienne du fourreau, les en frappe trois fois en disant : *De part Dieu, Notre-Dame & Saint Michel, je te fais Chevalier.* Aussi-tôt Amauri, de Nesles, Vendôme, le Comte de Saint-Pol & la belle Emilie s'approchent des nouveaux Chevaliers pour les revêtir de leurs armes. La fille d'Amauri donne à chacun d'eux des éperons dorés ; le Connétable, une côte de mailles ; de Nesles, une cuirasse ; Vendôme, des brassards, & le Comte de Saint-Pol, des gantelets. La cérémonie achevée, on sort du Temple ; & les Chevaliers sont à peine arrivés sur la place, où est élevé le palais qu'habite le Monarque, qu'on amène à chacun d'eux un superbe courfier sur lequel il monte. Alors, jaloux d'étaler son adresse aux yeux du Peuple & de l'auguste assemblée, il fait *caracoler son cheval & flamboyer son épée.* Emilie voyoit, avec les transports de la plus vive joie, que, de tous ces nouveaux Chevaliers, Roger étoit celui qui fixoit davantage les regards, & méritoit le plus l'approbation générale. Huit jours se passerent au milieu des fêtes les plus magni-

fiques. Cependant Emilie & Roger, malgré le violent desir qu'ils en avoient l'un & l'autre, n'avoient pu trouver l'occasion de se parler en secret. Souvent ils étoient sur le point de jouir de ce bien tant désiré, & le jaloux Victor, qui les observoit sans cesse d'un œil inquiet, venoit aussi-tôt mettre obstacle à leur bonheur. Enfin l'instant où il falloit se séparer, arrive; trois jours encore, & l'on touchoit à ce cruel moment. Emilie, triste, abattue, se désespéroit en pensant au départ de Roger : Il va me quitter ! il va chercher la gloire ! sera-t-il assez heureux pour échapper à la mort ! le sera-t-il assez pour trouver, autant que son frere, des occasions de signaler son courage ! car, je n'en doute point, s'il vit & que je sois contrainte de lui refuser ma main, je ne pourrai en accuser que sa fortune, & point du tout sa valeur. En parlant ainsi avec elle-même, elle se promenoit dans un réduit écarté du jardin, où son Amant l'avoit vu entrer. Long-temps en balance entre la crainte & l'amour, Roger se décide enfin à l'y suivre. Il paroît. A sa présence inattendue, Emilie pousse un cri d'étonnement, puis le regardant avec une tendre émotion : Que venez-vous chercher, lui dit-elle ? Et voulez-vous, si votre frere nous surprend encore, que sa jalouse fureur s'arme contre vous ? Et elle marchoit pour

sortir du bosquet : Ne craignez rien de mon frere , Madame , répond Roger ; je l'ai laissé tranquille auprès du Roi. Demeurez un moment , demeurez , de grace , & ne me refusez pas , si vous avez quelques bontés pour moi , belle Emilie , ne me refusez point une faveur qui doit nourrir & même enflammer mon courage.

Emilie s'arrête , le regarde avec bonté , & Roger poursuit : Je ne me défie point de ma valeur ; le prix qui doit la récompenser est bien capable de l'élever au-dessus , d'elle-même ; cependant je vais perdre votre présence ; je n'aurai plus vos yeux pour témoins de mes actions. Ah ! si , par une grace que vous pouvez aisément m'accorder , vous vouliez réparer une partie de la perte que je vais faire , belle Emilie , j'ose croire que je pourrois atteindre & même surpasser la gloire des plus illustres Chevaliers. — Et quelle est-elle cette faveur , qui doit produire de si brillants succès ? — C'est . . . mais , Madame , vous craindrez peut-être de me l'accorder. — Non , si je le puis faire sans aucun danger , comptez que vous allez être satisfait. — Eh bien , puisque votre bouche m'en fait la promesse , Madame , j'ose vous demander votre portrait. Vous n'avez rien à redouter de ma tendresse ; elle ne fera point indiscrete. Je le pla-

cerai sur mon cœur; je l'y porterai toujours : il y nourrira l'amour de l'honneur & de la gloire. Dans la solitude des bois, dans l'ombre de la nuit, j'y attacherai mes yeux, je lui rendrai les hommages que je ne pourrai vous rendre à vous-même; enfin, si mon destin m'ordonne de mourir loin de vous, du moins aurai-je la consolation d'y fixer ma vue à mon heure dernière, & de confier à votre image les derniers accents de ma voix.

A ce discours, Emilie sent couler ses larmes; cependant elle hésitoit encore de satisfaire l'empressement de Roger; mais de nouvelles prières furent si éloquentes & si vives, qu'elle se rendit enfin : Chevalier, dit-elle, car ce n'est point sans plaisir que je vous appelle de ce nom, puisqu'il vous donne le droit de conquérir ma main, Chevalier, je ne vous vanterai point la grandeur du sacrifice que vous fait mon amour : votre cœur en sent tout le prix. Puissé cette faveur vous faire triompher de Victor ! Il est votre frère, il vous ressemble, il a votre port, votre front, tous vos traits enfin ; mais il n'a point votre ame ; je ne lui crois point vos vertus ; & ce sont vos vertus qui me captivent. Adieu, Roger, adieu. N'oubliez jamais la tendre Emilie. En achevant ces mots, elle sort du bosquet, où reste son Amant accablé de douleur.

& tristement penché sur le présent qu'il vient de recevoir.

Cependant le soupçonneux Victor cherchoit son frere & la belle Emilie dans le palais & dans les jardins. Il craignoit à chaque instant qu'une nouvelle entrevue ne favorisât leur amour. Il marchoit à grands pas, les yeux sans cesse errants autour de lui. Il ne lui restoit plus que deux bosquets du jardin à visiter, quand ses yeux apperçurent Emilie à l'instant qu'elle venoit de faire ses adieux à Roger. Les regards de cette tendre Amante, tournés de temps en temps vers le lieu où elle laissoit son Amant, ne furent pas un signe équivoque à l'œil de Victor : sa jalousie ne l'entendit que trop bien. Il court après la fille du Connétable ; mais il la voit bientôt environnée d'une Cour nombreuse, qu'elle attire sur ses pas, à mesure qu'elle avance vers le palais. Il perd l'espoir d'un entretien particulier avec elle, & ses pas s'adressent au réduit, d'où il l'a vu sortir. Au bruit qu'il fait en entrant, Roger revient à lui-même, & de peur de quelque surprise indiscrete, cache précipitamment dans son sein le portrait de son Amante. Victor arrive auprès de lui l'œil sombre & farouche : Eh bien, dit-il, vous avez oublié, sans doute, qu'Emilie ne vous appartenait pas encore ? — Et sur quoi, mon frere,

jugez-vous que je l'oublie ? — Sur l'entretien que vous venez d'avoir ensemble. Osez me démentir. — Je l'avouerai ; un heureux hasard m'a conduit dans cette retraite aux pieds de la fille d'Amauri. — Et votre bouche en se taisant sur votre amour a respecté le mien ? — Ma bouche n'a rien dit que.... Mais de quel droit venez-vous ici m'interroger ? Et depuis quand mon frere est-il mon juge ? — Depuis que mes droits sur Emilie sont aussi sacrés que les vôtres. Comme je respecte les vôtres, respectez aussi les miens. — Et comment ai-je mérité ce nouveau transport de votre jalousie ? Vais-je épouser Emilie ? La victoire n'est-elle pas encore incertaine entre nous ? N'avons-nous pas encore deux années de combats pour la mériter ? — Non , non , votre adresse à ne me point répondre est trop ingénieuse. Vous m'avez détourné du but que je poursuis. Donnez-moi une réponse précise. — Et que demandez-vous ? — Attestez votre foi de Chevalier , & jurez-moi que votre bouche n'a rien osé de contraire aux intérêts de mon amour. — Je vous l'ai déjà dit , vous n'êtes pas mon juge. — Je vous l'ai déjà dit , je suis votre rival ; & pour vous le prouver , encore une fois , je veux que tous les deux , à l'instant même , nous quittions cette Cour , & que... — Vous voulez , dites-vous ? Certes , vos volontés

ne furent jamais mes loix. — Elles commenceront à l'être. — Avant que Roger s'humilie à ce point, il faudra que vous m'arrachiez la vie. — Eh bien, s'il le faut... Ton insolence pousse ma fureur jusques au bout. Je veux bien toutefois la retenir par grace; mais tremble. — Moi trembler! Je ne l'ai point appris encore. — Je pourrai te l'apprendre. — Vous! — Moi. Et à l'instant, en effet, il tire son épée; Roger tire la sienne aussi, & ils fondent l'un sur l'autre. Le premier coup que porta Victor fut poussé avec si peu d'adresse, que Roger s'écria : Attends, & vois si j'ai appris à trembler. Mais le fer de Roger n'eut pas un succès différent de celui de son rival. Ils combattirent quelque temps encore sans donner ni recevoir la plus légère blessure. Le cliquetis de leurs armes fut entendu; on accourt; on veut s'opposer à leur fureur jalouse; mais tous les deux à la fois menacent de percer celui qui, le premier, voudra se placer entr'eux. L'effroi retient les plus déterminés. Bientôt se forme autour d'eux un grand cercle, spectateur immobile de leur combat. Cependant la nouvelle est portée au Connétable, à sa fille; elle parvient même aux oreilles de Louis. Le Monarque sort avec précipitation du palais; il marche vers le bosquet; il y arrive en même-temps qu'Amauri & sa fille : Arrêtez,

s'écrie le Monarque , arrêtez. C'est le Roi , s'écrie-t-on à l'instant , & le cercle s'ouvre. La présence du Monarque , ainsi qu'un coup de foudre , suspendit la fureur des deux freres : Indignes Chevaliers , dit le Roi , voilà donc l'usage que vous faites de l'épée , dont je vous ai armés , de cette épée , qui ne devoit être employée qu'à venger le Ciel & l'innocence ! Donnez-la-moi , donnez : vous ne méritez point de la porter. Il les leur arrache des mains à tous les deux , les rompt en éclats sur les genoux , en rejette les tronçons loin de lui ; & se tournant vers le Connétable : Amauri , lui dit il , gardez-vous de me présenter à l'avenir des Ecuyers aussi indignes d'entrer au Temple de l'honneur. Si jamais vous vous rendez coupable d'une faute pareille , c'en est fait de mon amitié pour vous & de mes bienfaits. Et vous , dit-il , aux deux freres , hâtez-vous d'aller remplir les engagemens solennels que vous avez pris. Que la nuit ne vous retrouve point dans ma Cour ; allez , je vous l'accorde , allez en Orient servir sous les drapeaux de la Milice du Temple. On va vous remettre de ma part une lettre adressée au Grand-Maître ; & lorsque sera venu le temps d'épouser Emilie , le témoignage de votre chef nommera celui de vous que aura mérité une si belle union. Le Monarque

ajoute à ce discours quelques paroles de paix qui rétablissent l'intelligence entre les deux freres. Il leur ordonne de s'embrasser. L'un & l'autre se montre docile à cet ordre ; mais il est aisé de lire sur le front de Victor qu'il s'est imposé, pour obéir, une pénible contrainte.

La lettre du Monarque leur fut bientôt remise. Armés en Chevaliers, i's montent à cheval & s'éloignent de la Cour, en tournant de temps en temps leurs regards vers le palais. Leur voyage jusqu'au Port de Marseille, d'où ils devoient passer en Orient, ne fut qu'une suite d'exploits consacrés à réparer les torts faits à l'infortune & aux Dames. Arrivés en Syrie, ils furent accueillis par le Chef des Templiers avec la distinction due à la gloire de leur nom & à la recommandation du premier Prince de l'Europe. A cette gloire, qui leur étoit étrangère, ils en ajouterent bientôt une autre plus réelle, & qui leur fut propre, celle que procure la valeur la plus haute & la plus heureuse. Dans moins de deux années, ils se signalerent à trois sieges, à neuf batailles. Roger enleva deux drapeaux aux Infideles ; Victor fit sur eux un grand nombre de prisonniers. Le Maître du Temple lui-même ne dut qu'à l'audace réunie des deux freres la conservation de ses jours, que la fureur des Infideles avoit été sur le point de trancher au sie-

ge de Ptolémaïs. Enfin, expirèrent les deux années d'épreuves. Il fallut que le Grand-Maître prononçât entre les deux rivaux. Il comprit combien ce choix étoit difficile. Et comment, en effet, oser prononcer sur le mérite militaire de deux Guerriers également estimés de leurs compagnons & de leurs ennemis

Hybelin (c'est le nom du Chef des Templiers) assemble son Conseil. Il veut que le sentiment du plus grand nombre décide lequel des deux freres est supérieur en courage à l'autre. Le Conseil reste à son tour quelque temps en balance. S'il ne falloit que nommer le plus cher à tout l'Ordre, Victor ne disputeroit point un seul instant la palme à Roger. Celui-ci, par ses douces vertus, a mérité l'attachement de tous les cœurs. Mais c'est la bravoure qu'il faut juger, & tout les Chevaliers, flottants dans l'incertitude, gardent le silence. L'un d'eux propose, enfin, de s'en rapporter à l'avis des prisonniers que les deux freres ont faits eux-mêmes dans la dernière bataille. Cet avis est unanimement embrassé. Tandis que les Gardes vont chercher les captifs pour les amener au Conseil, Hybelin ordonne qu'on introduise les deux freres. Ils paroissent, & on leur annonce qu'ils vont entendre leur jugement de la bouche de ceux mêmes qu'ils ont vaincus. Bientôt arriverent les prisonniers

au nombre de soixante. A leur aspect, Victor & Roger sentirent leurs corps agités d'un long tremblement. Ils craignent, ils esperent tour à tour.

Cependant Hybelin impose silence au tumulte de l'assemblée, & s'adressant aux captifs : Apprenez nous quel est celui de ces deux Guerriers, dit-il en montrant les deux freres, dont la valeur a été la plus funeste à vous & à vos concitoyens. Expliquez-vous sans détours sur ce point, & la liberté vous est rendue.

Tout-à-coup le salon du Conseil retentit de cette voix universelle : C'est Roger, c'est Roger. Vils esclaves, s'écrie Victor transporté de fureur, c'est bien à vous d'oser ici parler ! Vous jugez la valeur... & vous êtes dans les fers ! Rendez grace à la honte dont je me couvrirois, si je trempois mes mains dans votre sang. Sans cette honte qui retient ma fureur, vous ne seriez déjà plus. La prudence du Grand Maître & de son Conseil s'applique aussi-tôt à réprimer cette aveugle colere de Victor. Mais il demeure sourd à la sagesse de leurs avis ; il ne parle que de sa vengeance : Roger, dit-il, n'est plus mon frere, c'est mon plus cruel ennemi. Le sort en est jetté, il faut qu'il expire de ma main, ou que je meure de la sienne. A ces mots, il a déjà tiré son épée, & s'élançant vers son rival : Dé-

fends-toi, lui dit-il, ou reçois la mort. Tous les Chevaliers se précipiterent en foule au devant du furieux Victor. Ils lui arrachèrent son épée; & le Grand Maître, contraint d'user de rigueur, ordonna qu'il fût entraîné dans son appartement, & qu'une garde nombreuse lui en défendît la sortie.

Cependant Roger ne cessoit de gémir sur la haine envenimée de son frere : il voudroit en pouvoir triompher. Quelquefois il ose l'espérer; bientôt il en découvre l'impossibilité. Enfin, le Grand-Maître, persuadé que le seul moyen qui reste encore de conserver l'un & l'autre, c'est de mettre entr'eux le vaste intervalle des mers, donne à Roger le témoignage de valeur qui doit lui assurer la main d'Emilie, & dès le jour même, lui ordonne de reprendre le chemin de sa patrie. Roger s'éloigne avec le profond regret de n'avoir pu embrasser son frere pour la dernière fois, douce satisfaction que Victor lui a refusée. Dans peu de jours, il arrive au Port de Jaffa. Il presse le départ d'un vaisseau qui s'appête à faire voile vers la France. Près de trente jours s'écoulerent jusqu'à celui où l'encre, enfin, fut levée. Un soleil pur & radieux promit une heureuse navigation. Des vents favorables poussèrent longtemps le vaisseau; mais à ce calme succéderent des jours orageux. Le navire, promené à cha-

que instant & sans contrainte, fut emporté vers les côtes d'Afrique. Là, cent fois il courut le danger d'être pris par les vaisseaux Egyptiens, qui couvroient cette mer, & cent fois l'agilité de ses rames & le courage de ceux qu'il portoit assurèrent son salut.

Trois mois entiers se passèrent dans ces combats contre les Infidèles & contre les flots. Les cieux, comme fatigués de lui opposer tant d'obstacles, veulent, enfin, lui rendre le calme. Ils le laissèrent voguer en paix; mais ce fut pour mieux assurer sa perte. Il étoit près d'entrer dans le Port, lorsqu'un tourbillon le poussa rapidement vers la pointe voisine d'un immense rocher. Le vaisseau se brisa en mille éclats; & de trois cents hommes qu'il enfermoit, le seul Roger échappa à ce funeste naufrage. Contraint, pour nager avec plus de liberté, de rejeter loin de lui son casque, son bouclier & sa lance, il luttoit encore contre les flots soulevés, lorsqu'une lame d'eau le jeta sur le sable de la rive, & se retirant soudain, y laissa le jeune Chevalier sans force, & presque mourant.

Cependant Victor avoit échappé à la vigilance de ses Gardes. Le desir de joindre son rival, & l'espérance de lui arracher, le jour avant qu'il eût pu recevoir la main d'Emilie, l'avoit emporté rapidement vers la route que Roger avoit

tenue. Plus fortuné que celui-ci, il avoit traversé la mer dans l'intervalle de quarante jours, & le jour même que le vaisseau de son frere avoit échoué au Port de Marseille, le sien y avoit heureusement abordé.

La voix publique ne tarda point d'apprendre aux deux amants d'Emilie, que les Hérauts de Louis avoient annoncé un Tournois pour les noces des Princes Robert & Alfonse, freres du Monarque. C'étoit à Paris que devoit se tenir cet exercice de vaillance, où de toutes les parties du Royaume, se rendoient en foule les Preux & les Dames. Le jour qui devoit être témoin de ce noble spectacle n'étoit pas éloigné, & il ne restoit aux deux rivaux que le seul temps nécessaire pour s'y rendre. Ils ignoroient l'un & l'autre qu'ils fussent dans la même Ville; & cependant, comme s'ils se fussent communiqués leurs projets, ils se disposerent à partir dès le soir même. Victor, qui se flattoit du cruel espoir de trouver son frere à ce Tournois, de l'appeler au combat, & de l'envoyer au tombeau; Victor, dans le dessein de rester inconnu à l'assemblée, quitte l'écharpe écarlate qu'il portoit sans cesse à son bras; & pour mieux tromper tous les yeux, change ses couleurs & son bouclier contre une armure entièrement blanche. Roger, de son côté, se voit contraint, pour

remplacer la fienne, de vêtir celle que le hasard lui présente. Sous cette parure étrangère, ils partent à quelques heures de distance l'un de l'autre; & leurs superbes courriers volent vers la Capitale bien plutôt qu'ils ne courent.

Après plusieurs jours d'une marche forcée, ils arriverent à la forêt de Fontainebleau. Le jour penchoit vers son déclin, & l'œil commençoit à voir moins distinctement les objets. Victor, qui devançoit toujours son frere, & qui, sans cesse agité des fureurs de la jalousie, ne pensoit qu'aux moyens de se venger, entendit auprès de lui une voix gémissante. Il tourne les yeux, il apperçoit une femme, qui, les cheveux épars autour de son visage, qu'ils laissent voir à peine, marche rapidement vers lui : Noble Chevalier à l'armure blanche, lui crie-t-elle, de grace, détournez-vous pour un instant de votre route, & venez avec moi dans le prochain vallon porter du secours à mon pere. Nous traversons cette forêt pour nous rendre aux barrières du Tournois, que Louis ouvrira dès la prochaine aurore. D'indignes Chevaliers, ennemis de mon pere, l'ont assailli, & m'ont cruellement chassée. Dans l'état affreux où je suis réduite, je n'ai pour tout secours que votre généreuse pitié. Victor s'arrête; il consulte un instant s'il doit poursuivre sa marche, ou courir le

risque, pour secourir l'infortune, de s'engager peut-être dans de longues aventures, & perdre ainsi l'occasion de signaler publiquement sa vengeance. Ce dernier sentiment le rend infidèle au serment qu'il a prononcé aux pieds des autels, de prêter son appui aux malheureux; & sans répondre un seul mot à la belle infortunée, il presse son cheval de l'éperon, & la délaisse trempée de nouvelles larmes. L'insensé! combien il va gémir, lorsqu'il apprendra le nom de celle qu'il méconnoît, & qu'il refuse de défendre.

Victor étoit à peine disparu lorsqu'arriva Roger. L'infortunée, que l'excès de sa douleur & l'ombre plus épaisse du soir ne permettent point au Chevalier de reconnoître, lui adresse la même prière : Conduisez-moi vers votre pere; & fallût-il perdre la vie pour le défendre, j'en ferai le sacrifice, pour remplir les engagements que j'ai contractés en entrant au Temple de l'Honneur. Il la fait aussi-tôt monter avec lui sur son pale froi, qu'il pousse vers la partie de la forêt qu'elle indique.

Ils entroient déjà dans le sentier qui conduisoit au vallon où le pere s'étoit vu attaqué. A quelques pas d'eux, ils entendent cette voix : Ma fille, ma chere fille, où pourrai-je te trouver! qu'es-tu devenue? Ah! si je t'ai perdue,

que ne suis-je tombé sous le fer de mes ennemis, plutôt que de leur avoir donné la mort ! A ces mots, la fille s'élance de cheval, & courant vers l'endroit d'où ces paroles consolantes sont venues la frapper : Mon pere est sauvé, s'écrie-t-elle ! je retrouve mon pere ! Et ils sont déjà dans les bras l'un de l'autre. Des larmes d'attendrissement coulent en abondance de leurs yeux. Consoles-toi, ma fille, s'écrie le pere, la force de mon bras a sauvé mes jours. Nous n'avons plus rien à craindre. Emilie, consoles-toi. — Emilie ! se dit à lui-même Roger ! Emilie ! Ciel, ai-je bien entendu ? Ne me trompois-je point ! Oui, c'est elle-même, c'est le Connétable Amauri : je reconnois leur voix. Au même instant, il dégage ses pieds des étriers, se précipite à terre, vole vers le couple attendri, & les environnant tous les deux de ses bras : O mon pere, dit-il ! ô mon adorable Amante ! je vous revois, enfin ; reconnoissez Roger. Et l'excès de la sensibilité étouffe la parole dans sa bouche. Revenu par degrés à lui-même, il leve la visiere de son casque, & à la faveur des rayons de la lune, qui, sortant d'un nuage, les frappe tous les trois ; Emilie & son pere reconnoissent le jeune Guerrier, dont ils sont reconnus à leur tour. Déjà curieux d'entendre le récit de ses aventures, autant que pressés du besoin de goûter quelque

repos, ils s'assieient sur un roc revêtu d'un épais gazon. Le Connétable & sa fille prêtent une oreille avide à Roger qui les instruit, & de ses exploits, & de la victoire qu'il a remportée sur Victor, & des fureurs, & de la captivité de ce frère jaloux, & des périls qu'il a courus dans sa dernière navigation, & de l'impatience qu'il avoit de revoir son Amante, & de la mériter encore par quelque coup éclatant signalé en plein Tournois. Amauri l'embrasse de nouveau : Oui, mon fils, dit-il, (car je me plais déjà à vous donner ce nom) je vous verrai avec plaisir entrer demain dans la lice, & rompre une lance en l'honneur d'Emilie. Il se tait ; & sa fille ayant aussi-tôt raconté le refus cruel qu'elle venoit d'essuyer de la déloyauté d'un Chevalier à l'armure blanche : Roger, lui dit-elle, je vous aime, & je ne rougis point de vous le dire, puisque mon pere en accorde la permission à ma tendresse. J'avouerai même, avec orgueil, que vos rares exploits ont mérité ma main ; mais je ne consentirai jamais à vous la donner, si vous ne me vengez de l'indigne Guerrier qui a rejeté ma priere : nous le trouverons, sans doute, au Tournois. Jurez-moi donc que vous le combattrez en mon nom, & que vos efforts contre lui ne finiront qu'après lui avoir arraché la vie. — Je le jure, Madame, & par mon ti-

tre de Chevalier , & par ceux d'époux & d'amant. Ce bras ne quittera l'épée , qu'après avoir rempli les soins glorieux dont votre piété filiale se repose sur ma valeur. Oh ! que ne suis-je déjà dans la carrière , que le retour du soleil va tarder à mon impatience !

Ils passerent la nuit sur ce même gazon ; & sitôt que l'aurore eut annoncé le jour , Amauri & sa fille , entièrement remis de leurs fatigues , monterent sur le même cheval. Roger , porté fièrement sur le sien , marchoit à côté d'eux , l'œil sans cesse attaché sur son Amante.

Ils arriverent aux portes de la Capitale quatre heures après le retour du soleil. Mais déjà les jeux avoient commencé. Louis , placé au milieu de sa mere & de son épouse , de ses deux frères , à qui il n'avoit point voulu permettre de combattre , & de leurs augustes moitiés , Louis étoit assis sur un Trône revêtu d'un riche tapis , couronné d'un superbe dais , où l'éguille avoit semé des lys d'or. Autour du Monarque on voyoit répandus en cercle douze échafauds construits en forme de tours , & partagés en loges & en gradins. Là , brilloient dans tout l'appareil de la magnificence , les maisons les plus illustres de la France & des Royaumes voisins , qui , pour assister à ces combats François , avoient déserté leurs châteaux & leur patrie.

Les quadrilles étoient déjà aux mains. Un silence profond étoit gardé partous les Spectateurs, & l'on n'entendoit que le bruit des lances & des épées, qui retentissoient en tombant sur les boucliers, les casques & les cuirasses. Emilie apperçut, au milieu des affaillants, le Chevalier dont elle avoit fait jurer la mort à Roger. Il lui fut aisé de le reconnoître à l'armure blanche, qui le cachoit tout entier, & le distinguoit de ses Compagnons d'armes. Elle le montre de la main & des yeux à son Amant & à son pere; & pour en tirer la vengeance qu'elle médite, elle attend la fin du combat. La valeur, la force & l'adresse de tous les Preux, balancerent longtemps la victoire. Enfin, le quadrille où Victor se signaloit fut proclamé vainqueur. Il marchoit en triomphe vers le Trône du Roi, pour recevoir de la main des Princesses le prix qu'il avoit mérité, lorsqu'Emilie, qui, avec son pere & son amant, avoit demeuré hors de la lice durant tout le combat, demanda qu'on lui en ouvrît la barrière. Les Gardes les abaissent devant elle. Elle entre avec Amauri & Roger. Elle appelle un Héraut d'armes : Allez dénoncer, lui dit-elle, à Louis & aux Juges du Camp, qu'un des Chevaliers vainqueurs, le Chevalier à l'armure blanche, a violé la foi de ses serments, qu'hier même il n'a point voulu défendre une

Dame, qui, dans ses malheurs, a eu recours à lui. Ajoutez que ce *Déloyal*, s'il ne veut point encourir la peine de la dégradation, doit, ou perdre la vie, ou l'arracher à celui qui s'offre à être mon *Poursuivant d'amour*. Le Héraut s'éloigne aussi-tôt; il arrive aux marches du Trône à l'instant où le quadrille vainqueur étoit prêt de les monter : Arrêtez, fils des Preux, s'écrie-t-il, arrêtez. Il n'est pas temps encore de recevoir la couronne. Vous avez parmi vous un traître qui vous déshonore. Le quadrille s'arrête : le Héraut impose silence à l'assemblée; & se tournant vers le Monarque, il dénonce & l'accusé & son crime. A peine les Dames du Tournois eurent-elles entendu le Héraut, qu'elles s'écrierent d'une voix unanime : Qu'il soit dégradé, qu'il soit dégradé ! Mais le Héraut demande encore silence, & poursuit ainsi : Sire, la Dame contre laquelle le Chevalier blanc a forfait, lui permet de se justifier dans un combat que propose un *Poursuivant d'amour* qu'elle présente. Mais elle veut que le combat soit à *outrance* : à ce prix on lui fera grace. Alors le Monarque ordonne d'appeler l'accusé. Le Héraut obéit, & le Chevalier s'avance : Vous avez entendu, dit Louis, de quel crime vous êtes accusé. Il faut, ou que l'on vous en punisse, ou que vous vous en purgiez vous-mê-

me. Lequel acceptez-vous ? — J'accepte le combat. Aussi-tôt le Monarque ordonne qu'on se retire , & que la lice reste libre aux deux combattants.

Tandis que les guerriers dont le quadrille est composé, se rangent à l'écart, tandis que Brisfac & d'Aubusson, nommés Juges du Camp, se placent aux deux côtés de la barrière, Emilie détache la gaze d'argent qui flotte sur ses épaules, la présente au Chevalier pour qu'il en décore sa cotte d'armes, & l'enflamme d'une nouvelle ardeur par ses regards & par ses paroles.

Les deux rivaux, la lance en arrêt, volent l'un contre l'autre. Le fer, dont la pointe est armée, vole en éclats dès le premier choc ; ils combattent quelque temps encore avec le simple bois qui leur reste ; car, dans l'ardeur dont ils sont transportés, ils n'ont point vu partir le fer. Le bois se brise enfin lui-même ; leurs mains en rejettent l'inutile tronçon ; & tirant rapidement du fourreau l'épée redoutable pendue à leurs côtés, s'élancent avec impétuosité de leurs chevaux sur la terre, & combattent désormais à pied : ils ne font plus usage ni de l'adresse, ni de la ruse ; ils ne déploient que leurs seules forces.

Ce combat duroit depuis une heure entière.

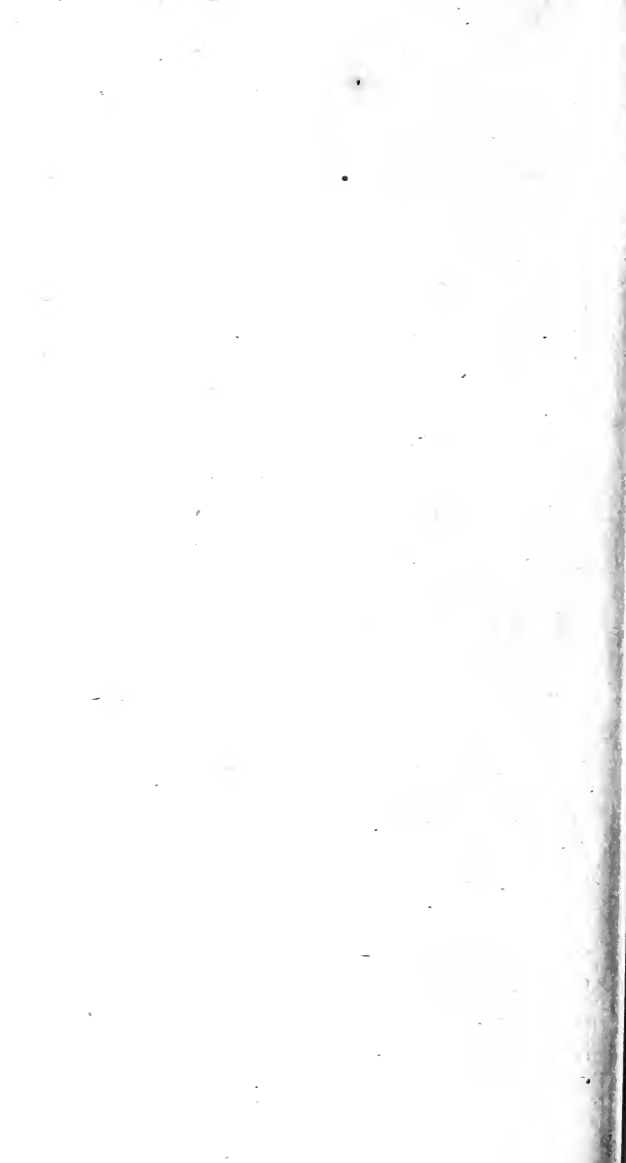
& toute l'assemblée, osant respirer à peine, admiroit également les deux guerriers, lorsque épuisés, vaincus de fatigue, ils se voyent contraints de suspendre leurs coups quelques instants. La main appuyée sur le pommeau de leur épée, dont la pointe touche à terre, ils se fixent, ils se parcourent l'un & l'autre d'un œil inquiet & menaçant. Tout-à-coup, emportés à la fois par le même mouvement, leurs bras se relevent & s'attaquent plus agiles & plus furieux. Roger reçoit un coup si terrible, que tous les Spectateurs, intéressés à la cause qu'il défend, poussent un cri d'effroi; car ils l'ont vu chanceler, & l'ont cru blessé à mort; mais le fer de son rival n'a porté qu'un coup inutile: il est repoussé par un autre que le hasard conduit. Celui-ci atteint Victor à l'endroit où le casque s'unit à la cuirasse. Victor chancelle, tombe, & son adversaire triomphe de sa chute. Malheureux jeune homme, que tu vas payer cher cette cruelle victoire! Que de larmes vont arroser le laurier dont elle te couronne! Il s'approche de son ennemi renversé; & d'une voix superbe: Tu meurs, lui dit-il, & tu l'as mérité. Ton courage cependant est bien digne de ma pitié. A ces mots, il rejette loin de lui son épée, & courbé sur Victor, il détache son casque & découvre son visage. Quel coup de foudre, ô

Ciel ! pour ce Héros malheureux ! C'est mon frere , s'écrie-t-il ! c'est Victor que j'ai égorgé ! & il tombe sans force , sans voix & sans chaleur , à côté du mourant.

Amauri & sa fille , effrayés de sa chute , courent vers lui. Ils arrivent. O surprise qui les glace de terreur ! ils reconnoissent Victor , Victor , qui , noyé dans son sang , & se débattant contre la mort , semble vouloir dévorer son frere des yeux. La fille du Connétable demeure immobile d'horreur. Ni elle , ni son pere n'ont la force de secourir Roger. Ils redoutent de lui rendre l'usage de ses forces. Bientôt il r'ouvre les yeux , de lui-même : O mon frere , s'écrie-t-il , en se jettant sur lui pour l'embrasser , ô mon frere ! je t'ai donné la mort ! pardonne-moi mon crime ; il est involontaire ! Mais Victor , rendu plus furieux par la présence d'Emilie , qu'il reconnoît à son tour , voudroit se dégager des embrassements de son rival : Monstre , s'écrie-t-il , d'une voix affoiblie , retire-toi ; va , laisse-moi mourir. A ces mots , il rend le dernier soupir , & sa figure porte encore l'empreinte de sa haine. Emilie s'approche de Roger , & , lui tendant la main , veut l'arracher à ce pitoyable spectacle : Ah ! Madame , lui répond-il d'une voix lamentable , à quel crime avez-vous porté mon courage ! Quoi ! pour vous obtenir , j'ai

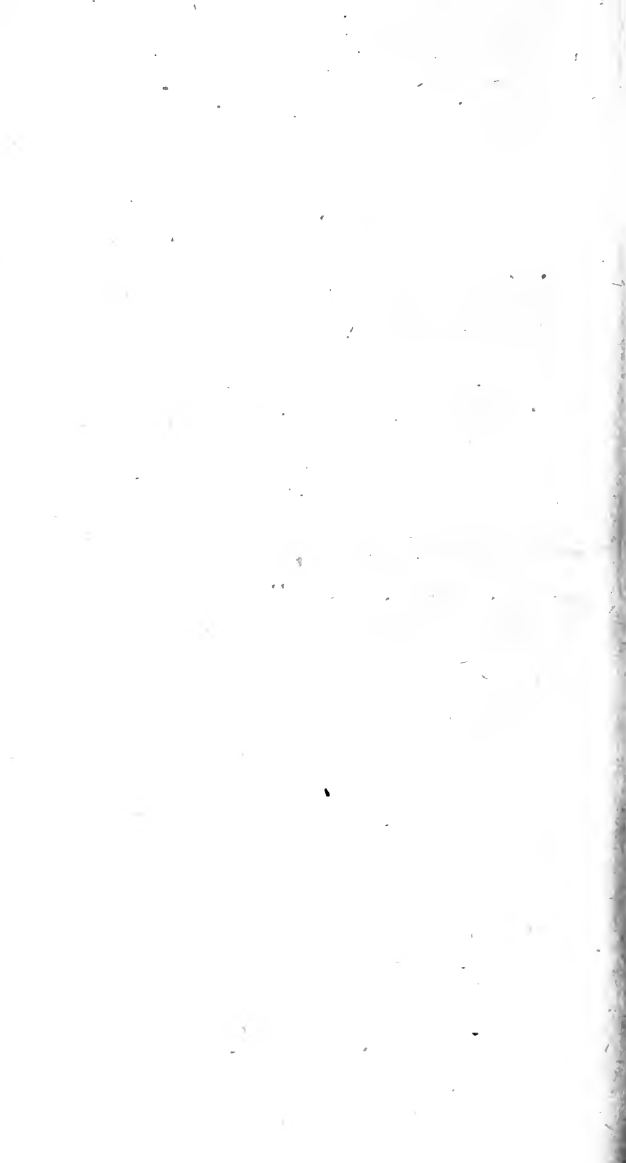
égorgé mon frere ! il se jette de nouveau sur le cadavre , & le serrant entre ses bras : O mon frere , tu fus , malgré ta haine contre moi , tu fus toujours l'objet de ma tendresse ; tu le seras encore après ta mort. Oui , rien ne mettra jamais un terme à ma douleur. Le désespoir le saisit , & le froid de la mort vient encore glacer tout son corps. Le généreux Louis , accouru auprès des deux freres , ordonne qu'on enleve Roger. On l'emporte ; & le Monarque , prenant par la main l'inconsolable Emilie , & se tournant vers Amauri : Connétable , lui dit-il , entraînez loin du Tournois votre malheureuse fille ; sa présence troubleroit l'allégresse de cette fête , & la fête l'affligeroit elle-même. Allez , & puisque le Ciel a permis que Victor mourût , sans doute qu'il vouloit que votre fille & son Amant n'eussent plus rien à craindre. Laissons passer les premiers éclats de leur douleur ; le temps en saura tempérer les excès. Je prends sur moi le soin d'achever leur hymen.

Quelques mois s'écoulerent avant que Roger pût se déterminer à conclure une si noble alliance ; mais , enfin , l'amour triompha d'une douleur que ne méritoit pas peut-être un frere tel que Victor. Emilie , devenue l'épouse de son amant , redoubla de soins & de tendresse , & ferma une plaie qui avoit saigné trop long-temps.



LE
DÉCAMÉRON
FRANCOIS,
N^o. X.

THÉLAÏRE.
NOUVELLE MEXIQUAINE.





THÉLAÏRE.

NOUVELLE MEXIQUAINE.



Si le luxe des Européens a droit de s'applaudir des trésors que leur a procuré la découverte du nouveau monde, combien les ames sensibles n'ont-elles point à gémir du sang que nous avons répandu pour conquérir ces contrées lointaines que le Ciel déroba long-temps à notre barbare avarice ! Mais c'est sur-tout contre les cruels succès des armes Espagnoles que l'humanité doit s'indigner. Cette nation noble, ardente & belliqueuse p'aint sans doute aujourd'hui le sort de ces peuples paisibles que les Pizzares & les Cortez égorgerent comme de vils troupeaux, pour les dépouiller de cet or que la nature avoit malheureusement enfoui dans leur sol. Cependant comme si leur avarice ne leur eût point suffi

pour ravager l'Amérique, ces fameux conquérants n'y furent que trop allier les fureurs d'une autre passion non moins dévastatrice. On conçoit aisément que nous voulons parler de l'amour. Pourquoi faut-il que ce sentiment fait pour reproduire & consoler l'univers, lorsqu'il s'introduit dans l'ame des guerriers féroces, y devienne féroce comme eux ! Cortez ne le prouva que trop. Cet homme à jamais célèbre, en qui le Ciel s'étoit plu à réunir & les avantages d'une heureuse physionomie & l'intrépidité du courage & l'étendue du génie & la noblesse de la bienfaisance, déshonora toutes ces brillantes qualités par d'injustes conquêtes, par un faux zèle de religion, & par un emportement quelquefois barbare.

Après mille obstacles que la fortune lui avoit fait rencontrer, soit dans la jalousie de ses compatriotes, soit dans la valeur des Américains, Cortez étoit arrivé sur le fleuve du Grijalva dont les flots arrosent la Province de Champoran. Un nombre infini d'Indiens lui en disputa le passage. Sa valeur les mit en fuite ; & poussant toujours ses conquêtes, il força la ville de Tabasco, capitale de la Province, imposa des loix au Cacique, & le contraignit de recevoir la paix. La bonne foi en ferra les nœuds de part & d'autre ; des présents mutuels la cimenterent.

Parmi ceux que le Cacique de Tabasco offrit à Cortez, on distingua dix femmes Indiennes destinées à paîtrir pour ses soldats du pain de maïs. Cortez au milieu de toute la pompe qu'il étaloit adroitement, lorsqu'il vouloit en imposer à ces peuples sauvages, accueillit cette troupe brillante, dont l'esclavage n'avoit pu altérer les charmes. Ses yeux furent frappés sur-tout des traits de noblesse & de grandeur qu'il découvrit sur le front de la plus jeune; il sentit son cœur enflammé tout-à-coup pour elle, & sitôt que débarrassé de l'éclat que lui prescrivait la politique, il se vit rendu à lui-même, ses ordres appellerent auprès de lui l'esclave qui déjà commandoit à son cœur. Elle étoit bien loin de prévoir l'autorité qu'elle avoit sur l'âme de son maître. Tremblante, l'œil baissé & le visage couvert d'une rougeur modeste, elle parut devant lui. Cortez, pour la rassurer, lui tend la main: Cessez de craindre, lui dit-il, vous n'êtes plus esclave, c'est moi qui suis le vôtre. Mais ce discours bien loin de la rassurer, ne fit qu'accroître son embarras. L'un & l'autre gardèrent le silence; Cortez l'interrompit enfin: Ou je me trompe, ou vous n'êtes point née pour cet état d'abaissement où je vous ai trouvée: daignez m'apprendre de grace & votre nom & votre pays & votre âge, & de quel sang vous êtes

née. Alors il la fait asseoir à ses côtés, & la fixant d'un œil amoureux, lui prête une oreille attentive : Vous me forcez, lui dit-elle, de rappeler un bien triste souvenir. Je suis née au Mexique, dans la Province la plus éloignée de la capitale. Là je croissois loin des yeux de Quetlavaca, mon pere, que son rang & sa valeur avoient placé à la tête des armées de Montézume notre Empereur. La fortune long-temps fidelle à ses drapeaux les abandonna enfin. Les peuples de Tlascala remporterent sur lui une victoire signalée, & le laisserent couché dans la foule des morts. Dès ce jour la Province que j'habitois fut inondée de nos ennemis; ils la ravagerent, la dépeuplerent, & me chargeant d'indignes fers, me vendirent à un maître barbare, sous le pouvoir duquel je languis durant trois années. Pour me faire mieux sentir la honte de l'état où le sort m'avoit fait descendre, il me dépouilla du nom cher que j'avois reçu au berceau : le nom de Marina remplaça celui de Thélaira. Des fers de mon premier tyran, j'ai passé successivement sous le joug de trois Caciques. Je touchois à ma treizieme année lorsque je devins la conquête de celui de Tabasco. Deux ans se sont écoulés dans ce cruel esclavage; mon sort, je le vois trop bien, mon sort est de vivre & de mourir esclave, je ne reverrai jamais

les lieux qui m'ont vu naître, je ne reverrai jamais la mere qui m'a donné le jour, quand même elle vivroit encore; tout ce que je puis prétendre, c'est de trouver un maître qui allège le poids de mes chaînes. — Vous l'avez trouvé, répond aussi-ôt Cortez. Vous n'êtes plus Marina; redevenez Thélaiïre. Il est bien doux pour moi d'adoucir vos malheurs. Oui, Thélaiïre, espérez que je saurai tempérer l'injustice de votre fortune. C'est au Mexique que je prétends adresser mes pas: si votre mere jouit encore de la vie, vous pourrez l'embrasser; mais j'ose demander le prix du bonheur que je vous promets: c'est à votre cœur que j'aspire; je vous aime & je voudrois être aimé. Vous entrez dans l'âge où la voix du cœur commence à se faire entendre: je serois trop heureux s'il commençoit à vous parler pour moi. Thélaiïre rougit de nouveau, & sa langue embarrassée, craignit de répondre: Vous vous taisez, Thélaiïre, reprit vivement Cortez; voudriez-vous tromper mon espérance? Ah! quelque réponse que vous ayez dessein de me faire entendre, ne craignez point de vous expliquer. Vous ne sauriez me faire souffrir un tourment plus cruel que l'impatience qui m'agite à présent. — Espérez tout de moi si je revois ma patrie & ma mere. Elle se leve alors, & demande à Cortez la permission de se retirer.

Thélaïre fort ; & le Général Espagnol plus ardent que jamais à pénétrer jusqu'au Mexique , s'apprête à lever tous les obstacles qui s'opposent à son départ. Ils étoient grands sans doute. C'étoit peu des vastes régions , des immenses déserts , des hautes montagnes , de leurs neiges éternelles , des larges fleuves , des torrents écumeux , des profondes vallées , des précipices escarpés qu'il avoit à franchir ; c'étoit peu du petit nombre de soldats qui marchaient sous ses drapeaux , il falloit leur persuader que du fond de l'Europe , l'Espagne envoyeroit à leur secours de nouveaux bataillons ; il falloit dérober à leur vue la cruelle famine prête chaque jour à désoler leur camp ; il falloit leur montrer trente nations différentes prenant la fuite devant eux ou écrasées sous leurs coups : voilà tout ce qu'avoit à surmonter l'intrépidité de Cortez ; il le savoit & n'en fut point étonné. Il ordonne pour le lendemain l'assemblée générale de ses troupes : le lieu du rendez-vous fut la cour du palais qu'il avoit forcé les Indiens de lui céder. Il arrive ; il commande que toutes les avenues en soient fermées , & se plaçant sur un siege d'où son œil domine aisément toute l'assemblée : Mes amis , car vous l'êtes tous , leur dit-il , vous savez quel est depuis long-temps le but de nos pénibles travaux ; nous n'aspirons , vous & moi ,

qu'à la conquête du Mexique. Il ne faut point se diffimuler que nous avons de grands obstacles à vaincre : vous ne le savez que trop ; & d'ailleurs la victoire n'est pas toujours le prix de la constance & du courage. Je ne m'étonne donc point s'il en est quelques-uns parmi vous qui projettent déjà de s'arrêter au milieu de leur course, & de retourner même sur leurs traces. Il n'est pas donné à tout soldat de porter le cœur d'un héros ; peu d'ames privilégiées ont reçu du ciel cette mâle fermeté qui se roidit contre les difficultés : mais songez au péril & à la honte qui vous attendent si vous retournez en-arrière ; voyez alors tout le fruit de nos travaux perdu ; ces mêmes peuples que nous avons vaincus & qui sont encore tremblants & fugitifs s'animeront de notre découragement. Ils sont les maîtres de défilier ; ils nous poursuivront sans relâche ; ils nous accableront dans notre marche. Ceux mêmes qui nous servent aujourd'hui avec autant de fidélité que de courage, nos alliés , l'unique ressource de notre retraite, chercheront l'occasion de nous échapper : ils nous abandonneront , & pourquoi ? pour aller publier notre honte. Ils diront qu'ils s'étoient trompés dans l'espoir qu'ils avoient conçu de nos armes , & d'ailleurs de quel front oserons-nous nous montrer à nos concitoyens ! Voyez leur sourire

outrageux qui nous attend ; entendez-les se dire les uns aux autres en nous montrant de l'œil & de la main : L'espace immense qui sépare l'Europe de l'Amérique a suffi à peine à leur fuite , ils ont préféré les honteuses douceurs de la paix dans le sein de la patrie , à la gloire de combattre & de mourir pour elle. Vous ne voudrez point que votre nom soit flétri d'une tache aussi noire : je vous connois , vous me resterez fideles , & l'Espagne par vos efforts deviendra maîtresse de cet autre univers. Cependant si quelques-uns d'entre vous effrayés de tout ce qui nous reste à souffrir , veulent m'abandonner , qu'ils partent : j'y consens : un navire est déjà prêt à faire voile pour eux.

L'éloquence & l'adresse de ce discours eurent un si heureux succès , que les soldats les plus découragés éleverent la voix , & s'écrierent : Restons avec Cortez , & soumettons le Mexique.

Cependant un de leurs chefs qui portoit impatiemment le joug de l'obéissance , & qui , secrètement jaloux de l'autorité du Général , traquoit depuis long-temps les moyens de le perdre , Dom Lopez fut à peine rentré chez lui , que convoquant en silence ses partisans , il leur apprit que lié secrètement avec un grand nombre de citoyens de Tlascala , & sur-tout avec

l'Empereur du Mexique , il avoit préparé la perte de tous les Espagnols fideles à Cortez ; que vingt mille Mexiquains s'étoient approchés de la ville , qu'on avoit distribué des armes aux habitants , amassé des pierres sur les terrasses des maisons , & tiré dans les rues plusieurs tranchées , au fond desquelles on avoit planté des pieux fort aigus , qu'on les avoit couverts de terre sur des appuis légers & fragiles , pour y faire tomber les chevaux ; qu'enfin il avoit promis de livrer à Montézume Cortez , dont cet Empereur vouloit faire un sacrifice à ses Dieux : Toutefois , ajouta-t-il , s'il étoit en notre pouvoir de nous saisir de Cortez , sans répandre une seule goutte de sang , vos jours , les miens , ceux de tous nos compatriotes seroient en sûreté , & rendus à nous-même , nous irions oublier dans notre patrie le projet insensé qui nous avoit conduits sur ces rives étrangères.

Dom Lopez promit alors de s'emparer sans effort du Général ; & dès le soir même , il se rendit chez Thélair , à qui une liberté entière avoit été rendue : il n'étoit point échappé à l'œil du rebelle combien cette jeune beauté avoit déjà d'empire sur l'ame de Cortez. Il se flattoit que son art & ses promesses pourroient la séduire , la détacher du parti d'un maître dont

le nom est toujours odieux , & l'engager à l'introduire pendant la nuit dans l'appartement du Général : Vous avez gagné l'amour de Cortez , dit-il à Thélaïre , & je n'en suis point surpris : c'est l'effet naturel que votre beauté produira sur tous les cœurs. Qui vous voit se sent intéressé à vos vertus , à vos charmes , à votre jeunesse ; le bonheur devroit être leur partage ; & vous vous flattez de l'avoir trouvé auprès de Cortez : vous vous trompez , Thélaïre ; le bonheur est souvent bien plus loin qu'on ne pense : si vous saviez quel sort affreux vous menace ; si vous saviez combien de flots de sang doivent couler dans cette ville , vous sortiriez de cette fausse sécurité , effet des vaines promesses que vous a fait Cortez. — Eh ! quel est donc le malheur que vous m'annoncez ? hâtez-vous de finir mon inquiétude. Mais bien-loin de répondre , Lopez garde un silence affecté. Enfin comme s'il ne cédoit qu'aux prières oblinées de Thélaïre : Songez , lui dit-il , que c'est uniquement pour votre intérêt que je vais vous révéler ce que je viens d'apprendre. Dès demain doit éclater contre Cortez une révolte générale. Espagnols , Tlascalans , Mexiquains , tous seront réunis pour lui arracher la vie. Il est impossible qu'il échappe à leurs efforts. Les avenues de son palais , de la ville sont gardées ;

malheur à quiconque osera prendre sa défense ; il est aisé de prévoir cependant que plusieurs l'embrasseront : & qui fait si parmi les horreurs de ce désordre , vous & moi-même nous ne perdrons point la vie ? Sans doute nous la sacrifierions volontiers , si le salut de ce grand homme devoit en être le fruit ; mais je l'ai déjà dit , notre mort lui deviendrait inutile. Ne seroit-il donc pas plus digne de vous & de moi de nous soumettre à la volonté du Ciel , & de l'abandonner à son funeste sort pour l'intérêt de la cause commune ? Cette horrible proposition fit frémir Thélair. Cependant elle déguise adroitement sa pensée ; & comme si elle entroît dans les vues de Lopez : Je conçois , dit-elle , la grandeur du péril que vous m'annoncez. Sans doute il seroit doux pour moi de l'écarter de votre Général ; mais je le vois bien , il faut se soumettre , & malgré moi-même , laisser périr un vaillant Capitaine , que nous voudrions sauver aux dépens de nos jours. Achevez donc , & dites-moi ce que vous exigez de Thélair : me voilà prête à tout entreprendre pour épargner le sang de vos compatriotes & des miens. Lopez la crut alors engagée si loin , qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement : Vous avez un libre accès auprès du Général , ajouta-t-il ; il faut donc que vous favorifiez ceux des Tlascalans qui veulent pé-

nétrer cette nuit jusqu'à l'appartement de Cortez.

Thélaïre promet son entremise; on convint de l'heure où les conjurés se rendroient auprès d'elle pour la suivre, & Lopez la quitta plein de l'espérance de se voir délivré d'un chef que sa jalousie ne voyoit que d'un œil de haine.

La jeune Mexiquaine ne tarda point à rejoindre son amant. Elle lui fit un récit fidele du secret important qu'on venoit de lui confier. Cortez sans s'effrayer l'entendit jusqu'au bout, & se précipitant sur les mains de sa maîtresse : Que béni soit le jour que le Ciel vous a présentée à ma vue; vous êtes mon génie tutélaire. Je vous devrai bien plus que vous ne me devez, je vous suis redevable de la vie; & soudain il appelle ses gardes, leur ordonne de se saisir secrètement de Lopez, & de l'amener captif.

Les gardes obéissent. A peine le rebelle étoit-il entré chez lui que se voyant entouré de satellites : Je suis trahi, s'écria-t-il, je suis trahi, & ses mains sont à l'instant chargées de chaînes pesantes. Le jour penchoit vers son déclin, & les conjurés s'appretoient à l'exécution du dessein barbare qu'ils avoient projeté.

Tandis qu'on exécute ses ordres, Cortez resté seul consulte avec lui-même, ou s'il doit se

venger, ou s'il faut qu'il pardonne. D'un côté il voit sa sûreté & le succès des armes Espagnoles; de l'autre la gloire immortelle & le doux plaisir de la clémence. Long-temps incertain entre tant de motifs, il sentit son ame tour-à-tour satisfaite & déchirée. Il combattoit encore avec lui-même, lorsqu'il vit paroître Lopez. A sa vue il essaye de commander au trouble de son cœur & de ses sens, & prenant la tranquille majesté d'un juge : Approche-toi, Lopez, & réponds-moi. Que t'ai-je fait, & pourquoi ta haine en vouloit-elle à mes jours? Encore une heure, & j'étois en ta puissance. Oh! comme la fortune se joue des vains projets des hommes! tu es maintenant dans la mienne, & si tes jours m'importunent, je n'ai qu'à dire un seul mot, & tu n'es plus.

Lopez bien-loin de paroître abattu & couvert de honte à ce discours : Oui, Cortez, lui dit il, je te hais, & je sens que je te haïrai toujours; pourquoi faut-il que mes projets aient été indignement trahis? j'aurois délivré mes amis, mes concitoyens d'un chef dont l'ambition les fatigue, les assaille de mille dangers renaissans, & l'Amérique d'un conquérant injuste. Cortez, voilà ce que je pense de toi, voilà ce que j'en penserai toujours : & je t'en avertis, garde-toi de me faire grace; car cette vi

que ton adroite clémence veut me laisser peut-être, seroit employée toute entière à te haïr, à te chercher par-tout des ennemis, à soulever contre toi tes amis, tes alliés & tes propres soldats. Après un tel aveu, donne l'ordre de ma mort : je l'attends sans crainte. — Oui, tu mourras, s'écrie Cortez, ton insolence m'en fait une loi bien plus que ta haine. Et comme il faut que ta mort soit utile à ma patrie autant qu'à ma sûreté, je veux qu'elle épouvante l'Amérique entière.

Cortez appelle alors le chef de ses gardes. Il lui donne cet ordre terrible que dicte la vengeance : Emmenez Lopez, ajouta-t-il, & que dès la renaissance du jour, tout ce que je veux soit exécuté. Alors on charge Lopez de chaînes plus pesantes, & déjà il est dans un obscur cachot, d'où il ne sortira plus vivant.

Le jour se leve, & les sons du tambour Espagnol annoncent par un bruit sourd, tantôt ralenti, tantôt précipité, la sanglante tragédie qui va se passer dans les cours du palais de Cortez. Espagnols, Tlascalans, étrangers, tous y accourent en foule. Un large échafaud est dressé au milieu de cette cour. Le Général Espagnol revêtu de toutes les marques du pouvoir, & environné de sa garde, est assis en face sur une

estrade élevée à ce dessein. Il ordonne un profond silence. Le tumulte de l'assemblée se tait à sa voix : Qu'on amène les complices de Lopez , ajoute-t-il. Alors & dans un moment on les vit paroître au nombre de trente. Douze d'entr'eux étoient Espagnols , les autres Tlascalans , ou Mexiquains. La terreur de la mort étoit empreinte dans tous leurs traits. Ils montent à l'échafaud ; là rangés en cercle ils attendent en silence qu'on leur arrache la vie : Votre crime est connu , leur crie le Général. Votre aveu & celui de Lopez vous en ont convaincus. Vous allez voir comment je fais le punir : Encore un instant , & je serai vengé : Que Lopez paroisse ; & il se tait , & toute l'assemblée attend dans un morne silence.

Bientôt au milieu d'une escorte nombreuse arrivent six soldats qui portent sur leurs épaules un lit couvert d'un grand voile , dont les extrémités pendent de toutes parts. Ils montent sur l'échafaud , y déposent le lit qu'ils ont apporté , & immobiles autour de lui , attendent que le Général fasse entendre le signal convenu. Cortez élève la main , & les six Soldats découvrent le lit qu'ils entourent. Un cadavre sanglant frappe alors tous les yeux. C'est Lopez que ses complices reconnoissent d'un air effrayé. Le voilà celui qui devoit me livrer en vos mains

c'est ainsi qu'il a été fidele à sa promesse. Une morne stupeur s'empare d'eux à ce discours, & cependant Cortez poursuit : Je devrois me venger de même de tous ceux qui avoient fait avec lui une société de crime ; mais j'aime mieux écouter un reste de clémence. Coupables Espagnols, vous allez tirer au sort, pour savoir qui d'entre vous perdra la vie : la mort d'un seul suffit à ma vengeance : j'abandonne les autres au remords. Coupables Tlascalans, je vous remets au pouvoir de vos Magistrats : je n'attenterai point à leurs droits : qu'ils vous punissent à leur gré : je m'en remets à leur sage équité. Coupables Mexiquains, vous qui d'un climat éloigné êtes venus conspirer lâchement contre un guerrier qui ne vous avoit point attaqué encore, vous allez perdre tous une main sous le tranchant de la hache : après quoi vous ferez les maîtres d'aller rejoindre vos compatriotes : je vous rends la liberté.

Cet arrêt fut exécuté au même instant, & Cortez délivré de toute crainte, court en rendre grace à la jeune Thélaira. Cependant les Mexiquains mutilés & sanglants sortent de Tlascalala. Ils arrivent avec la nuit dans la forêt où leurs concitoyens cachés, attendoient l'occasion favorable de paroître & de s'avancer contre Cortez. A la vue des malheureux que leur

renvoyoit le Général, ils furent frappés d'une si grande terreur, que sortant de l'obéissance qu'ils devoient à Quetlavaca leur chef, ils parlerent aussi-tôt de retourner sur leurs pas, ou du moins de se retirer dans les montagnes voisines de leur patrie : & là, d'attendre que les Espagnols fussent prêts à les franchir. Quelques-uns cependant persuadés que les Espagnols étoient des dieux, vouloient qu'on se hâtât de les apaiser par des adorations. Quetlavaca, effrayé du premier avis, & rempli d'indignation contre ceux qui avoient ouvert le second, fut long-temps incertain des moyens de retenir encore sous ses drapeaux cette multitude lâche & superstitieuse. Sa sagesse lui inspira un projet que couronna le succès. Des présents riches & nombreux lui gagnèrent la voix des Prêtres de la contrée, après quoi les appelant dans une assemblée générale de ses Capitaines & de ses soldats, il leur demanda de l'éclairer de leurs sages conseils. Ces imposteurs qui se disoient en commerce avec le Ciel, répondirent que tandis qu'une esclave Américaine (ils vouloient parler de Thélair qu'ils ne connoissoient que sous son premier nom de Marina) seroit au pouvoir de Cortez, ce Général seroit invincible; qu'il falloit s'en rendre les maîtres, ce qui étoit bien plus facile que de se saisir du chef Espagnol; que les Dieux du Mexi-

que en exigeoient le sacrifice ; qu'alors apaisés par le sang de cette victime , les Dieux accorderoient la victoire aux enfans du Soleil (*). L'assemblée donna de grands éloges à cet avis ; on l'embrassa sans délai , & Quetlavaca s'applaudit en secret du stratagème qu'il avoit mis en usage ; car c'étoit lui-même qui avoit dicté cette réponse par la bouche des Prêtres , que ses largesses avoient acheté autant pour rassurer ses troupes , que pour se venger d'une esclave , à qui , d'après le rapport des Mexiquains mutilés , il savoit devoir le malheureux succès de la conspiration de Lopez.

Il appelle alors son fils , jeune homme qui sortoit à peine de son troisième lustre , mais de qui la prudence & le courage devoient les années : Prends , lui dit-il , tous les symboles qui annoncent un Ministre de paix , & marche à leur faveur vers Cortez. Tu fais qu'il est rempli du projet de conduire ses soldats à la Cour de Montezume. Offre pour l'en dissuader des sommes immenses de cet or dont sa nation est si avide. Je vais en charger trente Mexiquains dont sera composé ta suite. Trompe par
cet

(*) On doit se rappeler que les Mexiquains se disoient enfans de cet astre.

et appas l'ennemi des enfants du soleil, & tandis que ce témoignage de notre respect assourpira la vigilance, fais enlever, enleve toi-même s'il le faut l'esclave criminelle, cette Marina qui nous a trahis. En achevant ces mots, il ordonne les apprêts de l'ambassade, & dès le jour suivant, son fils prit le chemin de Tlascala.

Les sentinelles que le Général avoit chargé du soin de veiller sur les remparts de la ville, découvrirent au point du jour une troupe d'Indiens qui s'avançoient vers le camp. Cortez en fut instruit à peine, qu'il donna ordre qu'on leur laissât la liberté d'approcher. L'ambassade s'avança rangée sur deux files. Chaque Mexiquain revêtu d'un habit blanc, & la tête couverte d'une espee de casque qu'ombrageoit un large panache de même couleur, portoit en ses mains une grande corbeille remplie de différens ouvrages de l'or le plus pur. Altimozin, c'étoit le nom du fils de Quetlavaca, marchoit à la suite de ces trente Indiens. Ils s'arrêtèrent par intervalles avec de profondes inclinations vers la Ville; & baissant les mains jusqu'à terre, ils les portèrent ensuite à leurs levres. A quelques pas des murs, ils rendirent leurs derniers hommages par des encensements qu'ils firent à Tlascala. Ils s'avancerent & furent introduits dans le palais de Cortez. Celui-ci les reçut avec un

appareil de grandeur & d'un air de sévérité qu'il jugea nécessaires pour leur inspirer du respect & de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences & leurs encensements, ils déposèrent à ses pieds les trésors dont le poids les surchargeoit.

Les Espagnols à cette vue ne purent contenir leur joie. L'aspect de ce funeste métal enflamma leur cupidité, & la plupart de ceux qui entouroient le Général, bien-loin de prêter l'oreille au discours d'Altimozin, n'avoient d'attention que pour cet or que leur avarice déroboit des yeux.

Le fils de Quetlavaca désavoua la conduite des Mexiquains qui avoient été mutilés; puis il ajouta : Notre grand Empereur aux yeux duquel vous êtes impatients de paroître, consent à vous accueillir : vous êtes les freres de nos Dieux (*). Il nous envoie vers toi, Cortez,

(*) Les Indiens adorateurs du soleil étoient persuadés que les Espagnols étoient réellement les freres de cet astre. On lit dans le tome 12 de l'édition in-4^e. de l'*Histoire générale des Voyages* le récit d'une délibération qui prouve combien cette idée avoit d'empire sur ces nations éloignées. La nouvelle de la déroute de l'armée Indienne (par les efforts de Cortez) avoit jetté tant de confi-

pour t'en donner l'assurance , & nous offrons à
te conduire jusqu'en sa capitale. Tel est l'ordre

» ternation dans la ville de Tlascala , que le pen-
» ple y demandoit la paix à grands cris. Les plus
» timides propoisoient de se retirer dans les monta-
» gnès avec leurs familles. Mais la plupart persuadés
» que les Espagnols étoient des Dieux , vouloient
» qu'on se hâtât de les apaiser par des adorations.
» Le Sénat s'étant assemblé pour chercher quelque
» remede aux malheurs publics , conclut que le
» merveilleux exploits des étrangers devoient être
» l'effet de quelque enchantement ; & cette idée le
» fit recourir à quelques magiciens du pays , pour
» détruire un charme par un autre. Les imposteurs
» furent appelés. Ils déclarerent qu'ayant déjà rai-
» sonné sur les circonstances , ce qui paroissoit obf-
» cur aux Sénateurs , étoit d'une extrême clarté
» pour eux ; que par la force de leur art , ils avoient
» découvert que les Espagnols étoient des enfants
» du soleil ; produits par l'activité de ses influences
» sur la terre des régions orientales ; que leur plus
» grand enchantement étoit la présence de leur pe-
» re , dont la puissante ardeur leur communiquoit
» une force supérieure à celle de la nature , qui les
» faisoit approcher de celle des immortels ; mais
» que l'influence cessant lorsque le soleil déclinait
» vers le couchant , ils s'affoiblissoient alors , & se
» flétrissoient comme l'herbe des prairies ; d'où

du Ciel : il nous la fait entendre par mille prodiges. Une comette effroyable a paru durant plusieurs nuits ; & courant d'un pôle à l'autre , a marqué sa trace par une infinité d'étoilcelles. Un de nos temples s'est embrasé, sans qu'on ait pu découvrir la cause de cet incendie, ni trouvé le moyen d'en arrêter l'activité. Des voix plaintives se sont fait entendre dans les airs, & nos Dieux nous ont répondu que te refuser la liberté d'entrer au Mexique, c'étoit nous exposer au danger de voir la ruine de notre Em-

„ les Magiciens inféroient qu'il falloit les attaquer
 „ pendant la nuit, avant que le retour du soleil
 „ les rendit invincibles „

„ Le Sénat donna de grands éloges à cette dé-
 „ couverte, & se flatta d'une victoire certaine. „

On voit par ce récit curieux combien la supériorité des Européens sur ces nations superstitieuses étoit profondément gravée dans l'esprit de ces derniers. L'auteur auroit bien désiré que cette délibération extraordinaire eût pu trouver place dans le corps de son ouvrage ; mais le plan de cette nouvelle ne le lui a point permis ; il s'est contenté d'en adopter quelques détails, & sur-tout de saisir l'esprit & les mœurs de ces Indiens dont le rapide asservissement cesse d'étonner, quand on pense aux avantages que nos arts nous donneront toujours.

pire. Consens donc à nous suivre : nous sommes prêts à te servir de guides.

Cette réponse captieuse où le faux se trouvoit adroitement mêlé à la vérité, séduisit Cortez. Il ne douta pas que le bruit de ses conquêtes n'eût inspiré un juste effroi aux Mexiquains. Il s'en applaudit secrètement ; mais déguisant sa joie , il pria l'Ambassadeur d'attendre qu'il pût lui donner une réponse décisive, & se retira après l'avoir comblé de quelques présents.

Ce délai de Cortez servit favorablement les projets d'Altmozin ; il l'employa tout entier à épier l'occasion de se saisir de l'esclave. Les yeux de ses émissaires étoient sans cesse ouverts sur tous les pas du Général & de son amante. Il apprit que le vaillant Espagnol, dès que la nuit étoit de retour, alloit dans les bosquets dont son palais étoit environné, se reposer des fatigues du jour & des chaleurs brûlantes du soleil de ces climats. Il jugea cet instant propice à l'exécution du dessein qu'il avoit conçu.

Cortez, accompagné de son amante, se rendoit fidèlement sous ces verds feuillages. Là, débarrassé des soins du commandement, il jouissoit du plaisir d'aimer & d'être aimé. La nuit qui précéda le jour auquel il devoit annoncer aux Mexiquains qu'il consentoit à les suivre cette nuit, il arriva tenant par la main le jeune

objet de son amour : Oui, belle amante, lui dit-il, oui, vous reverrez votre chere patrie; vous respirerez encore l'air pur dont votre berceau fut environné; & c'est-là, c'est aux yeux de vos concitoyens que je prétends recevoir le doux nom de votre époux.

Les émissaires d'Altimozin qui s'étoient cachés dans un bosquet voisin, pour épier l'infant où la belle esclave se sépareroit de Cortez, entendirent ces dernieres paroles, & se dirent tout bas les uns aux autres : Son époux ! il ne l'est pas encore; puis ils prêterent de nouveau l'oreille aux tendres discours de la belle Mexiquaine. L'innocence & tout le feu de l'amour les embellissoit, les rendoit plus puissants : Ah ! Cortez que j'aurai de plaisir à t'appeller mon époux ! Quelle chaîne d'heureux jours me promet une semblable destinée ! Après tous les malheurs dont j'ai été pour suivie, puis-je croire qu'ils doivent finir ? Ah ! Cortez, dès aujourd'hui tu as droit sur tous les sentiments de mon ame. Peut-être qu'en Europe une fausse délicatesse de mœurs me défendrait de t'ouvrir ainsi mon ame toute entiere; mais dans ces climats, que souvent tes soldats ont appelés barbares, nous sommes vrais, & l'amour ainsi que toutes les autres passions s'exprime avec franchise.

Une grande partie de la nuit s'étoit écoulée

dans ces témoignages mutuels de leur tendresse. L'heure vient de se séparer, & ce ne fut qu'après un long adieu que chacun des deux amants prit le chemin de sa demeure. Cortez fut à peine rentré, que trois soldats Mexiquains environnant sa maîtresse, l'un lui porta la main à la bouche pour en étouffer les cris, lui enfonça sous le palais un globe formé de coton; les autres l'enleverent sur leurs épaules, après lui avoir lié les mains sur le dos, & dans cet état l'emportèrent en silence hors des murs de la ville, où leurs concitoyens qui s'étoient déjà rendus sans bruit, les attendoient pour retourner ensemble vers Quetlavaca.

Qui pourroit exprimer la joie inhumaine qu'Altimozin & ses compagnons firent éclater à la vue de cette amante infortunée : comment décrire la douleur muette, le morne effroi de cette jeune beauté, lorsqu'elle entendit ses cruels ravisseurs se dire les uns aux autres : Elles sera sacrifiée ; elle mourra : nos Dieux, nos justes Dieux n'attendent que son sang pour s'appaiser en notre faveur. Alors Altimozin donna le signal de la fuite. Dans un instant ils ont perdu de vue les murailles de Tlascalala. Cependant il envoya à Quetlavaca un exprès chargé de lui annoncer qu'on s'est rendu maître de l'esclave, qu'avant la fin du jour elle sera remise aux mains

des Prêtres , & que ceux-ci peuvent tout préparer pour le sacrifice. L'Indien à qui on a remis le soin de porter cette nouvelle , accoutumé dès long-temps à servir de courier rapide , double les pas de sa marche. Il arrive à l'heure où le soleil parvenu au milieu de l'horison partage le jour en deux parties égales. La joie qui brille dans ses yeux , dans tous ses traits , annonce la nouvelle de la captivité de Marina , long-temps avant que sa bouche l'ait confirmée. Le grand Prêtre , témoin de l'audience que lui donne Quetlavaca , l'entend parler à peine qu'il s'écrie : O soleil ! Ô pere brillant de ces contrées , tu nous as donc regardé d'un œil favorable ! O soleil ! tu ne veux pas que le Mexique devienne la proie des avides Européens ! Tes enfants aujourd'hui vont t'en remercier , & il sort. Ses ordres rassemblent tout le college des Prêtres. Leurs mains placent un autel portatif au milieu d'un vaste cirque formé dans la forêt par un double rang d'épais cocotiers , temple champêtre , où la main libérale de la nature n'avoit point prodigué la verdure & les fleurs , pour les voir souillées par l'effusion du sang des hommes. Quelques heures après , les soldats de Quetlavaca s'y rendent en foule de toutes parts. Leur incrédulité superstitieuse est avide d'un spectacle qui doit armer le Ciel en leur faveur. Quetlavaca lui-même

y paroît après eux. Il se place à côté de l'autel sur un siege élevé, d'où ses yeux se promènent librement sur toute l'assemblée, & où toute l'assemblée le distingue sans peine à son tour. Alors les Prêtres conduits par le souverain Pontife, vont en ordre au-devant de la victime. Ils sont revêtus de robes à longs plis, dont la blancheur éblouissante est relevée par l'image de vingt soleils d'or. Les sons de mille instruments guerriers & religieux dirigent leur marche.

Arrivés au tournant d'un côteau, ils découvrent à la distance de cent pas, Altimozin & sa troupe. Le grand Prêtre fait un signe, & toutes les voix, tous les instruments se taisent, un profond silence regne alors autour d'eux. Le fils de Quetlavaca arrive, il s'incline; & prenant sa captive par les mains, la présente au Pontife. Mon ministère finit, lui dit-il, ici le vôtre commence. Il se retire alors vers la troupe, & les Prêtres détachent les fers dont leur victime est chargée. Ils rendent à sa bouche l'usage de la voix; mais elle se tait : nulle plainte ne lui échappe; elle se voit couvrir d'un vêtement couleur de sang, symbole du sien qu'on va répandre. On décore sa tête d'une couronne de fleurs, & déjà les Prêtres & les soldats, chacun sur une ligne séparée, marchent vers le temple. Ils arrivent. A leur aspect un long cri d'al-

l'égreffe s'élève de tous les côtés. Tout-à-coup le soleil qui durant toute la journée avoit roulé brillant & radieux, se couvre d'un épais nuage. On eût dit qu'indigné de l'exécrable hommage qu'il alloit recevoir, il refusoit de l'éclairer. Bientôt à l'ordre du Souverain Pontife, le silence renaît, & tous les yeux viennent se confondre sur la jeune victime. Elle sent alors toute sa constance prête à l'abandonner. Sa bouche pousse un profond gémissement, & des larmes coulent en abondance le long de ses joues. On la vit tantôt lever les yeux vers le Ciel avec de longs regards effarés, tantôt les arracher stupidement à la terre. L'idée horrible qu'elle étoit au milieu d'une assemblée nombreuse, où nulle voix ne s'élevoit en sa faveur, où nulle ame ne sentoît pour elle aucun mouvement de pitié, cette idée accablante vint la saisir toute entière.

Cependant elle continue sa marche à travers cette foule de barbares altérés de son sang : elle touche aux marches de l'autel. Le glaive qui doit l'égorger, déjà brille à ses yeux, déjà le grand Prêtre la saisit, & deux autres ministres déploient le bandeau funéraire dont ses yeux doivent être couverts. Les plaintes sortent alors en foule de sa bouche : Mourir si jeune, s'écrie-t-elle, en reculant d'horreur ! O Roi des astres !

Ô pere du jour ! Soleil sacré , peux-tu permettre qu'une de tes plus fidelles adoratrices soit ainsi sacrifiée. Etoit-ce pour ce destin aussi tragique que tu fis naître Thélaira !

A ce nom de Thélaira , Quetlavaca dont l'œil étonné , avoit cru appercevoir dans cette touchante victime quelques traits de ressemblance avec sa fille ; Quetlavaca convaincu enfin qu'il l'a retrouvée , s'élance de son siege , arrache des mains des Prêtres le bandeau qu'ils commençoient à étendre , & les écartant : C'est ma fille , s'écrie-t-il ! c'est ma fille ! c'est Thélaira ! & la pressant contre son sein , il reste muet. La jeune victime tremblante , étonnée , le regarde : Quoi ! c'est-vous , mon pere , quoi , se peut-il que votre fille vous embrasse encore ! Altimozin , de son côté , descendu du siege où il s'étoit placé , vole dans les bras de sa sœur qu'il n'a pu reconnoître jusqu'à ce moment ; car il en avoit été séparé dès sa huitieme année. Il serre tout ensemble dans ses bras & son pere & Thélaira , quand une clameur effrayante se répand tout-à-coup dans l'assemblée. Quetlavaca & son fils se tournent ; ils voyent les Prêtres , les soldats se précipiter en foule à travers la forêt ; ils voyent un corps nombreux d'Espagnols conduits par Cortez , & montés sur des coursiers ardens , impétueux , hennissans. Ce spectacle offert pour

la première fois aux yeux de ce peuple, fit prendre les Européens pour des Dieux terribles, devant lesquels tout devoit céder. Quetlavaca lui-même, malgré toute l'intrépidité de son courage, sentit son cœur saisi d'un mouvement de crainte, sur-tout à l'approche de Cortez, qui, plus grand que jamais, se précipitoit comme un furieux au milieu des fuyards, en s'écriant : Où est-elle ? qu'on me la rende ! A ce cri, le Général Mexiquain frappé du danger qu'il court de perdre sa fille une seconde fois, sent renaître toute son audace. Il secoue fièrement l'espece de lance qu'il porte à la main, & se jettant au-devant des fuyards : Arrêtez, s'écrie-t-il, arrêtez, ou ce fer va vous immoler tous. En effet, il étend mourants à ses pieds deux Mexiquains les plus voisins de lui. Les autres effrayés de ce coup peut-être nécessaire, s'arrêtent, se rallient autour de lui & de son fils qui se signaloit par un courage presque égal ; & d'un pas assuré ils s'avancent vers les Espagnols, dont ils soutiennent le choc durant quelques instants. Thélaïre tremblante & seule à l'autel, le tenoit étroitement embrassé, & invoquoit à grands cris, & tout en larmes, les Dieux de sa patrie en faveur de son pere. Vœux inutiles. Cortez & toute sa troupe ont bientôt massacré une partie de ceux qui leur résistent ; les autres sont forcés de pren-

dre la fuite. Il s'apprêtoit à les poursuivre, lorsque ses yeux se portent par hasard vers l'autel, & découvrent Thélaira. Soudain il vole vers elle : Enfin je vous retrouve, lui dit-il ; & triomphant de vos infames ravisseurs, je puis vous jurer un éternel amour. Mais quoi ! vous détournez la vue ! Thélaira seriez-vous changée ? ne m'aimeriez-vous plus ? un instant eût-il pu produire dans votre cœur un pareil changement ? que vois-je encore ? pourquoi cet habit couleur de sang ? parlez, expliquez-vous : de grace, parlez. — Ah ! Cortez, lui dit-elle, non, ce cœur n'a point changé ; il vous aime encore ; & c'est cet amour qui peut-être fait ma honte, comme il a pensé faire mon supplice. C'étoit pour m'en punir que cet autel avoit été dressé. Voyez ce bandeau, ce glaive épars à vos pieds : l'un étoit destiné à couvrir mon front, l'autre à me percer le sein. Cortez pénétré d'horreur à ce discours : Quoi ! vous alliez être égorgée ! votre sang précieux alloit couler sur cet autel ! Autel exécration, il faut que ma main te renverse. Il dit, & son bras furieux lui porte des coups redoublés, le renverse, & foulant ses débris à ses pieds : Chère amante, ajouta-t-il, viens à présent, suis-moi. Des autels plus favorables à l'innocence, à la beauté t'attendent. — Non, reprit Thélaira, non, je ne puis te suivre. Et à

quel œil le Ciel me verroit-il unie à toi, quand ton bras vient peut-être d'immoler mon pere ? Oui, Cortez, mon pere. C'est ici que je l'ai rencontré après de longues années d'infortunes. Tu as paru ; il a voulu te résister : hélas ! il a disparu. Mes yeux le cherchent en vain. Ah ! laisse-moi le chercher parmi cette foule de morts, dont tes coups ont jonché cette forêt. Laisse-moi le chercher & mourir en l'embrassant.

Cortez immobile à ce discours, n'ose en croire à ce qu'il vient d'entendre. Il voit, sans oser s'y opposer, Thélaira sortir de la place où il l'a trouvée, & la tête baissée & la vue errante, s'avancer à demi-penchée parmi les mourants & les morts. Elle gémit, elle pleure, les noms de pere & de frere sortent incessamment de sa bouche. H las ! toutes ses recherches sont superflues ; ni Quetlavaca ni Altimozin ne s'offrent encore à sa vue. Ses cris, ses pleurs, ses gémissements redoublent. Tout-à-coup un rayon d'esperance luit à son ame : Peut-être que leurs jours ont été conservés ; peut-être pourrai-je les voir encore.

Cependant Cortez revenu de son profond étonnement, la rejoint, & la prenant par la main : Si le sort a ordonné des jours de ton pere, un amant, un époux ne peut-il point t'en con-

foler ; & fans lui permettre de réfister plus longtemps , il l'entraîne vers fa troupe , qui s'étoit déjà ralliée. Il la contraint de monter avec lui fur fon cheval , & ils reprennent enfemble le chemin de Tlafcala. Ils marcherent durant toute la nuit. Au lever de l'aurore , ils fe trouverent aux portes de la ville. Mille cris de triomphe , mille acclamations de joie les y accueillirent ; & Cortez quoique toujours plein de fon amour , ne songea plus qu'à hâter fon départ pour le Mexique. Durant ce temps , Quetlavaca , heureusement échappé au carnage , étoit avec fon fils , percé de trois bleffures , à travers la vaste étendue de la forêt , cherchant avec lui le moyen d'immoler Cortez , & de lui arracher une féconde fois des mains la jeune Thélaira. Leur choix les ramena au lieu où les armes Espagnoles avoient triomphé de leur réfistance. Au milieu de cette multitude de Mexiquains égorgés , ils découvrirent un cadavre que fes habits & fon armure leur firent reconnoître pour un Espagnol. Ils le dépouillerent , & Quetlavaca ne différa point de fe couvrir de cette parure étrangere. Ce vaillant homme projettoit à l'aide de ce déguifement , d'entrer dans Tlafcala , de s'introduire jufqu'au palais de Cortez , d'y furprendre ce Général , & de délivrer par fa mort fa patrie & fa fille.

Mais hélas ! un événement douloureux le retint malgré lui-même dans la forêt. Les blessures de son fils étoient profondes , & tous les soins de ce malheureux pere ne purent le guérir. Altimosin pouffoit nuit & jour des cris horribles ; il se déchiroit lui-même , se rouloit sur le sable , & prioit la mort de venir mettre un terme à ses maux. On dit même que , lassé de souffrir , il tourna les yeux vers son pere , & lui demanda comme une grace de finir ses tourments : Cest de toi , lui dit-il , que j'ai reçu le bienfait de la vie ; eh bien , il dépend de toi de m'en accorder un plus grand. Mon pere , ô mon pere , donne-moi la mort : ce fera la plus forte preuve de ton amitié paternelle. En prononçant ces mots , il sentit ses douleurs redoubler , & s'aperçut qu'il n'avoit enfin que quelques instants à vivre : Les Dieux m'exaucent , ajouta-t-il ; ils vont me réunir à la foule de nos concitoyens que le fer Espagnol a moissonnés. O mon pere , n'oublie jamais que c'est la main de Cortez qui m'a déchiré le flanc. Joins ce souvenir à celui de la captivité de Thélairé , & que cette double pensée nourrisse éternellement dans ton cœur l'ardeur de te venger de cet Européen. Tu lui dois les malheurs de ta famille entière. O mon pere , jure-moi que tu ne lui pardonneras jamais : que j'emporte au

tombeau ce consolant espoir ! Va , lui répond Quetlavaca , repose-toi sur ton pere du soin de ta vengeance ; c'est dans tes mains défaillantes & déjà glacées par le froid de la mort que je lui jure un haine implacable. A ces mots , Altimozin laisse éclater sur ses levres pâles & livides un pénible sourire , & meurt. Son pere se jette sur lui , & l'arrose de larmes brûlantes. Enfin il se relève , & chargeant sur ses épaules le corps de son fils , il le porte vers une grotte voisine , pour lui donner les honneurs de la sépulture. Il l'étend sur le sable de cette caverne , place à ses côtés les armes dont ce jeune guerrier avoit cent fois illustré sa valeur , & les couvre ainsi que le cadavre , de la robe rouge & trempée encore du sang qu'il avoit perdu dans le combat. Après lui avoir rendu ce triste devoir , il sort de la grotte , en scelle l'entrée d'une grosse pierre , qu'il couvre d'une touffe de buissons , & se dispose à marcher vers Tlascalala.

Il prenoit déjà sa route , & la nuit se déployoit sur la forêt , lorsqu'à travers le feuillage , ses yeux guidés par un reste de clarté , apperçurent les Espagnols campés à cent pas du lieu où les Mexiquains avoient été égorgés ou mis en fuite : Dieux de ma patrie , s'écria-t-il ! vous approuvez sans doute les projets de ma haine ,

puisque vous me facilitez les moyens de les remplir. Vous amenez sous mes coups mon ennemi; achevez votre ouvrage: je m'abandonne à vous. Que je délivre Thélaira, & que son cruel ravisseur paye de son sang celui de mes soldats & de mon fils. Il se cache alors, & attend que les ténèbres de la nuit deviennent plus profondes. Après deux heures écoulées dans l'impatience de la haine, il s'achemine sans bruit vers le camp. Il en trouve les gardes endormis, se glisse le long des tentes, où tous les feux sont éteints, & dirige ses pas vers celle qu'à sa largeur & à son élévation il juge devoir être la tente de Cortez. Il ne se trompoit pas: c'étoit la seule où brilloit encore un reste de lumière. Il s'en approche avec prudence, & s'arrête auprès d'elle. Une voix le frappe alors: O Dieux! ô, s'écrie-t-il, c'est la voix de Thélaira! Que dit-elle? écoutons. Il prête une oreille plus attentive. Ce n'est plus Thélaira qui parle; c'est Cortez: O ma chère, ô ma tendre amante! — Son amante! ma fille! — Oubliez mes succès; & comme vous faisiez naguères, ne voyez que mon amour. Mais ce n'est point assez; conservez-moi le vôtre, & promettez-moi de nouveau le don de votre main. Vous le savez, mon cœur, mon cœur n'aspire qu'à porter le titre de votre époux. Cortez redouble alors le témoi-

gnage de sa tendresse, & Thélaiïre vaincue par tant de sollicitations : — Je vous avois promis & mon cœur & ma main : aurai-je la force de vous les refuser ? Elle quitte alors la tente de Cortez pour gagner la sienne qui en est voisine : Je n'en puis douter, se dit Quetlavaca à lui-même : elle adore l'assassin de son frere. O Dieux ! & c'est moi qui suis réservé à ce comble d'infortune ! Non, je ne le souffrirai point ; ou je triompherai de la foiblesse de Thélaiïre, ou ma main, ma propre main lui arrachera la vie.

Lorsque Cortez, après avoir ramené sa maîtresse, est de retour dans sa tente, Quetlavaca sortant de l'endroit où il avoit resté caché, s'avance vers celle de Thélaiïre. Il s'arrête à la porte, & là d'une voix à demi-étouffée : Ma fille, ouvre à ton pere, dit-il, ouvre à Quetlavaca : ne crains point : c'est lui, c'est lui-même ; les Dieux te l'ont conservé. Thélaiïre effrayée garde un profond silence. Elle doute si ce qu'elle vient d'entendre n'est point une illusion ; mais son pere fait ouïr encore sa voix. Alors elle se hâte à s'avancer vers la porte. Elle l'ouvre : Quetlavaca paroît : Ce n'est point une illusion, s'écria-t-elle ! c'est vous, c'est mon pere. — Oui, lui-même, répond le Mexiquain, & qui vient te reprocher ta coupable foiblesse. Thélaiïre ! est-il bien possible que ton cœur brûle pour un

barbare qui se promet de détruire ta patrie , qui déjà a égorgé ton frere : non , tu ne feras point cet outrage à ton sang : je te connois ; ma fille est trop généreuse. Viens , viens , Thélairé , suis-moi , sortons de ce camp odieux. J'avois juré à ton frere mourant , d'arracher la vie à Cortez : je devrois , sans doute , aller de ce pas remplir ma parole ; mais il vaut mieux te rendre libre , & remettre à un autre temps plus favorable l'accomplissement de ma promesse ; & sans donner le temps à Thélairé de réfléchir ni de répondre , il la prend par la main , l'entraîne hors de sa tente , & sort du camp avec elle.

A peine eût-elle franchi l'enceinte , que son amour parle plus fort que jamais à son cœur : Je quitte donc ce que j'aime ; il faut que j'y renonce. Ah ! que ne puis-je accorder ce que je dois à mon amant avec ce que je dois à ma patrie , à mon pere ! En proférant ces plaintes que sa douleur prolonge & répète , ils arrivent au pied de la caverne où Altmozin est enseveli. L'aspect de ce tombeau réveille dans Quetlavaca le souvenir de son fils , celui du serment qu'il a prononcé entre ses mains mourantes , & l'ardeur de le venger. Il lui semble même que l'ombre sanglante de son fils en sort , la colere sur le front. Il croit l'entendre lui reprocher l'indigne oubli qu'il a fait de sa parole ; & s'adressant à Thélai-

re : Je t'ai arrachée des mains de Cortez, s'écrie-t-il, il est temps que je lui arrache la vie. Oui, je vais retourner sur mes pas ; & dussé-je périr dans mon entreprise, tenter du moins de venger Altin-ozin & le Mexique. Il tire alors du fourreau le glaive Espagnol qu'il avoit suspendu à ses flancs : Ce fer, ajouta-t-il, ce fer qu'on avoit aiguilé contre nous, il sera plongé dans le sein même de celui qui nous le destinoit. Attends-moi, & dans peu je te rejoins, vainqueur de celui qui nous regardoit déjà comme la conquête : & il veut s'échapper, mais Thélair l'arrête par ses vêtements : O mon pere, calmez la fureur qui vous transporte, & si ce n'est pour vous-même, que ce soit du moins pour ménager la faiblesse de votre fille. Je ne me cache point à moi-même que l'ennemi de ma patrie ne devrait avoir aucun empire sur mon cœur. Mais pardonnez à la faiblesse de Thélair : je sais que je ne pourrois pas survivre à sa mort : c'est bien assez pour moi de la victoire cruelle à laquelle vous m'avez forcée. Mon pere, je vous demande grace pour Cortez. — Tu me demandes la grace ! ah, fille indigne de moi, cesse de vouloir retenir mon bras déjà trop lent à punir : non, je ne t'écoute point : il faut qu'il meure : il mourra. Et il tente un nouvel effort pour se dégager des mains de Thélair ; mais

les bras de cette amante plus fortement attachés à lui, le retiennent. Eh quoi, s'écrie Quetlavaca ! chaque instant te rend plus opposée à mes justes desseins ! viens donc, viens avec moi jusqu'à cette caverne, & voyons si tu oseras encore persister dans ton criminel amour. Alors il l'entraîne avec force, & dans un morne silence jusqu'au tombeau d'Altimosin. Il écarte les buissons épineux dont il l'a couvert ; il renverse la pierre dont il en a fermé l'entrée, & à la clarté de la lune, qui en ce moment sort des nuages, il lui montre le cadavre que ses mains paternelles ont enseveli. Sais-tu, lui dit-il, fais-tu de qui est le corps que tu vois ainsi étendu ? c'est celui de ton frere. Il se courbe alors, prend entre ses mains la robe dont il l'a enveloppé, & la déployant aux yeux de Thélaiïre : Tu la vois cette tunique : elle est encore rouge de sang, du même sang qui coule dans tes veines & dans les miennes. Et qui l'a répandu ? c'est ton barbare amant, c'est Cortez..... Tu frémis, tu détournes la vue, tu pleures même. Ah ! donne plutôt des larmes à ton criminel amour. Assez long-temps ton lâche cœur l'a nourri : qu'il en rougisse & permette un libre cours à ma fureur. Hé bien, s'écrie Thélaiïre désespérée, hé bien, vous pouvez suivre à votre gré les transports qui vous égarent ; mais ce fer, ajouta-t-elle, en

se jettant sur le glaive qu'elle arrache à son pere, il terminera mes jours ; & au-lieu d'un enfant qu'enferme ce tombeau, vos yeux pourront en contempler deux. En effet son bras déjà levé alloit la percer de ce fer, lorsque Quetlavaca s'opposant à son désespoir : Arrête, ô si le encore trop chere, arrête ; tu abuses sans doute de ton pouvoir sur moi, puisque tu triomphes de ma juste colere. Laissons donc, comme tu le veux, les jours à cet Européen, & tâchons, s'il est possible, de rejoindre les débris fugitifs de mon armée : nous verrons ensuite... Quetlavaca n'acheva point ; & prononçant encore sur le corps de son fils les derniers adieux, il en scelle le tombeau comme auparavant, & fuyant à travers les ténèbres de la nuit avec Thélaïre, il arrive avec le jour sur le rivage d'un fleuve dont les eaux rouloient encore les cadavres de ses soldats égorgés.

A cette vue, sa haine pour Cortez se rallume ; & il ne peut s'empêcher de lancer sur Thélaïre un regard d'indignation. Cependant il traverse le fleuve, poursuit sa marche durant tout le jour, & s'arrête enfin dans une ville située aux pieds des montagnes qui servent de barriere aux Mexique.

Il se promettoit d'y trouver les restes malheureux de son armée. Son espérance ne fut

point trompée. A peine la nouvelle de son arrivée fut répandue, que soldats & Capitaines vinrent en foule se rendre auprès de lui, & le solliciter à grands cris de les ramener contre les Espagnols. Son courage applaudit à leur empressement; & il leur promit de les satisfaire dès le jour suivant.

Cependant Cortez s'avançoit furieux & désespéré de la perte de Thélair. Dans les premiers transports de son amour trompé, il avoit été sur le point d'envoyer à la mort les gardes dont la négligence avoit laissé un libre passage à son amante. Ensuite, réfléchissant que trop de sévérité pourroit lui faire perdre le cœur de ses soldats dont il avoit besoin, sur-tout pour le moment où il alloit tenter la plus grande entreprise, celle d'entrer sur les frontières du Mexique, il leur fit grace. Mais s'imaginant que Thélair l'avoit trahi, se persuadant même qu'elle ne l'avoit abandonné que par infidélité, il jura que si jamais il retrouvoit la parjure, il se vengeroit par son trépas de tous les tourments qu'elle lui faisoit souffrir. Dans cette pensée, il hâta la marche de son armée, traversa sans obstacle la rivière que Quetlavaca avoit franchie la veille, & s'avança vers la première ville du Mexique : il espéroit la surprendre. Aussi quel fut son étonnement, lorsqu'il se vit arrêté tout-à-coup

à-coup par une armée nombreuse de Mexiquains qui lui présenterent le combat. C'étoient ces mêmes guerriers battus & dispersés quelques jours auparavant, mais qui, pleins d'une noble confiance en la valeur du chef qu'ils avoient retrouvé, bénissoient le nom de Quetlavaca, & se promettoient la victoire.

Quand les deux armées furent en présence l'une de l'autre, Thélairé, qui avoit suivi les pas de son pere, sentit un trouble violent au fond de son cœur : O Dieux ! se disoit-elle, fut-il jamais situation plus déchirante que la mienne ! Mon cœur combattu par deux sentimens contraires, craint de former le moindre vœu. Ici mon pere, là mon amant va combattre. Quel que soit l'arrêt du sort, j'aurai bien des larmes à répandre. La victoire ou la défaite de ma patrie me seront également douloureuses. Ciel ! ô ciel ! avant de fixer le sort affreux auquel tu me destines, ordonne à la mort de terminer mes jours. Thélairé gémissoit ainsi en elle-même ; lorsque son pere lui adressant la parole : Retire-toi dans le temple voisin, & va aux pieds de nos Dieux attendre la victoire que j'espère & qu'ils doivent nous accorder. Reçois ce baiser de ton pere, & qu'il rende le calme à ton ame. Ils s'embrassent tendrement alors, & se séparent. Thélairé arrive tremblante aux autels du soleil, &

bientôt son oreille entend le tumulte & les cris des deux armées, qui sont déjà aux prises. Les Mexiquains, après deux heures d'une résistance opiniâtre, commençoient d'enfoncer les bataillons Européens, lorsque Cortez voyant qu'il falloit enfin mettre en usage des armes qu'il n'avoit point employées encore, & que les Mexiquains ne connoissoient pas, ordonna de faire pleuvoir sur eux le plomb chassé par le salpêtre. Dans un instant deux cents tubes d'airain grondent, éclatent, & renversent un corps nombreux d'Indiens. A cet orage inattendu, & qui les fait prendre pour les Dieux qui gouvernent le tonnerre, les Espagnols voyent leurs ennemis se précipiter en foule les uns sur les autres; mais le tonnerre Européen les poursuit sans relâche; & dans un moment la plaine est nettoyée de combattants. On n'y voit plus qu'une foule de morts entassés, ou de mourants dont la voix plaintive remplit les airs de longs & lugubres gémissements. Parmi ceux-ci, Cortez entendit Quetlavaca crier péniblement à ceux de ses soldats fugitifs qui passaient auprès de lui : Mes amis, je vous recommande Thélaira : ne permettez pas qu'elle retombe encore aux mains des cruels à qui je l'avois arrachée. Vous connoissez le temple où elle a cherché un asyle; mes amis, allez l'en retirer, & en lui portant

mes derniers adieux , rappelez - lui ma tendresse pour elle & la haine qu'elle doit à l'ennemi de sa patrie. •

Cortez frappé de ce discours , & ne doutant plus de l'infidélité de Thélairé , ordonne à quelques-uns de ses soldats de suivre les pas de ces fugitifs , qui , dociles à l'ordre de leur chef expirant , marchent déjà vers le temple : Ne permettez pas , leur dit-il , qu'ils enlèvent la perfide. Ravissez-la plutôt à leur pouvoir , chargez ses mains parjures de chaînes ; amenez-la devant moi , & que je puisse , en lui reprochant son infidélité , m'en venger par sa mort. Ensuite tandis que cet essaim de soldats se hâte de remplir les volontés du Général , celui-ci vole vers Quetlavaca : C'est donc toi qui m'as ravi tout ce que j'adorois. En parlant ainsi , il appelle d'autres soldats : Emportez ce barbare hors de la mêlée , leur dit-il ; qu'on tâche par toutes sortes de secours d'arrêter son sang & sa vie qui va s'éteindre : ma fureur en a besoin : il n'est pas digne de mourir au lit d'honneur , c'est la honte du supplice que je lui apprête. Obéissez. Ses ordres sont remplis à l'instant. Le malheureux Quetlavaca est emporté dans la tente la plus voisine. Là on arrête le cours de son sang , & l'on applique à ses plaies l'appareil le plus assuré.

Cependant Cortez poursuit sa victoire. Il achève d'écraser le foible reste des Mexiquains qui se faisoient une gloire de lui résister ; il les laisse noyés dans leur sang , & couchés sur la plaine. Enfin , vainqueur en tous lieux , après quatre heures de combat , il reprend le chemin de son camp au milieu de ses Capitaines qui portent en triomphe devant lui les armes sanglantes qu'ils ont enlevées aux Mexiquains , & qu'ils déposent sans ordre dans sa tente. A peine y fut-il rentré , qu'on lui annonça le retour des soldats qu'il avoit envoyés pour se saisir de Thélair. Soudain il ordonne qu'on lui amène les Mexiquains dont sa fureur jalouse a conservé les jours : Je veux , dit-il , les confondre l'un par l'autre , & les envoyer ensuite à la mort. Oui , couple odieux , & plus mon ennemi que tous les Américains ensemble , je goûterai le plaisir de voir couler les flots de ton sang : j'entendrai tes cris , tes gémissements , & le bruit en sera agréable à mon oreille.

Son amante paroît bientôt. Ses beaux cheveux sont épars & flottent en désordre sur son visage tout trempé de larmes. Ah ! Cortez , s'écrie-t-elle en arrivant , dois-je regarder comme un bonheur ou comme le comble de l'infortune de paroître encore à tes yeux ? Cortez dans une contenance farouche ne daigne pas même lui ré-

pondre. Il la voit, sans en être ému, abymée dans sa profonde douleur. Il attend pour lui reprocher sa perfidie, que le captif soit devant elle. Le Mexiquain ne tarda point à paroître; ses habits, son visage sont souillés de sang; les douleurs aiguës qu'il souffre, l'ont défiguré & rendu presque méconnoissable : il se soutient à peine sur ses genoux défaillants. Infidelle, s'écrie alors Cortez, ouvre les yeux & reconnois celui que ton lâche cœur me préféroit. Thélair regarde le prisonnier qui la regarde à son tour : Ah ! mon pere ! Ah ! ma fille ! s'écrierent-ils en se précipitant mutuellement dans les bras l'un de l'autre ; & leur langue troublée ne peut en dire davantage. — Lui, son pere ! elle, sa fille ! ajoute Cortez ; seroit-il vrai que... Mais non, c'est une imposture. A leur premier crime, ils ne rougissent pas d'ajouter le mensonge : qu'on les mene à la mort ! A ce mot, Thélair s'arrache des bras de son pere, & tombant aux genoux de son amant : Ah ! Cortez, s'il est vrai que jamais j'aye été aimée de toi, par cet amour même que je te porte encore, malgré tous les maux que tu as fait souffrir à ma famille, Cortez, je t'en supplie, épargne les jours de ce brave guerrier. Je t'ai vu toujours estimer la valeur, même en tes ennemis, & leur faire grace en sa faveur. Mon pere seroit-il le seul pour qui tu

te dépouillerois de ce noble sentiment ? Tu m'as aimée, tu m'aimes peut-être encore ; & tu veux me forcer à voir ruisseler sous mes yeux le sang de mon pere ! Cortez, j'embrasse tes genoux. — Que fais-tu, Thélair, interrompt Quetlavaca ! ma fille aux genoux de l'ennemi de ma patrie, de l'assassin de mon fils ! leve-toi ; ou je croirai que tu méritois d'être esclave. — Eh bien, reprend Cortez, il te reste un moyen de me prouver que cet esclave est ton pere, & que tu ne m'étois point infidelle. Renonce à tes Dieux, crois à celui que je t'ai fait connoître, & viens aux pieds de ses autels m'accepter pour époux. — Ma fille, ton épouse ! ah ! plutôt la voir cent fois expirer à mes yeux ! puisse-je plutôt rendre le dernier soupir sur son corps déchiré ! — Eh bien, tu le rendras. Tu viens de prononcer toi-même l'arrêt de ta mort. Soldats, qu'on m'en délivre ! — Ah ! Cortez, suspendez en faveur de Thélair, suspendez votre fureur : laissez-moi seule un instant avec mon pere : je vais tenter de le fléchir. A ce discours de Thélair, Quetlavaca garde un morne silence ; il fixe les yeux sur ce funeste amas d'armes sanglantes dont on a rempli une partie de la tente. Une terrible pensée s'offre à son esprit ; son amour pour la vengeance l'embrasse avec avidité. Il maîtrise les mouvements de sa fu-

reur, & d'un ton de voix moins animé : Chef des Européens, je connois ta foiblesse, & je commence peut-être à en avoir pitié. Tu adores ma fille. — Il est vrai, je brûle pour elle; je chercherois en vain à le dissimuler : le repos de mes jours dépend de la possession de Thélaira. — Eh bien, puisque si peu de chose suffit à ton bonheur, je pourrai peut-être te satisfaire. Cede à sa priere; laisse-moi seul un instant avec elle. — Tu m'acceptes donc pour gendre ? — Est-il beaucoup d'hommes qui refusassent un pareil honneur ? — Brave Guerrier, tu me rends la vie. — Il n'est pas temps encore de me remercier : tu satisferas à ce devoir quand tu auras reçu le bienfait. — Sortons donc, ô mes amis, laissons Thélaira & son pere en liberté.

A peine la porte de la tente fut-elle fermée, que Quetlavaca reprenant l'air terrible que son visage avoit d'abord montré : Ma fille, dit-il d'une voix basse & qui craint d'être entendue, arme-toi de constance, & prépare ton ame au coup que ma haine me conseille. Le sort que je te destine est horrible sans doute; mais songe que ton pere va le partager; mais songe combien il seroit affreux pour nous de rendre la vie sous la main des barbares satellites de Cortez; car je ne pense pas que tu te sois flattée de me voir consentir à ton hymen avec celui que notre

malheureuse patrie & ton malheureux penchant doivent nous rendre à jamais exécration. Puisqu'il faut que tu meures, il vaut bien mieux que ce soit de ma main, & que le même fer me fasse tomber auprès de toi. Il saisit alors une des fleches envenimées qu'on a ravies à ses soldats; & s'approchant de Thélairé : Embrassons-nous, ma fille, & que ce coup soit le dernier témoignage de mon amour. Il lui plonge alors dans le sein la fleche dont il est armé. Thélairé tombe, jette encore un tendre regard sur son pere, & meurt. Cortez, s'écria alors Quetlavaca, Cortez, tu peux entrer. Le Général Espagnol arrive. Le Mexiquain lui montrant Thélairé d'une main : Voilà ma fille, lui dit-il; pour te la ravir je l'ai assassinée : & de l'autre il se frappa de la même fleche toute fumante du sang de l'infortunée. Il tombe auprès d'elle, lance un œil farouche sur l'Européen, & rend son ame avec des flots de sang. Cortez frappé d'un muet désespoir, se jette sur le corps de son amante. Il l'embrasse sans pouvoir répandre une seule larme; puis se relevant tout-à-coup, il veut fouler à ses pieds le cadavre de Quetlavaca : mais ses Capitaines l'arrêtent & l'entraînent dans une tente prochaine, où tout entier à sa douleur, il ne fait entendre d'autre parole que le nom de Thélairé.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Lib
University of
Date d**

--	--	--



